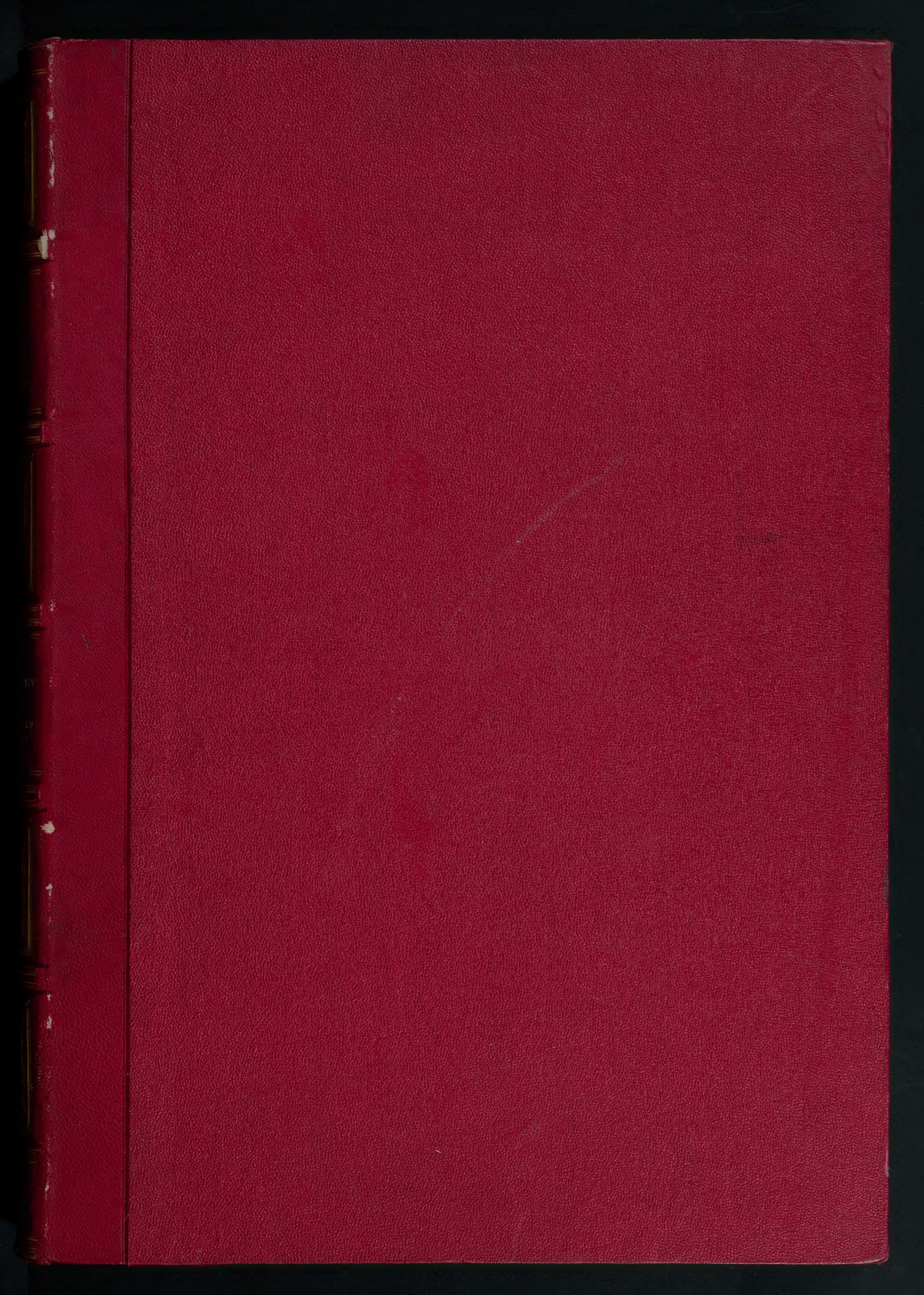
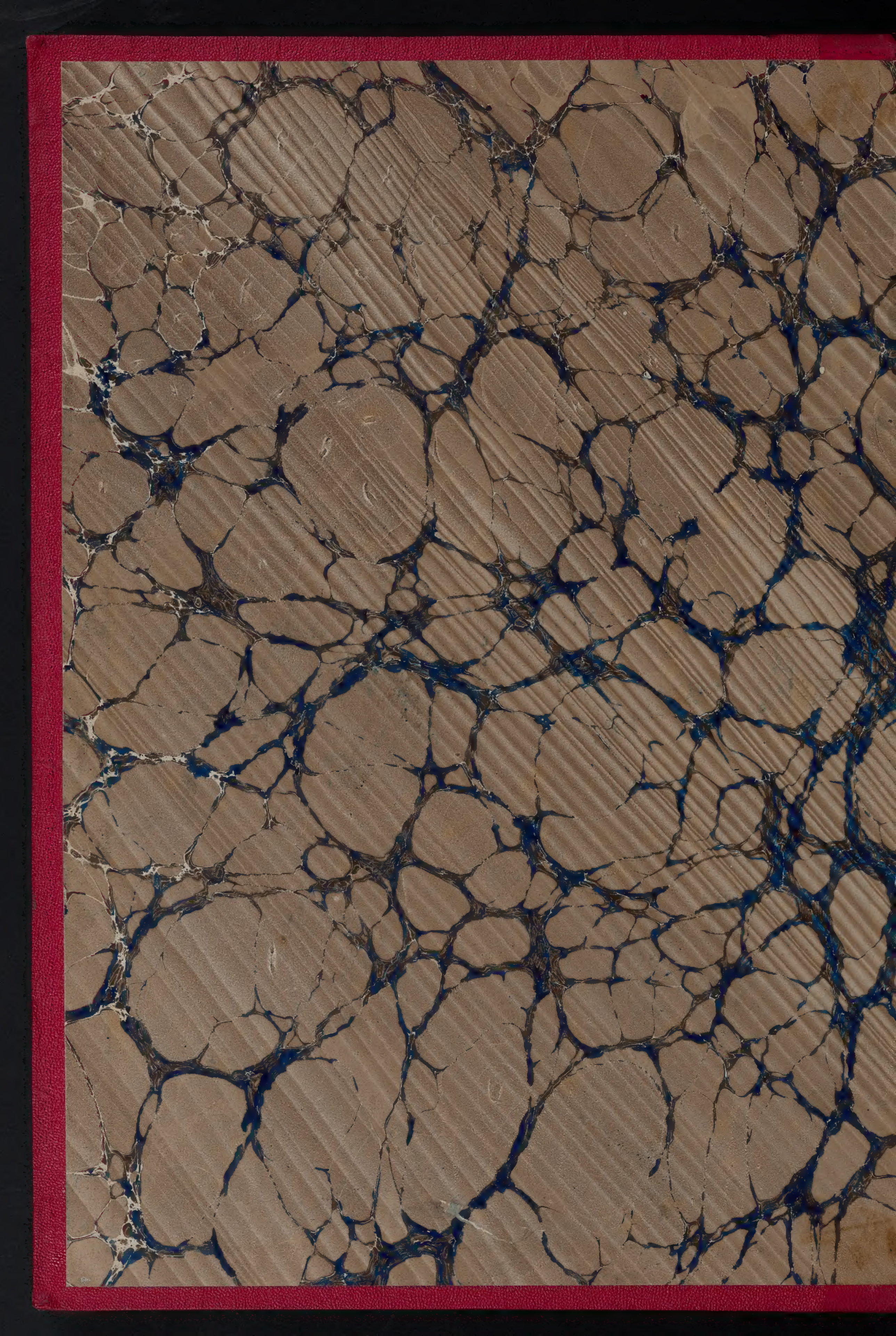
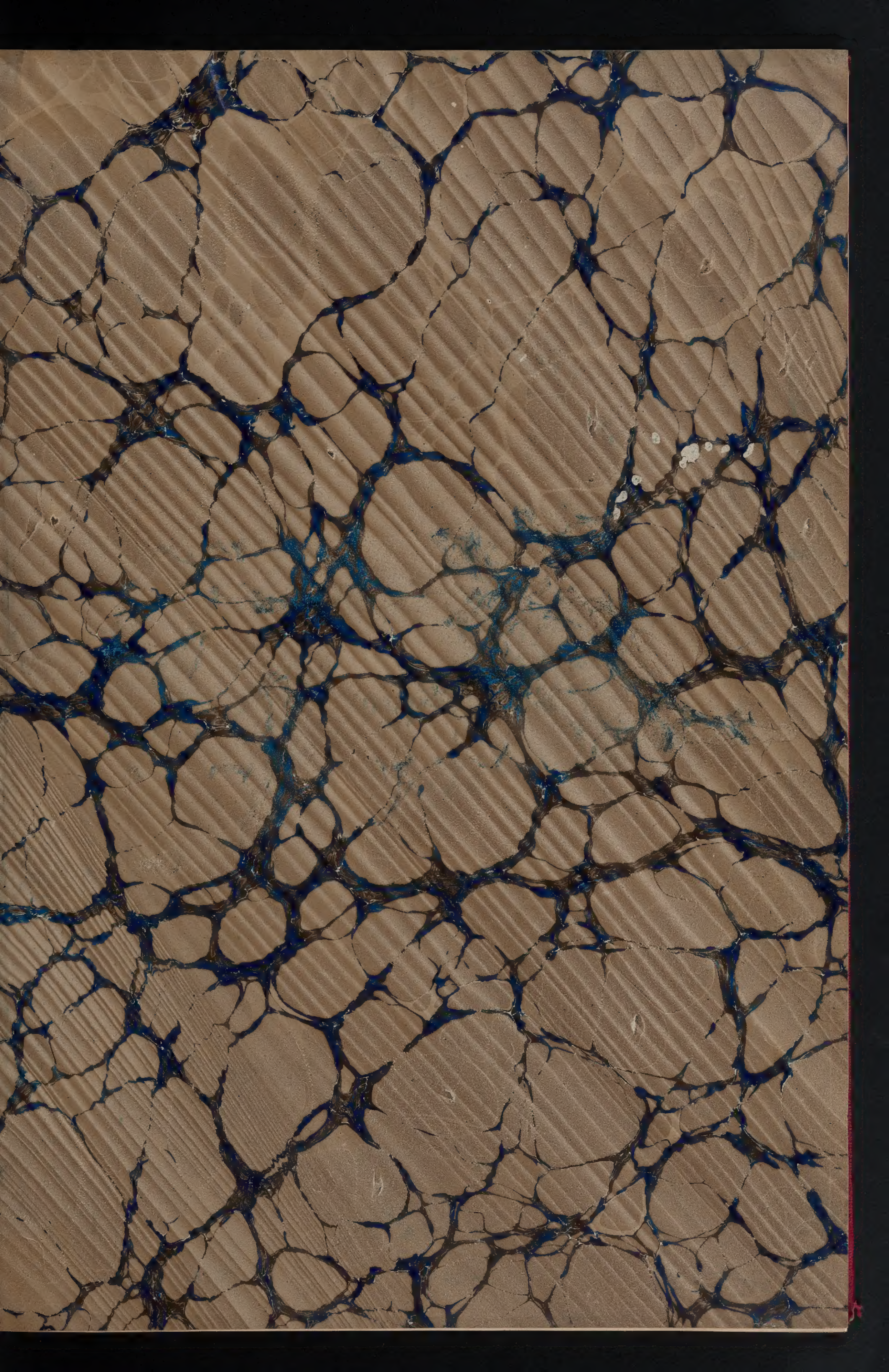
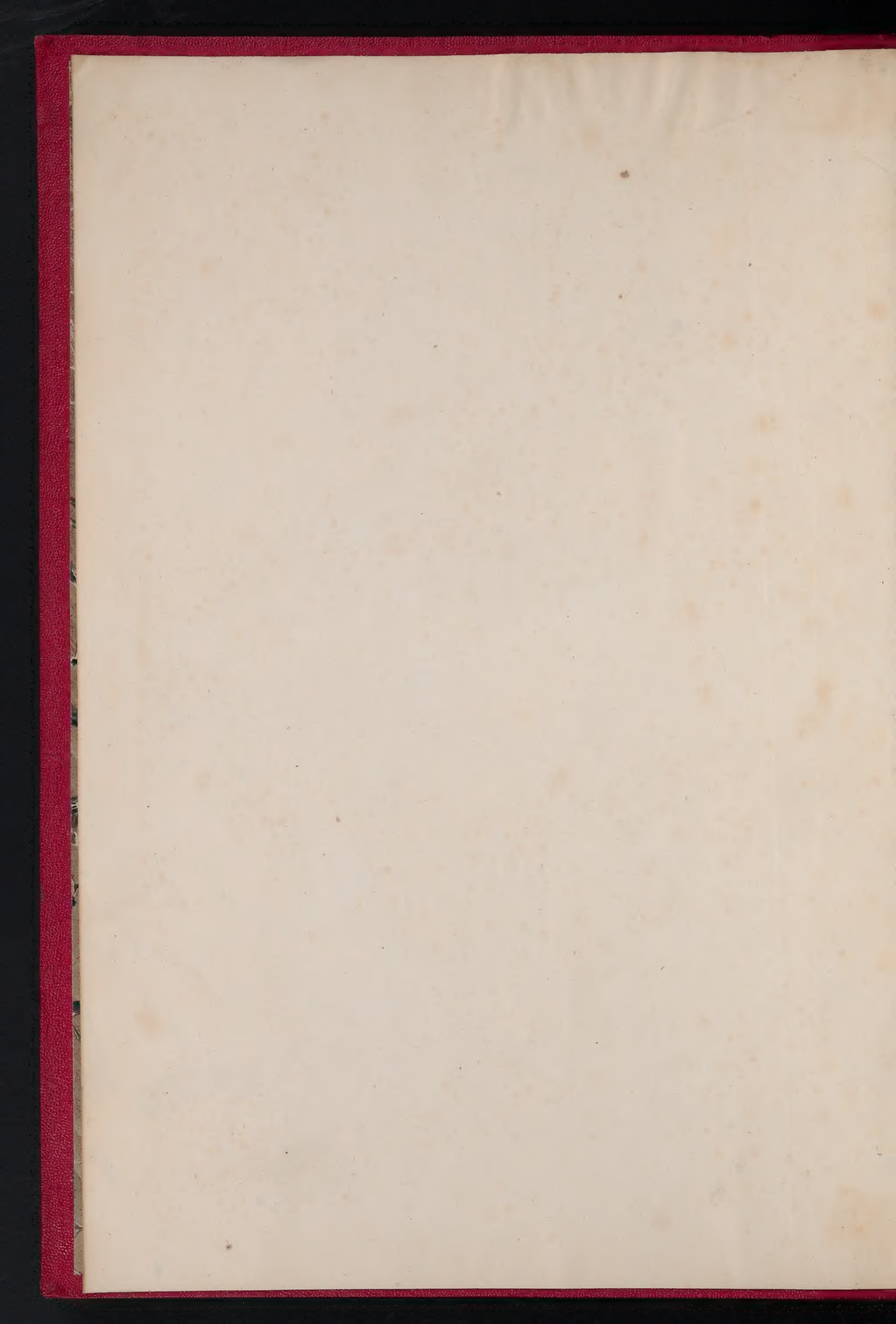
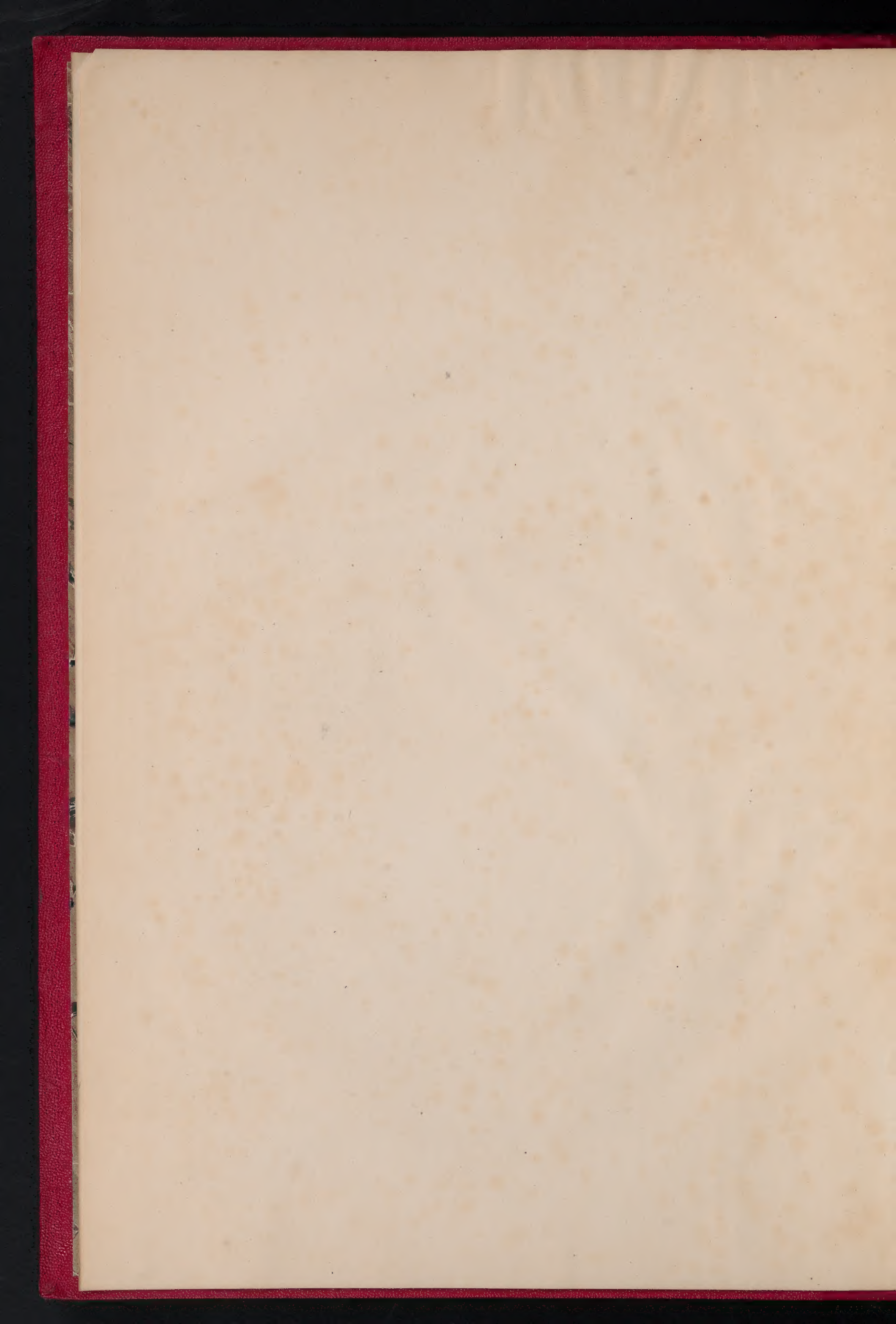












GALERIES

HISTORIQUES

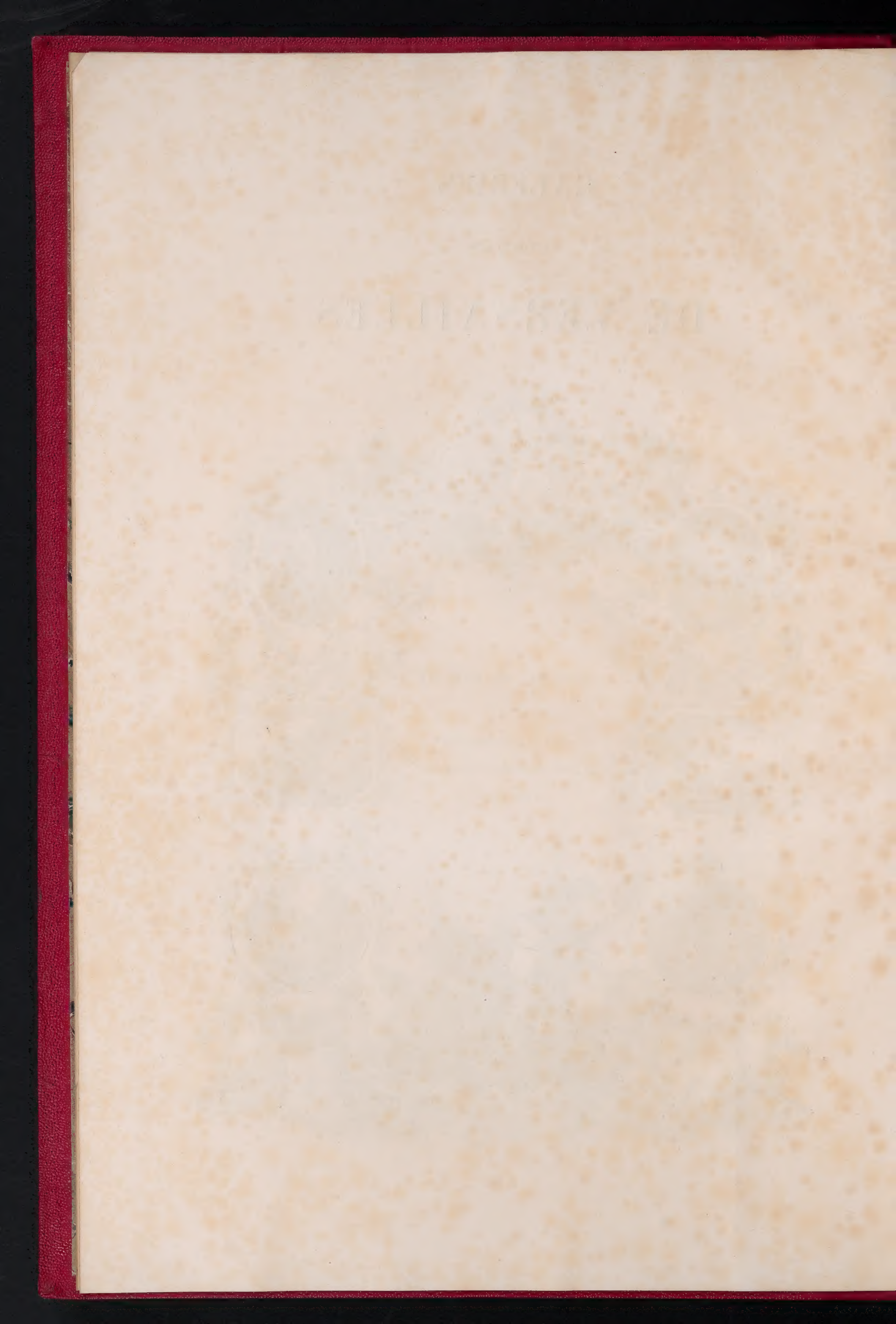
DE VERSAILLES

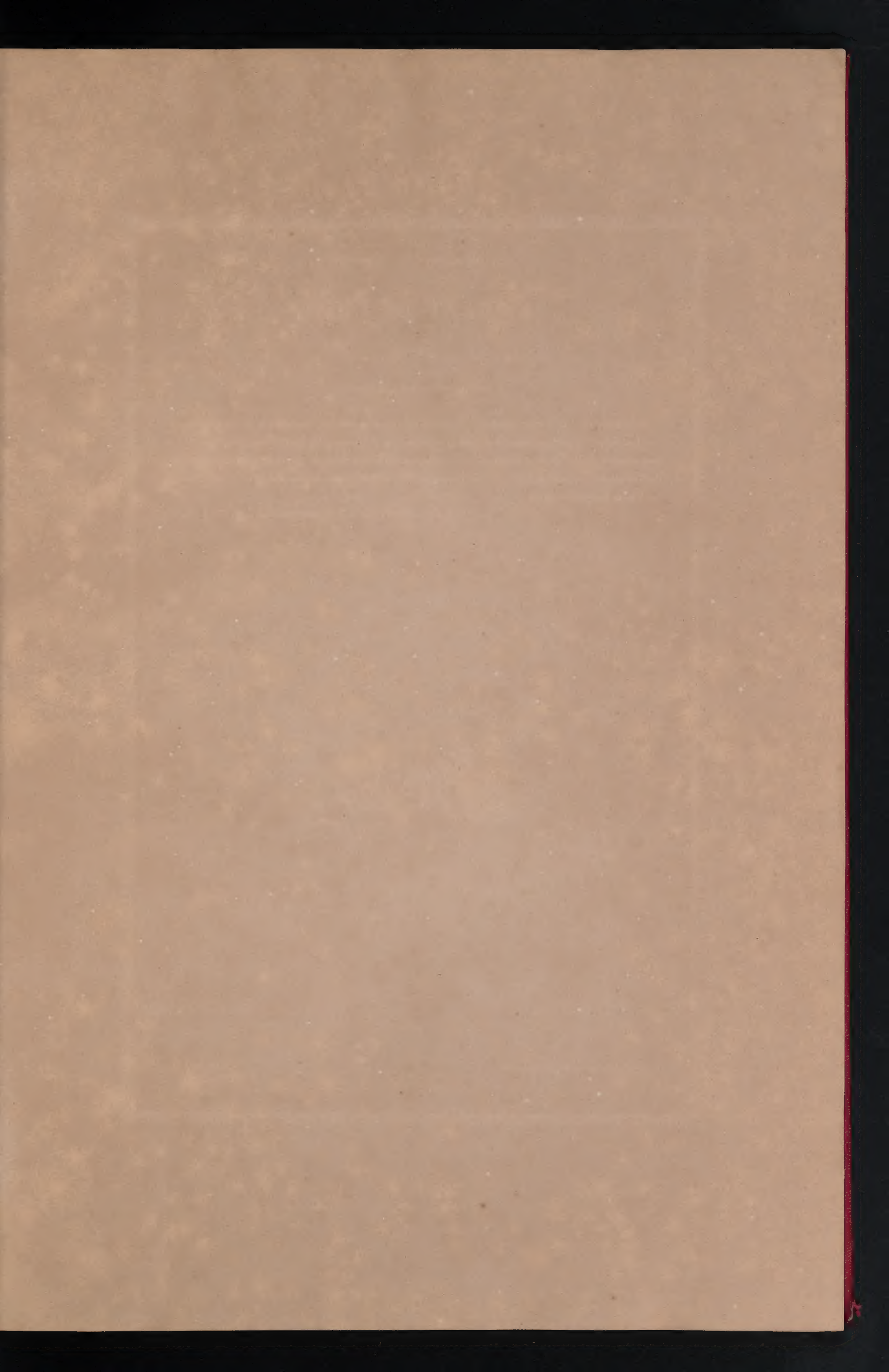


SÉRIE III — SECTION III

DE LA PAIX DE NIMÈGUE
A LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV
1678 A 1715

Duverger, typ





COMBAT DE CHIO,

(1681).

Peint par Gudin, gravé par Skelton

En l'année 1681 la marine française remporta un avantage sur les pirates de la Méditerranée.

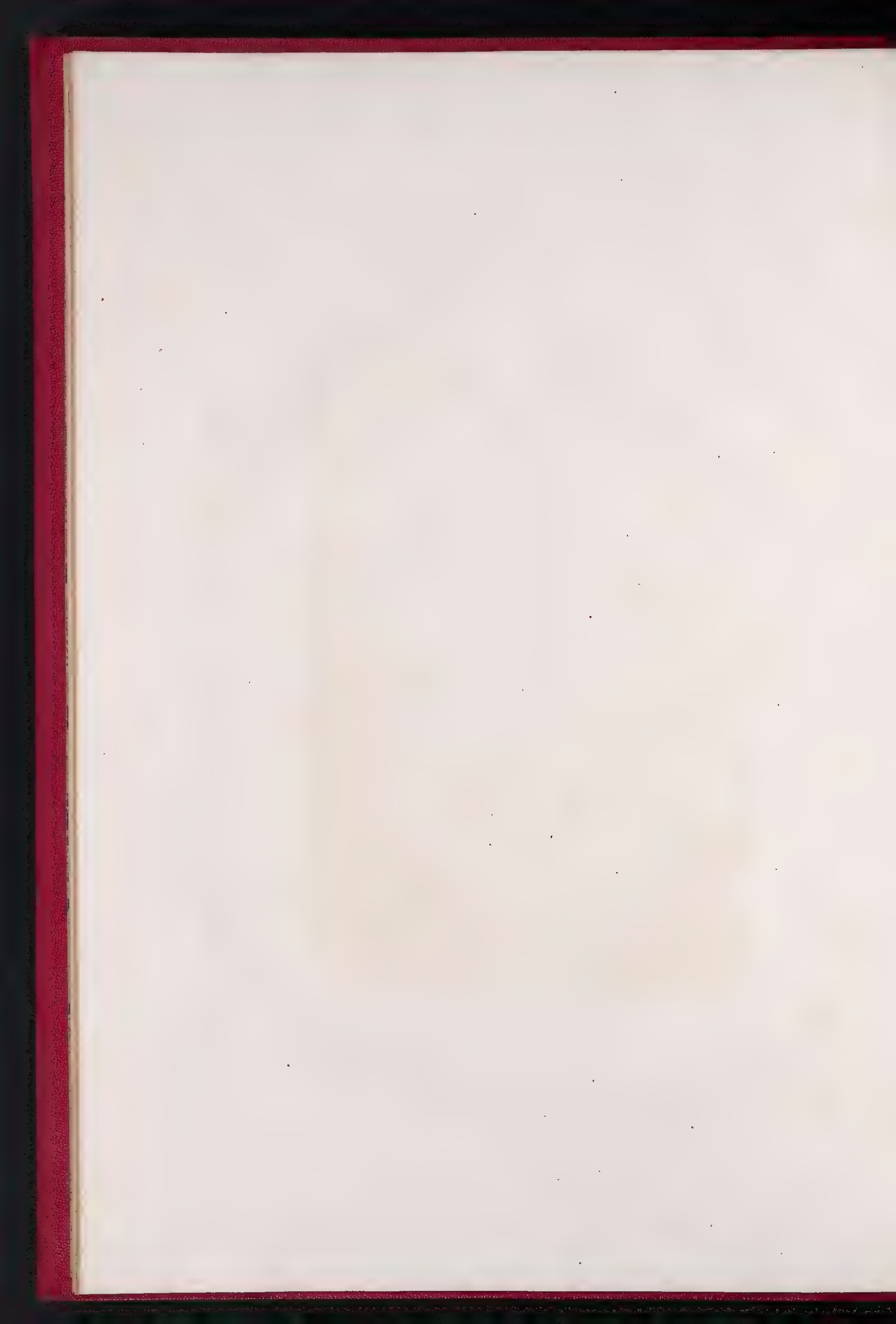
« Les Tripolitains continuant à pirater sur les côtes de Provence, M. Duquesne, qui commandoit une escadre du Roi dans la Méditerranée, canonna et coula à fond un grand nombre de vaisseaux de Tripoli dans le port de Chio, et endommagea considérablement le château, qui est de la domination du Grand-Seigneur. »

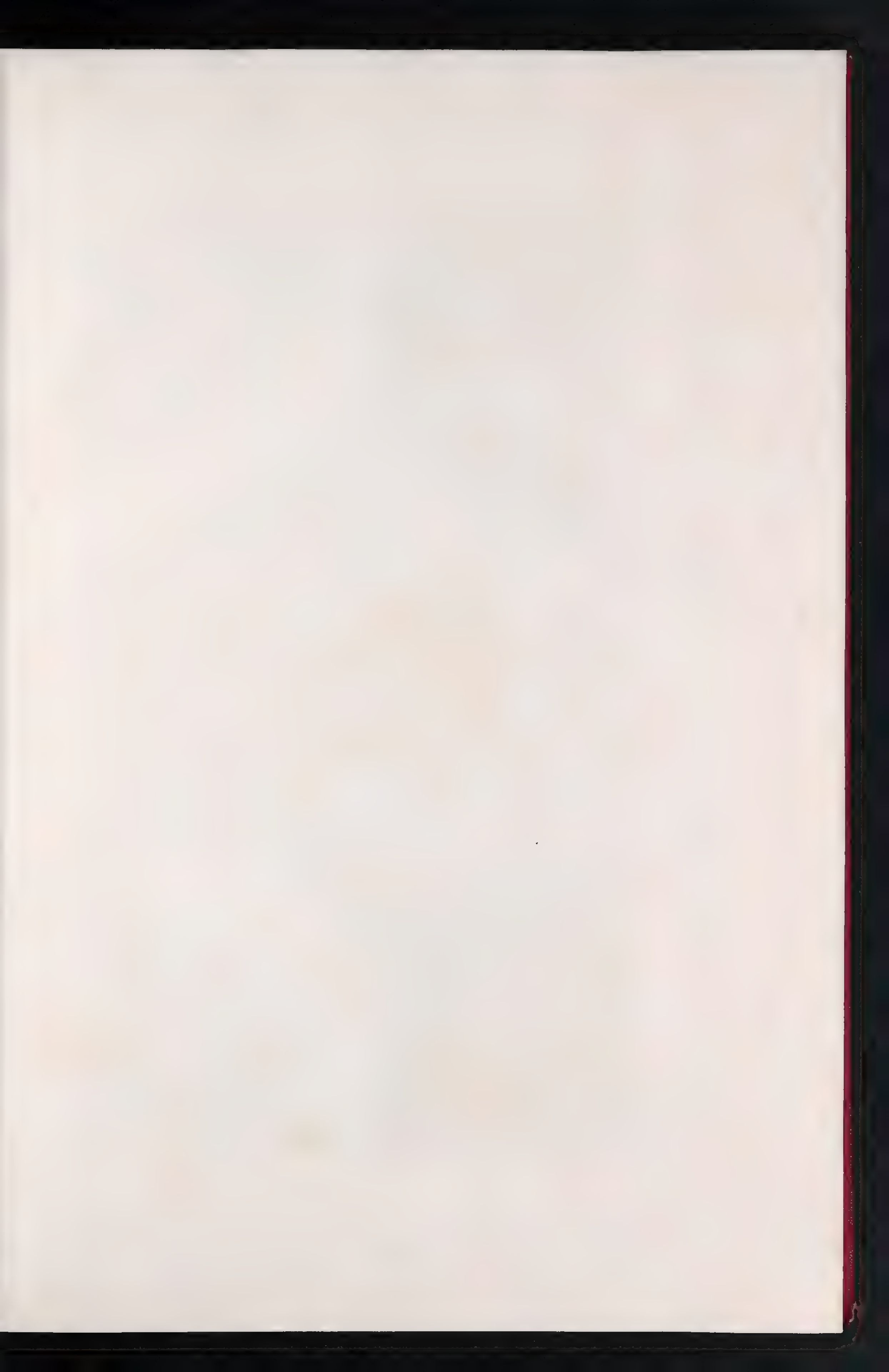
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 676.)



Dessiné par Raynaud, gravé par Czechowicz.







LOUIS DE FRANCE

DUC DE BOURGOGNE

EST PRÉSENTÉ AU ROI,

AOUT 1682.

Peint par Antoine Dieu, gravé par Geille.

Aussitôt après la signature du traité de Nimègue, les négociations avaient été reprises pour le mariage du grand Dauphin avec la princesse Anne-Marie-Christine, fille de l'électeur de Bavière. Ce mariage fut célébré le 8 mars 1680, dans l'église cathédrale de Châlons. La princesse apportait pour dot six places fortes enlevées à son père par l'électeur Palatin, que celui-ci refusa de rendre, et dont Louis XIV fut forcé de se saisir par les armes.

Le duc de Bourgogne, fils aîné du grand Dauphin, naquit le 6 août 1682, et fut nommé Louis. Suivant l'usage, il fut présenté au Roi aussitôt après sa naissance.

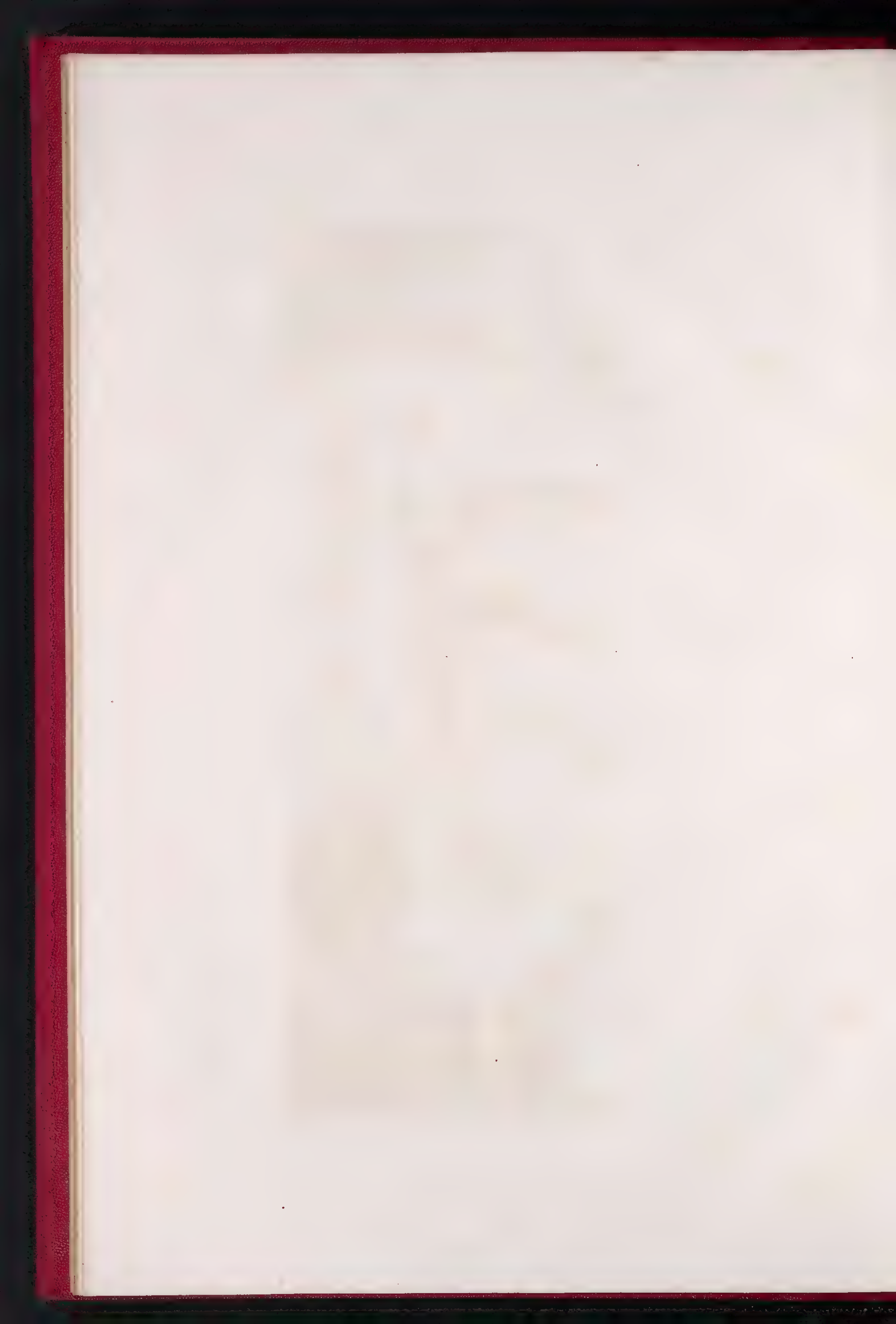
C'est la coutume (dit l'auteur de l'histoire de Louis XIV) que les princes du sang reçoivent la croix de l'ordre du Saint-Esprit et le cordon bleu en venant au monde. Le Roi voulut recevoir le duc de Bourgogne avec les mêmes cérémonies qui avaient été observées à la naissance du grand Dauphin. « Sa Majesté nomma Monsieur et le duc d'Enghien pour accompagner Monseigneur dans cette cérémonie, selon ce qui est porté dans les statuts de l'ordre. Le président de Mêmes, prévôt et grand-maître des cérémonies, alla prendre ce prince dans son appartement et le conduisit dans la chambre du Roi. Sa Majesté fit entrer d'abord les chevaliers de l'ordre dans son cabinet pour y tenir chapitre, et il fut arrêté que Monseigneur seroit reçu chevalier; ensuite, le président de Mêmes conduisit encore ce prince dans le cabinet, où, s'étant mis à genoux, Sa Majesté tira son épée, et lui en donna un coup sur les épaules, en disant : *Par saint Georges et saint Michel, je te fais chevalier*. Cette cérémonie se fit au château de Saint-Germain-en-Laye. »

(*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 404.)



Louis XIV visitant les travaux du Palais de Versailles, dessiné par Girardet, gravé par Budzilowicz.







BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE,

27 JUIN 1683.

Peint par BIARD en 1837, gravé par BURDET.

Les corsaires d'Alger avaient plusieurs fois violé les traités avec la France. Louis XIV résolut de les réduire; il confia à Duquesne le commandement de sa flotte. Les corsaires furent contraints d'abandonner la mer et de se réfugier dans leurs ports. Duquesne, qui avait déjà bombardé Alger en août 1682, fut bientôt devant cette ville; il en ordonna de nouveau le bombardement le 27 juin de l'année 1683. La ville fut incendiée et en partie détruite. Réduits enfin à l'extrémité, les habitants eurent recours à la clémence du vainqueur.

Duquesne, avant d'écouter aucune proposition, exigea que les prises faites sur les sujets du Roi fussent rendues, et que les esclaves européens fussent remis à son bord.



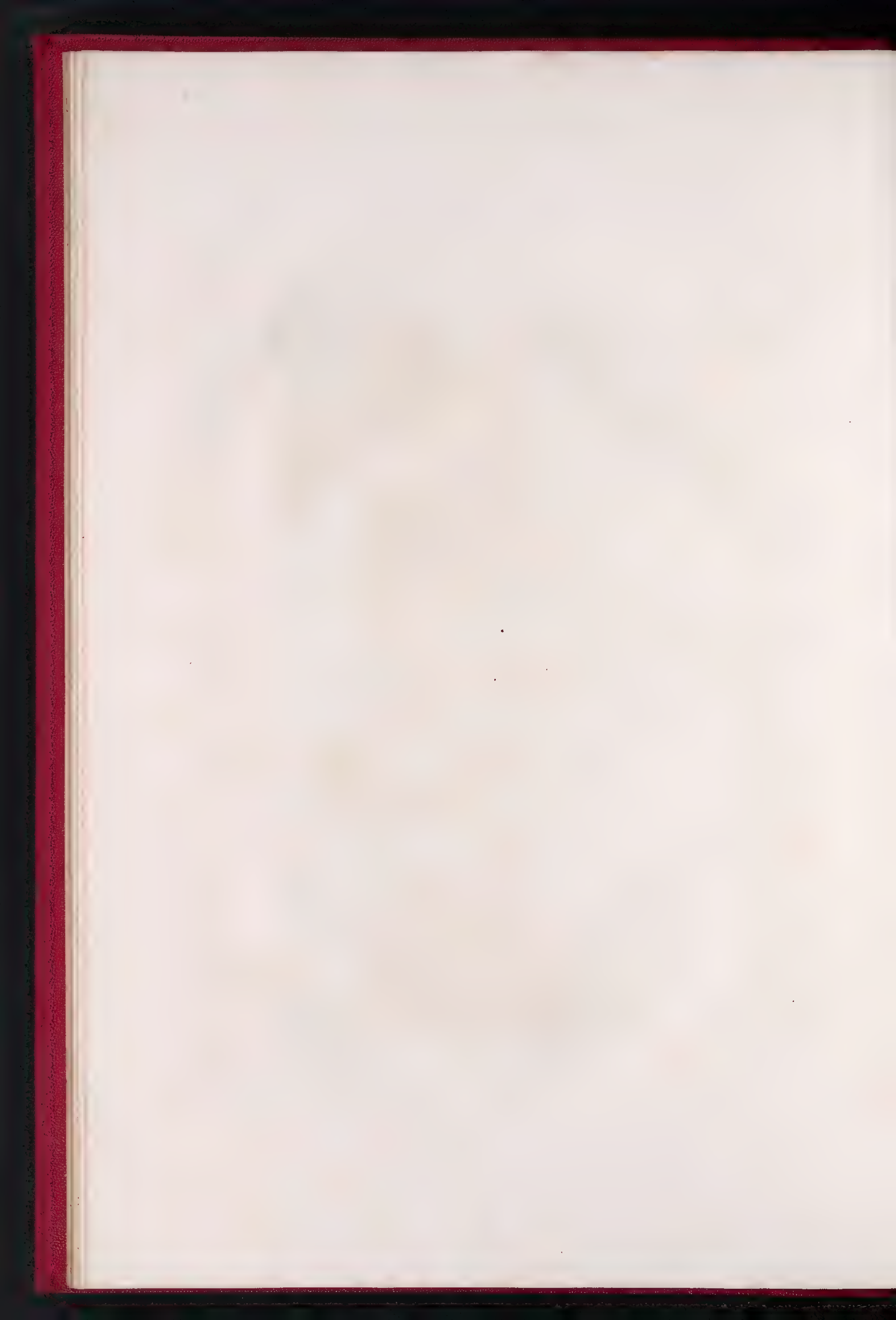
HENRI DE LORRAINE,

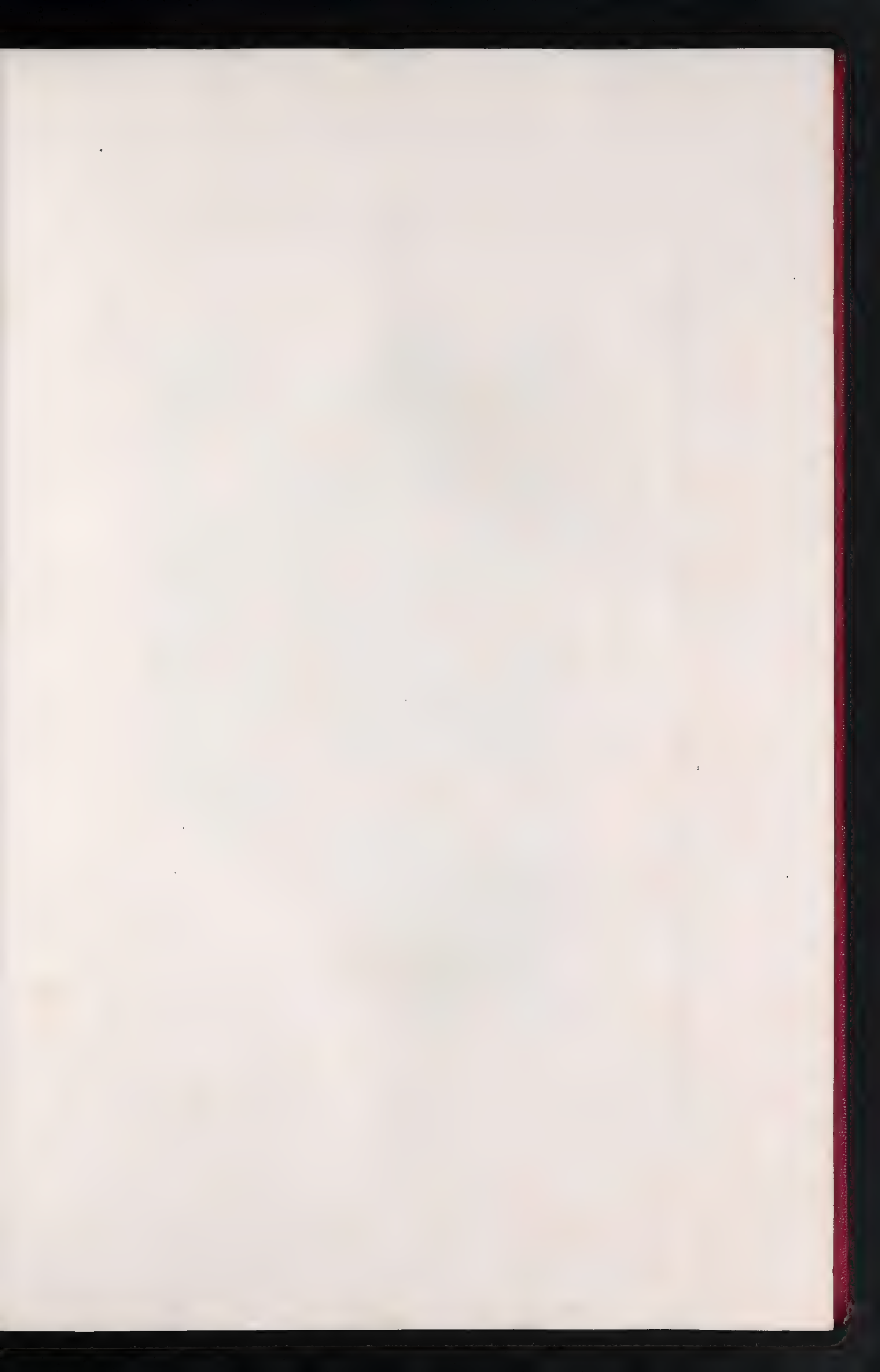
COMTE D'HARCOURT,

✠ EN 1666.

N° 1600. Portrait dessiné par MASSARD, gravé par BROWN et BRÉVAL. N° 114.







BOMBARDEMENT DE GÊNES,

26 MAI 1684.

Peint par GUDIN, gravé par SKELTON.

« La ville de Gênes éprouva aussi à son tour le danger qu'il y avoit d'irriter un Roi puissant et prompt à venger les moindres offenses. On soupçonnoit les Génois d'avoir tramé quelques pratiques secrètes avec les ennemis de l'Etat, et Sa Majesté, pour en avoir raison, envoya sur leurs côtes une armée navale, pour leur apprendre que la protection d'Espagne ne pouvoit les mettre à couvert de son ressentiment. Le marquis de Seignelai, secrétaire d'Etat, s'embarqua sur la flotte commandée par le marquis Duquesne, lieutenant général, et arriva devant Gênes le 17 de mai. Le lendemain il exposa aux sénateurs, députés pour le complimenter, les sujets que le Roi prétendoit avoir de se plaindre de leur conduite, et leur déclara que s'ils ne le désarmoient par leur soumission ils alloient sentir les effets de sa colère. Les Génois, pour toute réponse, firent une décharge générale de toute leur artillerie sur la flotte de France. Les François irrités jettèrent aussitôt dans Gênes une quantité de bombes qui causèrent un désordre affreux. L'embrasement, joint aux cris des habitants, fit espérer au marquis de Seignelai que ce châtiment les auroit rendus plus traitables. Il envoya les sommer encore de donner au Roi la satisfaction qu'il avoit demandée; mais ils persistèrent dans leur résolution. Les galiotes recommencèrent à tirer. On fit une descente au faubourg de Saint-Pierre d'Arène, et on réduisit en cendres une partie des magnifiques palais dont il étoit composé.

« Les Génois, dans la crainte d'un second bombardement, eurent recours au Pape pour fléchir par son entremise la colère du Roi. Sa Majesté déféra à la prière du Pontife et promit de leur pardonner, pourvu que le doge François-Marie Imperiali Lescarie, accompagné de quatre sénateurs, vînt faire des excuses de la part de sa république. Quelque répugnance qu'eussent les Génois à subir une loi si humiliante, il fallut obéir. »

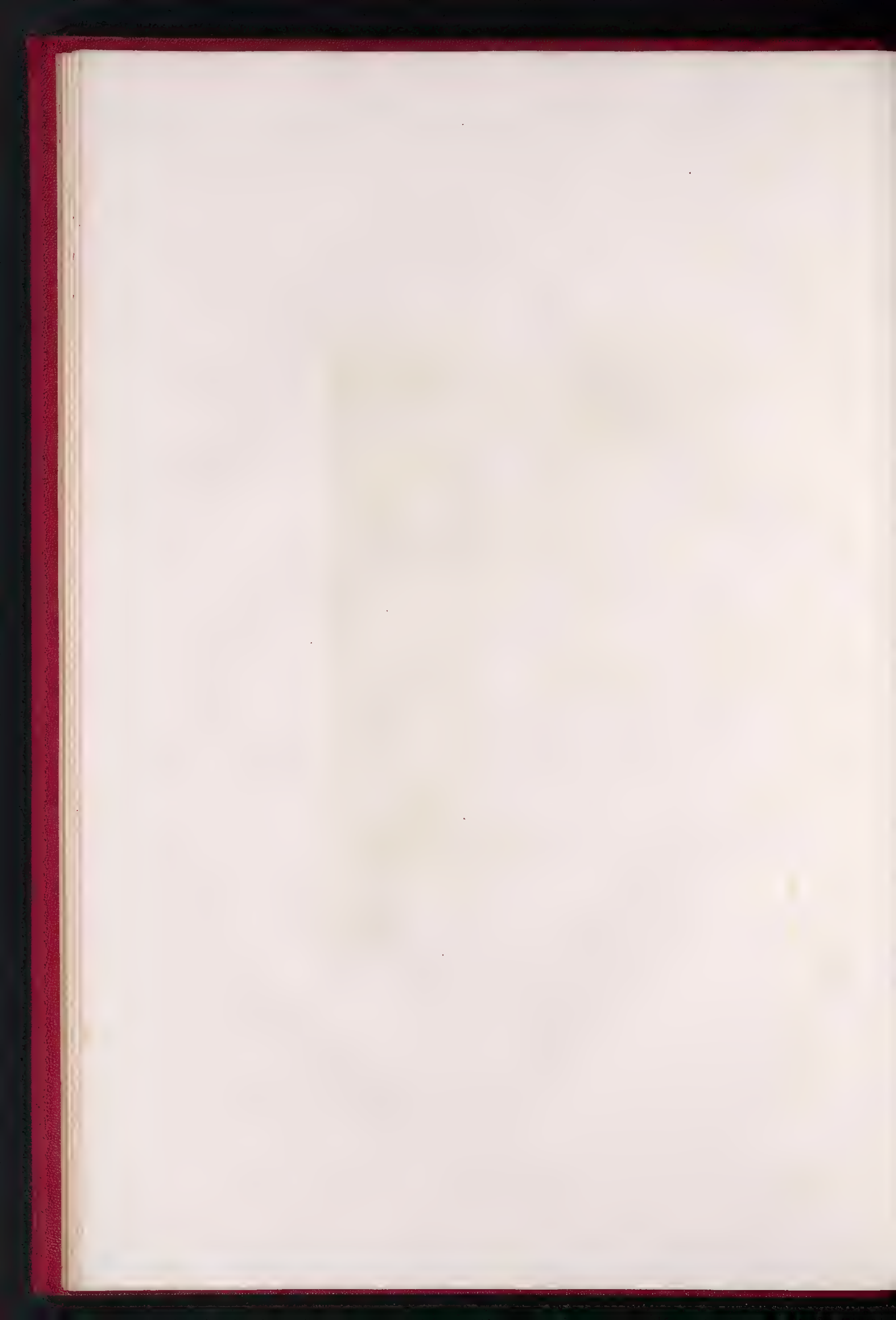
(*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 423 et 424.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

N° 313.
(Série III, Section 3.)







PRISE DE LUXEMBOURG,

3 JUIN 1684.

Peint par VANDERMEULEN, gravé par RANSONNETTE.

La paix n'avait reçu aucune atteinte depuis le traité de Nimègue; mais quelques contestations s'élevèrent sur différents territoires que la France et l'Espagne prétendaient leur appartenir. Le 31 août le baron d'Asfeld se rendit à Bruxelles, et déclara, au nom de Louis XIV, au gouverneur des Pays-Bas, que les troupes françaises allaient y entrer pour subsister jusqu'à ce que la cour de Madrid eût satisfait aux demandes du Roi. Cette déclaration et le commencement des hostilités n'ayant pu faire obtenir satisfaction, le Roi voulut ouvrir la campagne par une action d'éclat. Il résolut d'assiéger Luxembourg, place des plus fortes de l'Europe. Cette place fut investie sans que les ennemis s'y fussent attendus; elle était commandée par le prince de Chimay et pourvue d'une bonne garnison.

Les opérations du siége commencèrent le 29 avril; elles furent dirigées par Vauban, et les attaques conduites avec autant d'activité que de persévérance par le maréchal de Créqui.

Les assiégés firent une vigoureuse résistance; mais la brèche étant devenue praticable, la garnison se rendit par capitulation après vingt-cinq jours de tranchée ouverte.

« Les principaux articles de la capitulation, dit Quincy, étoient que la garnison sortiroit par la brèche avec armes et bagages, tambours battants, enseignes déployées, avec quatre pièces de canon, un mortier et les munitions à raison de six coups par pièce; qu'on leur fourniroit des chevaux pour l'artillerie, outre trois cents pour les bagages et les blessés, et qu'on donneroit des vivres à la garnison pour cinq jours.

« Elle sortit le 7 en vertu de la capitulation; elle étoit encore d'environ treize cents hommes de pied, la plupart Espagnols ou Wallons, et de plus de cinq cents chevaux croates ou dragons. Les troupes du Roy entrèrent en même temps dans la place, et M. le marquis de Lambert fut nommé pour y commander. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 84.)

Enfin le cabinet de Madrid, à la sollicitation des Etats-Généraux, fit droit aux demandes du Roi; il accepta le traité de Ratisbonne, qui fut signé le 10 août entre la France et l'Espagne, et le 16 entre la France et l'Empereur.

Luxembourg resta à la France.



Ornement tiré de la Salle du Grand-Couvert, dessiné par RAYNAUD, gravé par LAVOIGNAT.



Siège de Luxembourg









COMBAT

D'UN VAISSEAU FRANÇAIS

CONTRE TRENTE-CINQ GALÈRES D'ESPAGNE,

1684.

Peint par **Gudin**, gravé par **Skelton**.

M. de Relingue, commandant un vaisseau du Roi dans la Méditerranée, fut rencontré et attaqué pendant un calme par trente-cinq galères d'Espagne : il se défendit avec tant d'ardeur, qu'après en avoir désemparé plusieurs, il leur donna la chasse et poursuivit ensuite sa route.

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 95.)



Dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.







LA SALLE DÉCOUVRE LA LOUISIANE

(1684)

Peint par M. Théodore Gudin en ..., gravé par Skelton.

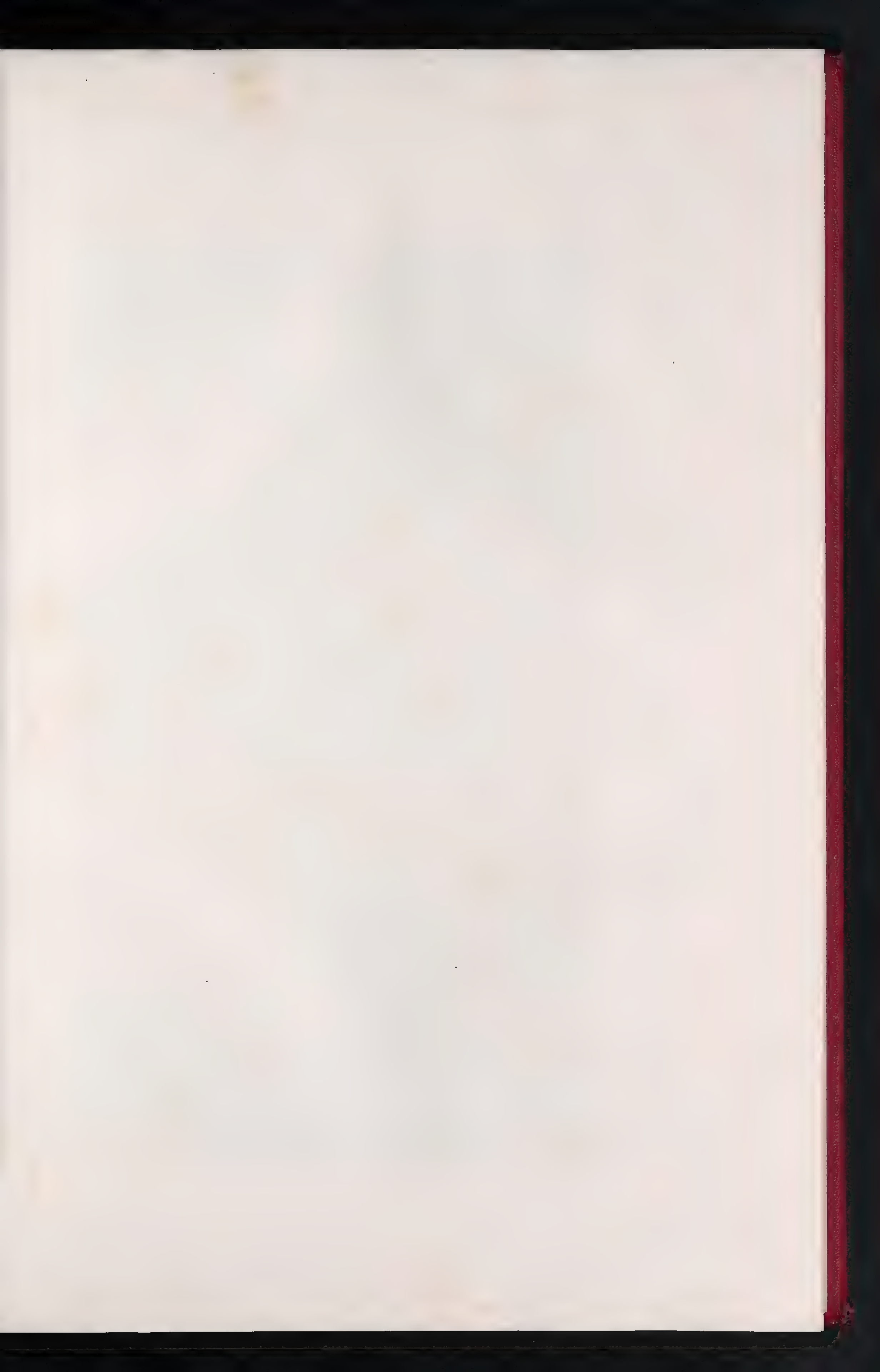
La marine française, déjà illustrée depuis plusieurs années par tant d'éclatants succès, y joignit, en 1684, l'honneur d'une importante découverte. Robert de La Salle, voyageur français, était né à Rouen. Il se rendit au Canada, vers 1670, pour chercher fortune ou se distinguer par quelque entreprise honorable. Là le voyage du P. Marquette[1] au Mississipi lui inspira l'idée de chercher, en remontant ce fleuve, un passage au Japon ou à la Chine par le nord du Canada. Il revint en France, où Seignelay, qui venait de succéder à Colbert, son père, dans le ministère de la marine, goûta les projets de La Salle, et lui fit obtenir des lettres de noblesse avec des pouvoirs fort étendus pour le commerce et les nouvelles découvertes qu'il pourrait faire. Après avoir parcouru le Mississipi depuis son embouchure jusqu'à la rivière des Illinois, il vint rendre compte de son expédition au ministre qui l'avait envoyé. « Seignelay approuva son plan de reconnaître par mer l'embouchure « du Mississipi et d'y former un établissement, et le chargea des préparatifs. Sa commission le « nommait commandant de l'expédition. Quatre bâtiments de différentes grandeurs furent armés à « Rochefort; deux cent quatre-vingts personnes y furent embarquées. La petite escadre partit le « 24 juillet 1684. »

Après quelques dissensions entre les chefs de l'entreprise et la perte d'un navire chargé de munitions, La Salle parvint heureusement à doubler le cap Saint-Antoine, pointe occidentale de Cuba, et le 28 décembre on découvrit les terres de la Floride. En cherchant à l'ouest l'embouchure du Mississipi, il vint mouiller à cent lieues de là, dans la baie de Saint-Bernard, où une belle rivière terminait son cours. La Salle, s'imaginant que ce pouvait être un des bras du Mississipi, résolut de le remonter : c'était le Rio Colorado, qui vient d'un côté opposé. Un navire se perdit avec une partie des provisions; les sauvages en pillèrent un autre, enlevèrent et tuèrent plusieurs Français. Tous ces malheurs rebutèrent une partie de ceux qui s'étaient engagés dans cette expédition, et le 15 mars la principale frégate reprit la route de France. Resté seul avec deux cent vingt hommes, La Salle ne se rebuta pas, fit jeter les fondements d'un fort à l'embouchure de la rivière, chargea Joutel, son compatriote, de l'achever, et voulut remonter le fleuve aussi loin qu'il pourrait[2]. Il découvrit un beau pays, où il bâtit un second fort; le premier fut abandonné, et le nouveau fut achevé au mois d'octobre. Jusqu'en 1687 il fit trois voyages. Il marchait vers l'est et commençait à entrer dans un pays plus peuplé, lorsque trois scélérats de sa troupe, qui avaient déjà assassiné son neveu, le tuèrent pendant qu'il faisait une reconnaissance avec un récollet et un chasseur. « Telle fut, dit le P. Charlevoix, la fin tragique d'un homme à qui la France doit la découverte d'un des plus beaux pays « du Nouveau-Monde[3]. »

(1) Jacques Marquette, de la compagnie de Jésus.
(2) Il existe encore à l'embouchure du Mississipi une balise, destinée à marquer le passage des bâtiments, que l'on dit avoir été placée par La Salle.
(3) *Biographie universelle*, t. XL, p. 177.







RÉPARATION

FAITE AU ROI PAR LE DOGE DE GÊNES,

FRANCESCO, MARIA IMPERIALI.

Mai 1685.

Peint par Claude Guy-Hallé, gravé par Frilley.

« Les Génois, après avoir éprouvé combien il leur en avait coûté pour avoir eu le malheur de déplaire au Roi, mirent tout en usage pour apaiser la colère de Sa Majesté. Ils firent agir auprès du Pape pour y parvenir, et le nonce qui était en France eut ordre de solliciter cet accommodement. Le Roi, voyant qu'ils se mettaient à la raison, lui prescrivit la satisfaction dont il voulait bien se contenter, que les Génois acceptèrent.

» En conséquence, le Doge partit de Gênes avec quatre sénateurs et huit gentilshommes camarades, que le sénat avait nommés pour l'accompagner.

» Leurs équipages étant en état, et le jour marqué pour paraître devant le Roi, à savoir le 1er de mai, M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, alla prendre le Doge dans les carrosses du Roi.

» M. le maréchal de Duras le reçut à l'entrée de la salle des Gardes, et le conduisit au trône du Roi, qui était au bout de la grande galerie et d'une magnificence extraordinaire. Monseigneur était à la droite de Sa Majesté et Monsieur à sa gauche; tous les princes et grands du royaume étaient aux environs.

» Dès que le Doge eut aperçu le Roi, il se découvrit; il avança quelques pas et fit deux profondes révérences. Le Roi se leva, ôta un peu son chapeau et lui fit signe de la main de s'approcher. Le Doge monta ensuite sur le premier degré du trône, et fit une troisième révérence aussi bien que les quatre sénateurs. Il se couvrit ensuite; les princes en firent de même, et les quatre sénateurs demeurèrent découverts. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 97.)

Le Doge fit un discours dans les termes les plus respectueux et les plus soumis. « Il dit que sa république avait une douleur très-vive des sujets de mécontentement qu'elle avait donnés au Roi; qu'elle ne pourrait jamais s'en consoler que Sa Majesté ne lui eût redonné ses bonnes grâces, et que, pour marquer l'extrême désir qu'elle avait de les mériter, elle envoyait son Doge et quatre sénateurs lui demander pardon, dans l'espérance qu'une si singulière démonstration de respect persuaderait à Sa Majesté jusqu'à quel point les Génois estimaient sa royale bienveillance. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 424.)

« L'audience finie, le Roi, en saluant le Doge, baissa son chapeau plus qu'il n'avait fait lorsqu'il était arrivé, et le Doge fit trois profondes révérences en se retirant, et ne se couvrit que quand il ne fut plus vu du Roi.

» Le 26 il eut son audience de congé avec les cérémonies accoutumées, et le Roi lui envoya son portrait enrichi de diamants, et deux pièces de tapisseries rehaussées d'or, de la manufacture des Gobelins; il envoya aussi à chacun des sénateurs son portrait enrichi de diamants, et une pièce de tapisserie de même. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 99.)







BOMBARDEMENT DE TRIPOLI,

22 JUIN 1685.

Peint par **Gudin**, gravé par **Skelton**

« Les corsaires de Tripoli, malgré la paix que le Roi leur avoit accordée dans l'année 1683, avoient fait des courses sur les vaisseaux marchands sujets du Roi, dont ils avoient enlevé quelques-uns, ce qui contraignit Sa Majesté de faire quelque armement cette année pour les châtier et les obliger à demander la paix, à rendre les esclaves chrétiens et à réparer le tort qu'ils avoient fait à ses sujets.

« La flotte destinée pour cette expédition étoit commandée par M. le maréchal d'Estrées, vice-amiral. Elle partit le 17 juin de l'île de Lampedouze, et arriva le 19 devant Tripoli, où le marquis d'Amfreville croisoit avec M. de Nesmond. »

Après quelques jours passés en préparatifs, les galiotes à bombes commencèrent le 22 juin, vers dix heures du soir, à tirer des bombes, dont quelques-unes tombèrent dans la ville tandis que le peuple était assemblé, et tuèrent environ trente hommes; ce fracas fit pousser des cris épouvantables.

Les Tripolitains, déconcertés par l'effet de ces bombes et par l'intrépidité de ceux qui, en plein jour, et malgré un feu continuel, avaient abordé un endroit dont ils se croyaient entièrement les maîtres, envoyèrent Triek, ancien bey d'Alger, dont il avait été chassé deux ans auparavant, demander la paix de la part du divan de Tripoli. M. Reymond, major de l'armée, et M. Delacroix, interprète, se rendirent avec lui chez le bey le 25 pour lui porter les conditions. Les principales étaient le paiement de 200,000 écus pour le dédommagement des prises qu'ils avaient faites sur les marchands français, et la délivrance de tous les esclaves chrétiens pris sous la bannière de la France.

La somme à payer fut réduite à 500,000 livres, et dix des principaux de Tripoli furent donnés en otages.

Comme les Tripolitains éludaient le paiement de la somme convenue, les galiotes à bombes se rapprochèrent de la ville; cette disposition les effraya, et le bey, voyant qu'on allait recommencer, imposa une taxe et fit couper la tête à quatre récalcitrants des plus riches.

« Le 27, ils apportèrent une partie de l'argent dont on étoit convenu; ils rendirent aussi un vaisseau marchand de Marseille qu'ils avoient pris quelques jours auparavant. Ils eurent jusqu'au 9 de juillet à fournir le reste de la somme, soit en argent ou en marchandises. M. d'Estrées envoya son secrétaire au bey, qui, de son côté, lui envoya un chaoux pour ratifier la paix.

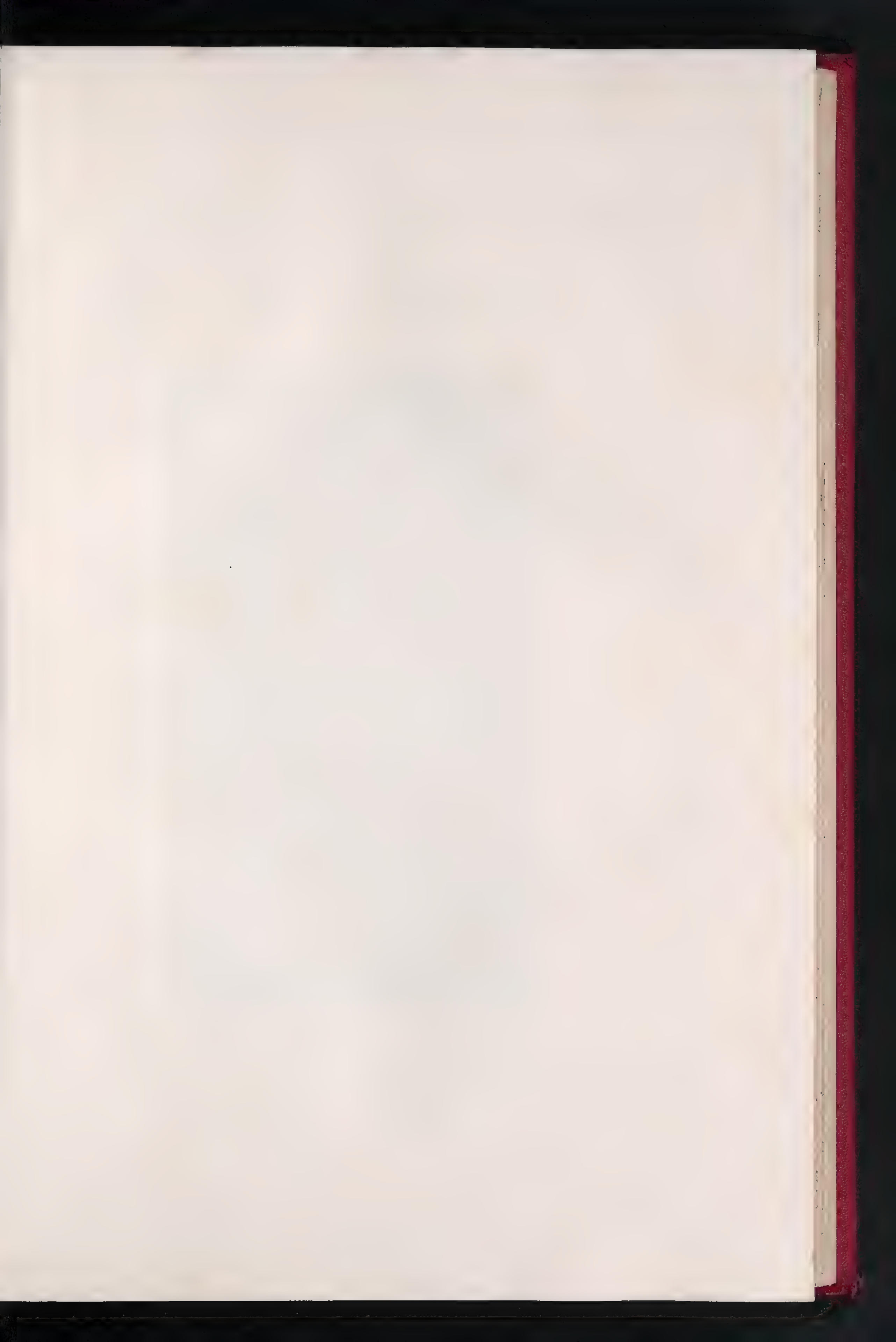
« Il y eut plusieurs maisons abattues par le bombardement et trois cents personnes de tuées. Ils demandèrent un consul de la nation française, et M. le maréchal d'Estrées en nomma un en attendant les ordres de la cour. C'est ainsi que finit l'affaire de Tripoli, et que le Roi mit à la raison ces corsaires. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 99 à 104.)

N° 316 *bis*.
(Série III, Section 3.)







BOMBARDEMENT D'ALGER

PAR LE MARÉCHAL D'ESTRÉES.

1er JUILLET 1688.

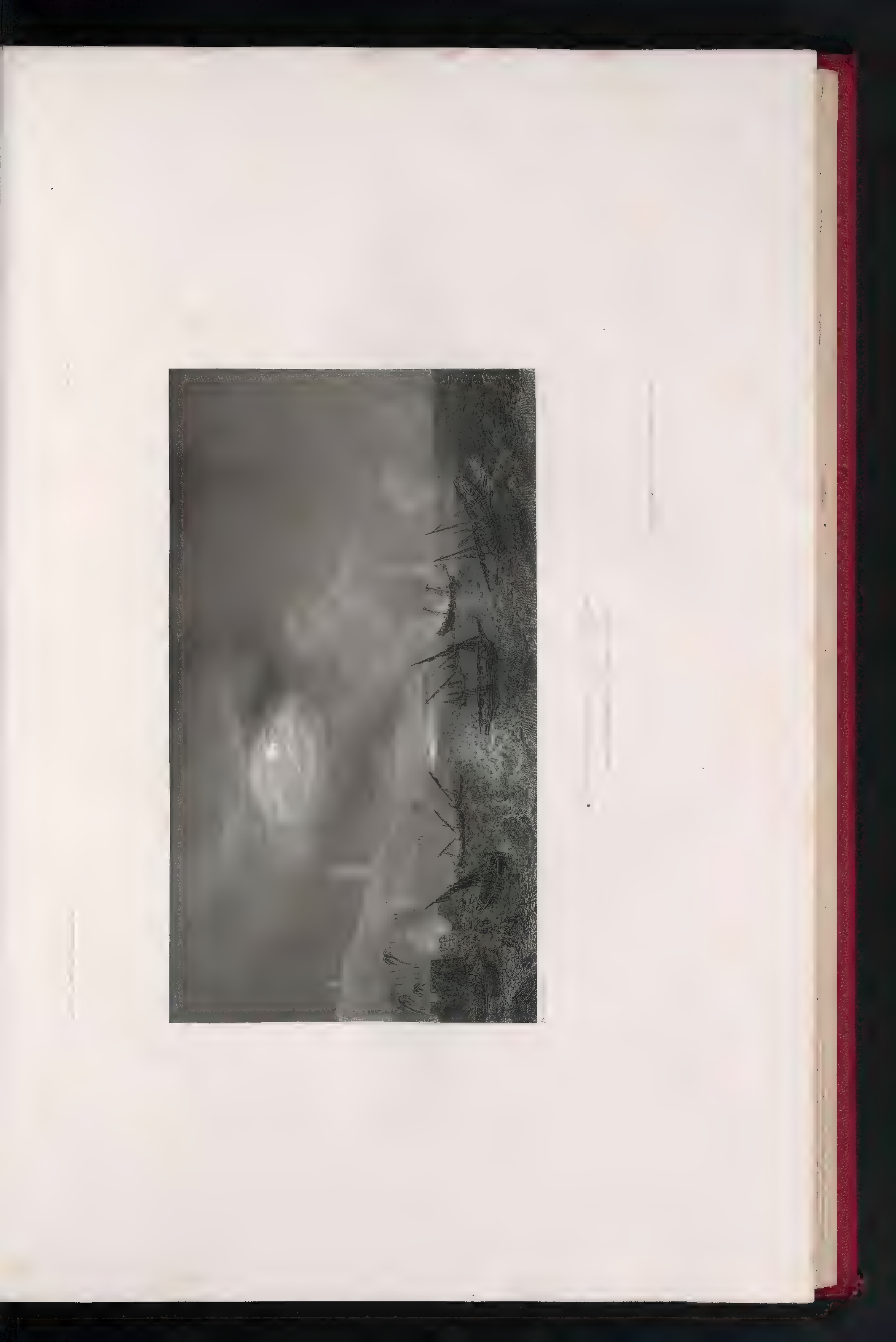
Peint par GUDIN, gravé par CHAVANE.

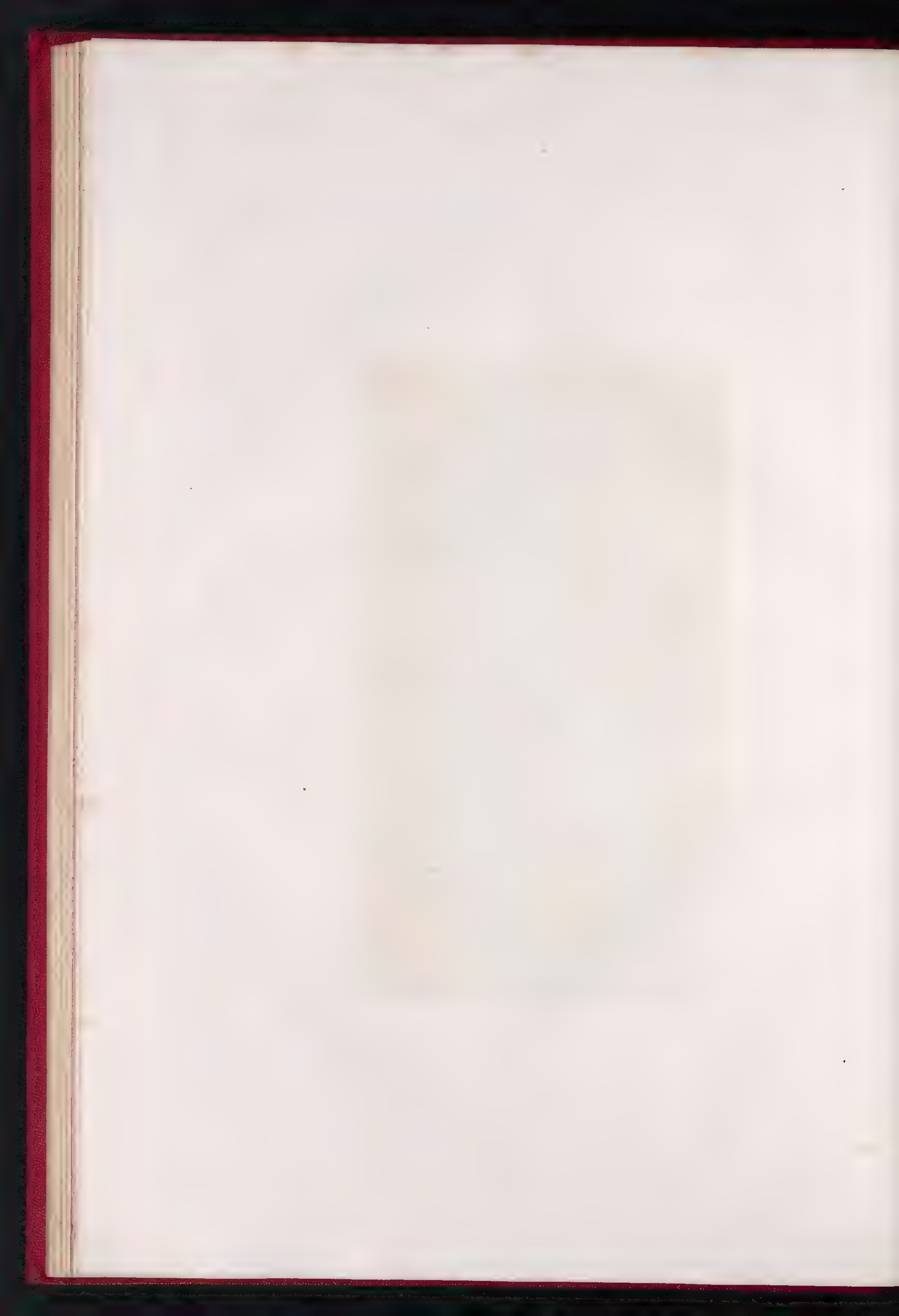
« Les Algériens, qui vivaient toujours de pirateries malgré les châtiments qu'ils en avaient reçus de la France, ayant encore enlevé pendant cette année quelques vaisseaux marchands français, le Roi fut obligé, pour les réprimer, de mettre en mer une escadre dont il donna le commandement au maréchal d'Estrées. Il fit voile vers Alger dans le mois de juin, et il y arriva sur la fin de ce mois; il fut quelques jours à faire les préparatifs nécessaires pour bombarder cette ville, et il ne discontinua point d'y jeter des bombes depuis le 1er juillet jusqu'au 16. On en jeta près de dix mille, qui bouleversèrent tellement cette ville qu'il n'y resta pas une maison entière; on coula à fond cinq vaisseaux de ces corsaires dans leur port, et on en brûla un. »

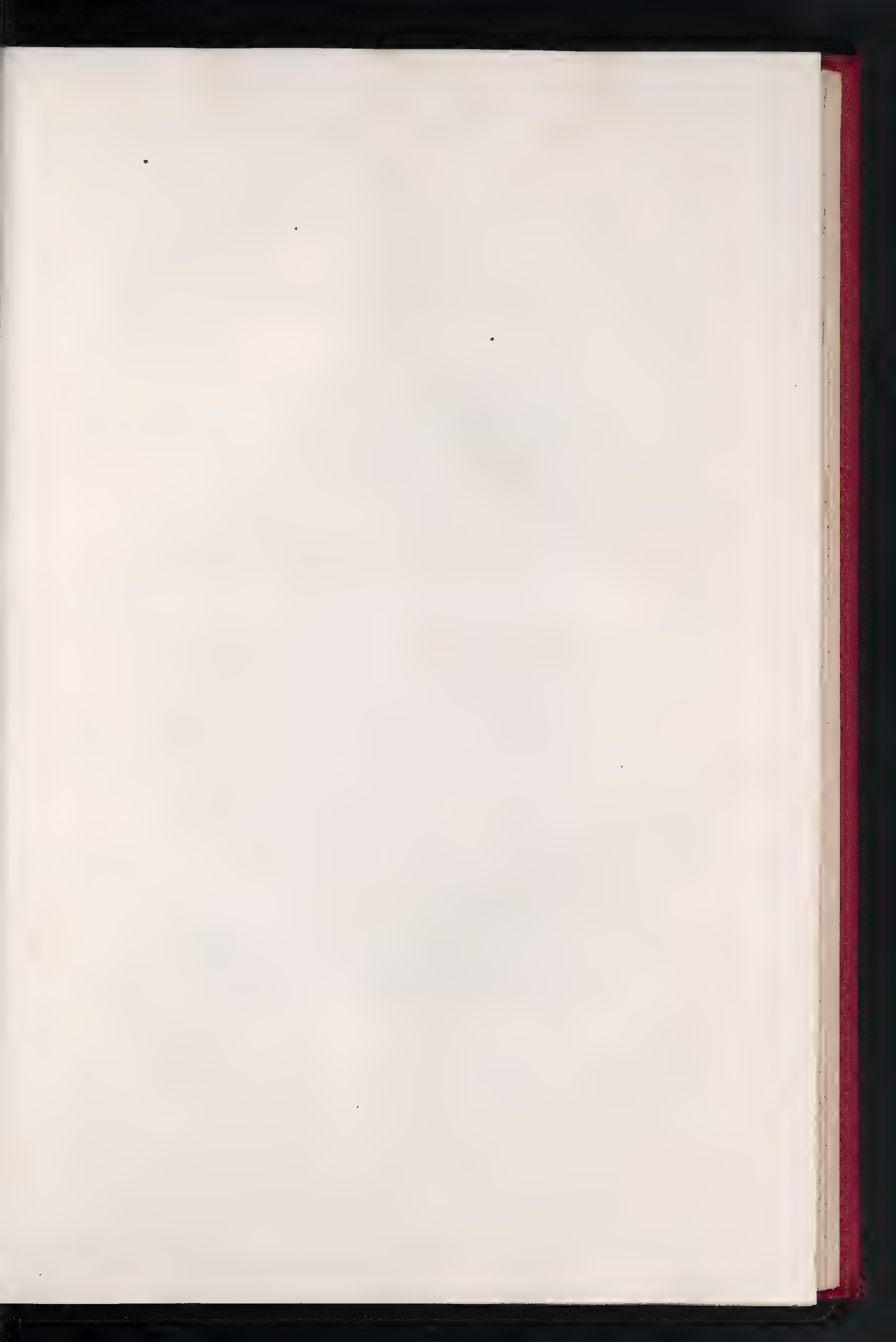
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 147.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.







PRISE DE PHILIPSBOURG,

30 OCTOBRE 1688

Peint par RENOUX.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils aîné

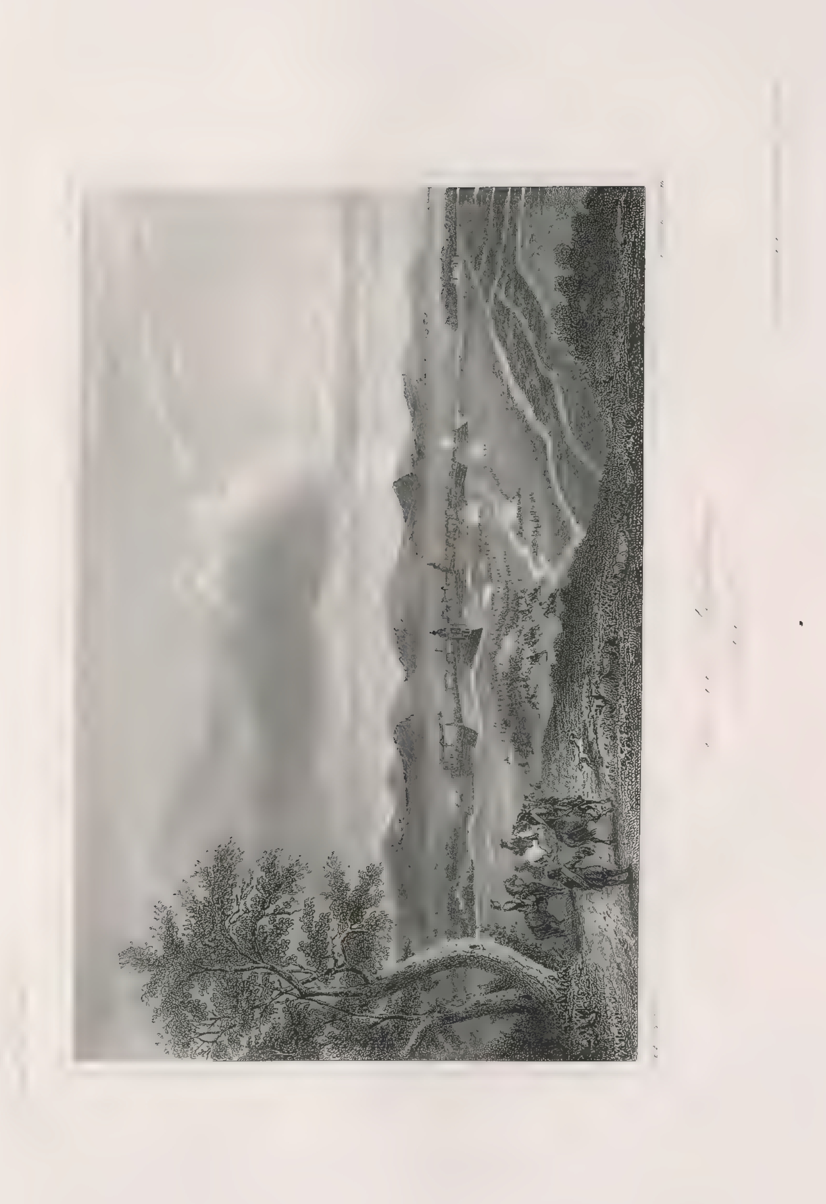
Le prince d'Orange avait provoqué dès l'année 1686 l'alliance connue sous le nom de *Ligue d'Augsbourg*. Le Roi de France, instruit de cette ligue, ne négligea rien pour la dissoudre; mais voyant que le prince d'Orange continuait ses armements et que l'Empereur songeait à attaquer la France, il résolut de prévenir ses ennemis aussitôt qu'il pourrait trouver un prétexte, et ce prétexte ne tarda pas à s'offrir. La succession de l'électeur Palatin, frère de la duchesse d'Orléans, deuxième femme de Monsieur, venait de s'ouvrir. On refusa de reconnaître les droits de cette princesse à l'héritage du Palatinat. En même temps l'élection irrégulière du prince Joseph-Clément de Bavière à l'archevêché de Cologne, au préjudice du prince de Furstemberg, dévoué à la France, avait été approuvée par le Pape Innocent XI, ennemi de la France et secrètement d'accord avec les puissances signataires de la ligue d'Augsbourg; et par suite l'Empereur avait accordé l'investiture.

Pendant que de tous côtés on publiait des manifestes, Louis XIV fit marcher ses armées. Il savait que l'Empereur, qui venait de terminer la guerre contre les Turcs, avait l'intention d'envoyer ses troupes et celles de l'Empire sur le Rhin, pour pénétrer ensuite en France, à la faveur des villes du Palatinat et de Philipsbourg. Il résolut de le prévenir et de s'emparer de cette dernière place. L'armée d'Allemagne fut placée sous les ordres du grand Dauphin.

« Le maréchal duc de Duras commanda sous le prince, qui arriva au camp devant Philipsbourg le 6 octobre. En l'attendant on avait attaqué le fort du Rhin dès le 3 au soir; mais on ouvrit en sa présence la tranchée de la principale attaque, la nuit du 10 au 11 octobre... Le comte de Stahremberg, qui défendait Philipsbourg, capitula le 30 octobre et sortit de la place le 1er novembre. »

(*Mémoires militaires de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 286.)

N° 317.
(Série III, Section 3.)









COMBAT NAVAL DE LA BAIE DE BANTRY,

12 MAI 1689

Peint par GUDIN, gravé par SKELTON.

Jacques II, Roi d'Angleterre, avait soulevé contre lui l'esprit de ses peuples par ses efforts imprudents pour faire triompher la religion catholique et le pouvoir absolu. Il avait suffi de quelques semaines au prince d'Orange pour voir fuir devant lui son beau-père et s'asseoir ensuite sur le trône vacant de la Grande-Bretagne. Mais Louis XIV n'avait pas reconnu la révolution qui venait de s'accomplir en Angleterre; Guillaume III n'était toujours pour lui que le stathouder de Hollande, tandis qu'il prodiguait à Jacques II les bienfaits d'une hospitalité toute royale, et l'aidait de ses armées et de ses flottes.

Le comte de Château-Renaud partit de Brest le 6 mai avec quatre-vingts vaisseaux, pour porter des secours au monarque détrôné, qui avait confié sa fortune à la loyauté des Irlandais, et tâchait, avec leur aide, de reconquérir ses royaumes perdus d'Angleterre et d'Écosse. L'escadre française arriva le 9 en vue des côtes d'Irlande, entre le cap de Clare et de Kinsal. La flotte anglaise l'y attendait depuis quinze jours. Dans un conseil que tint M. de Château-Renaud, il fut arrêté que l'on ferait voile vers la baie de Bantry pour y tenter un débarquement, et le 10 mai on mouilla à cinq lieues de ce bourg. On commençait à débarquer les troupes et les munitions lorsqu'on eut avis que la flotte ennemie approchait.

« Le 11, on commença à découvrir les ennemis à la pointe de l'Est, et on compta vingt-huit voiles parmi lesquelles on remarqua vingt-un vaisseaux, dont quatre parurent bien plus gros qu'aucun de ceux de notre flotte, une frégate et sept saïques, qu'on crut être des brûlots.

« L'ordre de bataille fut réglé de cette manière :

« La deuxième division, qui étoit celle de M. de Gabaret, étoit à la tête, composée de huit vaisseaux;

« La première, que commandoit M. de Château-Renaud, étoit au corps de bataille, composée de pareil nombre;

« La troisième, qui étoit commandée par M. Foran, faisoit l'arrière-garde, et étoit aussi de huit vaisseaux. »

Le combat commença par l'avant-garde, qui s'approcha sans tirer jusqu'à portée du mousquet; alors les Français firent une décharge de mousqueterie, qui obligea l'ennemi de fermer ses sabords et les empêcha de faire feu de leur canon. Chaque vaisseau français tira le sien, et l'avant-garde ennemie se retira fort maltraitée et ne se battit plus.

Les vaisseaux des autres divisions se mirent en ligne et firent grand feu sur ceux des ennemis qui se trouvaient à leur travers.

« Le vice-amiral Herbert étoit au corps de bataille de son armée, où M. de Château-Renaud alla l'attaquer avec sa division, en faisant la contre-marche et revirant des eaux de M. Pannetier. Mais le combat avoit à peine duré un quart d'heure que le vaisseau de l'amiral Herbert arriva vent arrière et changea ses amarres; et comme il faisoit force voiles, il se trouva à la tête de la ligne. M. de Château-Renaud s'en étant aperçu, fit aussi force de voiles sur le même bord pour se trouver toujours opposé à cet amiral, qui ne paroissoit pas avoir envie de combattre de près, et

qui se trouvoit vent arrière toutes les fois que M. de Château-Renaud arrivoit sur lui, ce qu'il fit cinq ou six fois.

« Les ennemis ayant fait force de voiles pendant tout le combat, on ne put les approcher si près qu'on auroit voulu. L'arrière-garde eut le même avantage sur eux que les autres divisions; de sorte qu'elle les chassoit en tirant toujours sur eux, lorsque la première division lui donnoit du jour pour cela, à quoi ils répondoient foiblement. Il s'y fit un feu considérable pendant une heure et demie. L'amiral Herbert parut bien désemparé, mais son matelot le couvroit pour essuyer le feu, en lui donnant par ce moyen le temps de se raccommoder. Deux vaisseaux de notre arrière-garde, qui étoient sous le vent lorsque le combat commença, et qui heureusement n'avoient encore pu prendre leur poste, repoussèrent avec beaucoup de vigueur deux vaisseaux anglais qui étoient sous le vent du côté de l'armée et qui faisoient leurs efforts pour entrer dans la baie. Le combat étant cessé, ces deux vaisseaux plièrent et firent vent arrière.

« Le vaisseau *le Français*, commandé par M. Pannetier, après s'être distingué et avoir causé beaucoup de dommage aux ennemis, voyant ses mâts prêts à tomber, fut obligé de sortir de la ligne pour se raccommoder.

« *Le Diamant*, que le chevalier de Coëtlogon commandoit, remédia avec une diligence extrême au désordre que lui causa le feu qui prit dans la chambre du conseil à des grenades et à des barils de poudre, et qui fit sauter la chambre, la dunette et les mousquetaires qui étoient dessus. Il demeura peu de temps hors de la ligne, et revint combattre.

« M. de Château-Renaud, ayant pris la tête de la ligne sur le midi, suivit toujours l'amiral anglais en le combattant et en arrivant souvent sur lui, ce qui dura jusque sur les cinq heures du soir. Toute l'arrière-garde de la flotte du Roi marchoit dans ses eaux et tiroit des bordées sur les Anglais, qui, dans ce même temps, n'étoient pas moins maltraités par M. de Gabaret et par la division qu'il commandoit, de sorte que leur amiral se trouva souvent entre deux feux. Dès que le combat fut cessé, M. de Château-Renaud revint mouiller dans le même endroit d'où l'on étoit parti. On y arriva sur les dix heures du soir. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 150 et suiv.)





BATAILLE NAVALE DE BEVEZIERS,

10 JUILLET 1690.

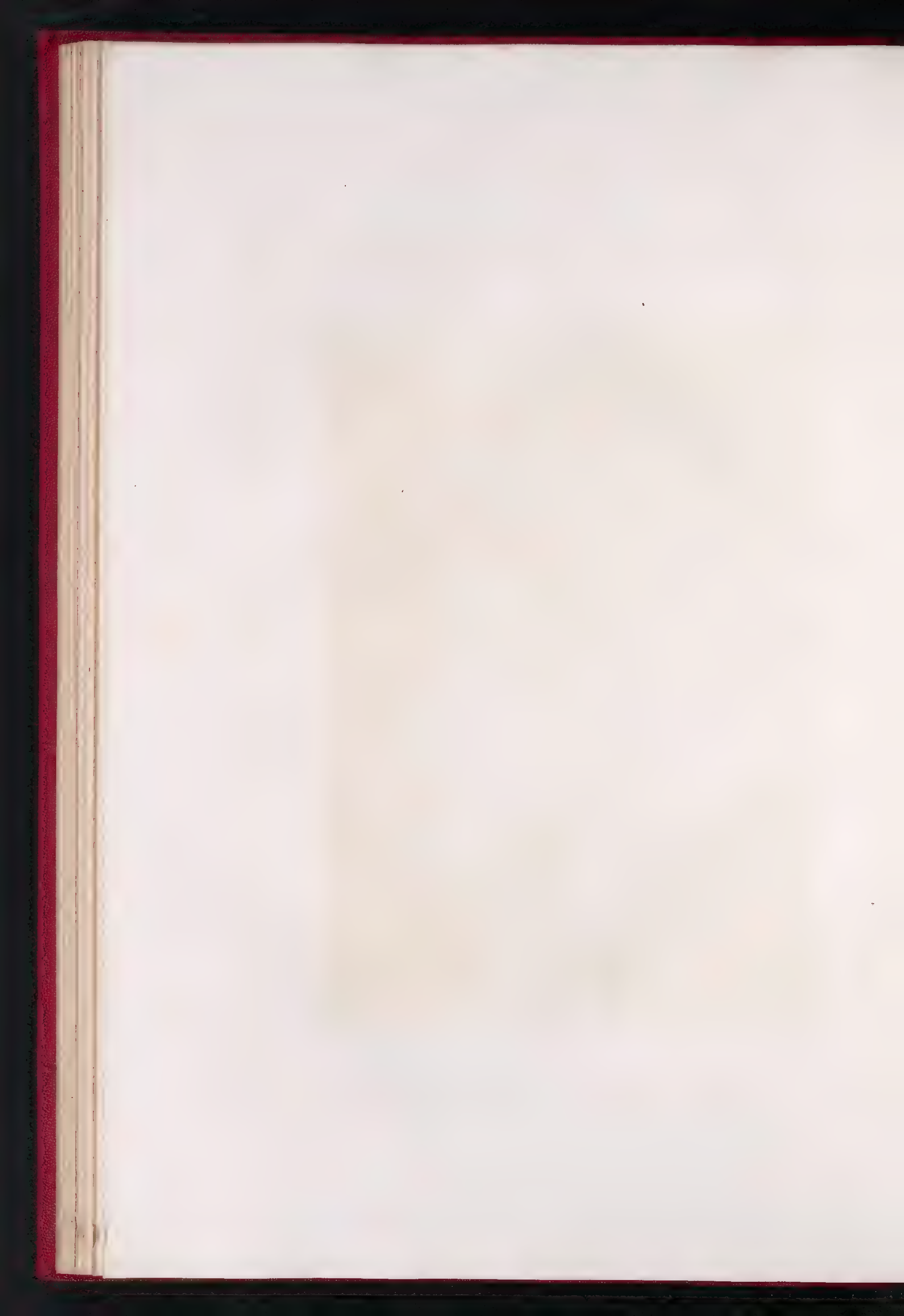
Peint par Gudin, gravé par Skelton.

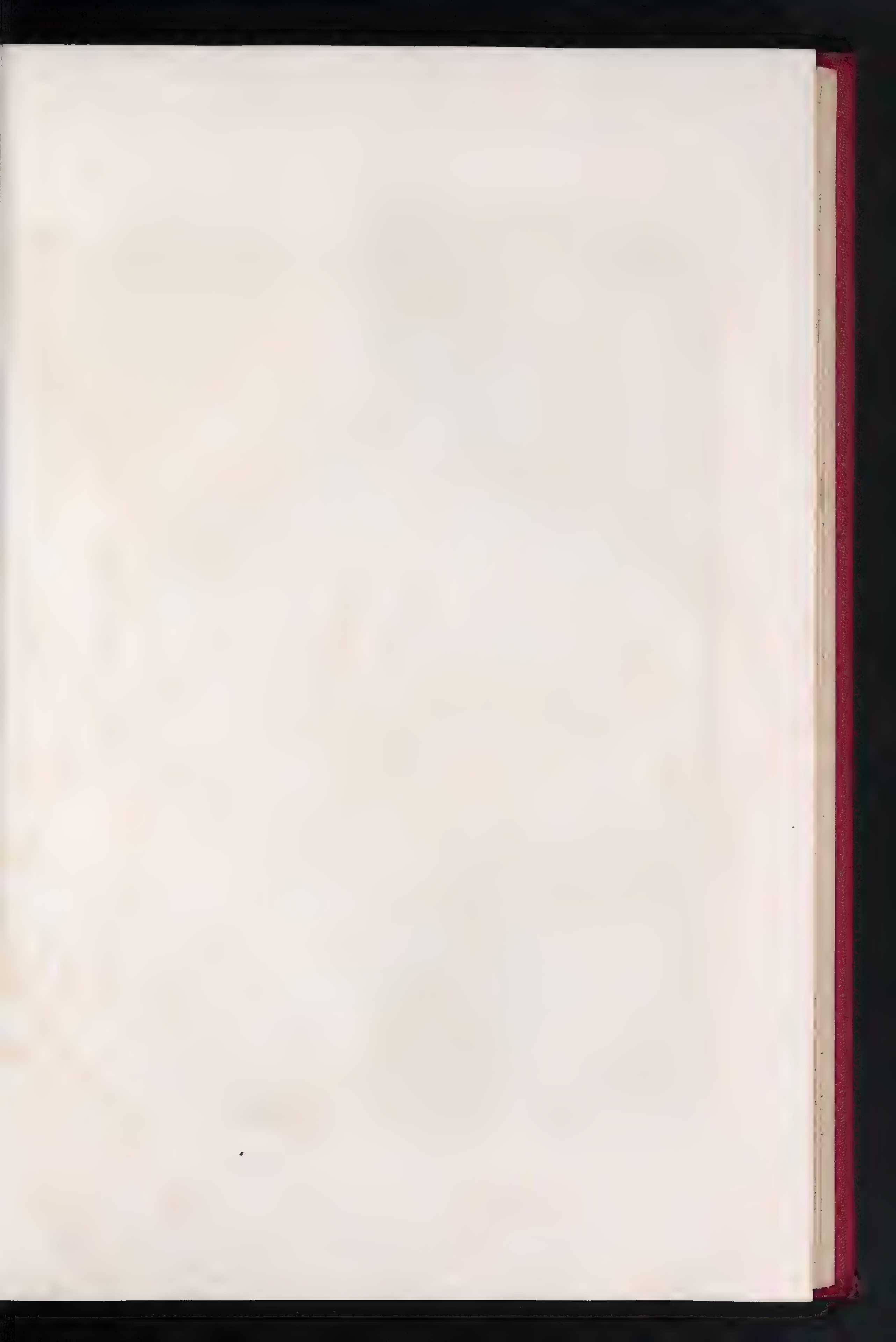
Le 10 juillet 1690, la flotte française, composée de soixante-douze vaisseaux de haut bord, rencontra les deux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, un peu inférieures en nombre, à la hauteur du cap de Beveziers, près de Dieppe. Les Français étaient commandés par l'amiral de Tourville, digne successeur de Duquesne, et par les chefs d'escadre de Château-Renaud, d'Estrées, de Nesmond et d'Amfreville. Les ennemis avaient à leur tête l'amiral anglais Herbert et les vice-amiraux hollandais Evertzen et Van Calemburg. Après une action vivement disputée, la flotte des alliés fut battue, dispersée, et perdit dix-sept bâtiments brûlés ou échoués à la côte. Le reste alla se réfugier dans la Tamise ou parmi les bancs de la Hollande, abandonnant la mer aux Français, qui firent ensuite une descente à Teignmouth et y brûlèrent un grand nombre de bâtiments de commerce. C'était la première fois que la marine française triomphait, dans un même combat, des deux nations à qui jusqu'alors avait appartenu l'empire de la mer. Le succès couronnait ainsi les efforts persévérants de Colbert et de son jeune fils, le marquis de Seignelay.



Dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.







PRISE DE MONS,

AVRIL 1691.

Tableau du temps d'après Vandermeulen, gravé par SCHROEDER.

L'expédition de Jacques II en Irlande avait appelé dans cette île toutes les forces de Guillaume III, et opéré ainsi, en faveur des armes de Louis XIV, une importante diversion; mais la bataille de la Boyne (11 juillet 1690) renversa la dernière espérance du roi détrôné, et pendant qu'il reprenait la route de Saint-Germain, Guillaume achevait la soumission de l'Irlande pour tourner ensuite contre la France toute sa puissance et tous les efforts de sa haine. Le 5 février il se rendit à La Haye où l'attendaient les princes confédérés et les ministres des alliés.

Louis XIV voulut prévenir ses ennemis; le siége de Mons, entrepris dans un moment où ils ne pouvaient s'y opposer, déconcerta leurs projets.

« Mons est la capitale du Haynault, place très forte par sa situation et par ses fortifications. Le prince de Bergues en étoit gouverneur et y avoit une grosse garnison, avec des munitions pour soutenir un long siége.

« Le Roy, accompagné de monseigneur le Dauphin, de Monsieur, de tous les princes et seigneurs de la cour, partit de Versailles le 17 du mois de mars. Sa Majesté arriva le 21 devant Mons, suivie des deux compagnies des mousquetaires, et fit le même jour le tour de la place. Le Roy ne permit qu'à monseigneur le Dauphin, à Monsieur, à M. le duc de Chartres et à M. de Vauban de le suivre, et ordonna à tous les autres de se tenir à une certaine distance, avec défense d'avancer. Sa Majesté s'approcha à la portée du mousquet de la place, d'où l'on tira plusieurs coups de canon, dont un boulet, passant auprès d'elle, tua le cheval de M. le marquis de la Chaynade, aide-de-camp de Monseigneur, qui étoit derrière lui un peu éloigné. »

Après que le Roi eut reconnu la situation de la place, la tranchée fut ouverte le 24. Tous les princes successivement y firent la garde; les travaux, encouragés par la présence du Roi, avancèrent avec rapidité, malgré tous les inconvénients de la saison.

« Enfin, le 7 avril on étendit les logemens de la contrescarpe des demi-lunes, et M. de Vauban marqua une nouvelle batterie. On eut avis que les ennemis faisoient travailler à trois chemins qui regardoient les quartiers de M. de Luxembourg et de M. d'Humières, et à ceux qui étoient à Nivelle, Soigny et Enguien.

« Le 8, de grand matin, une batterie de deux pièces de 24 et de quatre pierriers commença à tirer.

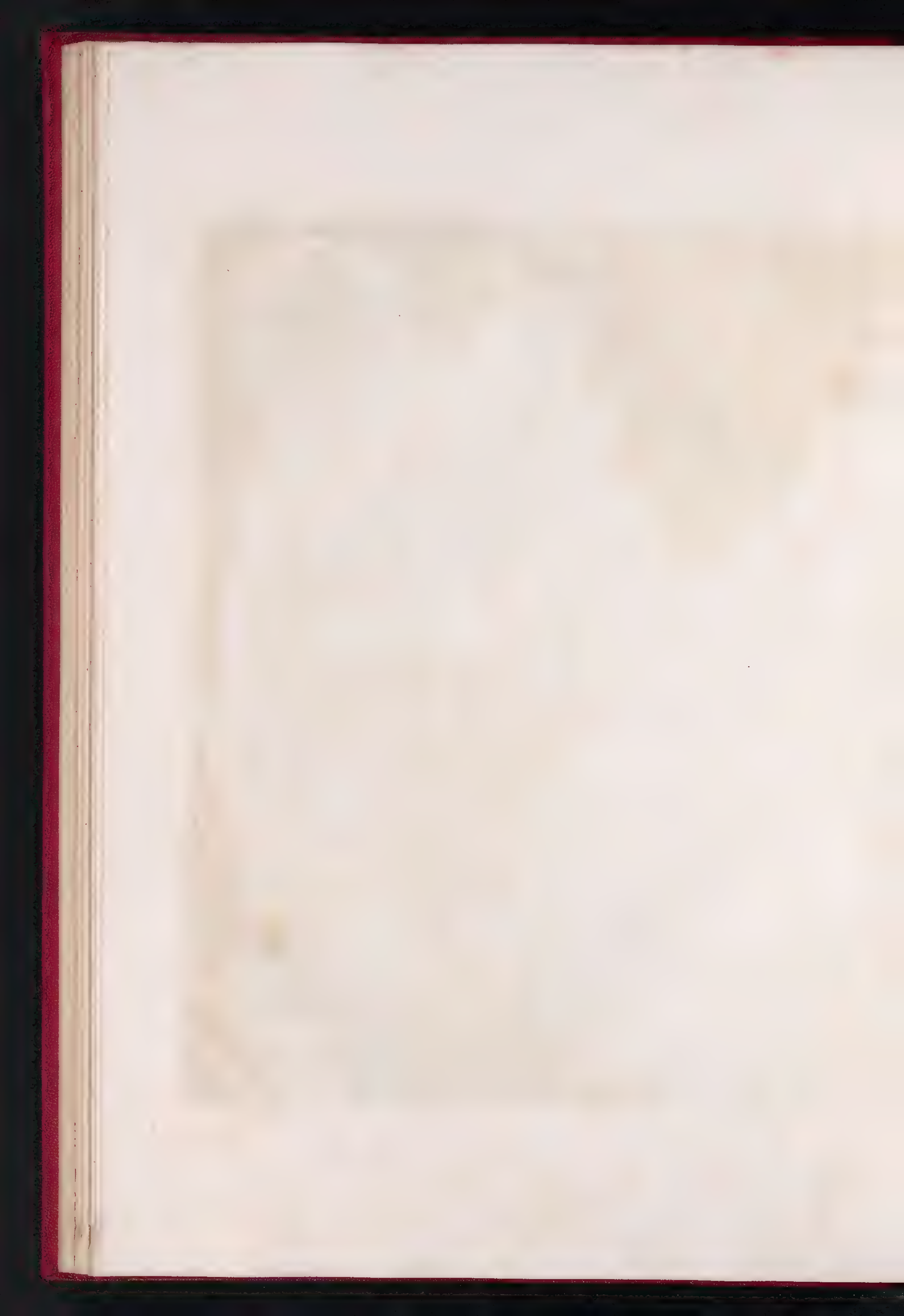
« Le Roy étant monté à cheval à deux heures après midi, le duc de Vendôme lui envoya dire, sur les cinq heures du soir, que les assiégés avoient battu la chamade et demandoient à capituler.

« Le 10, la garnison défila devant monseigneur le Dauphin entre deux hayes de la gendarmerie.

« Il sortit quatre mille cinq cent cinquante-huit soldats et deux cent quatre-vingts officiers; la garnison étoit d'environ six mille hommes au commencement du siége. »

Ornement tiré du Bosquet des Dômes, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.







SIÉGE
DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE NAMUR,

JUIN 1692.



Peint par Vandermeulen, gravé par Aubert.

« Le Roi d'Angleterre (prince d'Orange), que le Roi avoit toujours prévenu les campagnes précédentes, assembla de bonne heure son armée et crut qu'avec cent mille hommes il viendroit au moins à bout de mettre en sûreté les principales villes des Pays-Bas espagnols. Ce dessein n'empêcha pourtant pas celui que le Roi avoit formé d'attaquer Namur, capitale du comté de ce nom, située au confluent de la Sambre et de la Meuse... L'entreprise étoit grande; cette place avoit une bonne citadelle bâtie sur des rochers et couverte d'un nouveau fort appelé *le fort Guillaume*, qui valoit une autre citadelle. »

(*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 542.)

« Le célèbre Vauban, dit Saint-Simon, l'âme de tous les siéges que le Roi a faits, emporta que la ville seroit attaquée séparément du château contre le baron de Bressé qui vouloit qu'on fît le siége de tous les deux à la fois, et c'étoit lui qui avoit fortifié la place. » (T. Ier, p. 7.)

« La tranchée fut ouverte en trois endroits dans la nuit du 29 au 30, et le lendemain on se rendit maître du faubourg d'Iambe. Deux jours après le Roi fit attaquer, l'épée à la main, la contrescarpe, et le 5 juin la ville se rendit. On attaqua ensuite les forts; des pluies continuelles qui survinrent et causèrent de grands dommages à l'armée ne firent cependant pas discontinuer les travaux. Ils furent poussés avec une persévérance sans exemple et toujours animés par la présence du Roi.

« Louis XIV avoit résolu d'attaquer un ouvrage appelé *l'Hermitage;* il se fit porter en chaise à la tranchée, parce qu'il avoit la goutte. Les alliés le défendirent opiniâtrément; mais enfin ils en furent chassés, et les François s'y logèrent en présence du Roi. Pendant cette action, rapporte Bussi-Rabutin, le comte de Toulouse, appuyé sur la chaise de Sa Majesté, reçut un coup de mousquet au-dessous du coude qui lui fit une contusion. Le duc de Bourbon demeura longtemps à la tête de ce détachement, exposé au grand feu des ennemis, et se signala fort en cette rencontre.

« Quelques jours après, le Roi d'Angleterre ayant fait un mouvement du côté de Charleroi, Sa Majesté envoya le marquis de Boufflers avec quarante escadrons à la découverte, et il trouva que ce prince s'étoit retiré (le 23). Le Roi, étant allé à la tranchée accompagné à l'ordinaire de M. le Dauphin et de M. le duc de Chartres, ordonna d'attaquer l'ouvrage à corne nommé *le fort Guillaume*, et commanda au sieur de Vauban de faire tout préparer pour cela; ce qui fut exécuté. Les François délogèrent les ennemis de tous les postes qui couvroient ce fort, et ceux qui étoient dedans demandèrent à capituler le 24; ce qui leur fut accordé. Ils furent conduits à Gand au nombre de quatre-vingts officiers et de douze cents soldats. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 543 et 544.)

Le château se rendit ensuite le 30; la garnison, qui était de huit mille hommes au commencement du siége, était alors réduite de plus de moitié; elle sortit avec les honneurs de la guerre et fut conduite à Louvain.

Ornement tiré du bosquet des Dômes, dessiné par Bourguignon, gravé par Budziłowicz.



Siège de la Ville et les Châteaux de Namur
Juin 1692







INSTITUTION
DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT-LOUIS,

MAI 1693.

Peint par CH. LEBRUN, gravé par MONNIN.

« Le Roy, rapporte Quincy, établit le 10 de may un nouvel ordre de chevalerie sous le nom de l'Ordre militaire de Saint-Louis, pour récompenser les officiers de ses troupes qui s'étoient distinguez, et afin de les animer à le faire encore par la suite. Sa Majesté s'en déclara chef souverain, et en unit et incorpora la grand-maîtrise à la couronne. »

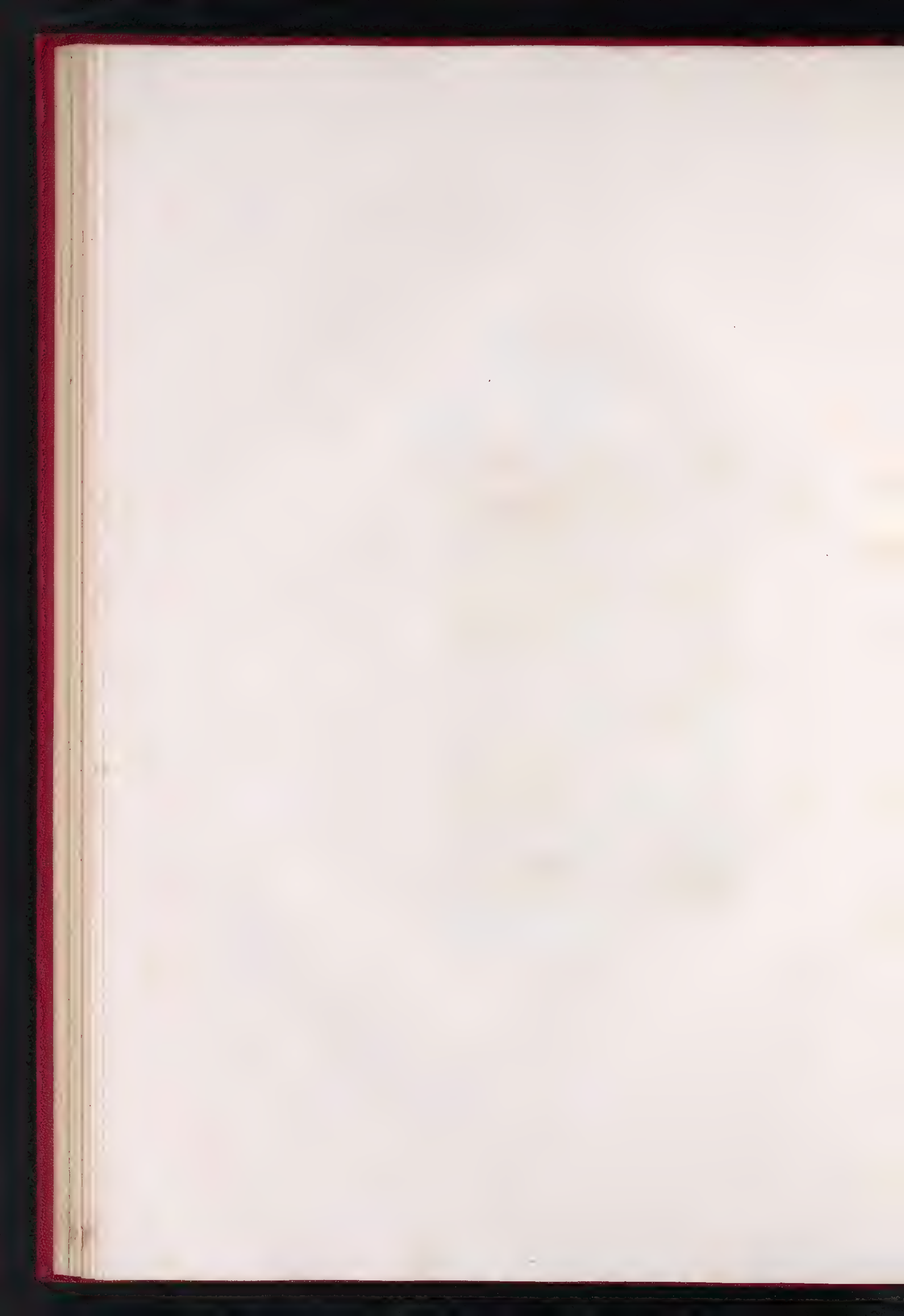
(*Hist. milit. de Louis XIV*, t. II, p. 611.)

Louis XIV reçoit dans sa chambre, à Versailles, des chevaliers de Saint-Louis; Barbezieux, fils de Louvois, secrétaire d'état de la guerre, qui, après la mort de son père, lui avait succédé, est près du Roi.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.







COMBAT NAVAL DE LAGOS ou DE CADIX.

TOURVILLE DISPERSE ET BRULE LA FLOTTE ANGLAISE ET HOLLANDAISE DE SMYRNE SUR LES COTES DE PORTUGAL,

27 JUIN 1693

Peint par Gudin, gravé par Skelton.

Le 17 juin le comte d'Estrées sortit du golfe de Roses pour aller joindre M. de Tourville, qui l'attendait au cap Saint-Vincent avec soixante-onze navires de guerre et d'autres bâtiments de charge; l'armée s'y rafraîchit jusqu'au 26. Le soir de ce jour deux navires de garde vinrent annoncer à M. de Tourville l'approche d'une flotte d'environ cent quarante voiles. Ne sachant si c'était la flotte marchande expédiée par les Anglais et les Hollandais, à Cadix et à Smyrne, ou l'armée ennemie, le maréchal de Tourville fit lever l'ancre. « On alla vent arrière toute la nuit, et le lendemain on se trouva à douze lieues de Lagos, dans un parage à pouvoir à volonté donner ou éviter le combat.

« Lorsque l'on eut été assuré que c'était la flotte marchande, M. de Tourville fit le signal à toute l'armée et força lui-même de voiles pour aller aux ennemis; mais comme les vaisseaux étaient sous le vent et qu'il fallait louvoyer pour les joindre, les meilleurs voiliers furent les seuls qui, à l'entrée de la nuit, joignirent l'arrière-garde. Après qu'on les eut canonnés pendant une heure, on mit entre deux feux deux navires hollandais de soixante-quatre canons qui furent contraints d'amener pavillon. Chacun essaya toute la nuit de gagner le vent, et les plus légers vaisseaux qui s'y trouvèrent firent si bien qu'ils enfermèrent presque la moitié de la flotte entre eux et la terre, de sorte que le jour suivant l'armée fit un demi-cercle fort spacieux, dans lequel l'on prit ou brûla tous ceux qui furent enveloppés. Les vaisseaux ennemis étaient au milieu du demi-cercle et au moins à quinze lieues de terre, dont ils s'approchaient toujours; et à toute heure on voyait sauter des navires, tantôt sur la côte et tantôt au large; et dans le même temps qu'on approcha de la terre de quatre ou cinq lieues on en vit brûler environ vingt autres... Les vaisseaux de l'armée de France qui étaient tous dispersés revinrent peu à peu rendre compte à M. de Tourville, et la plupart avec des prises. Ceux qui étaient plus avant, ayant reviré, apprirent à M. de Tourville que les vaisseaux ennemis qui n'avaient pu doubler avaient gagné le large au nombre de plus de cinquante, parmi lesquels il pouvait y avoir plus de vingt navires de guerre. Cet avis fit qu'on mit le signal pour rallier l'armée qui était fort dispersée, et l'on fit route pour Cadix pour en fermer le passage aux débris de la flotte, dont on savait que la plupart des marchandises étaient pour cette ville. »

Le lendemain la flotte ennemie se réfugia à Cadix, à l'exception de deux vaisseaux qui furent brûlés par deux des nôtres sous le canon de la ville. « On comptait alors vingt-sept bâtiments de pris et quarante-cinq de brûlés. Le capitaine Jean Bart en prit ou brûla six à lui seul, dont le moindre était de vingt-quatre canons. On évalua la perte des ennemis à trente-huit millions au moins. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 708 et suiv.)

N° 329 *bis*
(Série III, Section 3.)









EXPÉDITION DE M. COETLOGON A GIBRALTAR,

1693.

Peint par **Gudin**, gravé par **Chavane**.

M. le chevalier de Coëtlogon fut détaché avec huit vaisseaux et huit galiotes, pour en aller brûler douze qui étaient entrés dans le vieux Gibraltar. Il brûla et coula à fond cinq navires anglais, depuis trente-six jusqu'à cinquante canons, qui faisaient partie de la flotte de Smyrne, avec deux autres bâtiments, et en prit neuf autres qui étaient chargés pour le camp des ennemis.

EXPÉDITION DE MALAGA,

19 JUILLET 1693.

Peint par **Gudin**, gravé par **Chavane**.

Le 19 juillet la flotte française arriva en vue de Malaga, et M. de Tourville, qui la commandait, ayant résolu d'attaquer les vaisseaux ennemis jusque dans le môle, ce qui ne pouvait se faire sans chaloupes, fit faire signal à tous les vaisseaux d'envoyer les leurs armées à bord de l'amiral. M. de Chammeslin, capitaine en second du *Soleil-Royal*, en obtint le commandement. Deux capitaines de vaisseaux génois qu'il rencontra lui dirent qu'il y avait dans le môle deux vaisseaux anglais, trois corsaires de Flessingue et une frégate turque qu'ils avaient prise, avec plusieurs bâtiments espagnols, et que les Anglais et les Hollandais avaient mis du canon à terre et faisaient quelques retranchements le long du môle pour défendre leurs vaisseaux. M. de Tourville averti arriva dans un canot, et M. de Chammeslin alla avec lui reconnaître l'entrée du môle à la portée du mousquet. On fit approcher *le Magnifique*, *l'Arrogant*, *le Prompt*, *l'Eclatant*, *l'Aquilon*, *l'Eole* et *le Phénix*, et M. de Tourville passa tout le jour à faire mouiller ses vaisseaux dans l'ordre qu'il crut le meilleur pour battre en dedans du môle ceux des ennemis et les batteries qui les défendaient. M. de Tourville fit mouiller les frégates *l'Héroïne* et *la Prompte* auprès du brûlot de M. de Longchamps, afin qu'il fût conduit plus facilement sur les ennemis, et se retira le 20, à six heures du soir, laissant à M. de Chammeslin l'ordre de brûler les vaisseaux ennemis le lendemain, dès que le jour paraîtrait.

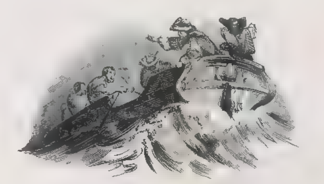
« Quand la nuit parut, M. le maréchal de Tourville envoya ordre par M. de Mesière de faire avancer quelques chaloupes à l'entrée du môle pour donner l'alarme aux ennemis et les inquiéter pendant la nuit; ce qui fut exécuté par M. de Caffare avec quatre chaloupes, sur lesquelles les ennemis firent un grand feu de canon et de mousqueterie.

« Le 21, à la pointe du jour, M. de Chammeslin en détacha quatre autres, commandées par M. de Greffin, sur lesquelles les vaisseaux ennemis et les batteries de la ville firent un grand feu, croyant que c'était dans ce moment qu'on les voulait attaquer. Ce n'était cependant que pour les amuser, et pour connaître d'où sortirait le plus grand feu, afin d'y faire tirer tous les vaisseaux du Roi. A peine fut-il jour, que M. de Tourville arriva et fit presser les vaisseaux de commencer la

canonnade; mais les ennemis le prévinrent et firent feu sur les vaisseaux et sur un grand nombre de chaloupes qui étaient avancées près du *Magnifique*, où M. de Tourville venait d'arriver. Il en partit dans le moment pour faire le signal du pavillon rouge, et les vaisseaux commencèrent à canonner. M. de Chammeslin fit partir dans ce moment le brûlot, remorqué par six chaloupes commandées pour cet effet : celle de M. de Gemeaux était à la tête. Il fit marcher toutes les autres en même temps, et on avança ainsi sous les murailles de la ville, jusqu'au fond du môle, malgré le feu du canon des ennemis et des batteries de la ville. Le brûlot alla aborder un des vaisseaux hollandais et se déborda un peu après, n'ayant mis au beaupré qu'un feu léger qu'il aurait été facile d'éteindre; mais il se trouva touché, et les chaloupes ne purent le remorquer. Elles entrèrent toutes en même temps dans le môle, et se saisirent de tous les autres vaisseaux que les ennemis, étonnés de leur approche, s'étaient vus obligés d'abandonner. On avait ordre de ne les point brûler, et on avait fait prendre des amarres à plusieurs chaloupes pour remorquer les vaisseaux dehors; mais tous ces soins furent inutiles, les uns étant touchés et les autres coulant bas d'eau. Cependant M. de Chammeslin fit ranger toutes les chaloupes qui n'étaient pas occupées, pour faire un feu continuel sur les batteries de la ville et sur celles du port, d'où l'on tirait à brûle-pourpoint de haut en bas des coups de canon à mitraille sur elles. A la faveur de ce feu, qui interrompit celui du canon et du mousquet de l'ennemi, on fit ce qu'on avait dessein de faire, en remettant le feu plusieurs fois en divers endroits aux vaisseaux ennemis, dont on fit amarrer deux ensemble, afin qu'ils brûlassent plus facilement. Toute cette exécution dura depuis cinq à six heures du matin jusqu'à près de neuf.

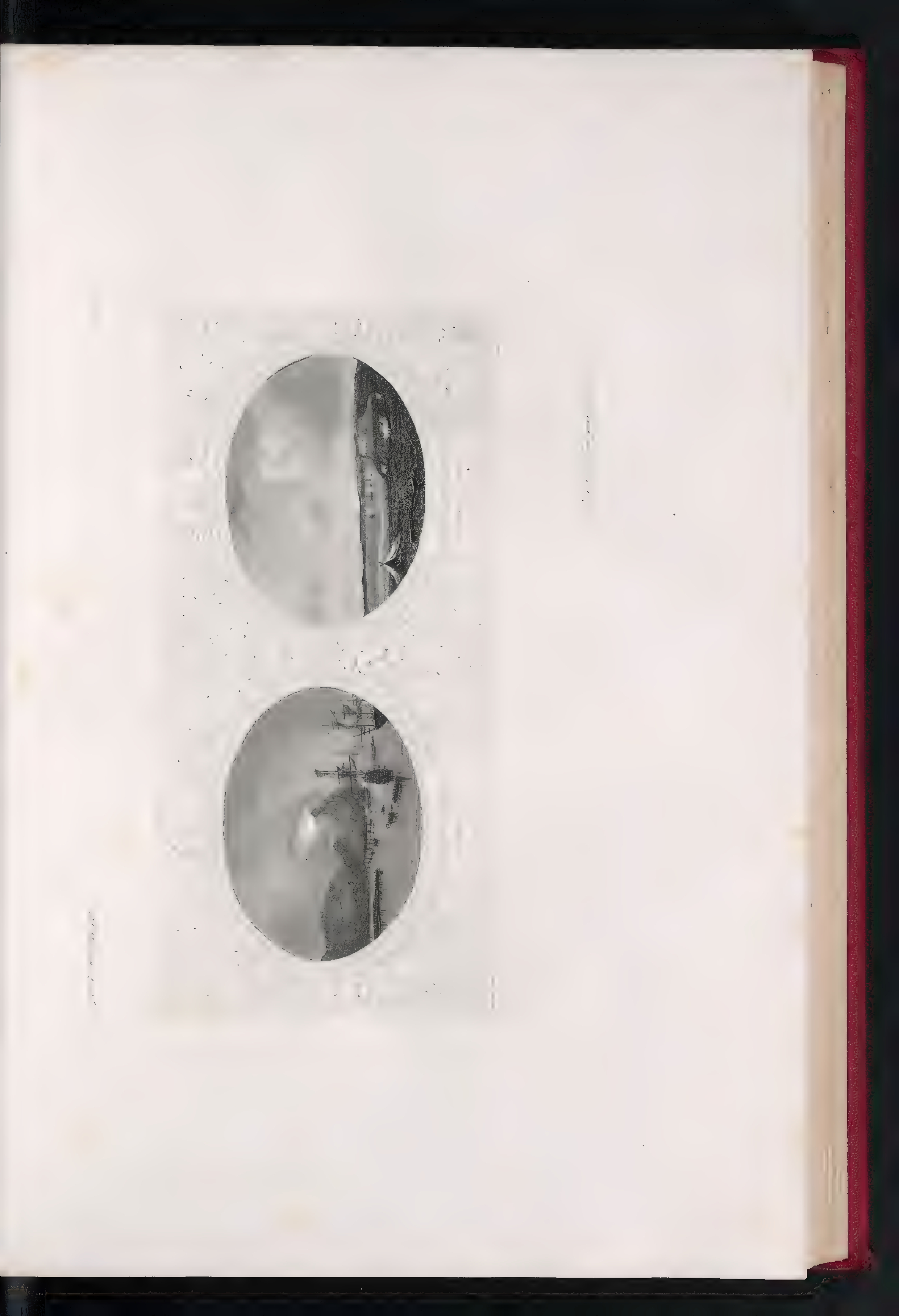
« Pendant ce temps-là M. le maréchal de Tourville, qui avait toujours été à demi-portée du canon de la ville, envoya ordre deux fois, par M. le chevalier de Lanion, de brûler plutôt les vaisseaux que de s'arrêter plus longtemps à tâcher de les sauver. Ces ordres ayant été exécutés sans qu'il en restât aucun, M. de Chammeslin fit retirer les chaloupes. On eut près de deux cents hommes tués ou blessés, et sans le feu que les chaloupes faisaient sur les batteries, on aurait fait une plus grande perte. »

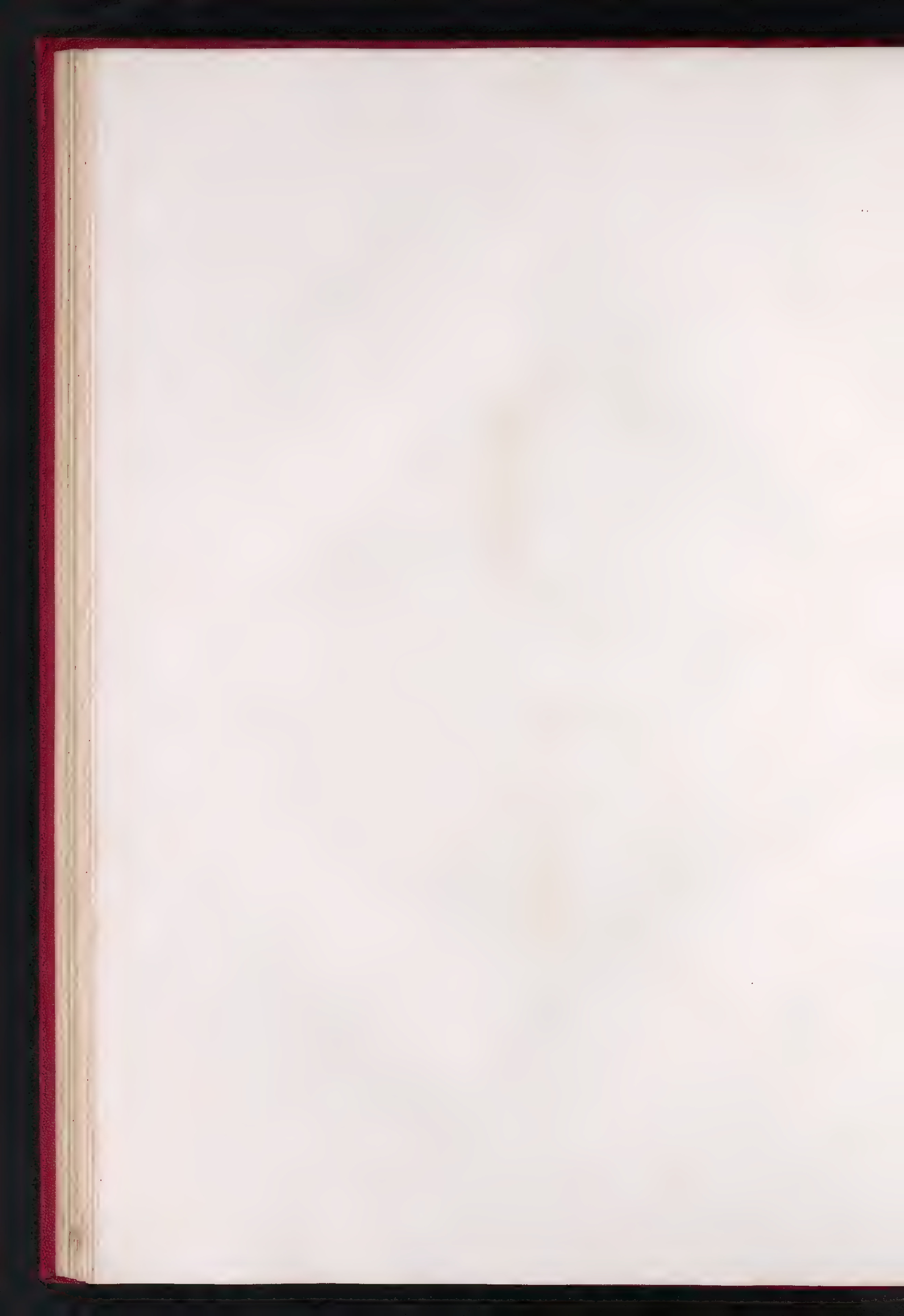
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 710 et suiv.)

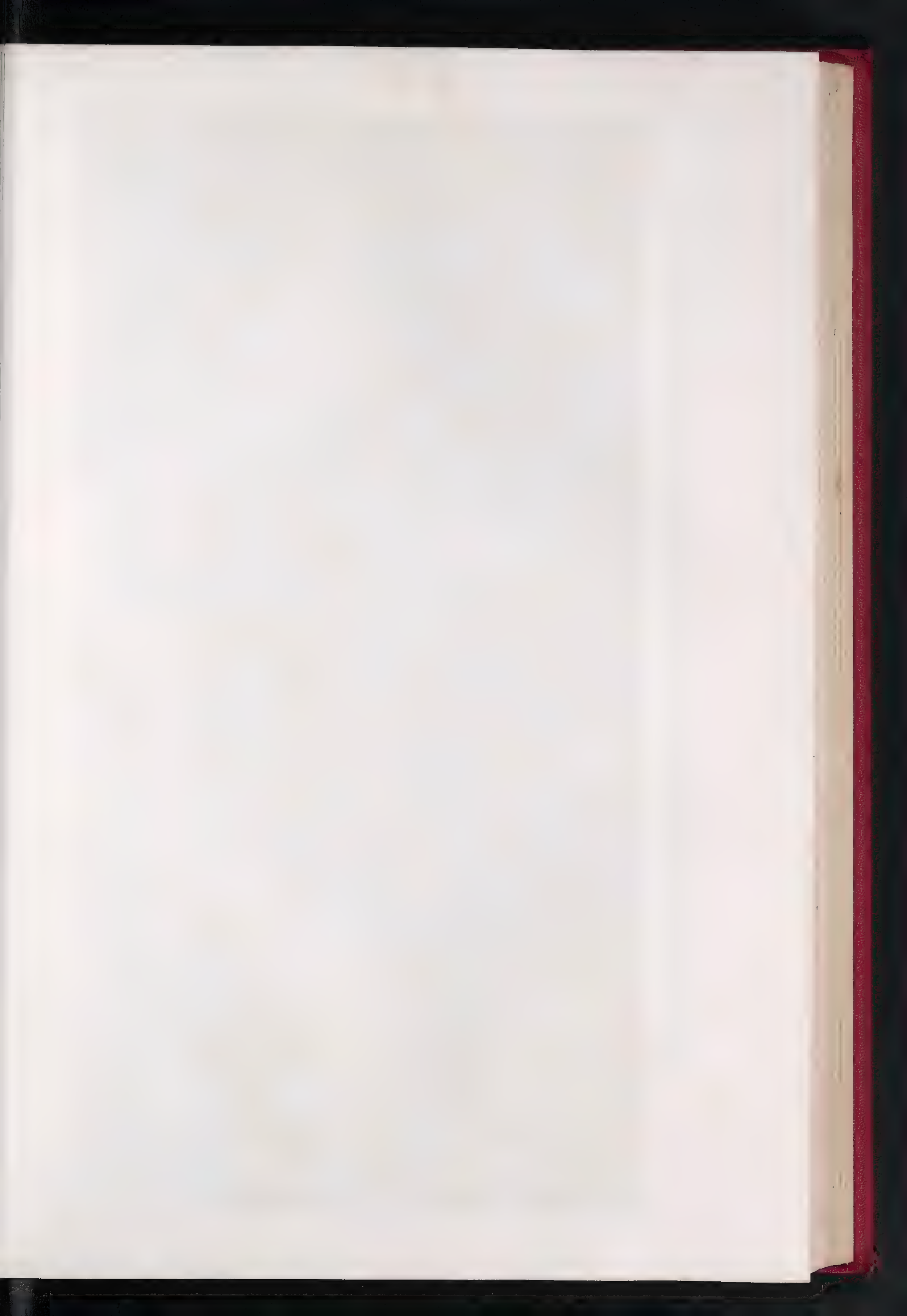


Dessiné par Raynaud, gravé par Nivet

Nos 329 *ter*, 329 *quater*
Série III, Section 3.)







BATAILLE DE NERWINDE,

29 JUILLET 1693.

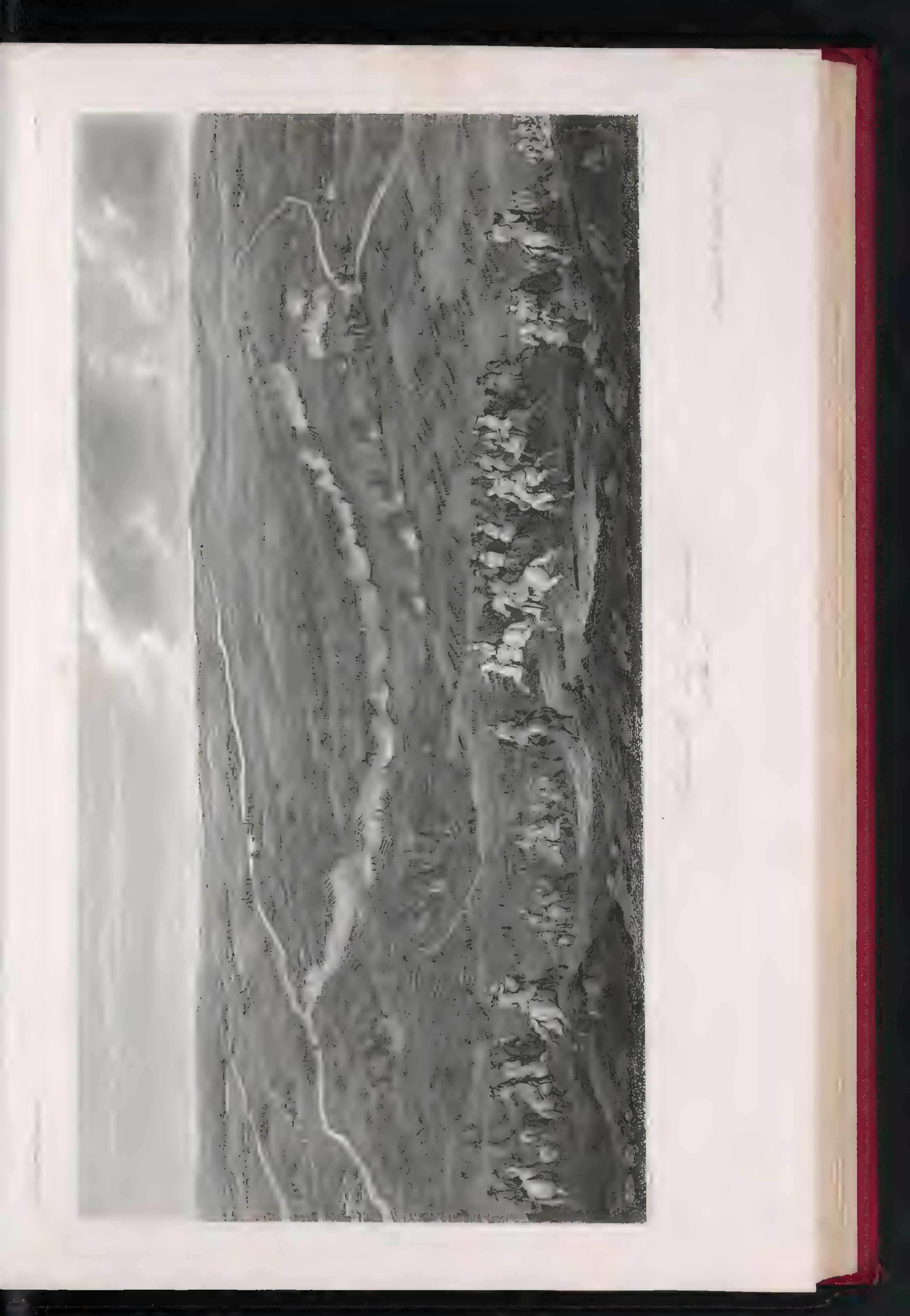
Tableau du temps attribué à MARTIN, gravé par CHAVANE jeune.

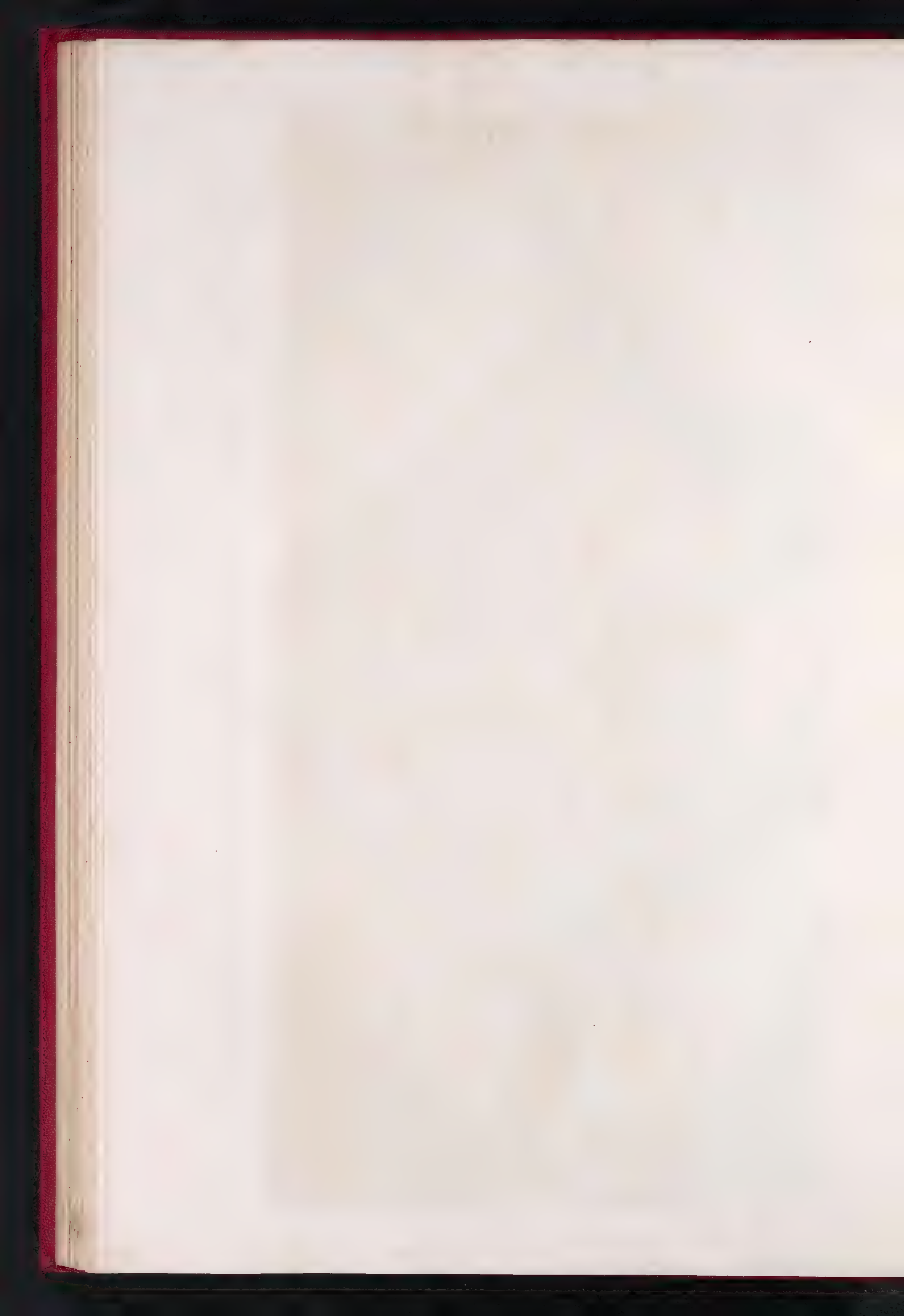
Les immenses préparatifs faits pour cette campagne étaient dirigés contre l'importante ville de Liége, dont Louis XIV voulait s'emparer pour se rendre maître du cours de la Meuse; mais il tomba malade. Guillaume jeta dix-huit mille hommes dans Liége, et il fallut renoncer à cette grande entreprise. Tout le poids de la guerre resta alors sur le maréchal de Luxembourg. Pendant que le Roi retournait à Versailles, et que le Grand-Dauphin emmenait sur les bords du Rhin près de la moitié de la formidable armée rassemblée dans les Pays-Bas, Luxembourg resta en face du Roi d'Angleterre, et il voulut renouveler contre Liége la tentative abandonnée par Louis XIV. Mais l'armée ennemie couvrait cette ville, et il fallut livrer une bataille; ce fut la plus sanglante et la plus disputée de toute cette guerre.

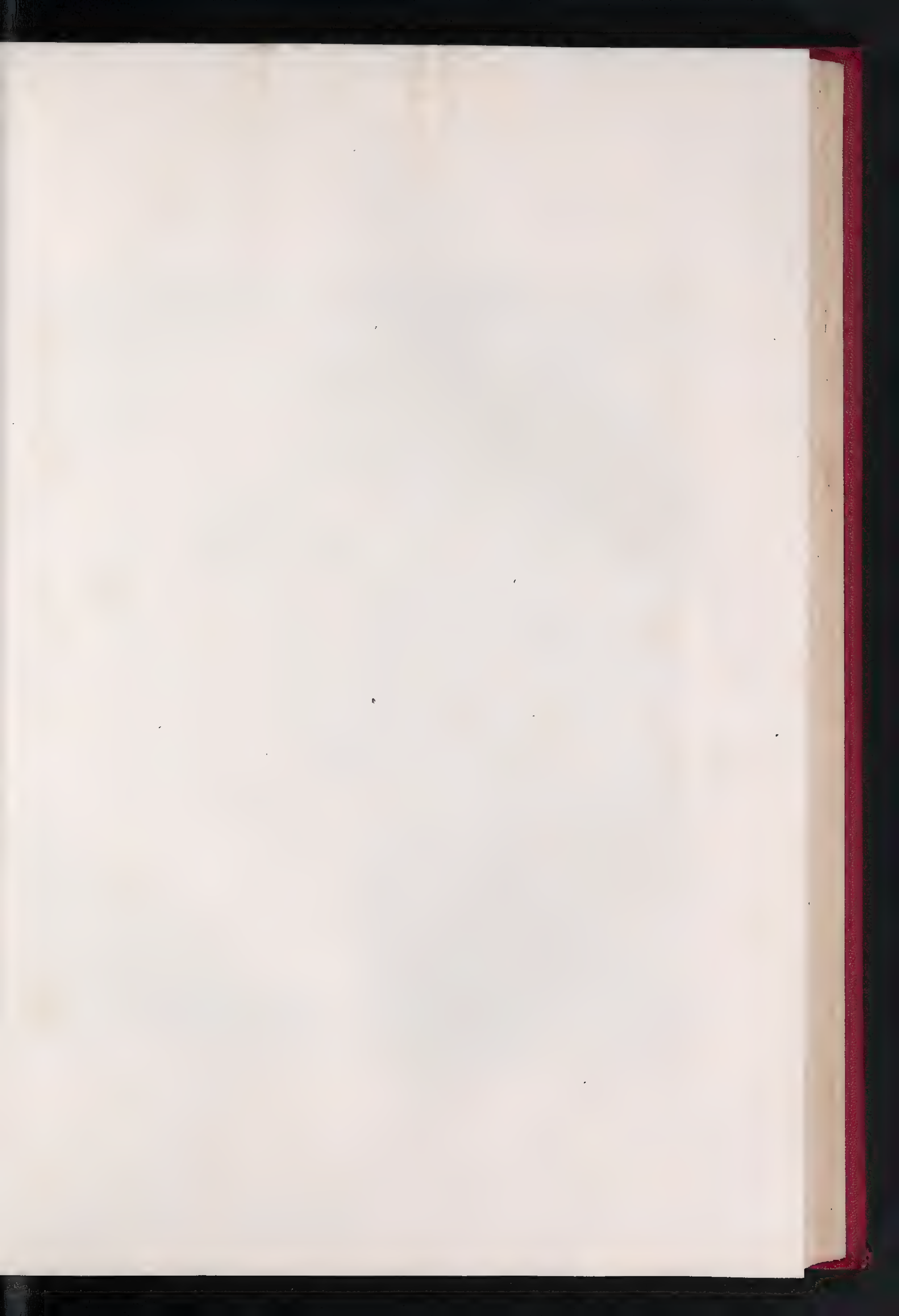
Guillaume avait employé la nuit à se fortifier dans sa position, que couvraient cent pièces d'artillerie, et dont les flancs s'appuyaient aux deux villages de Nerwinde et de Néerlanden. L'action commença par une effroyable canonnade dont les Français, plus à découvert que leurs ennemis, eurent beaucoup plus à souffrir. Le maréchal de Luxembourg avait donné l'ordre d'attaquer le village de Nerwinde, et c'était là que s'était porté tout l'effort de la bataille. L'infanterie française venait à peine de s'y établir quand elle en fut repoussée. On lui demanda un nouvel effort. « Souvenez-vous de la gloire de la France, » leur dit le maréchal pour ranimer leurs forces épuisées, et Nerwinde fut repris. Ce fut alors, après des prodiges de valeur faits de part et d'autre, après que le Roi Guillaume et Luxembourg eurent chargé chacun à la tête de leur cavalerie, que l'arrivée du marquis d'Harcourt vint décider la victoire en faveur des Français. L'aile droite des alliés, qui avait défendu Nerwinde, fut coupée par cette manœuvre et jetée dans la Gheete, où se noyèrent une foule de soldats; le retranchement qui couvrait le centre ennemi fut tourné par la cavalerie française. Le corps de bataille fut débordé et renversé à son tour, et Guillaume n'eut plus qu'à songer à la retraite. Il laissait sur le champ de bataille douze mille morts et deux mille prisonniers; les vainqueurs perdirent de sept à huit mille hommes, parmi lesquels un grand nombre de gentilshommes des premières maisons de France.

« Le duc de Chartres, dit Saint-Simon dans ses Mémoires, t. Ier, p. 106, chargea plusieurs fois à la tête de ses braves escadrons de la Maison du Roi, avec une présence d'esprit et une valeur dignes de sa naissance, et il y fut une fois mêlé et y pensa demeurer prisonnier.

« M. le prince de Conti, maître enfin de tout le village de Nerwinde (où il avait reçu une contusion au côté et un coup de sabre sur la tête, que le fer de son chapeau para), se mit à la tête de quelque cavalerie, la plus proche de la tête de ce village, avec laquelle il prit à revers en flanc le retranchement du front, aidé par l'infanterie qui avait emporté enfin le village de Nerwinde, et acheva de faire prendre la fuite à ce qui était derrière ce long retranchement.







BATAILLE DE MARSAILLE,

4 OCTOBRE 1693.

Peint par **Eug. Deveria**, gravé par **Geille**.

Le duc de Savoie, qui avait pris part aux projets des alliés et faisait partie de la ligue, s'était déclaré contre la France en 1690. Catinat reçut alors le commandement de l'armée d'Italie.

Dès son entrée en campagne il put prendre l'offensive, et la bataille de Staffarde, en établissant la supériorité des armes de Louis XIV, avait déjà fait repentir le duc de Savoie du parti qu'il avait adopté. Suze et Pignerolles étaient tombées au pouvoir de l'armée française qui, dès l'année 1690, occupait déjà presque toute la Savoie.

En 1692, appuyé de la flotte espagnole, Victor-Amédée avait tenté de faire diversion sur les côtes de France; mais il avait été contraint de retourner dans le Piémont avant la fin de la campagne. L'année suivante, ce prince tenta de rentrer en possession de ses Etats. Il attaqua d'abord Suze et Pignerolles, mais la belle défense du comte de Tessé retarda la marche de son armée. Le maréchal de Catinat, ayant reçu des renforts qui le mirent en état de tenir campagne, ne tarda pas à arriver devant Marsaille. Le duc de Savoie, instruit des mouvements de l'armée française, avait réuni toutes ses forces.

Le duc de Vendôme et son frère, le grand-prieur, servaient sous le maréchal de Catinat. Le prince Eugène de Savoie commandait un corps composé d'Allemands et d'Anglais dans l'armée ennemie.

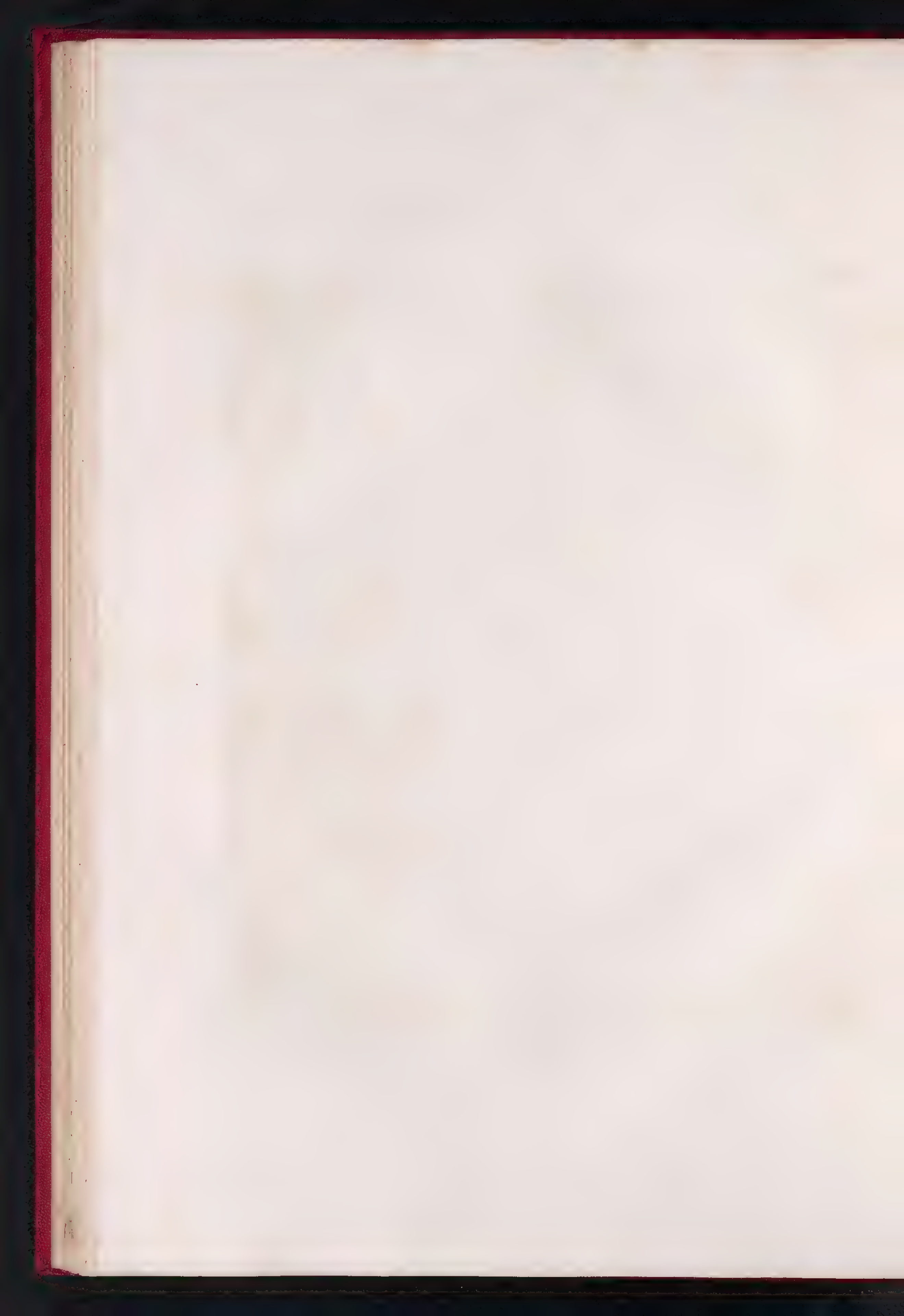
« M. de Catinat, s'étant mis à la tête de l'aile droite, fit avertir M. le duc de Vendôme et tous les officiers généraux qui étoient à la gauche qu'il alloit faire charger. Toute la ligne, s'étant ébranlée en même temps, marcha dans un si bel ordre et avec tant de fierté qu'elle enfonça tout ce qu'elle trouva devant elle.

« La droite de l'armée du Roy tomba sur le flanc gauche de celle des ennemis et la fit plier. En même temps toute la ligne les chargea de face et les renversa les uns sur les autres. Pendant ce temps-là la droite de l'armée ennemie marcha sur la gauche de celle de France qu'ils débordoient et la fit plier; mais la gauche de la seconde ligne, que commandoit M. le grand-prieur, les chargea si à propos et les renversa de telle sorte que les deux armées se trouvèrent mêlées.

« On connut, par la résistance que firent les troupes que les ennemis avoient opposées à notre gauche et qui vinrent plusieurs fois à la charge, qu'on avoit fait un coup capital en y faisant passer la gendarmerie, qui y fit tout ce qu'on peut attendre d'un corps de cette réputation. Il est vrai que cette gauche fut d'abord repoussée avec quelque perte; mais la gendarmerie, ayant fait ensuite plier leur aile droite, attaqua par le flanc et par derrière leur infanterie, qui n'avoit plus de cavalerie à leur gauche, parce qu'elle étoit engagée avec la nôtre qui l'attaquoit vivement. Cette manœuvre décida l'affaire. Elle dura quatre heures et demie, qui ne furent employées qu'à tuer. La victoire, dès le commencement du combat, s'étoit déclarée pour nous; les charges des troupes du Roy furent si vives qu'elles renversèrent tout ce qui leur étoit opposé, de sorte que l'infanterie des ennemis fut presque entièrement ruinée. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 689.)

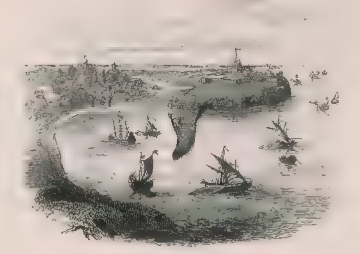




PRISE DE PALAMOS,

JUIN 1694.

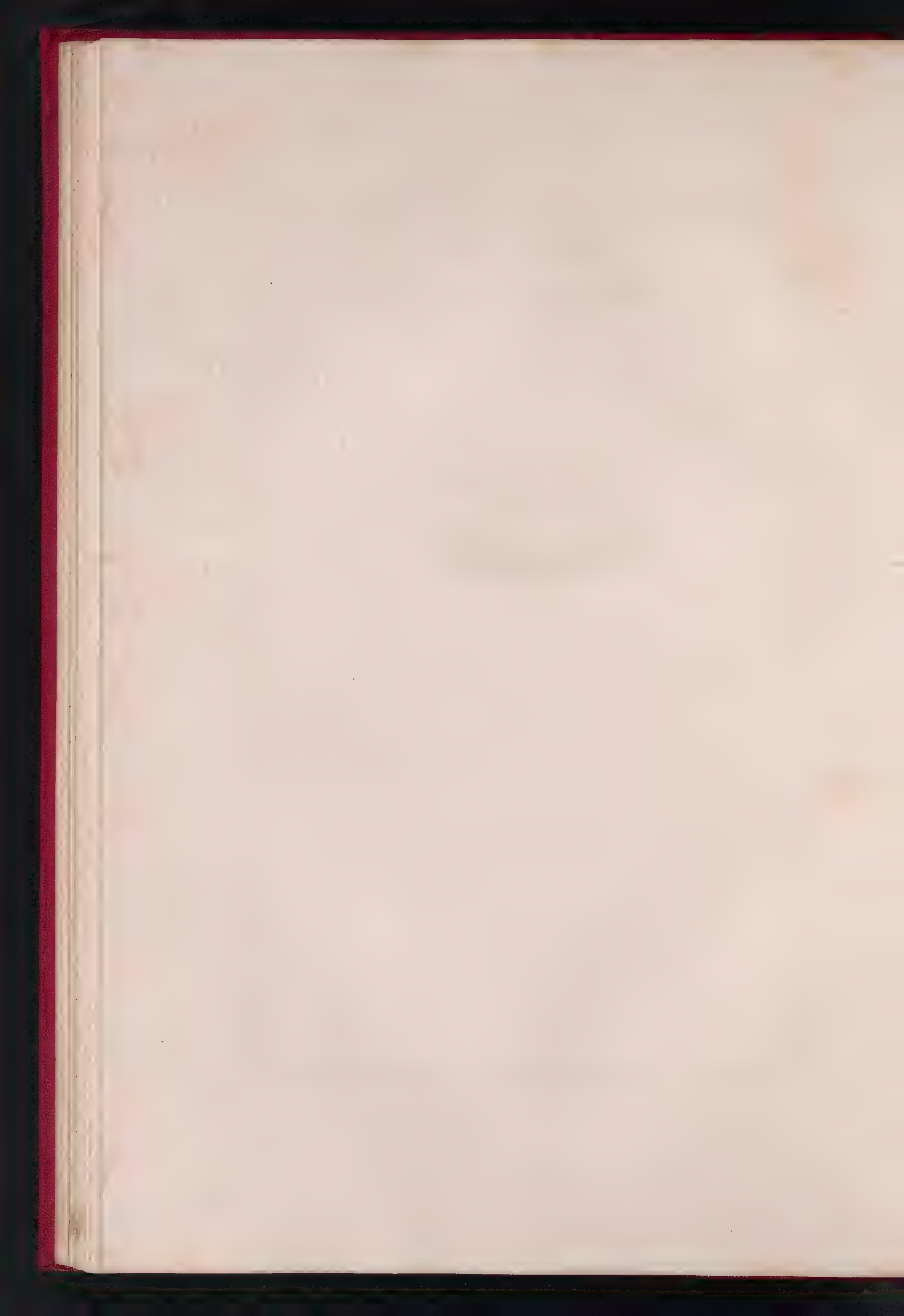
Peint par RENOUX.

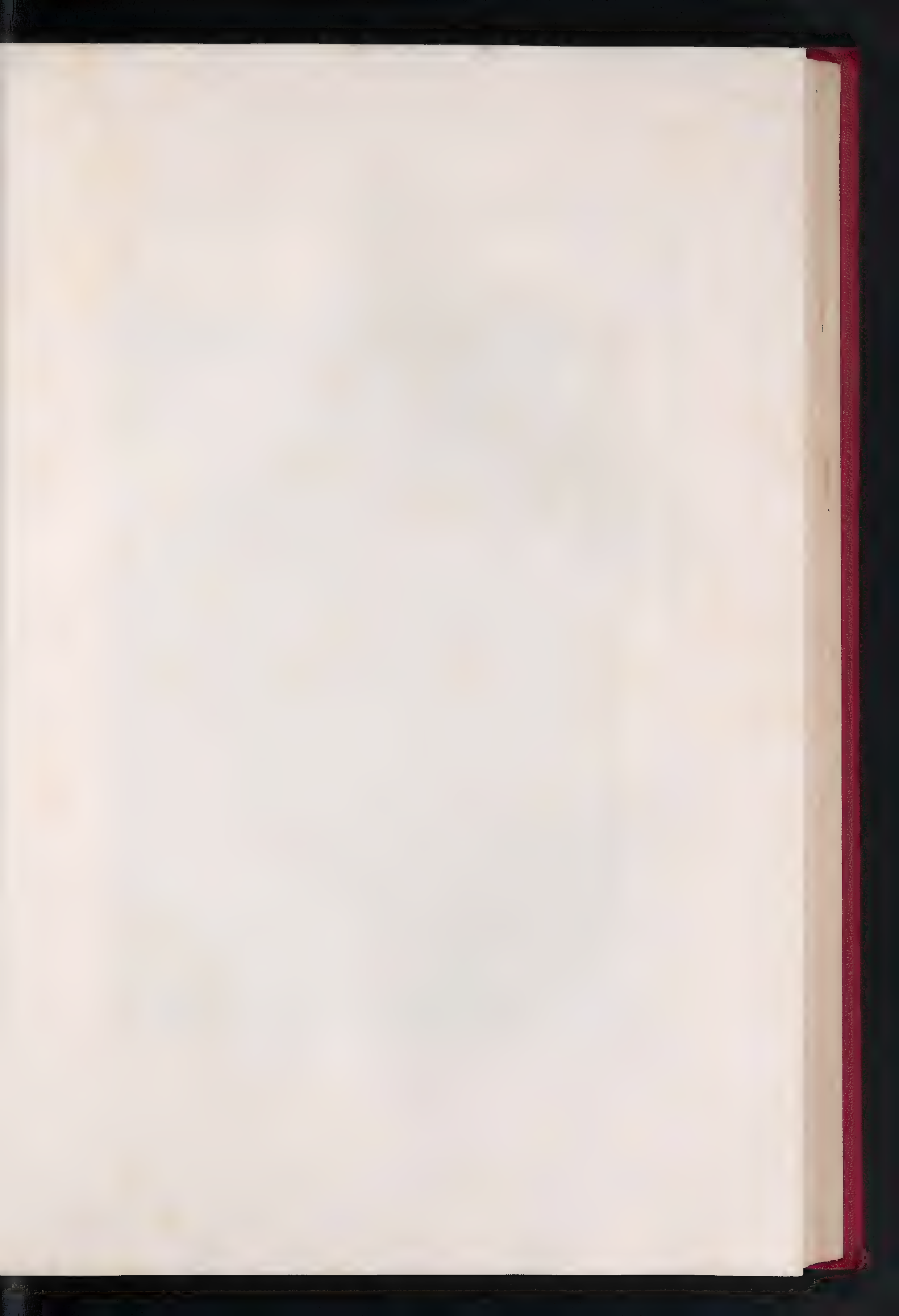


Dessiné par LOEILLOT (Ecole de gravure de Bruxelles).

Le maréchal de Noailles avait été continué dans le commandement de l'armée de Catalogne. Maître de Roses, dont il s'était emparé l'année précédente, il pouvait donner plus d'extension aux opérations de la guerre. Son armée avait été augmentée; il en passa la revue le 16 près du Boulou, dans la plaine de Roussillon, et se mit en marche se dirigeant sur Gironne et sur Palamos, dont il devait entreprendre le siége. Il traversa les montagnes par le col de Pertuis, fut camper sous Bellegarde, se rendit à Figuières sans rencontrer d'obstacles, et arriva sur le Ter, près Gironne. L'ennemi, qui s'était fortifié dans son camp de l'autre côté de la rivière, en face de Torella de Mongri, tenta vainement de lui disputer le passage. Le combat du Ter facilita le siége de Palamos, où le maréchal de Noailles se rendit aussitôt, et il arriva le 31 mai devant cette place en même temps que l'amiral Tourville qui commandait l'escadre.

Palamos est une place maritime assez forte. La garnison s'élevait à trois mille hommes sous le commandement du gouverneur Pignatelli. Vivement attaquée par terre et par mer, elle fut défendue avec courage, et le dixième jour de la tranchée, les assiégés ayant été contraints de capituler, la garnison se rendit prisonnière de guerre.





COMBAT NAVAL DU TEXEL,

29 JUIN 1694

Peint par EUG. ISABEY, gravé par OUTHEWAITE.

Jean Bart était parti de Brest le 27 juin avec six vaisseaux et deux flûtes. « Il devoit, dit Quincy, aller à la recherche d'une flotte de blé et d'autres marchandises qui venoient du Nord sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre, l'un Suédois et l'autre Danois. Il y avoit trois mois que M. Golher croisoit avec une escadre à la hauteur de Dunkerque pour le combattre et l'empêcher de rentrer.

« Le 29, Jean Bart aperçut à la hauteur de Texel, seize lieues au large, environ cent voiles; il les envoya reconnaître par M. du Mesnil Chamblaye, qui lui rapporta que la plupart des bâtiments qu'il voyoit avoient été pris par huit gros vaisseaux hollandois qui les emmenoient. Il résolut aussitôt de combattre les ennemis, quoique leurs vaisseaux fussent supérieurs en nombre et en force. Dans ce dessein, il fit passer tout l'équipage des deux flottes dans une pour la renforcer, et envoya M. de La Bruyère, son premier lieutenant, pour commander de la faire mettre en ligne. Sitôt que cela fut fait, chacun alla à son poste, et l'on arriva sur les ennemis qui commencèrent à tirer et firent un feu continuel sans qu'on leur tirât un seul coup de nos vaisseaux, qu'on ne fût à bout portant. Le combat commença par M. de La Peaudière qui avoit l'avant-garde et qui, s'étant engagé plus tôt que les autres, fit un feu extraordinaire. Comme les ennemis étoient supérieurs en artillerie, Jean Bart fit signal d'aborder et d'aller le sabre à la main. La flûte qui ne marchoit pas des mieux, ayant manqué son abordage, tomba sous le vent des ennemis. M. de La Bruyère, qui la commandoit, la voyant près d'être mise entre deux feux, risqua à revirer de bord, et passant entre le troisième et le quatrième vaisseau des ennemis après avoir coupé leur ligne, il revint à son poste. Alors Jean Bart commença à presser le commandant ennemi et l'aborda, quoiqu'il eût cinquante-quatre pièces de canon. Son équipage que conduisoit M. du Conseil, enseigne de vaisseau, ayant passé le sabre à la main, s'en rendit maître, après avoir tué ou blessé deux cents hommes. » (Tome III, page 91.)

Le combat fut sanglant, il dura deux heures.

« Jean Bart n'avoit que six vaisseaux, et il en combattit huit, et les Hollandois, quoique plus forts, rapporte Quincy, de cent quatorze pièces de canon, perdirent presque tous leurs officiers et plus de la moitié de leurs équipages. Le contre-amiral eut le bras droit emporté et reçut plusieurs autres blessures. Une partie des vaisseaux, chargés de blé, prit sa troupe vers le Havre et Dieppe, et l'autre alla à Dunkerque avec les trois navires de guerre qu'on avoit pris aux ennemis. Cette action fut bien conduite de la part de Jean Bart et fut exécutée avec beaucoup d'audace et de valeur. Ce service qu'il rendit au royaume fut de conséquence, puisqu'il sauva une grande quantité de blé, qui y étoit fort nécessaire à cause de la disette. »

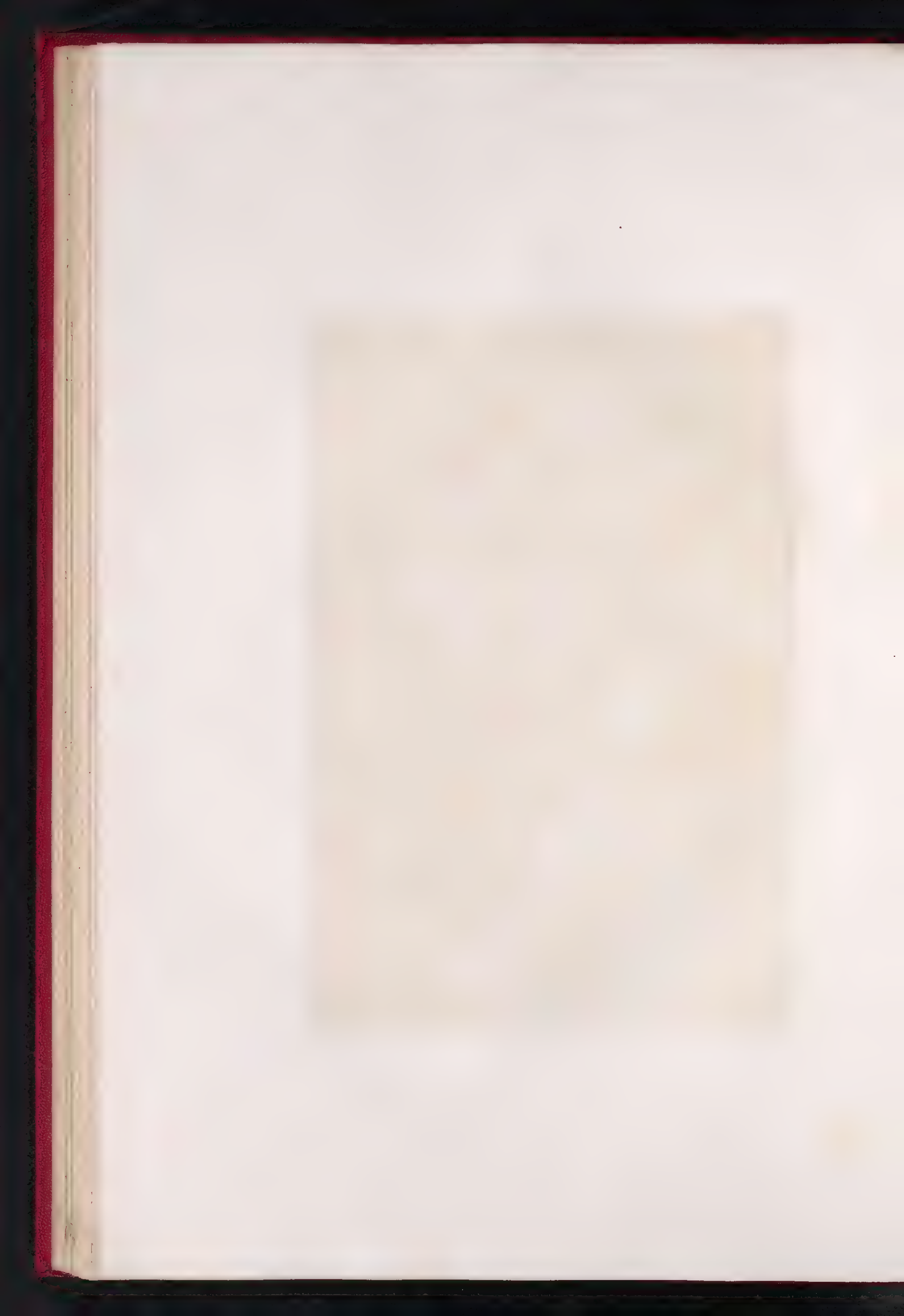
(Tome III, page 92.)

N° 334.
(Série III, Section 3.)











COMBAT DANS LA MER DU NORD,

JUIN 1696.

Peint par GUDIN, gravé par CHAVANE.

Vingt vaisseaux anglais et hollandais tenaient Jean Bart bloqué dans le port de Dunkerque. « Son escadre était de sept vaisseaux de guerre et de deux brûlots; mais s'étant impatienté de se voir si longtemps assiégé, il monta sur un lieu fort élevé pour examiner leur situation. Il résolut de sortir dans le moment, ayant entrevu qu'il pourrait le faire malgré les ennemis. Il fut joint par quelques armateurs, et rencontra le 18 juin la flotte hollandaise, qui venait de la mer Baltique, composée de plus de cent voiles, sous l'escorte de cinq frégates. Elle était commandée par M. de Bachiry, qui montait une frégate de trente-huit pièces de canon; le capitaine Vanderberg en avait une de quarante-quatre; celles des capitaines Swrin et Mesnard le jeune étaient chacune de trente-huit, et celle du capitaine Alvin de vingt-quatre.

« Le chevalier Bart crut pouvoir mieux surprendre cette flotte en l'attendant proche du port où elle devait entrer. Il envoya plusieurs petits bâtiments pour la reconnaître; les ennemis en eurent beaucoup d'inquiétude; et comme les ordres du commandant de cette flotte étaient de se rendre incessamment en Hollande, il poursuivit sa route assez heureusement et crut être hors de tout péril lorsqu'il aperçut les côtes de Hollande peu de jours après. Mais il vit l'escadre du chevalier Bart, dont les vaisseaux attaquèrent les frégates ennemies, et, après un assez rude combat, les abordèrent et s'en rendirent maîtres, pendant que les autres navires et les armateurs coupèrent les vaisseaux marchands et en prirent trente, les autres, qui étaient au-dessus du vent, s'étant échappés. »

« M. de Bachiry, qui commandait la flotte ennemie, reçut un coup mortel au-dessus de la mamelle gauche; le capitaine Vanderberg eut sur son bord trente-quatre hommes tués et dix-huit blessés; le capitaine Swrin fut blessé au bras, et le capitaine Alvin fut tué. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 278.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.



Combat dans la mer du nord





BOMBARDEMENT DE CARTHAGÈNE,

MAI 1697.

Peint par Gudin, gravé par Chavane.

Le pavillon français, malgré la triple rivalité de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Espagne, continuait à soutenir son honneur sur toutes les mers. « Le Roi catholique en ressentit des effets dans ses États du Nouveau-Monde... Le sieur de Pointis était parti des côtes de France au commencement de l'année, avec une escadre de sept vaisseaux de guerre et plusieurs autres bâtiments. Il arriva devant Carthagène, ville du nouveau royaume de Grenade dans l'Amérique méridionale, où les Espagnols tenaient la plus grande partie des richesses qu'ils tiraient du Pérou. Il attaqua cette place avec tant de vigueur, assisté des troupes que lui amena le gouverneur de Saint-Domingue, qu'il la prit de force en peu de jours et la pilla. Les immenses richesses qu'il en tira redressèrent un peu les finances épuisées de la France et mirent le Roi en état de continuer la guerre aux dépens de ses ennemis. » (*Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 635.)

M. DE POINTIS

AVEC CINQ VAISSEAUX ATTAQUE SEPT VAISSEAUX ANGLAIS,

24 AOUT 1697.

Peint par Gudin, gravé par Chavane.

Au retour de sa glorieuse expédition de Carthagène, Pointis eut à combattre une escadre de sept bâtiments anglais, cinq vaisseaux de ligne de soixante-douze et soixante-dix canons, et deux frégates de trente-six. Il n'avait sous ses ordres que cinq vaisseaux. Sa position était critique : la maladie avait ravagé ses équipages; les trois quarts des officiers et des matelots étaient hors d'état d'agir, et à peine avait-il de quoi fournir au service de la moitié des batteries. Ce fut dans cet état que le 24 août, à la pointe du jour, il découvrit l'ennemi qui faisait force de voiles pour l'atteindre. Pointis lui épargna la moitié du chemin, et la division française alla canonner les vaisseaux anglais avec autant de résolution que si les équipages complets avaient garni tous les sabords. L'engagement dura jusqu'à la nuit; les bâtiments français reçurent courageusement les bordées d'un ennemi qui leur était de tout point supérieur, et eurent l'honneur de poursuivre, en face de lui, leur route sans dommage.

PRISE DE TROIS VAISSEAUX ANGLAIS

PAR M. DE NESMOND,

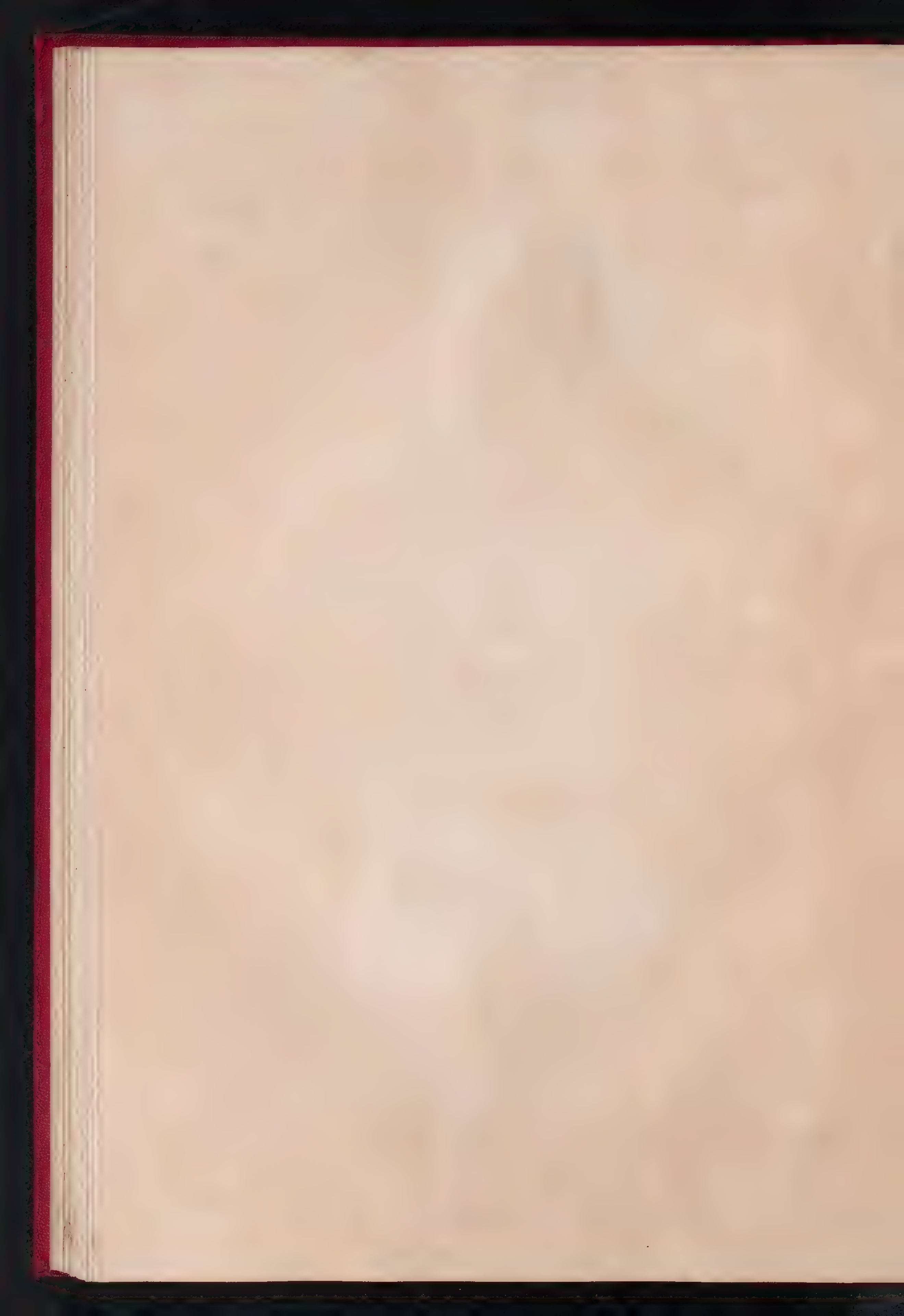
1697.

Peint par Gudin, gravé par Chavane.

« Le marquis de Nesmond, lieutenant général des armées navales du Roi, avait armé une escadre de six vaisseaux de guerre pour aller en course. Il rencontra trois vaisseaux anglais qui revenaient des Indes. Il les attaqua avec tant de vigueur, qu'après une médiocre résistance, la partie n'étant pas égale, ils ne purent éviter de tomber entre ses mains. Ils étaient tous trois chargés de marchandises pour plus de six millions. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. III, p. 388.)

Nos 336, 337 *bis*, 337 *ter*.
(Série III, Section 3.)







MARIAGE DE LOUIS DE FRANCE

DUC DE BOURGOGNE

ET DE MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE,

7 DÉCEMBRE 1697.

Peint par ANT. DIEU, gravé par NARGEOT.

Le traité de Riswick assura de nouveau la tranquillité de l'Europe. La paix fut publiée à Paris le 4 novembre 1697, suivant le cérémonial d'usage. Le mariage du duc de Bourgogne avec une princesse de Savoie avait été l'une des conventions de ce traité.

« On n'étoit occupé que de la magnificence qui devoit éclater à ces noces : on en pressoit extraordinairement les préparatifs, et l'on prétendoit surpasser tout ce qui avoit été fait en de pareilles occasions. Les dames surtout n'y épargnoient aucunes dépenses. Elles devoient avoir six habits différents, et ces habits étoient tellement chargés de dorures que l'on eut assez de peine à les porter... Tout étant prêt pour la cérémonie, elle fut célébrée à Versailles le 7 de décembre par le cardinal de Coislin en la manière suivante : M. des Granges, maître des cérémonies, alla sur les onze heures du matin prendre M. le duc de Bourgogne dans son appartement et le conduisit en celui du Roi. Sa Majesté se rendit ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, et la mena à la chapelle, accompagnée du duc d'Anjou, du duc de Berry, des princes et des princesses du sang, de la duchesse de Verneuil, des cardinaux d'Estrées, de Janson et de Furstemberg, et de l'archevêque de Reims. Le cardinal de Coislin, premier aumônier du Roi, dit la messe en mitre, revêtu de ses habits pontificaux, et fit la cérémonie du mariage.

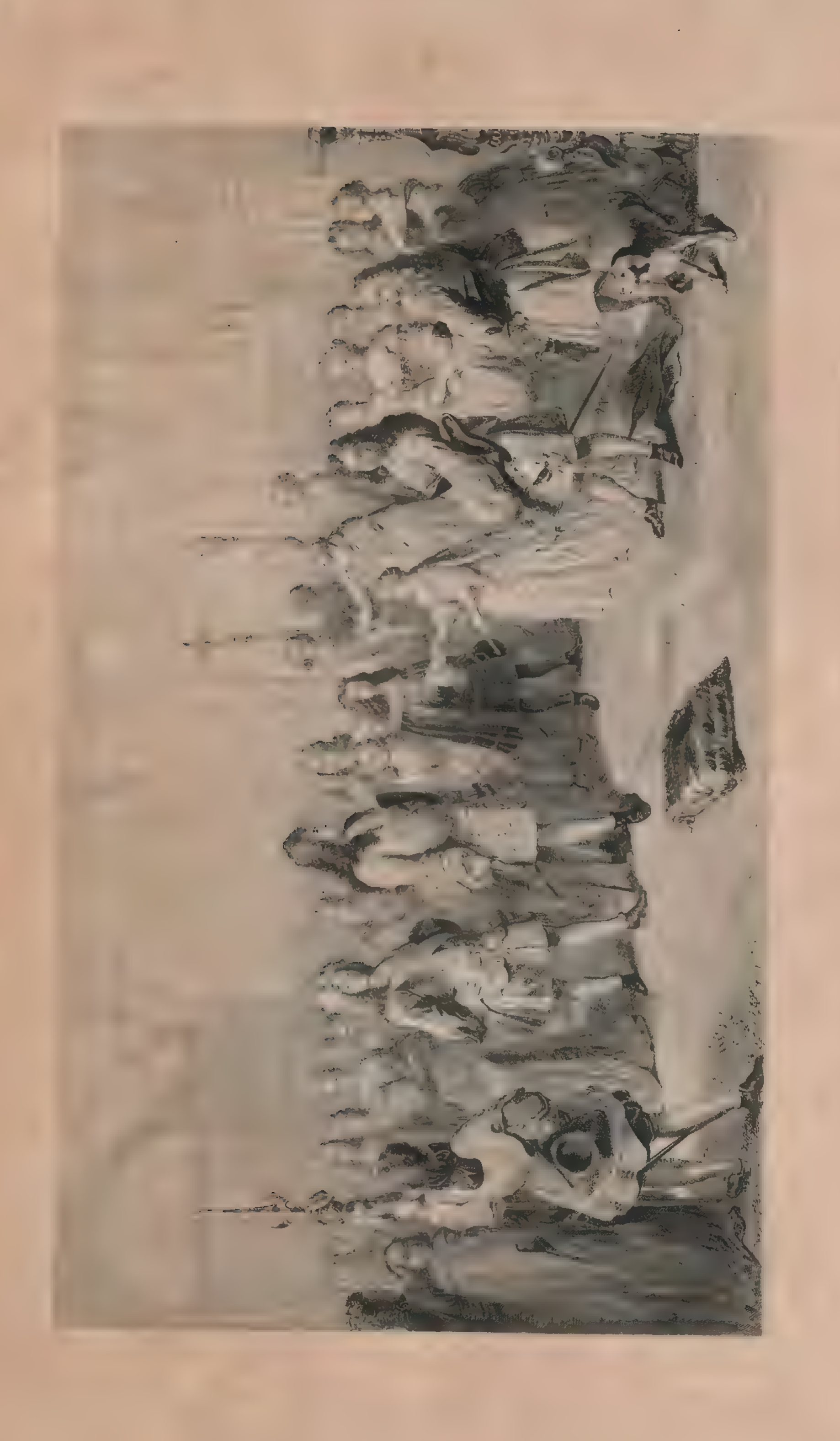
« Sa Majesté donna ensuite un magnifique dîné aux nouveaux mariés. »

(*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. III, p. 2.)



Dessiné par GABRIEL, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 338.
(Série III, Section 3.)







PHILIPPE DE FRANCE

DUC D'ANJOU,

DÉCLARÉ ROI D'ESPAGNE (PHILIPPE V),

16 NOVEMBRE 1700.

Peint par le baron Gérard, gravé par Thibault.

Charles II, Roi d'Espagne, frère de la Reine Marie-Thérèse, était mort le 1er novembre de l'année 1706. Son testament, qui léguait la couronne à Philippe, duc d'Anjou, fils puîné du grand Dauphin, fut une nouvelle cause de dissensions. Louis XIV avait accepté le testament au nom de son petit-fils; l'Angleterre et la Hollande reconnurent le nouveau Roi; les ducs de Savoie et de Bavière agirent pour lui, l'Empereur protesta, les autres puissances de l'Europe restèrent neutres; mais toutes se préparèrent à la guerre.

On était impatient à la cour d'Espagne de voir arriver le nouveau Roi. « L'ambassadeur d'Espagne reçut de nouveaux ordres et de nouveaux empressements pour demander M. le duc d'Anjou. Le lundi 15 novembre le Roi partit de Fontainebleau entre neuf et dix heures, n'ayant dans son carrosse que monseigneur le duc de Bourgogne, Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la princesse de Conti et la duchesse de Lude. Il arriva à Versailles vers quatre heures.

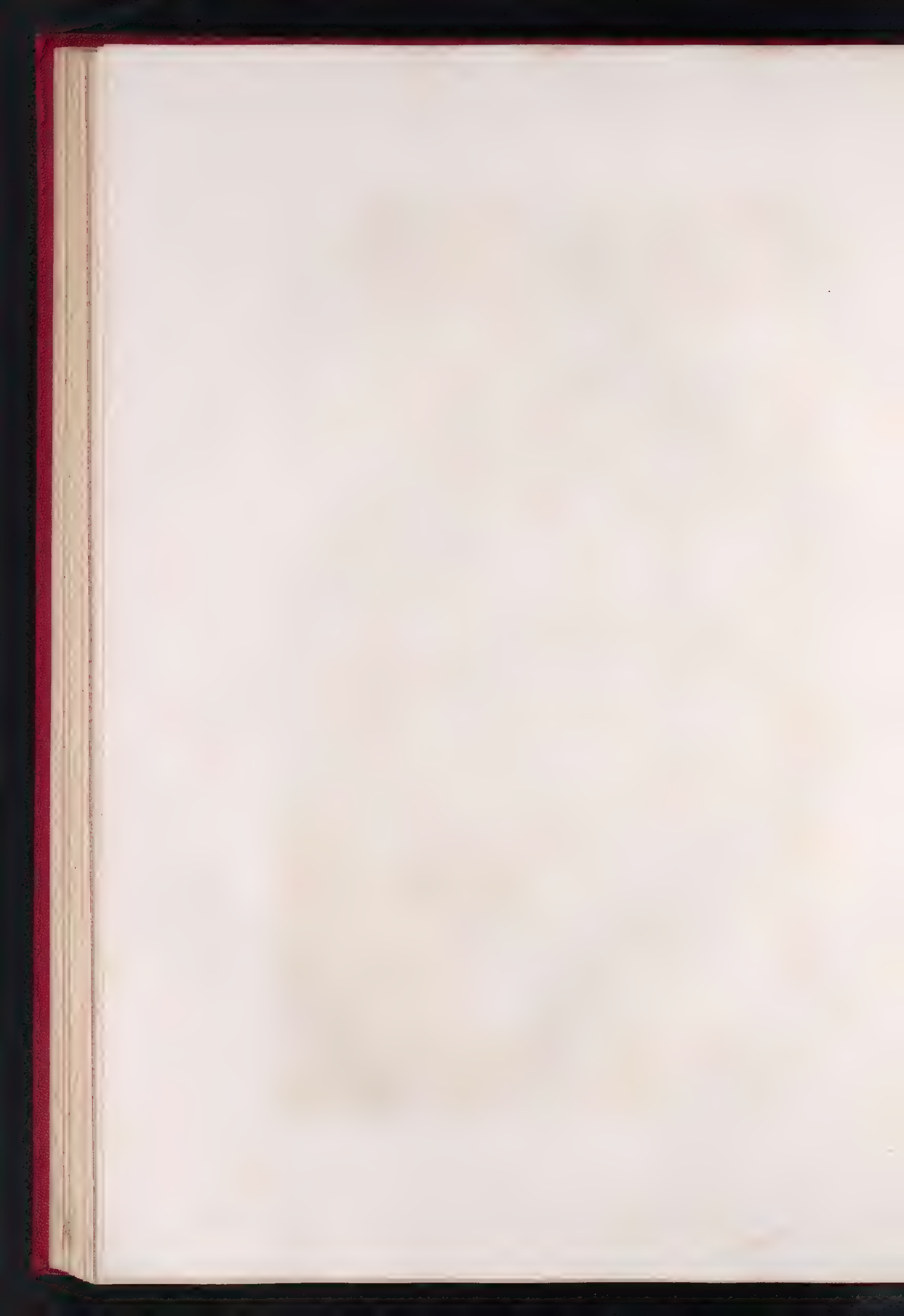
« Le lendemain mardi, 16 novembre, le Roi, au sortir de son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où M. le comte d'Anjou s'étoit rendu par les derrières. Le Roi, le lui montrant, lui dit qu'il le pouvoit saluer comme son Roi. Aussitôt il se jeta à genoux à la manière espagnole, et lui fit un assez long compliment en cette langue. Le Roi lui dit qu'il ne l'entendoit pas encore, et que c'étoit à lui à répondre pour son petit-fils. Tout aussitôt après le Roi fit, contre toute coutume, ouvrir les deux battants de la porte de son cabinet, et commanda à tout le monde, qui étoit là presque en foule, d'entrer; puis, passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie : « Messieurs, leur dit-il en montrant le duc d'Anjou, voilà le Roi d'Espagne. La naissance l'appeloit à cette couronne, le feu Roi aussi par son testament, toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment; c'étoit l'ordre du ciel; je l'ai accordé avec plaisir. » Et se tournant à son petit-fils : « Soyez bon Espagnol, c'est présentement votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né François pour entretenir l'union entre les deux nations; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. »

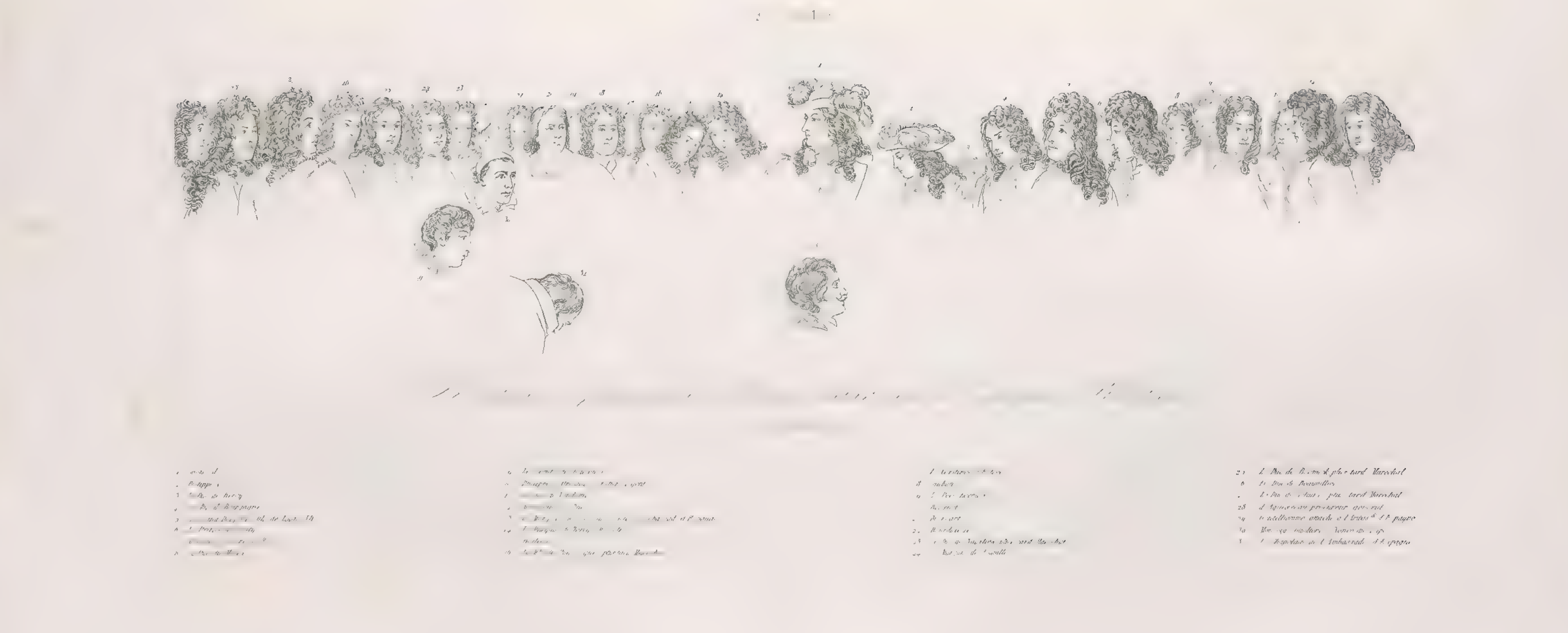
(*Mémoires de Saint-Simon*, t. III, p. 38.)

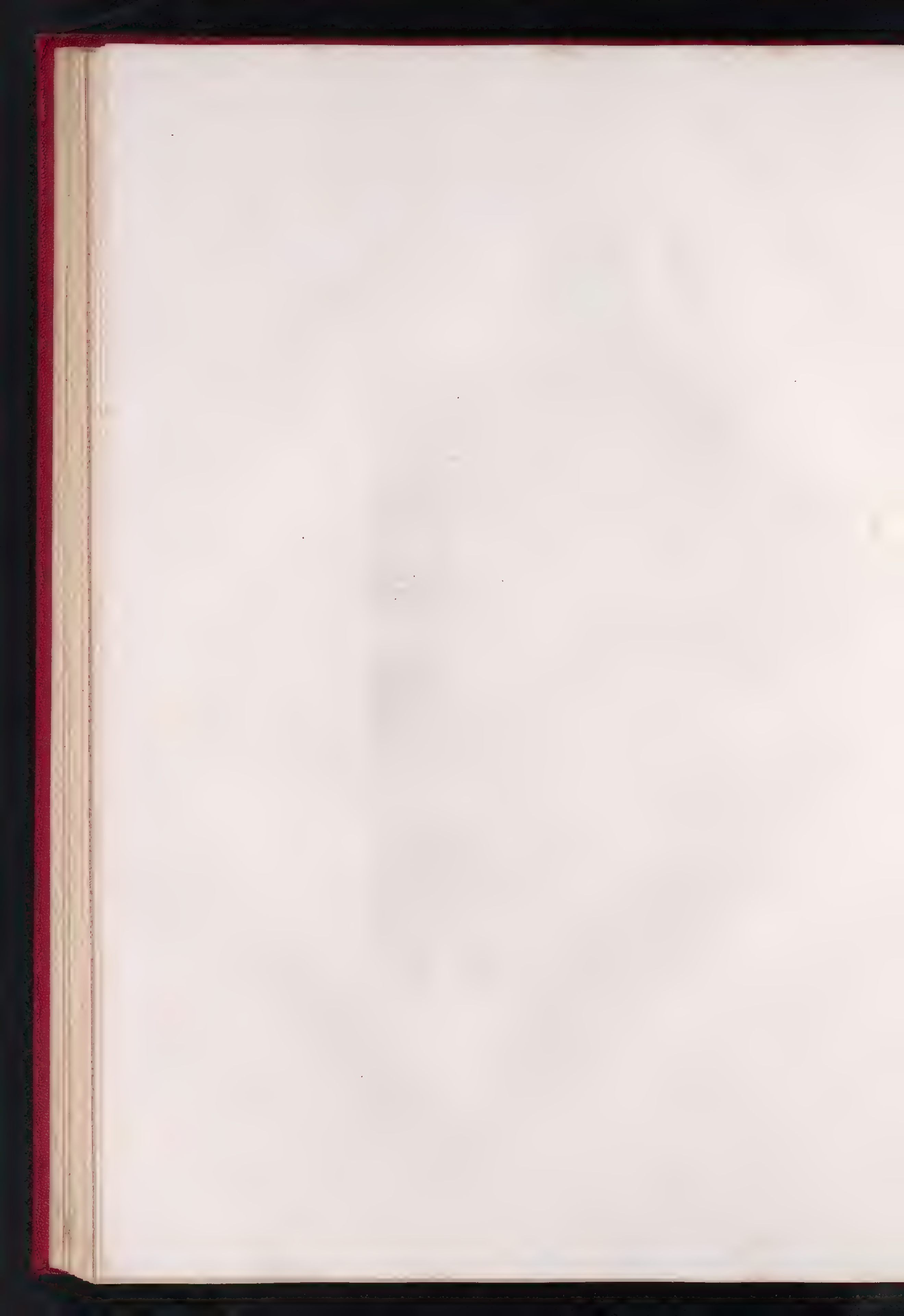


N° 338 *bis*.
(Série III, Section 3.)



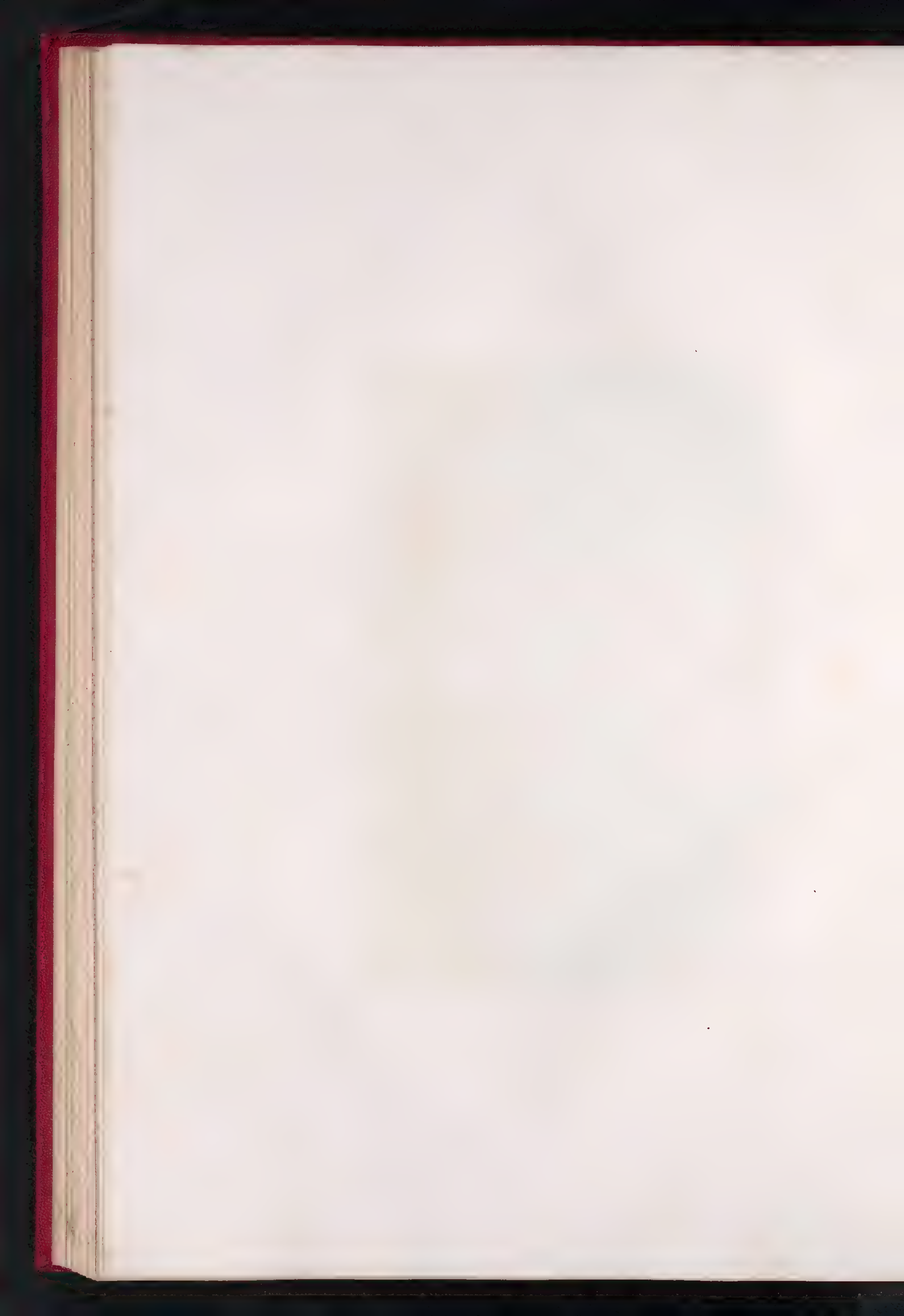


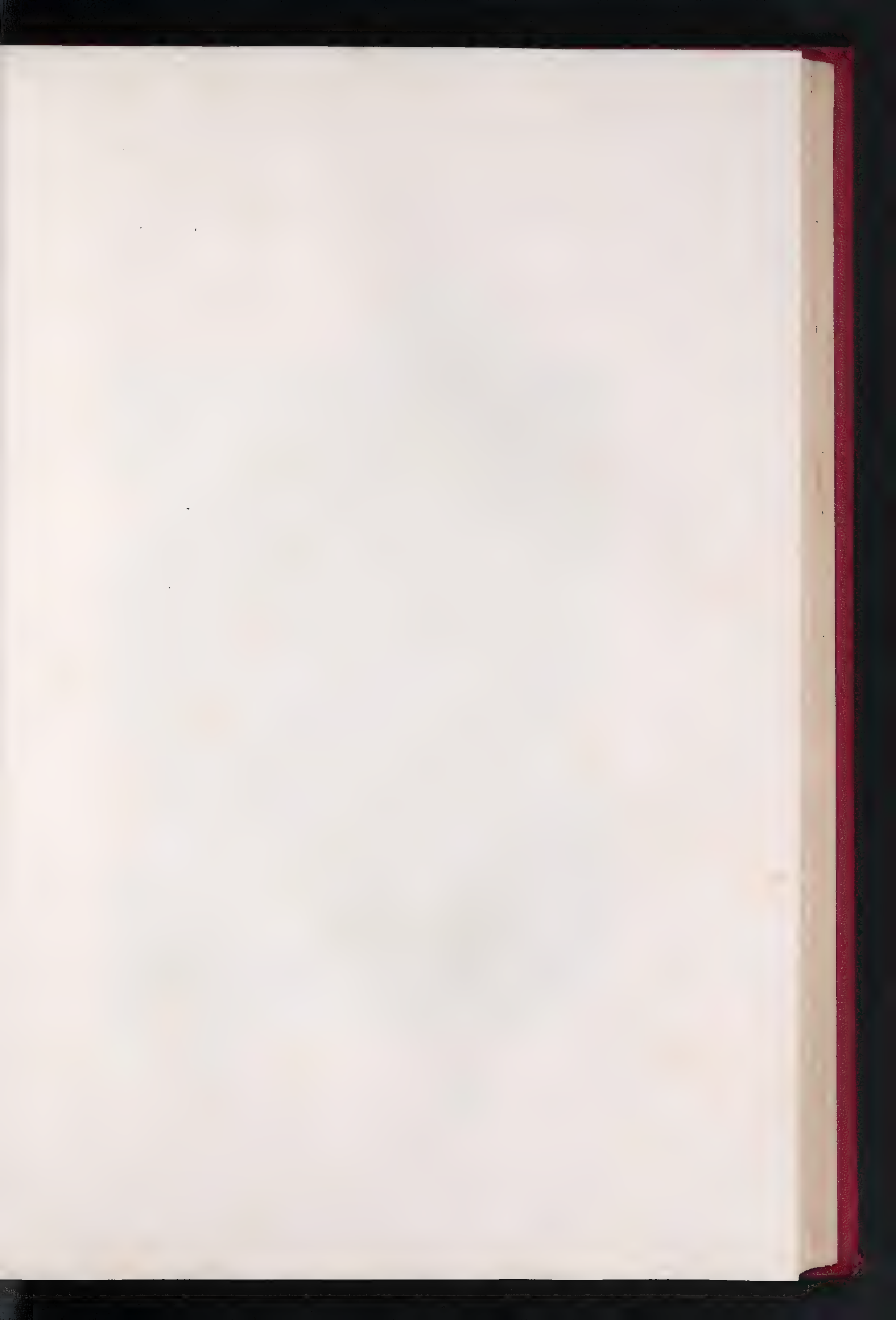






Prise d'un vaisseau hollandais par les galères de France à la hauteur d'Ostende.





PRISE DE QUINZE VAISSEAUX HOLLANDAIS

PAR NEUF VAISSEAUX FRANÇAIS,

21 AVRIL 1703.

Peint par Gudin, gravé par Chavane aîné

L'année 1703 fut marquée par d'heureux faits d'armes sur terre et sur mer. Dans cette année, comme dans la précédente, Louis XIV avait à combattre les deux puissantes marines de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies, et en même temps qu'il entretenait de formidables armées au pied des Alpes, sur les bords du Rhin et du Danube, et sur ceux de la Meuse et de l'Escaut, il fallait qu'il armât des flottes considérables pour défendre les côtes de son royaume et soutenir l'honneur du pavillon français sur l'Océan et la Méditerranée. Si, pendant ces douze ans d'une lutte non interrompue, la France ne remporta pas sur mer d'éclatantes victoires, les succès, du moins, furent partagés entre elle et ses ennemis; épuisée par de si longs et si prodigieux efforts, c'était tout ce qu'elle pouvait prétendre.

« La flotte de vaisseaux marchands de Hollande sortit de la Meuse le 19 avril pour aller à la rivière de Londres avec quelques yachts d'Angleterre, où étoient milord Paget et le baron de Baisan, ministre du Roi de Pologne. Cette flotte fut attaquée le 21 par trois vaisseaux de guerre du Roi et par six câpres de Dunkerque, d'Ostende et du Havre. Après un rude combat, deux vaisseaux de guerre, qui servoient de convoi à la flotte, furent pris, et les armateurs, pendant le combat, prirent treize vaisseaux marchands. »

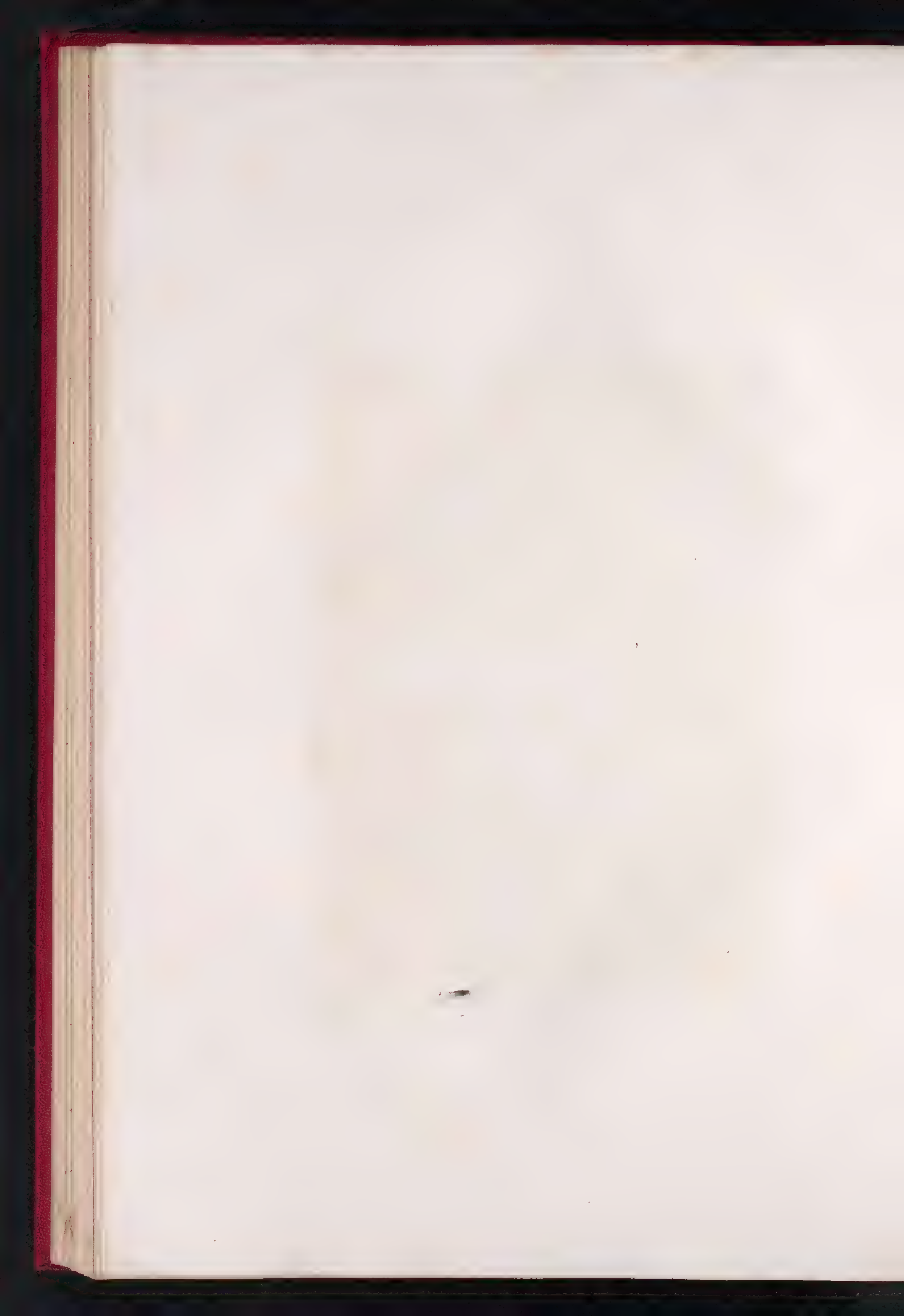
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 214.)

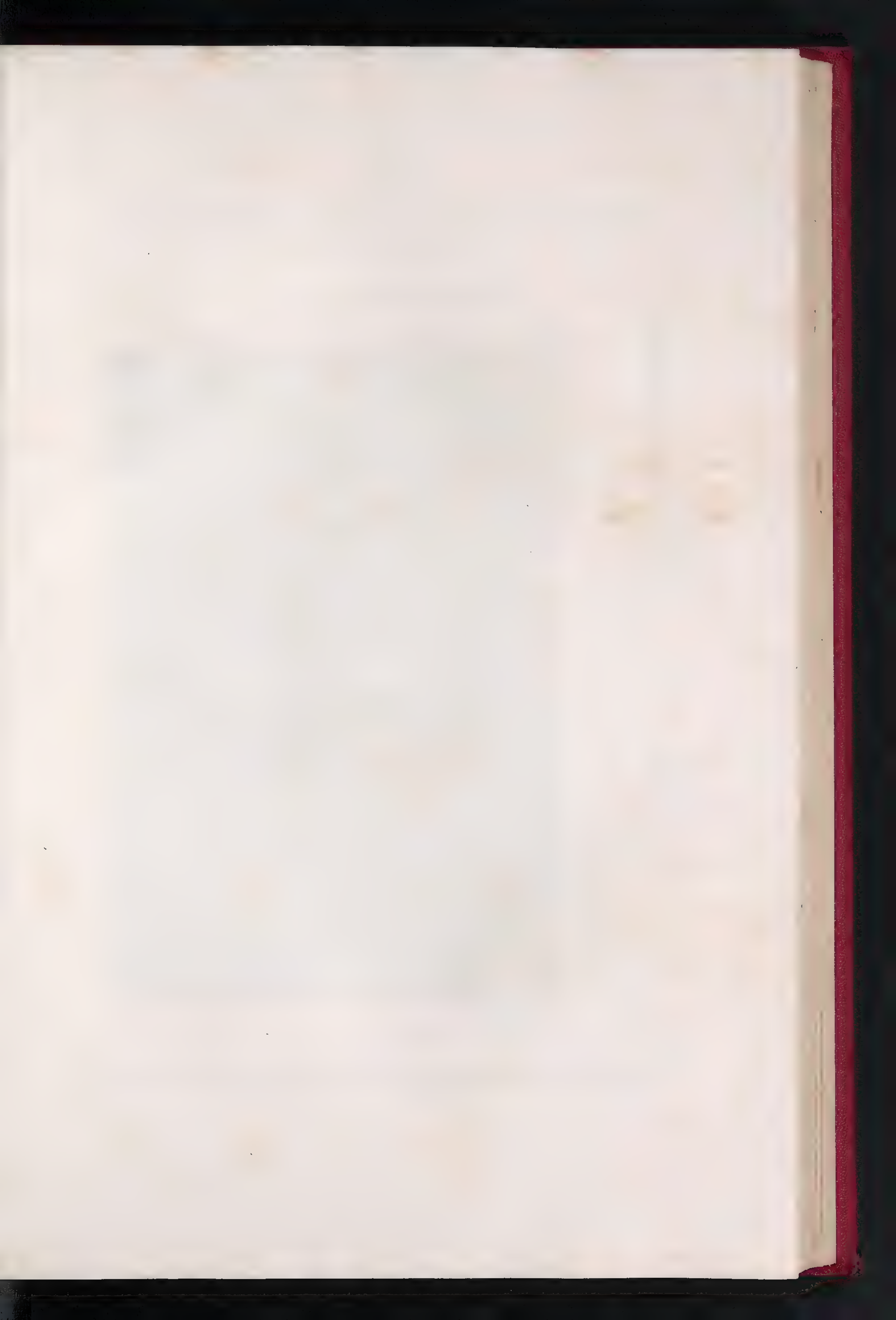


Dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.

N° 339 *bis*.
(Série III, Section 3.)







M. DE COETLOGON

PREND QUATRE VAISSEAUX HOLLANDAIS ET EN COULE A FOND UN CINQUIÈME

A LA HAUTEUR DE LISBONNE.



Peint par **Gudin**, gravé par **Chavane**.

Le marquis de Coëtlogon, qui était parti de Brest le 13 de mai avec cinq gros vaisseaux, rencontra à la hauteur de Lisbonne une flotte anglaise et hollandaise de près de cent voiles, escortée par cinq vaisseaux de guerre, auxquels il s'attacha d'abord, et, après quelques heures d'un combat fort opiniâtre, il en prit quatre et coula à fond le cinquième. On trouva sur un de ces vaisseaux le comte de Wallenstein, ambassadeur de l'Empereur auprès du Roi de Portugal. Pendant le combat tous les vaisseaux marchands se sauvèrent et retournèrent dans les ports de Portugal, d'où ils étaient partis. Le marquis de Coëtlogon rentra dans le port de Toulon avec les quatre vaisseaux de guerre qu'il avait pris.

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 211.)

Ornement tiré de la Salle de la Marine, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils.







COMBAT NAVAL A LA HAUTEUR D'ALBARDIN,

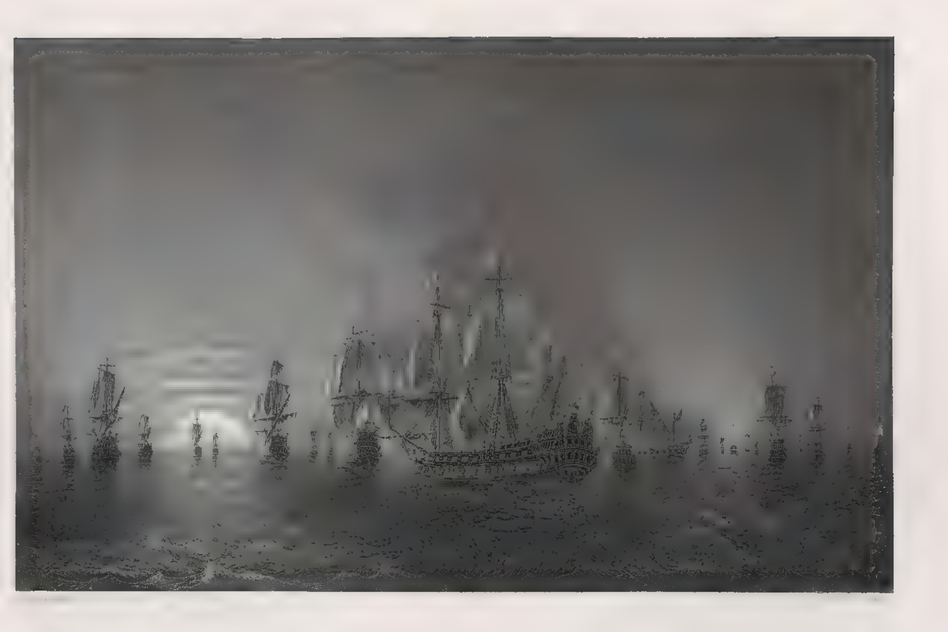
10 AOUT 1703

Peint par Gudin, gravé par Skelton.

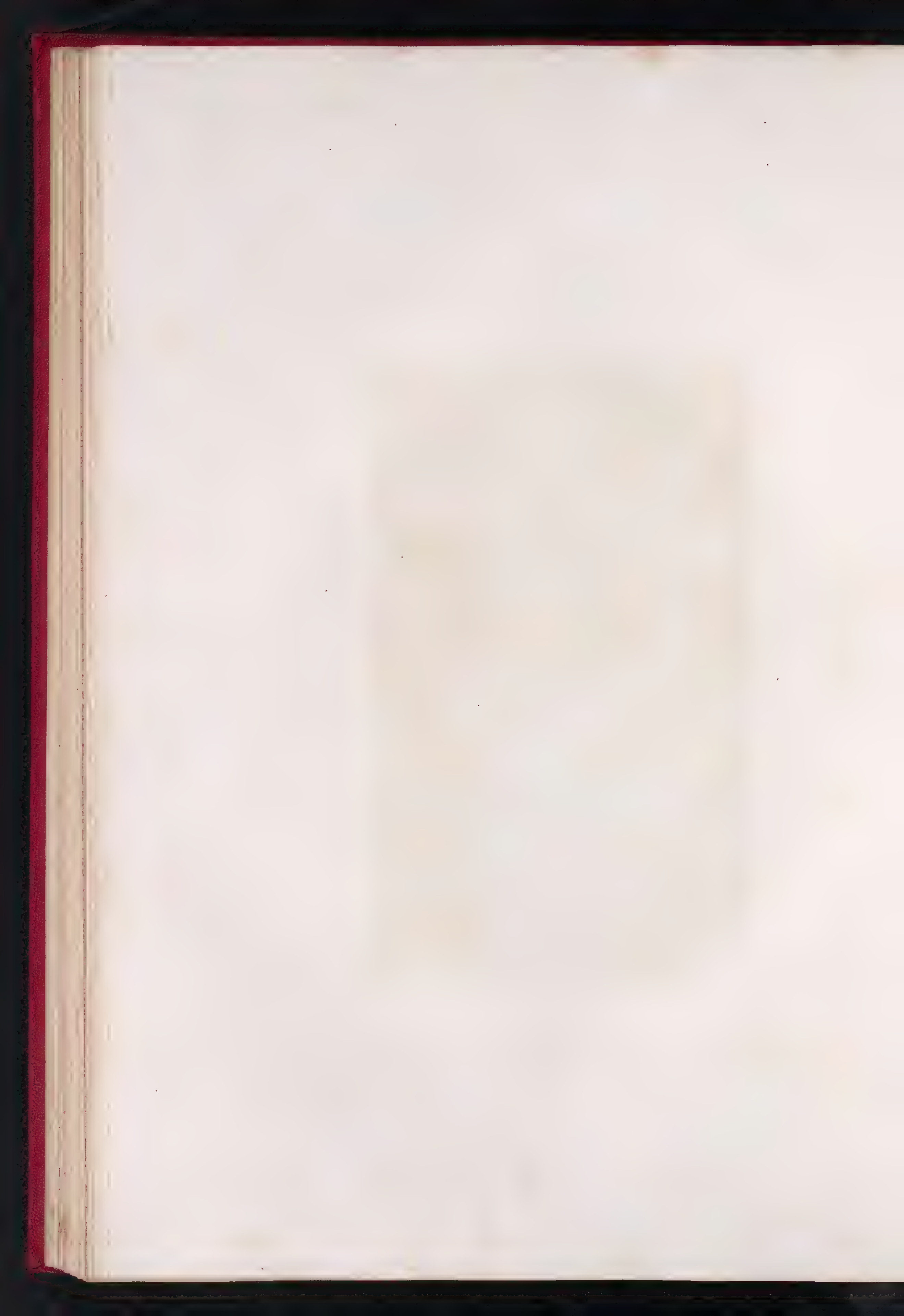
« Le comte de La Luzerne, qui s'embarqua le 1er d'août sur le vaisseau *l'Amphitrite*, ayant sur son bord le marquis de Lanquetot, capitaine en second, avoit ordre d'aller croiser dans le nord de l'Ecosse avec les navires *le Jersey* et *les Jeux*, commandés par MM. Camilly et de Beaujeu. Ils joignirent, le 9, une escadre que commandoit M. de Saint-Pol à la hauteur d'Albardin et de Boucanes. Ils découvrirent, le 10 au matin, la flotte de la pêche du hareng de la Meuse, composée de deux cents voiles et escortée de quatre vaisseaux de guerre hollandois de 40 ou de 50 canons chacun. Ils firent force de voiles pour les joindre, ce qui fut fait en très peu de temps. M. de Saint-Pol n'allant pas si bien que M. de La Luzerne, et voyant que la nuit s'approchoit, prit le parti de les faire attaquer par *le Jersey* et *les Jeux*, qui étoient deux vaisseaux pris ci-devant par les armateurs de Dunkerque. M. de La Luzerne attaqua le commandant du convoi, lequel se rendit après avoir essuyé deux bordées de près. M. de Camilly et M. de Roquefeuille en firent autant des deux autres, qu'ils amenèrent de même; mais le quatrième, étant bon voilier, échappa et se sauva à la faveur de la nuit. Les vaisseaux de la flotte s'écartèrent pendant le combat : on en prit et brûla trente-un, sans ceux qui furent rançonnés par plusieurs armateurs. M. de Saint-Pol fit mettre sur quatre de ces bâtiments huit cents Hollandois qu'on avoit faits prisonniers dans cette action, et qu'il renvoya à Calais par M. de Lanquetot, qui y arriva le 24. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 215.)





Combat du Chevalier de St Pol contre une escadre hollandaise.





PRISE DE BRISACH

(6 SEPTEMBRE 1703)

Peint par Jean-Augustin **Franquelin**, en 1837.

« Monsieur le comte de Toulouse était parti pour Toulon, et monseigneur le duc de Bourgogne pour aller prendre le commandement de l'armée du maréchal de Tallard sur le Rhin, où le prince Louis de Bade et les autres généraux en chef de l'empereur, occupés à la tête de divers corps à s'opposer aux progrès déjà faits de l'électeur de Bavière, et à ceux qu'ils en craignoient bien plus depuis que Villars l'avoit joint, n'étoient pas en état de s'opposer beaucoup aux projets du maréchal de Tallard, qui fut assez longtemps à observer le prince Louis et à subsister, tandis que l'empire trembloit dans son centre par les avantages que l'électeur avoit remportés sur les impériaux, et que la diète de Ratisbonne ne s'y continuoit que sous ses auspices.

« Monseigneur le duc de Bourgogne, après plusieurs camps, avoit passé le Rhin. Le maréchal de Vauban partit de Paris, le joignit peu après, et le 15 août Brisach fut investi. Marsin avoit paru le matin du même jour devant Fribourg. Le gouverneur, se croyant investi, brûla ses faubourgs, et celui de Brisach lui envoya quatre cents hommes de sa garnison et soixante canonniers. Tous deux en furent les dupes, et Brisach se trouva investi le soir. Il tint jusqu'au 6 septembre, et Denonville, fils d'un des sous-gouverneurs des trois princes, en apporta la nouvelle et Mioneur la capitulation. La garnison, qui étoit de quatre mille hommes, étoit encore de trois mille cinq cents qui sortirent par la brèche avec les honneurs de la guère et furent conduits à Rhinfel ; la défense fut médiocre. Monseigneur le duc de Bourgogne s'y acquit beaucoup d'honneur par son application, son assiduité aux travaux, avec une valeur simple et naturelle qui n'affecte rien et qui va partout où il convient et où il y a à voir, à ordonner, à apprendre, et qui ne s'aperçoit pas du danger. Marsin, qui prenoit jour de lieutenant-général, mais que le roi avoit attaché à sa personne pour cette campagne, lui faisoit souvent là-dessus des représentations inutiles. La libéralité, le soin des blessés, l'affabilité et sa mesure suivant l'état des personnes et leur mérite, lui acquirent les cœurs de toute l'armée. Il la quitta à regret sur les ordres réitérés du roi, pour retourner en poste à la cour, où il arriva le 22 septembre à Fontainebleau. »

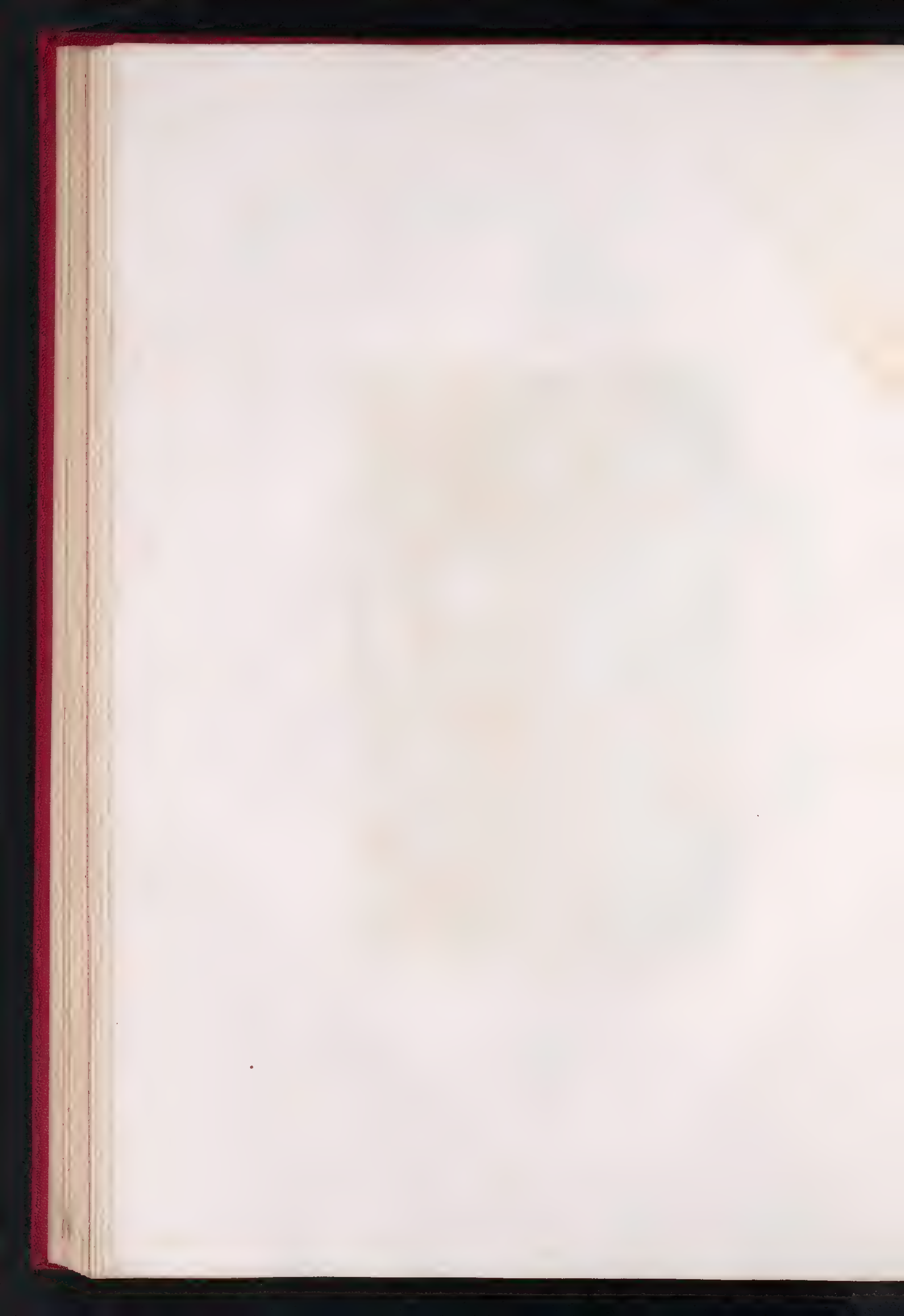
(*Mémoires de Saint-Simon*, t. IV, p. 28 et 36.)

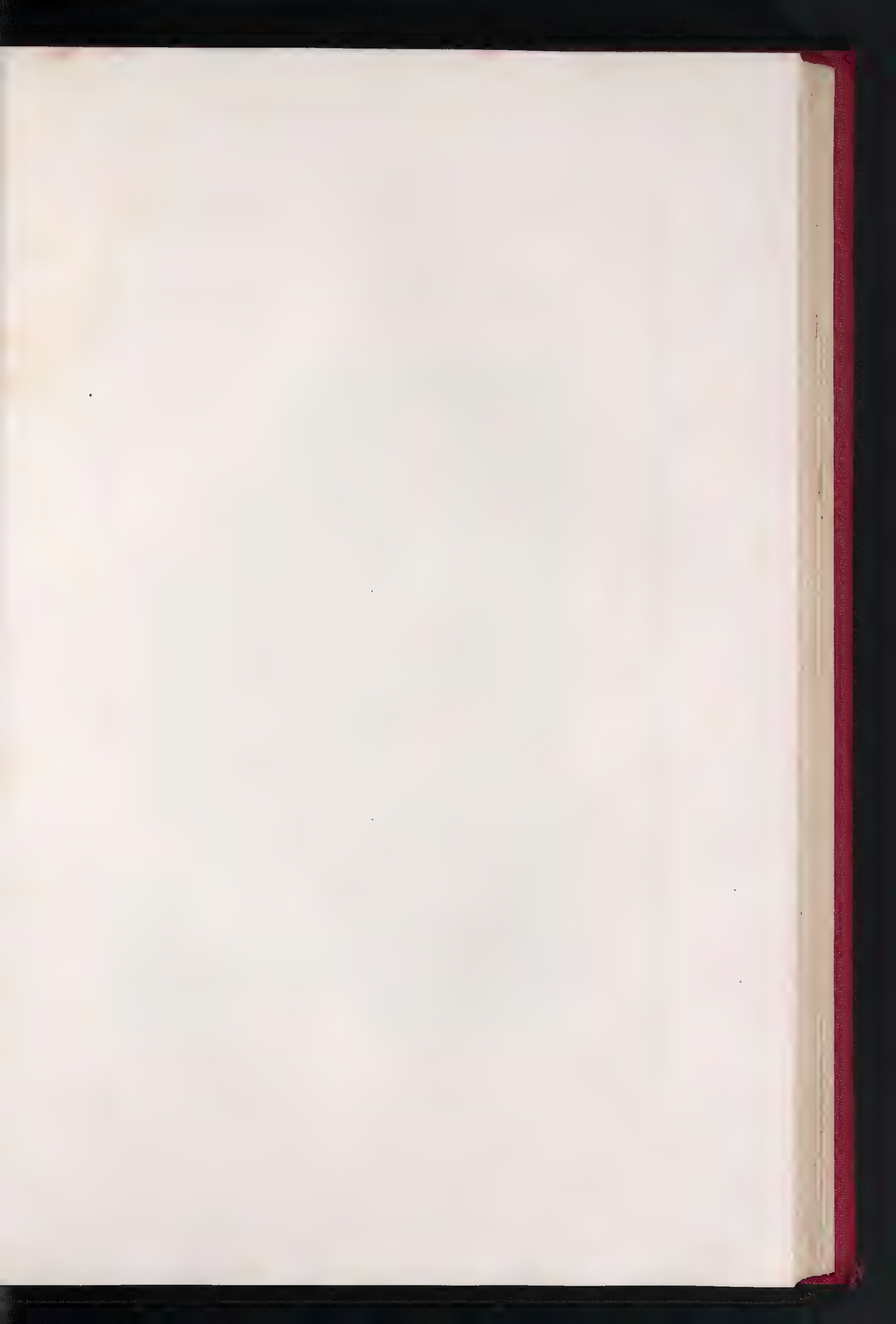
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]





BATAILLE NAVALE DE MALAGA,

24 JUILLET 1704.

Tableau du temps, gravé par Skelton.

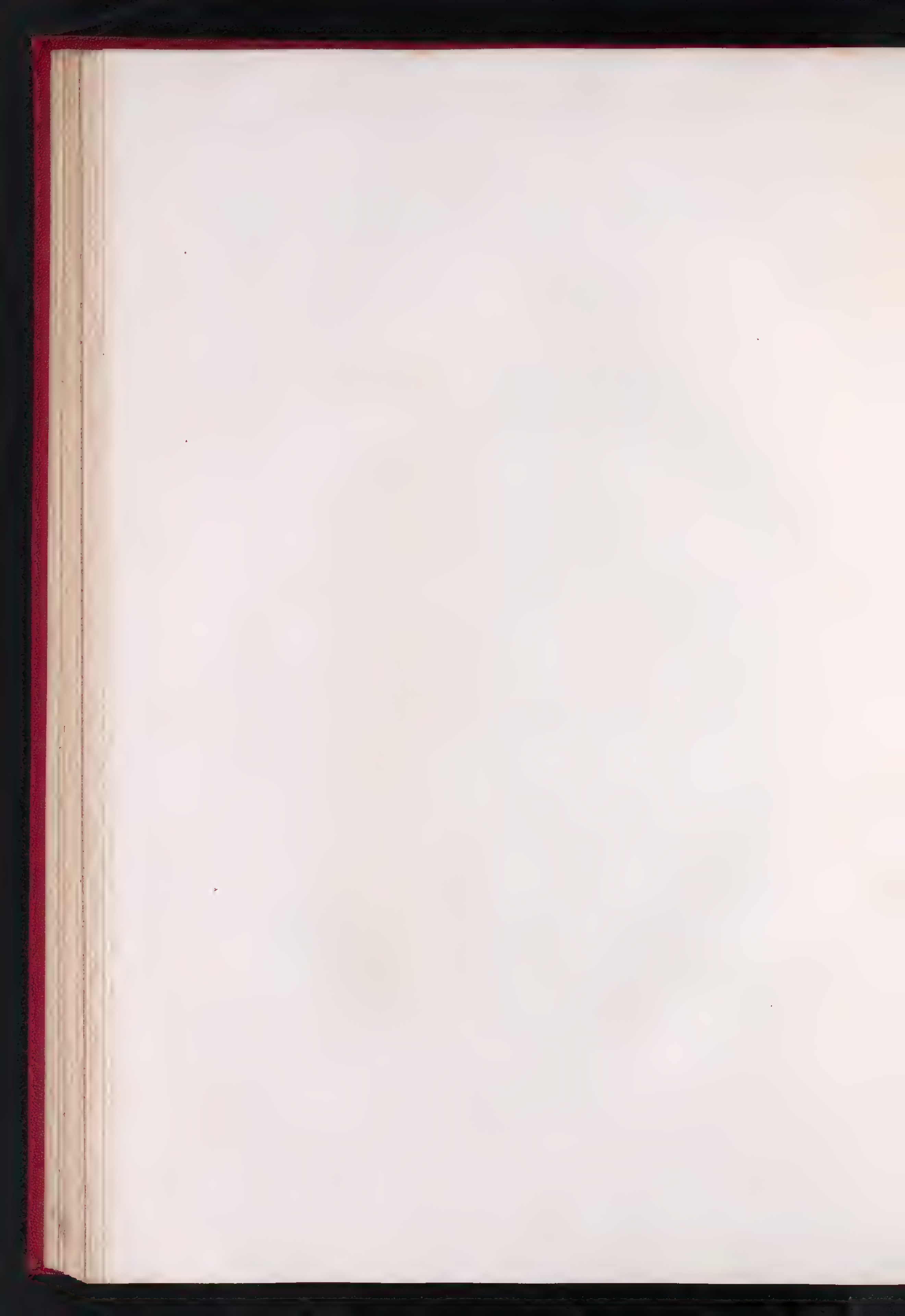
On avait fait dans les ports d'Angleterre et de Hollande de grands préparatifs pour soutenir les prétentions de l'archiduc Charles à la couronne d'Espagne. Louis XIV le savait et arma de son côté; il confia le commandement de ses armées navales au comte de Toulouse, grand-amiral de France; le maréchal de Cœuvres servit sous ses ordres. Le prince, à la tête d'une flotte de vingt-trois vaisseaux de guerre, partit de Brest le 16 du mois de mai, se portant à la recherche de l'armée ennemie qui avait quitté Lisbonne quelques jours auparavant pour passer le détroit de Gibraltar. Les vaisseaux de Toulon et les galères ayant rejoint l'armée, le comte de Toulouse se trouva à la tête de trente-deux vaisseaux de guerre, dix-neuf galères, huit galiotes à bombes, six brûlots et plusieurs bâtiments de transport. La flotte anglo-hollandaise ne comptait pas moins de soixante-quatorze voiles; cinquante-six vaisseaux arrivèrent en ligne. L'amiral Scowel commandait l'avant-garde; le corps de bataille était sous les ordres de l'amiral Rook, et l'amiral Calembourg, avec les vaisseaux hollandais, était à l'arrière-garde. Le 24 juillet, les deux armées étaient en présence. « Il étoit alors dix heures, et le feu commença généralement par toute la ligne. Les armées étoient à onze lieues au nord et au sud de Malaga, les ennemis ayant toujours le vent sur les François. L'amiral Rook alla attaquer M. le comte de Toulouse; mais il ne soutint pas longtemps son feu. Il fit arriver deux vaisseaux frais pour le relever, et quand il les vit bien battus il reprit leur place. On n'avoit jamais vu un feu pareil à celui de l'amiral de France. M. le comte de Toulouse combattit avec tant de force et de valeur l'amiral d'Angleterre, qu'il l'obligea de plier et de quitter prise avec sa division. Le maréchal de Cœuvres eut beaucoup de part à cette glorieuse action et conduisit toutes choses avec autant de prudence que de capacité. Le bailly de Lorraine avoit placé son navire le plus près des ennemis qu'il avoit pu. Il y fut blessé si dangereusement qu'il mourut à minuit, avec la même constance et la même fermeté qu'il avoit témoignées dans le combat. M. de Grand-Pré, qui se trouva commander son vaisseau après lui, se comporta si bien qu'on ne s'aperçut point de sa perte, et ce vaisseau fit tout ce qu'on pouvoit désirer. Il soutint le feu de trois frégates de soixante-dix canons jusqu'à quatre heures; après quoi l'amiral Rook, lassé du feu de M. le comte de Toulouse, passa à lui, et il le reçut de son mieux. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 432.)

On se battit sur toute la ligne avec un acharnement sans égal, et le combat ne fut pas moins vif à l'avant qu'à l'arrière-garde. Il ne cessa qu'à la fin de la journée. Les armées restèrent en présence pendant toute la nuit qui suivit la bataille et échangèrent encore des coups de canon. Enfin, le lendemain matin, la flotte anglo-hollandaise se retira. « Sitôt que le Roy d'Espagne (Philippe V) eut appris le gain de cette bataille, il voulut en témoigner à M. le comte de Toulouse sa satisfaction, et lui envoya l'ordre de la Toison, aussi bien qu'au maréchal de Cœuvres, à qui il adressa son portrait enrichi de diamans. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 438.)







COMBAT NAVAL

LIVRÉ PAR LE CHEVALIER DE SAINT-POL CONTRE LES ANGLAIS,

31 MAI 1705

MORT DU CHEVALIER DE SAINT-POL.

Peint par Gudin, gravé par Chavane.

« Le chevalier de Saint-Pol sortit de Dunkerque le 30 mai avec une escadre de quatre vaisseaux; il découvrit, à la pointe du jour, huit navires anglois chargés de morue, et le 31 il vit la flotte angloise de la mer Baltique, qui étoit de douze vaisseaux marchands, escortés par trois vaisseaux de guerre, savoir : deux de 60 canons chacun, et le troisième de 40. Il trouva à propos d'envoyer M. Bart, qui commandoit la frégate *l'Héroïne*, et cinq armateurs qui étoient avec lui, pour se rendre maîtres des vaisseaux marchands, ce qui fut si bien exécuté qu'il ne s'en échappa qu'un petit bâtiment. Il réserva les quatre vaisseaux du Roi pour combattre les trois vaisseaux ennemis; mais ayant attendu longtemps *le Triton*, commandé par le chevalier de Cayeux, qui ne pouvoit le joindre parce qu'il étoit mauvais voilier, il se détermina à les aborder sans lui. Le signal ayant été fait, M. de Saint-Pol, qui montoit *le Salisbury*, fut sur le commandant nommé *le Pendet*, M. de Roquefeuille, avec *le Protée*, s'attacha au vaisseau *le Pescoal*, et M. Hennequin, commandant *le Jersey*, attaqua le troisième nommé *les Sorlingues*. Le combat fut rude et opiniâtre. M. de Roquefeuille joignit et aborda le sien le premier, après en avoir essuyé un grand feu. Le chevalier de Saint-Pol ayant été tué d'un coup de mousquet, le comte d'Illiers prit le commandement et acheva le combat avec beaucoup de valeur. Il fit tout son possible pour aborder le commandant; mais ce vaisseau prenant soin de l'éviter, et *le Salisbury* étant un peu tombé sous le vent, le commandant ennemi prit le parti de venir aborder M. de Roquefeuille, le mettant entre son camarade et lui. Il s'étoit rendu maître du vaisseau, et le second fut fort surpris de le trouver en état de le recevoir à son arrivée, n'ayant point encore tiré son canon de ce côté-là. Le feu qu'il fit avec le peu de monde qui lui restoit lui donna le temps d'appeler à son secours une partie de l'équipage qui avoit sauté dans le premier vaisseau, et qui, animé par l'exemple des officiers, alla à l'abordage de ce second, dont il se rendit aussi maître.

« Quelque bonne volonté que témoignât M. de Cayeux, commandant *le Triton*, pour joindre les autres, il ne put y réussir qu'à la fin de l'action, qui dura trois heures; il n'avoit essuyé qu'un coup de canon, dont il eut le malheur d'avoir le bras emporté. Ainsi le vaisseau *le Protée*, qui n'étoit monté que de 46 pièces de canon, dont le plus gros étoit de douze livres de balles, eut l'avantage d'en prendre deux, dont l'un étoit percé pour 60 canons et l'autre pour 58, quoiqu'ils n'en eussent chacun que 50. M. Hennequin aborda et enleva le troisième.

« Toutes ces prises et les trois vaisseaux de guerre furent conduits à Dunkerque. Il y avoit neuf cents prisonniers dessus. Elles furent estimées un million et causèrent beaucoup de dommages aux négociants d'Angleterre, dont quelques-uns firent banqueroute. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 663.)



Combat naval livré par le ch[illegible] de [illegible] contre les Anglais [illegible]
[illegible]





BATAILLE DE CASSANO

16 Août 1705.

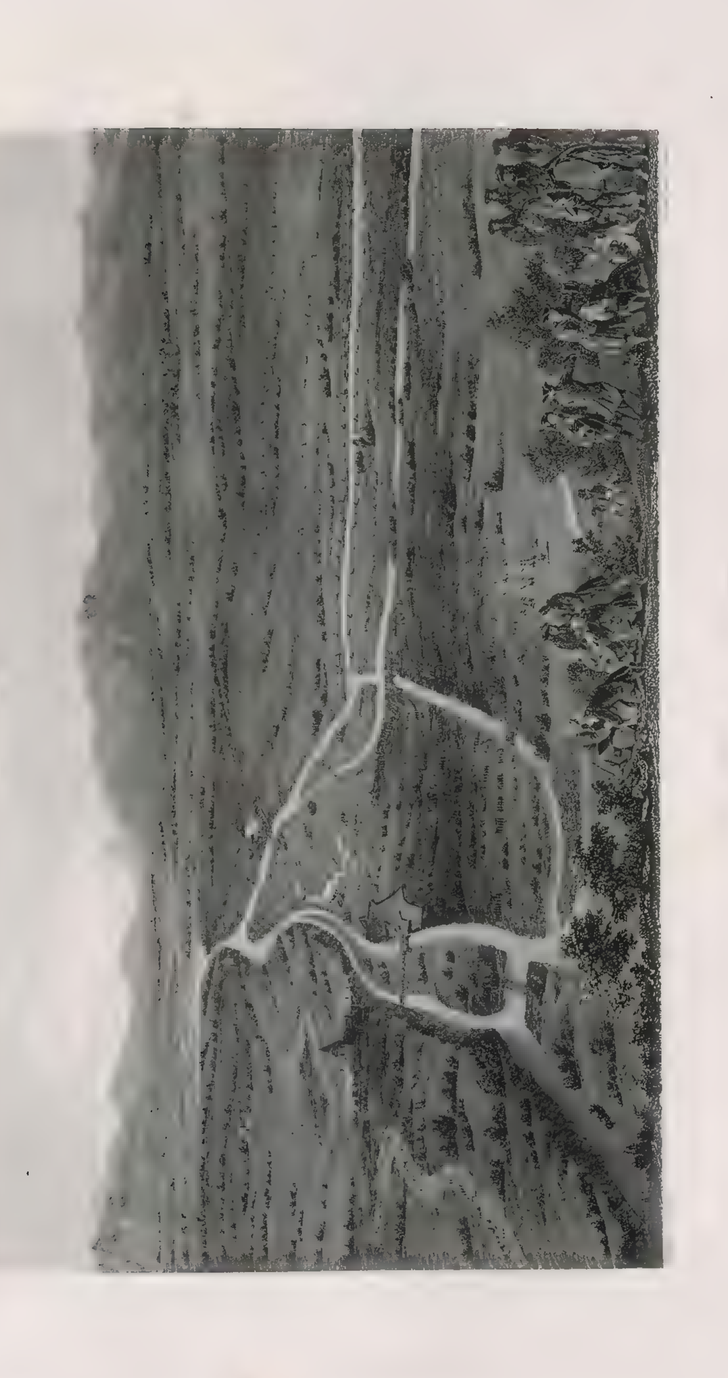
Tableau du temps, gravé par Chavane jeune.

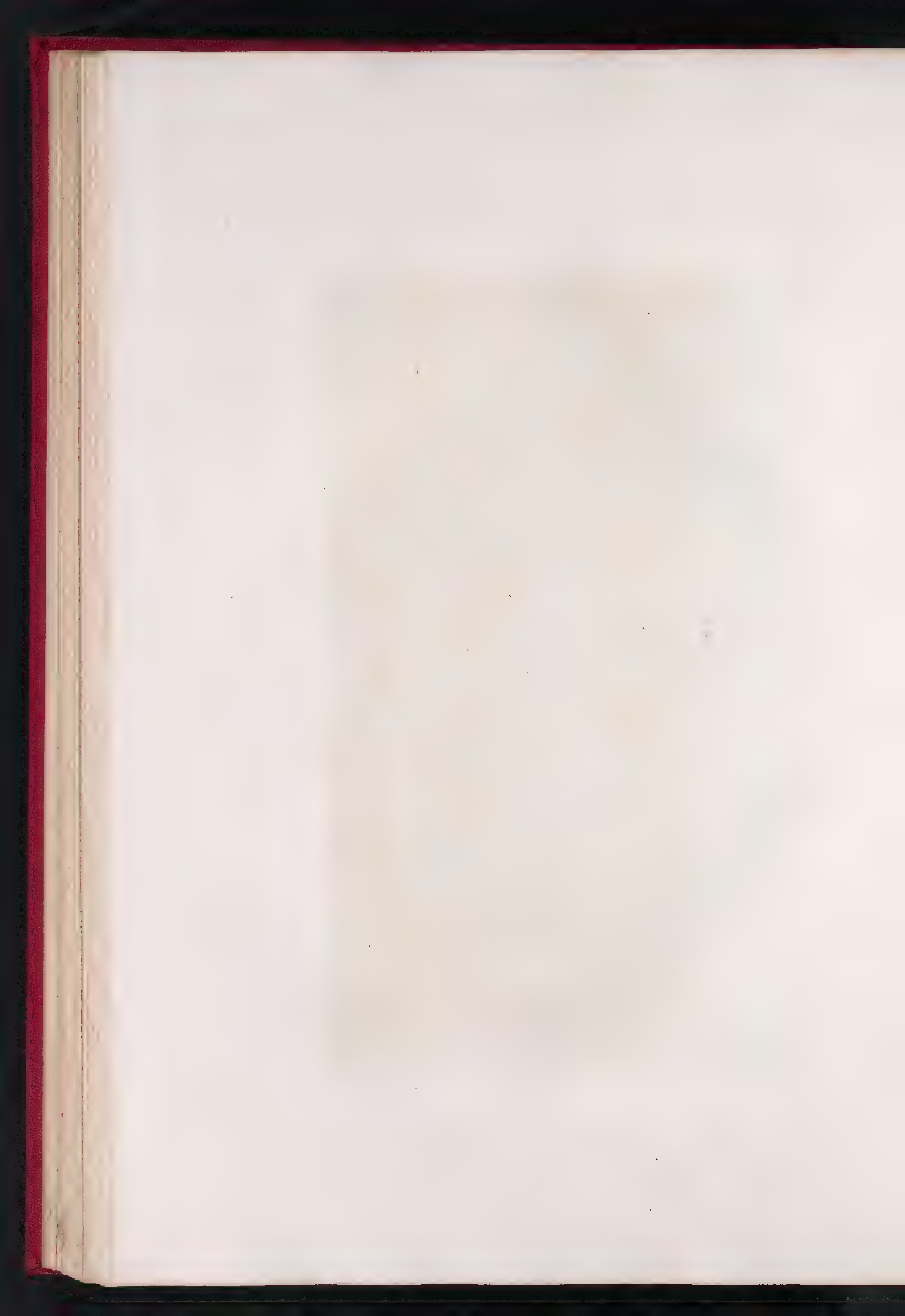
Victor-Amédée, duc de Savoie, après avoir pendant deux ans prêté aux armes françaises une assistance douteuse, avait signé un traité d'alliance avec l'empereur, et s'était déclaré contre Louis XIV. Dès lors ses États devinrent le théâtre de la guerre, et les villes de Nice, de Verue, de Chivasso, passèrent successivement aux mains des Français (1705). Toutes ces opérations devaient préparer le siége de Turin, but de la campagne. Mais, pour parer ce coup, le prince Eugène accourut des bords de l'Adige sur ceux de l'Adda, où il trouva le duc de Vendôme, avec son frère le grand-prieur. « La première tentative qu'il fit pour passer l'Adda fut auprès de Treso; mais y ayant trouvé des obstacles insurmontables, plus par la rapidité et la profondeur du fleuve que par l'opposition du duc de Vendôme, qui se présenta de l'autre côté, il marcha vers Treviglio et Cassano, précédé par un détachement sous les ordres du baron de Ried, dans la pensée de prévenir l'armée française. Cependant le duc de Vendôme, ayant fait une marche forcée, se trouva encore à l'autre bord, ce qui ne détourna point le prince Eugène du dessein qu'il avait formé. Il attaqua sans balancer l'armée française avec tant de violence, que ses troupes gagnèrent le pont sur le canal Ritorta, et poussèrent les Français dans l'eau. Ceux-ci, étant revenus à la charge, obligèrent les Impériaux de le repasser; mais les Français furent repoussés de nouveau avec perte, pendant une heure, par la droite de l'armée impériale, au delà de l'Adda, malgré les efforts du duc de Vendôme, qui se mit deux fois à la tête des troupes pour les ramener au combat. L'attaque ne fut pas moins rude d'abord à la gauche des Impériaux contre la droite des Français, dont plusieurs bataillons furent renversés; mais ceux-là n'ayant pu soutenir leur première attaque, après avoir passé un canal, où leurs armes à feu s'étaient mouillées, furent repoussés par les Français des bords d'un autre canal qu'ils ne purent traverser à cause de sa profondeur; il s'y noya même un grand nombre de soldats, pour s'être jetés dans l'eau par une bravoure excessive. Le prince Eugène, qui se trouva durant l'action au plus fort du feu pour animer les troupes, leur ordonna alors de s'arrêter, et resta sur le champ de bataille durant plus de trois heures, quoique les Français fissent, de la tête de leur pont et du château de Cassano, un feu extraordinaire de canon et de mousqueterie[1]. »

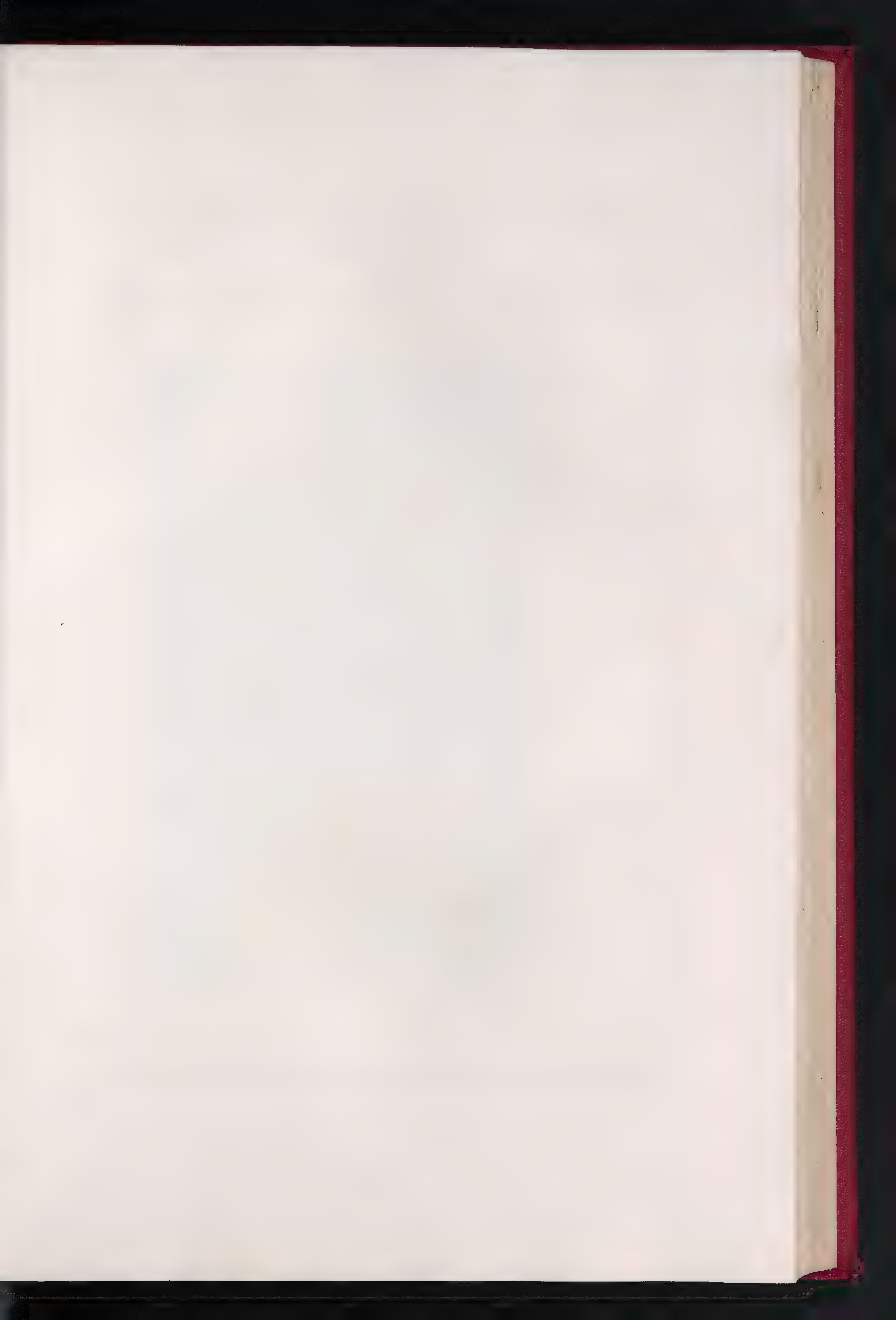
« L'action commença à une heure après midi, et ne finit qu'à cinq heures du soir. Les ennemis, n'ayant point été poursuivis par delà le Naviglio, se retirèrent à Treviglio. La nuit du combat, le prince Eugène fit porter à Palazzuolo tous les blessés qu'il avait pu sauver, lesquels montaient, suivant l'état du commissaire impérial, à 4,347. Il laissa sur le champ de bataille 6,584 hommes. On leur fit 1,942 prisonniers le jour du combat ou le lendemain matin, parce qu'on en trouva plusieurs que leurs blessures avaient empêchés de suivre leur armée, et pour lesquels M. de Vendôme donna ses ordres, afin qu'on en eût soin. On prit sept pièces de canon, sept drapeaux et deux étendards. Parmi les blessés étaient le prince Joseph de Lorraine et le prince de Wurtemberg, qui moururent de leurs blessures. Le prince Eugène fut aussi blessé dans l'action.

« Le gain de la bataille de Cassano rompit toutes les mesures que le prince Eugène avait prises pour secourir le duc de Savoie et contribua à la prise de possession du château de Nice par le maréchal Berwick, qui ôta toute espérance au duc de Savoie de recevoir aucun secours[2]. »

(1) *Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. III, p. 179.
(2) *Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 612 et 671.







COMBAT LIVRÉ PAR LE CHEVALIER DES AUGERS

CONTRE LES HOLLANDAIS,

13 AVRIL 1706.

Peint par GUDIN, gravé par SKELTON.

« Le chevalier des Augers partit de Brest le 7 mars par un vent très favorable, avec une escadre composée du vaisseau *l'Elisabeth*, de soixante-dix canons; de *l'Achille*, de soixante; de la frégate *le Griffon*, de quarante-quatre, et de *la Naïade*, de dix-huit.

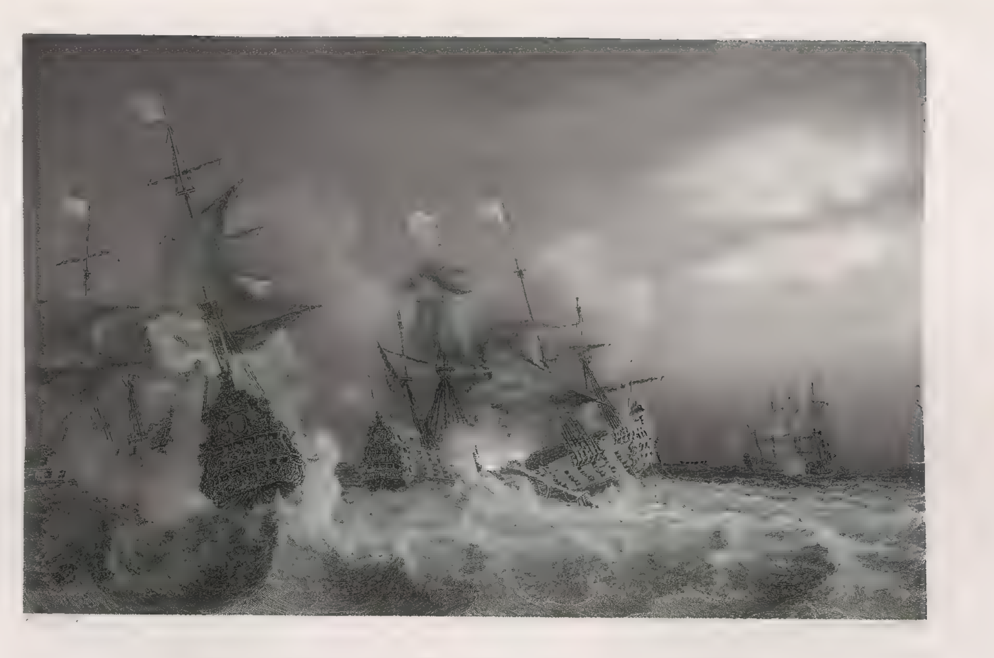
« Le 13 d'avril il se battit contre trois vaisseaux hollandois qu'il avoit vus la veille tout le jour. Après cinq heures de combat M. des Augers, ayant coupé le mât de celui contre lequel il se battoit, et lui ayant tué soixante hommes et blessé un plus grand nombre, l'obligea de se rendre. Ce navire s'appeloit *le Rochetel*. Il envoya prendre connoissance de cette prise, sur laquelle il y avoit six caisses contenant chacune sept lingots d'argent pesant chacun huit marcs, et vingt-quatre autres caisses pleines d'escalins de Hollande, montant à 200,000 livres ou florins de Hollande. M. Lappé, qui commandoit *l'Achille*, prit aussi le sien, sur lequel il y avoit environ 40,000 écus de Flandre dans deux caisses. Le troisième, qui s'étoit battu avec *le Griffon*, se sauva la nuit après avoir été mis en fort mauvais état. M. de Soudelin, capitaine de ce dernier vaisseau, reçut un coup de mousquet dans la poitrine. »

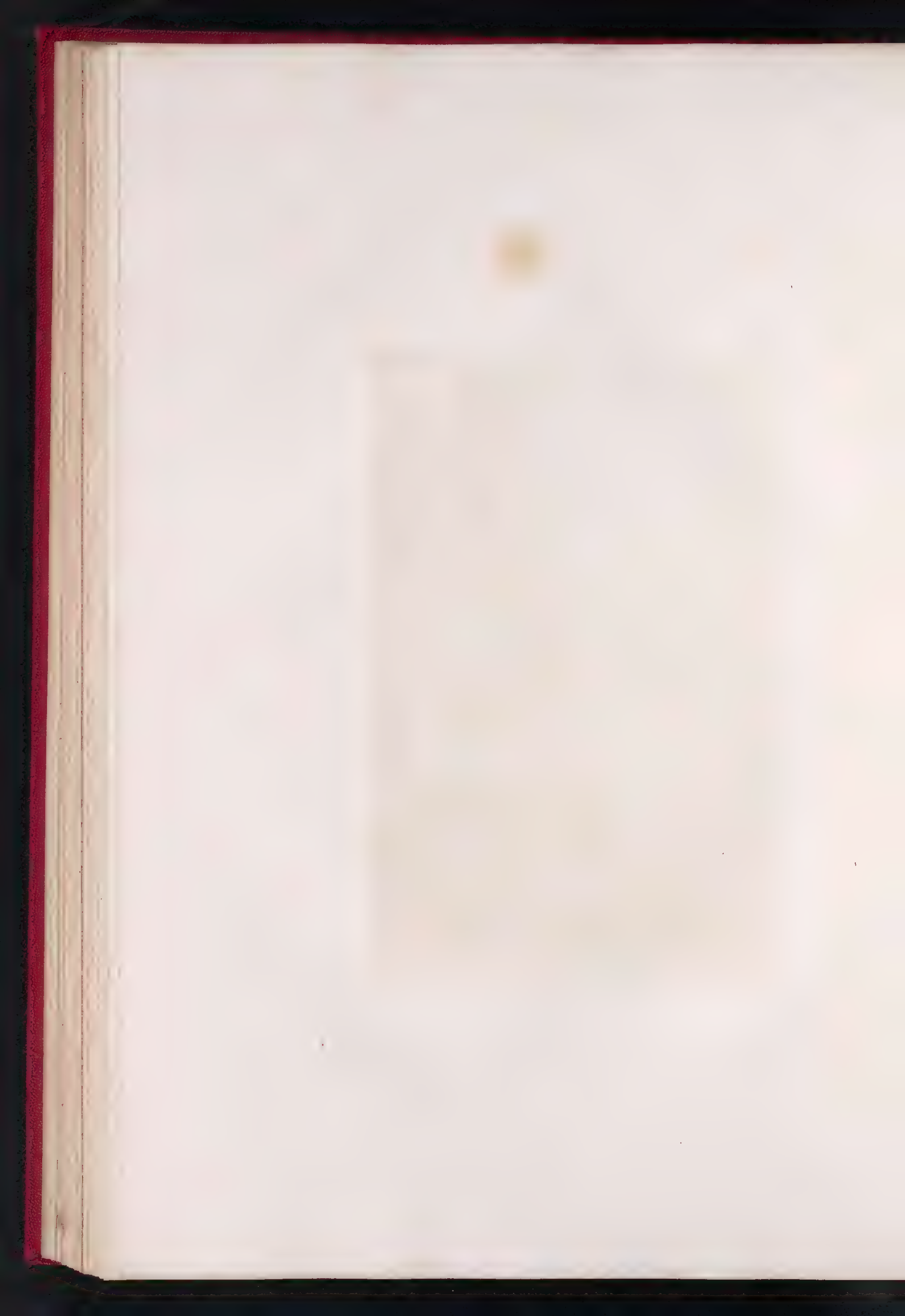
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 265.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

N° 342 *bis*.
(Série III, Section 3.)







COMBAT DANS LA MER DU NORD,

2 OCTOBRE 1706.

Peint par GUDIN, gravé par SKELTON

Le chevalier de Forbin commandait une escadre de sept navires, tant vaisseaux de guerre que frégates.

« Le 2 d'octobre il découvrit à la pointe du jour une flotte hollandaise qui venait de la mer Baltique, environ trois lieues sous le vent, composée de soixante voiles et convoyée par six vaisseaux de guerre ennemis qui étaient au vent des marchands. Ils se mirent en ligne et en panne pour attendre ceux du Roi. M. de Forbin fit aussitôt signal à ses vaisseaux d'aborder chacun le sien. Le combat commença sur les huit heures du matin. M. de Forbin joignit l'amiral hollandais; *le Blackcoal*, commandé par M. Lanquetot, qui était de l'avant, aborda avec lui. Il y eut beaucoup de fracas entre ces deux vaisseaux qui étaient à bord du commandant hollandais lorsque le feu y prit; mais ils s'en retirèrent, et l'amiral hollandais sauta en l'air deux heures après. Le vaisseau que *le Blackcoal* devait combattre étant venu avec un troisième au secours de celui que *le Salisbury* allait aborder, il ne jugea pas à propos de le faire, ayant à essuyer le feu de ces trois vaisseaux, dont il fut entièrement désemparé; il y eut cependant très peu de monde tué, et les coups portèrent plus dans les mâts et dans les mânœuvres que dans le corps du vaisseau. MM. Hennequin et Bart, qui commandaient les frégates *les Sorlingues* et *l'Héroïne*, abordèrent un vaisseau de cinquante canons qu'ils prirent. Les trois autres se sauvèrent, et toute la flotte marchande échappa pendant le combat. Le chevalier de Forbin eut cent hommes tués ou blessés dans cette action, qui fut des plus vigoureuses, car les ennemis étaient supérieurs par la force des vaisseaux et des équipages. M. de Bresme, capitaine d'un de ces vaisseaux, fut tué; M. de Legondez eut une jambe emportée, et MM. de Gourville et de Sillery furent dangereusement blessés. Le vaisseau de cinquante canons que prirent *les Sorlingues* et *l'Héroïne* fut conduit à Brest. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 264.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



Combat dans la Mer du Nord





BATAILLE D'ALMANZA

(25 AVRIL 1707)

Peint par M. Dauzats en 1841, gravé par Chavane.

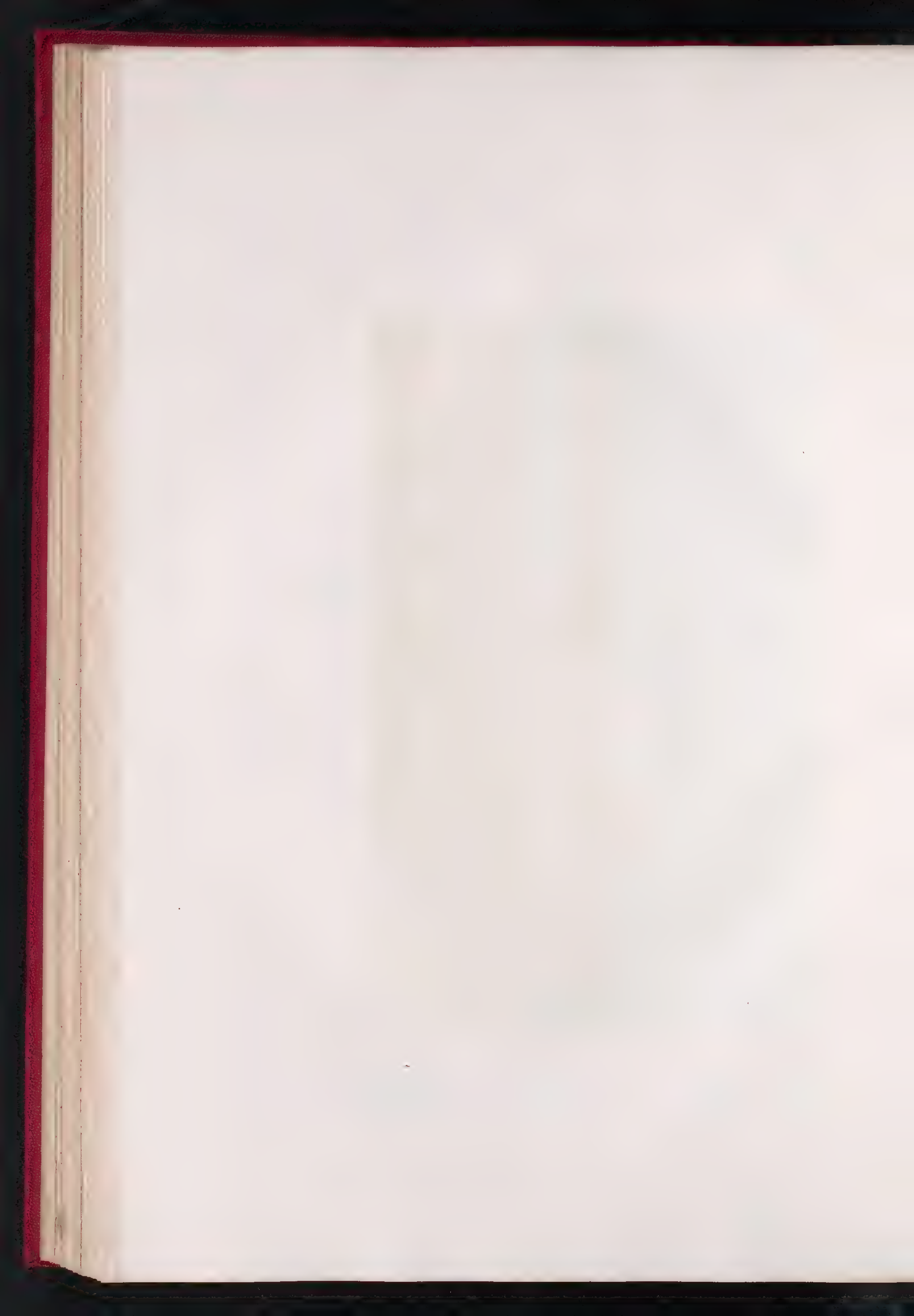
L'année 1706 avait été fatale aux armées françaises. Dans les Pays-Bas, le maréchal de Villeroi avait perdu la sanglante bataille de Ramillies; en Espagne, Philippe V se retirait devant l'archiduc, qui venait d'être proclamé roi à Madrid. Louis XIV plia sous les coups redoublés de la fortune, et se résigna à demander la paix : elle lui fut refusée. Il réclama alors de la France un nouvel effort, espérant qu'il serait décisif. Pendant que Villars et Vendôme allaient arrêter l'ennemi sur le Rhin et la frontière de Flandre, trente bataillons et vingt escadrons furent envoyés en Castille au maréchal de Berwick[1], qui s'était maintenu dans cette province. Avec ces renforts, l'armée des deux couronnes reprit aussitôt l'offensive, et en moins de quelques mois les deux Castilles furent entièrement reconquises; Philippe V rentra victorieux dans Madrid, et la guerre fut reportée aux frontières des royaumes de Murcie et de Valence. C'est là que fut livrée, le 25 avril 1707, la célèbre bataille d'Almanza.

Le maréchal de Berwick cherchait, par de prudentes manœuvres, à éviter le combat. Il attendait le duc d'Orléans[2], qui arrivait avec des renforts pour prendre le commandement de l'armée, et qui, à son grand regret, ne le rejoignit que le surlendemain de la victoire. Les ennemis ne voulurent pas l'attendre. Trente-cinq mille combattants étaient réunis sous les ordres du marquis de las Minas, général portugais, et du réfugié français Ruvigny, comte de Galloway. L'armée française ne comptait que trente mille hommes.

On vint la chercher jusque dans son camp... «Le duc de Berwick, dit Saint-Simon, ne songea « plus alors qu'à combattre. Le début en fut heureux. Bientôt après, il se mit quelque désordre « dans notre aile droite, qui souffrit un furieux feu. Le maréchal y accourut, la rétablit, et la vic- « toire ne fut pas longtemps après à se déclarer pour lui. L'action ne dura pas trois heures; elle « fut générale, elle fut complète... Les ennemis, en fuite et poursuivis jusqu'à la nuit, perdirent « tous leurs canons et tous leurs équipages avec beaucoup de monde... On eut en tout huit mille « prisonniers, parmi lesquels deux lieutenants généraux, six maréchaux de camp, six brigadiers, « vingt colonels, force lieutenants-colonels et majors, avec une grande quantité d'étendards et de « drapeaux[3]. »

(1) Jacques de Fitz-James, duc de Berwick. (2) Philippe d'Orleans, depuis régent du royaume. (3) *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV, p. 330.







COMBAT DE LA MANCHE,

13 MAI 1707.

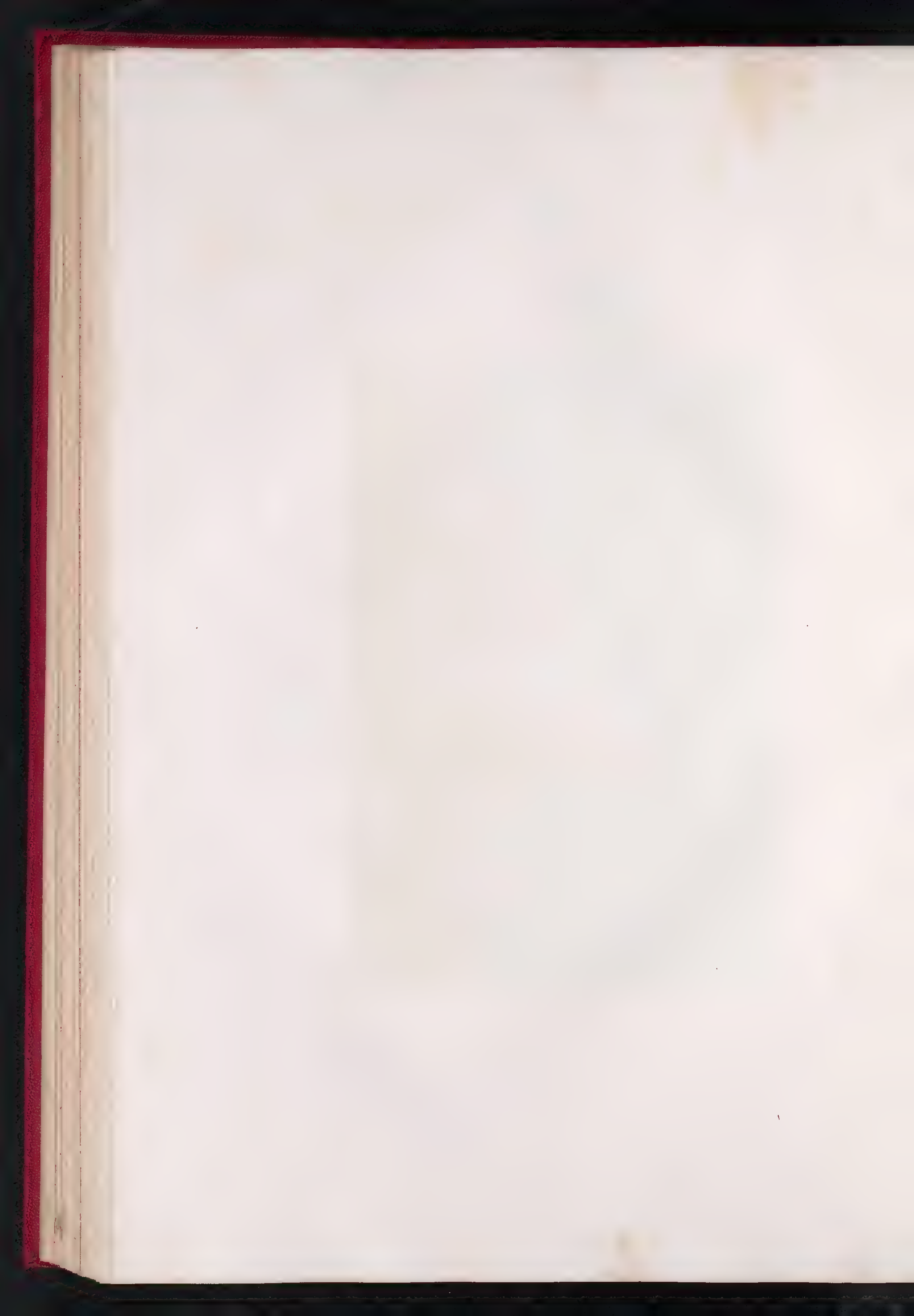
Peint par Gudin, gravé par Skelton.

Une escadre de dix vaisseaux, une frégate et quatre barques longues, armée à Dunkerque, et commandée par le chevalier de Forbin, mit à la voile le 11 mai, et fit route du côté de la Manche: « Il eut avis, le lendemain 12, qu'il y avait passé une flotte sortie des dunes, composée de cinquante voiles, vaisseaux marchands et autres bâtiments chargés de provisions, qui allaient en Portugal et aux Indes-Occidentales. » Il la suivit et la joignit le soir. Il la garda pendant la nuit, et le lendemain il se mit en devoir de l'attaquer, quoiqu'il lui parût qu'elle avait beaucoup de navires de force; elle était escortée de trois vaisseaux de guerre, qui étaient *le Hamptoncourt*, de soixante-dix pièces de canon; *le Grafton*, de même force; *le Chêne-Royal*, de soixante-dix-neuf, et de deux frégates. Les autres navires qui lui avaient paru gros, et dont il y en avait un de trois ponts, ne se mirent pas en ligne.

« *Le Blackcoal*, commandé par M. de Tourvouvre, attaqua le premier, et fut fort incommodé; M. de Roquefeuille avec *la Dauphine*, et le chevalier de Nangis avec *le Griffon*, enlevèrent ce navire. Le chevalier de Forbin attaqua le commandant, mais il déborda et perdit beaucoup de monde. *Le Jersey* et *le Protée*, l'un commandé par M. Bart et l'autre commandé par le comte d'Illiers, ne purent arrêter ce navire, qui força de voiles sans être poursuivi, et joignit le navire de la tête que MM. Hennequin et de Vesins allaient combattre. Il avait reviré sur son commandant pour être plus près du secours. M. Hennequin le suivit et combattit le commandant anglais, afin que M. de Vesins n'eût pas ces deux navires sur le corps. M. de Vesins n'y tint pas et passa à l'avant. Le navire anglais mit tous ses soins à acculer sur le commandant, qui allait l'aborder; de sorte qu'il pouvait ne pas trouver M. Hennequin entre deux. Il retint un peu le vent et continua son feu sur le commandant, en faisant tirer aussi sur l'autre navire. Il coupa la vergue d'artimon et ensuite le grand mât du commandant; puis il arriva pour l'aborder, et le vaisseau se rendit. Le navire que M. de Vesins avait combattu, et qu'il canonnait encore, se trouva par le travers de M. Hennequin, qui le canonna aussi. Une des vergues de hune fut coupée, et il se détermina à arriver pour prendre la fuite, suivi du *Salisbury*. M. Hennequin, voulant retenir le vent pour lui couper le chemin, la mer étant trop grosse, sa batterie ouverte et ses canons dehors, on l'avertit qu'il s'emplissait d'eau; et comme il vit que ses canons labouraient la mer, il fit amener ses huniers pour dresser le navire avant que de faire rentrer ses canons dedans, et il fit fermer les sabords. Ce navire prit beaucoup d'avance sur lui, de sorte qu'il ne chassa plus. Il envoya au vaisseau qu'il venait de prendre M. de Cousserac pour le commander. Les vaisseaux qui donnèrent la chasse au navire anglais qui fuyait ne purent le joindre, étant trop près de terre. Ce combat se donna sous le cap de Beveziers. Le soir cette escadre fit route pour Brest, où elle arriva à onze heures du matin le lendemain, et y amena trente-quatre vaisseaux marchands pris. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 459.)







PRISE DE LERIDA,

13 OCTOBRE 1707.

Peint par COUDER, gravé par J. KERNOT.

Le duc d'Orléans, ayant reçu de Louis XIV le commandement général de l'armée d'Espagne, soumit les provinces de Valence et d'Aragon, et termina la campagne par le siége de Lerida.

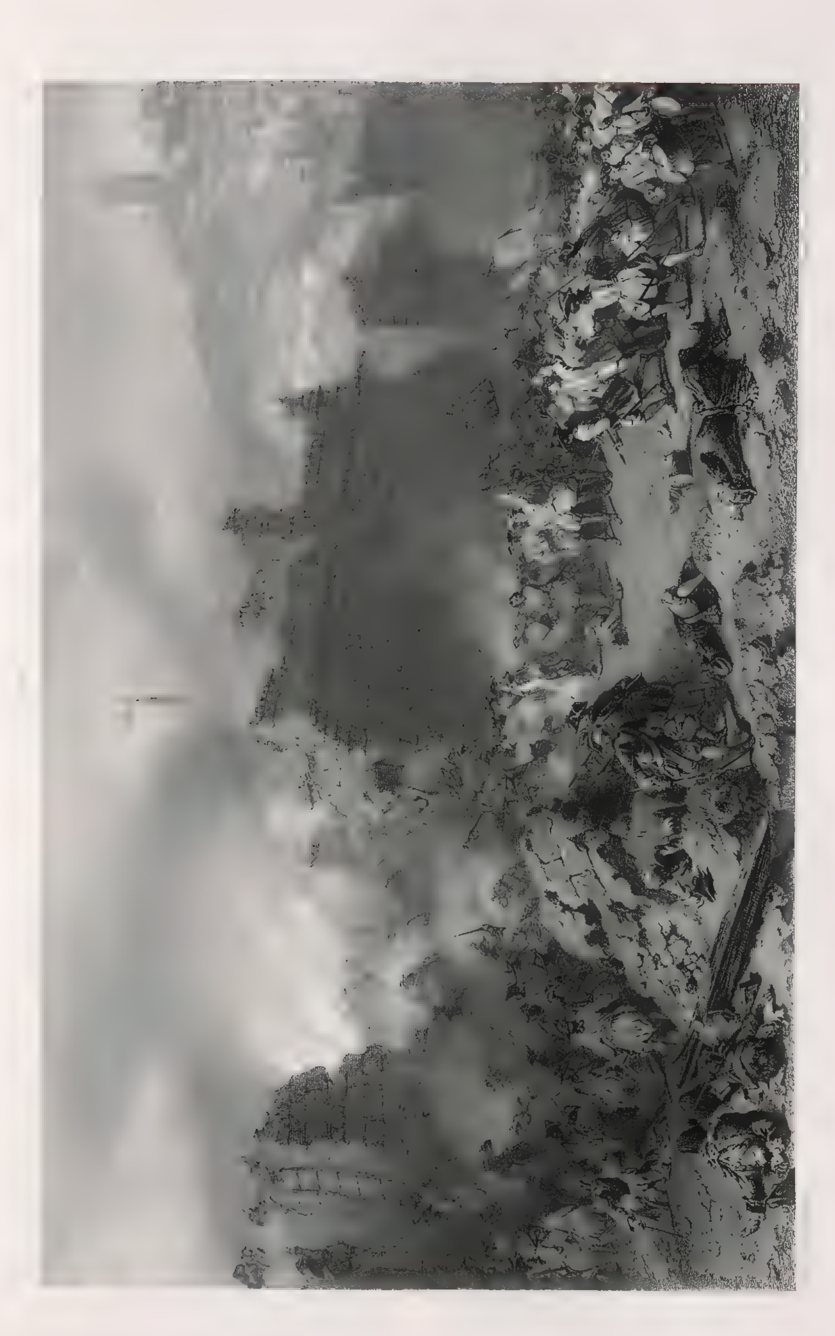
« Cette ville, située sur la Sègre, est, par sa position, une des plus importantes de la monarchie d'Espagne. Outre son assiette avantageuse, qui la fait regarder comme le rempart de la Catalogne, les ingénieurs anglois et hollandois avoient commencé à augmenter les fortifications en 1705, sans discontinuer d'y travailler depuis ce temps-là. Les ennemis s'attendoient depuis longtemps que M. le duc d'Orléans en feroit le siége, et ils en furent bien plus persuadés lorsqu'ils surent les apprêts que l'on avoit faits en France et en Espagne. C'est pourquoi ils n'oublièrent rien pour la munir de tout ce qui étoit nécessaire pour y faire une longue résistance. Ils eurent tout le temps de travailler aux fortifications et d'y mettre une bonne garnison. Elle étoit composée de deux bataillons anglois, d'un hollandois, de deux portugais et de deux de miquelets. Elle étoit commandée par le prince de Darmstadt (Louis XIV). Outre la ville qui étoit forte par elle-même, il y a un fort situé du côté de l'ancien château de la place, très peu accessible, étant situé sur un rocher fort escarpé, excepté du côté de la ville, où il y a une pente de terre que les ennemis avoient fortifiée par un grand ouvrage, avec un chemin couvert. M. le duc d'Orléans trouva beaucoup de difficultés à rassembler toute l'artillerie et les munitions nécessaires pour cette entreprise, parce que l'Espagne en étoit pour lors dénuée. On fut contraint d'en faire venir la plus grande partie de France, ce qui coûta bien du temps et de la dépense, et fut exécuté en partie pendant que les troupes étoient en quartier de rafraîchissement. Le temps de se mettre en campagne étant arrivé, ce prince détacha le 9 septembre quelques troupes pour investir la place d'un côté. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 427.)

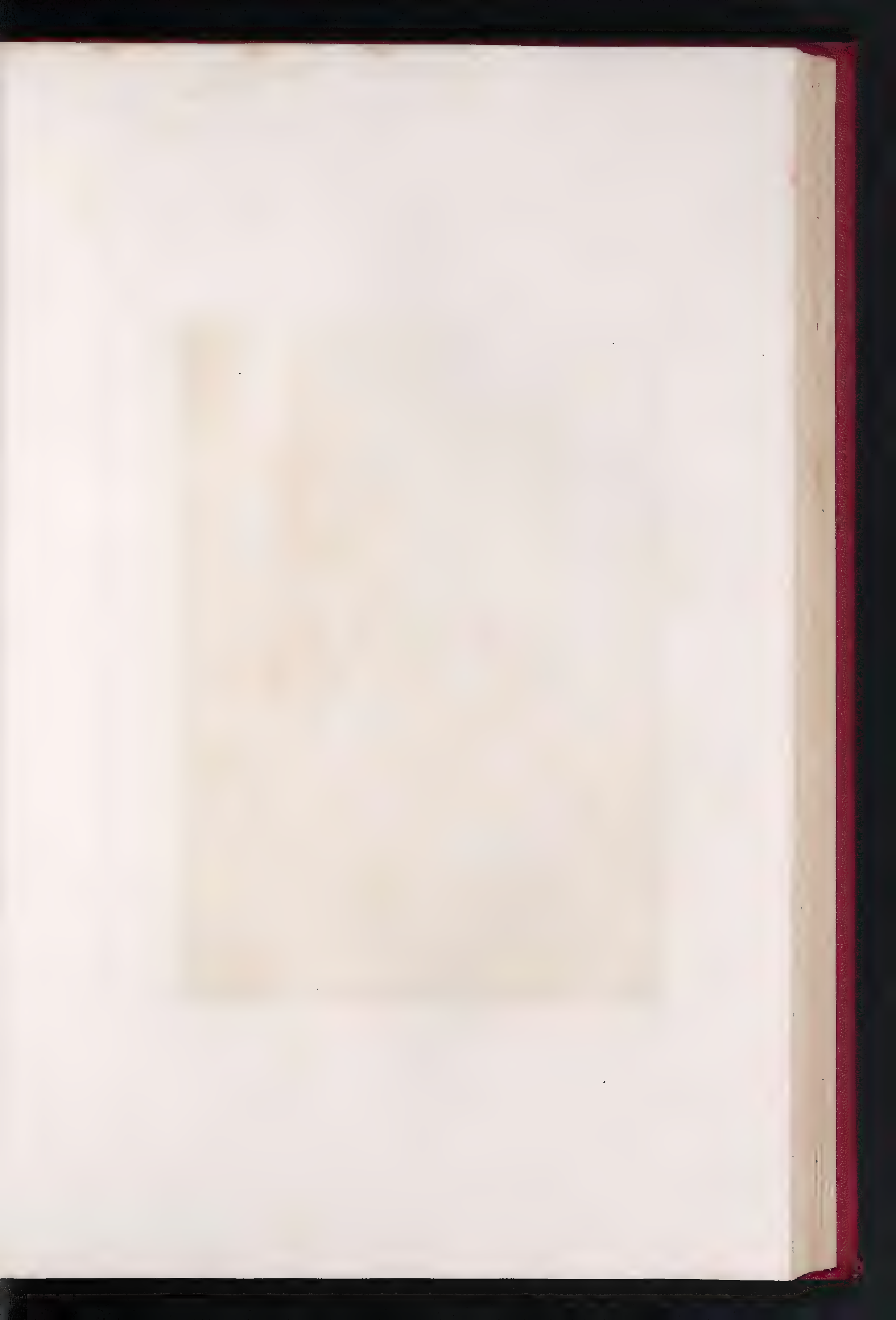
« La tranchée fut ouverte devant Lerida dans la nuit du 2 au 3 octobre. Hasfeld s'y chargea des vivres et des munitions, et M. le duc d'Orléans donna lui-même tous les autres détails du siége, rebuté des difficultés qu'il rencontroit dans chacun. Il fut machiniste pour remuer son artillerie, faire et refaire son pont sur la Sègre, qui se rompit et ôta la communication de ses quartiers. Ce fut un travail immense.

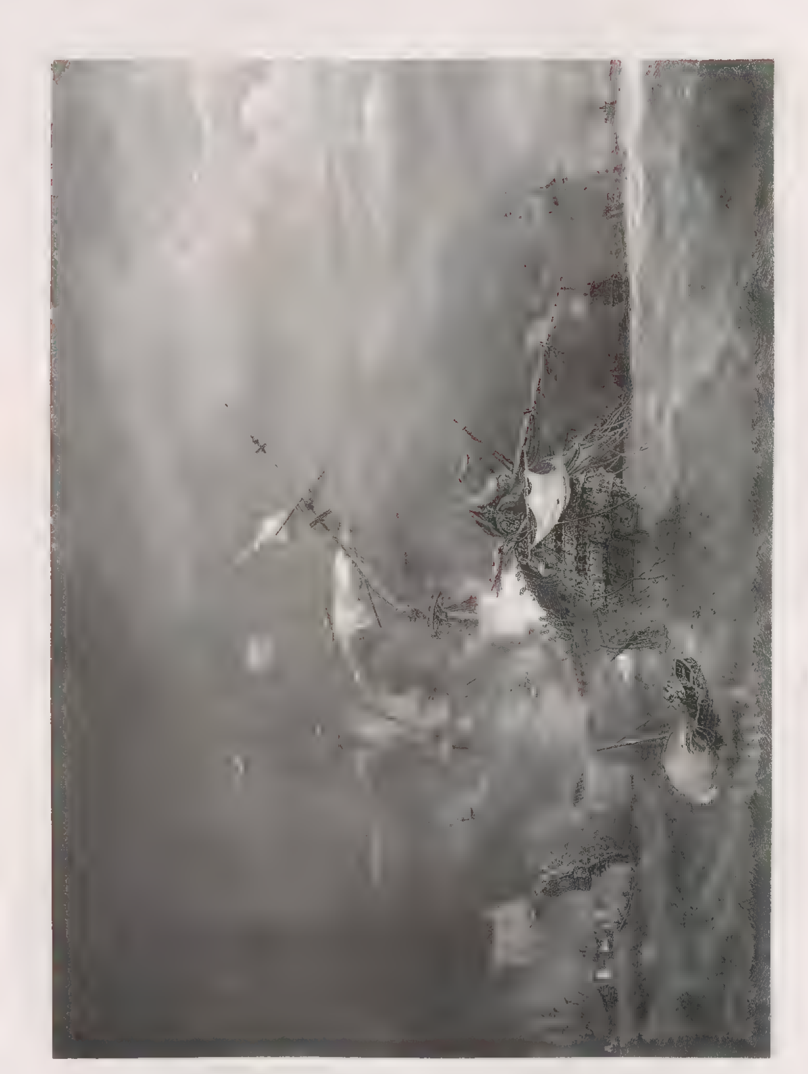
« Lerida étoit, après Barcelonne, le centre, le refuge des révoltés, qui se défendirent en gens qui avoient tout à perdre et rien à espérer. Aussi la ville fut-elle prise d'assaut le 13 octobre, et entièrement abandonnée au pillage pendant vingt-quatre heures... La garnison se retira au château, où les bourgeois entrèrent avec elle. Ce château tint encore longtemps; enfin il capitula le 11 novembre, et le chevalier de Maulevrier en apporta la nouvelle au Roi le 19. »

(*Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 336.)





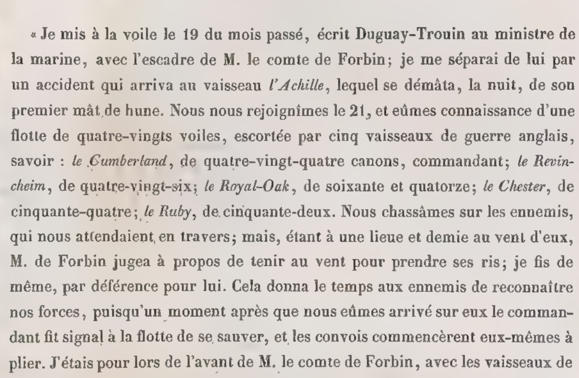




COMBAT DU CAP LEZARD,

21 OCTOBRE 1707.

Peint par Gudin, gravé par Skelton.



« Je mis à la voile le 19 du mois passé, écrit Duguay-Trouin au ministre de la marine, avec l'escadre de M. le comte de Forbin; je me séparai de lui par un accident qui arriva au vaisseau *l'Achille*, lequel se démâta, la nuit, de son premier mât de hune. Nous nous rejoignîmes le 21, et eûmes connaissance d'une flotte de quatre-vingts voiles, escortée par cinq vaisseaux de guerre anglais, savoir : *le Cumberland*, de quatre-vingt-quatre canons, commandant; *le Revincheim*, de quatre-vingt-six; *le Royal-Oak*, de soixante et quatorze; *le Chester*, de cinquante-quatre; *le Ruby*, de cinquante-deux. Nous chassâmes sur les ennemis, qui nous attendaient en travers; mais, étant à une lieue et demie au vent d'eux, M. de Forbin jugea à propos de tenir au vent pour prendre ses ris; je fis de même, par déférence pour lui. Cela donna le temps aux ennemis de reconnaître nos forces, puisqu'un moment après que nous eûmes arrivé sur eux le commandant fit signal à la flotte de se sauver, et les convois commencèrent eux-mêmes à plier. J'étais pour lors de l'avant de M. le comte de Forbin, avec les vaisseaux de mon escadre, et je l'avais attendu jusque-là avec mes basses voiles carguées et mes deux huniers tout bas; mais voyant que la flotte s'écartait insensiblement et était même à près d'une lieue et demie des convois, je connus bien que c'était une nécessité de commencer le combat avec ce que j'avais de vaisseaux, et que je ne pouvais plus différer sans donner occasion aux ennemis de se sauver, d'autant plus que la journée était fort avancée. Ce parti étant pris, j'ordonne aux vaisseaux *l'Achille*, *le Jason* et la frégate *l'Amazone*, qui étaient à portée de la voix, d'attaquer et aborder *le Royal-Oak* et *le Chester*, qui étaient à l'arrière; je destinai la frégate *la Gloire* pour me suivre dans le dessein où j'étais d'aborder le commandant, afin que, me remplaçant les hommes que je pouvais perdre dans cet abordage, je pusse être en état d'aller secourir mes camarades. Les vaisseaux *le Blackcoal* et *le Maure* n'étaient pas assez près de moi pour pouvoir leur donner une destination; mais, selon les apparences, ils ne pouvaient prendre d'autre parti que celui d'attaquer les vaisseaux *le Revincheim* et *le Ruby*, qui étaient de l'avant, pour donner le temps aux autres vaisseaux de M. de Forbin de venir les seconder. Ce fut dans cet ordre à peu près, qu'étant à la tête de ma petite troupe, j'abordai le commandant après avoir essuyé, sans tirer, la bordée du vaisseau *le Chester*. M. de La Jaille, commandant la frégate *la Gloire*, qui avait ordre de me suivre, le fit avec beaucoup de valeur, et, voyant que j'avais mis le beaupré de l'ennemi dans mes grands haubans, il ne balança pas à l'aborder par le même côté que je l'avais rangé dans le moment même que je faisais battre la charge pour sauter à bord, après avoir vu que le vaisseau ennemi était en désordre, et qu'il ne paraissait sur son pont et sur ses gaillards qu'un amas de morts et de blessés. Le sieur de La Calandre, servant de capitaine en second sur *la Gloire*, se trouva des premiers à bord et me fit signe, avec un mouchoir, qu'ils étaient les maîtres. Je vis aussi un de mes contre-maîtres amener le pavillon anglais, ce qui me fit prendre le parti de déborder pour aller au secours de ceux qui

Ornement tiré de la salle des Marines, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste.

pouvaient en avoir besoin. Le vaisseau *l'Achille* aborda dans ce temps-là même *le Royal-Oak;* mais, étant à bord et prêt à s'en rendre maître, le feu prit malheureusement dans plusieurs gargousses, qui enfonça le pont et mit hors de combat plus de cent vingt hommes; en sorte que ce fut une nécessité de déborder pour l'éteindre et réparer un si cruel accident.

« Le vaisseau *le Jason* aborda *le Chester;* mais ses grappins ayant rompu, la frégate *l'Amazone* prit sa place et déborda ensuite par le même accident. *Le Jason* retourna à la charge, et, l'ayant abordé, l'enleva; le vaisseau *le Blackcoal* pensa même le prévenir dans ce second abordage; mais ayant connu qu'il n'y pouvait pas être à temps, il alla attaquer *le Revincheim;* le vaisseau *le Maure* s'attacha aussi à combattre *le Ruby*.

« Les choses étaient dans cet état lorsque je débordai, et M. le comte de Forbin, arrivant sur ces entrefaites, vint aborder par la poupe le vaisseau *le Ruby*, qui se rendit et fut amariné par *le Maure*. Pour moi je demeurai dans l'incertitude si je devais aller au *Royal-Oak*, qui s'enfuyait avec son beaupré et son bâton de pavillon bas, ou si je devais aller secourir M. de Tourouvre, qui osait attaquer un vaisseau de quatre-vingt-six canons; il est vrai que sa valeur et son audace me touchèrent si sensiblement que je ne balançai pas longtemps à suivre ce dernier parti. M. de Tourouvre fit bien tout ce qu'il put pour aborder l'ennemi, essuyant un feu continuel de mousqueterie et plusieurs coups de canon tirés par-derrière; mais ce vaisseau manœuvra si bien qu'il lui fut impossible d'en venir à bout; son beaupré ayant rompu sur la poupe de l'anglais, ce qui lui fit prendre le parti de venir au vent pour lui tirer sa bordée. J'étais pour lors à portée de fusil de lui, faisant force de voiles dans l'intention de l'aborder; mais la fumée épaisse qui sortait de sa poupe, à deux ou trois reprises, modéra mon impatience et me fit changer ce dessein dans celui de le battre à portée de pistolet, pour être toujours prêt de l'aborder ou de l'éviter. Ce combat, qui dura trois quarts d'heure, fut très sanglant, par le feu continuel de canon et de mousqueterie qui sortait des deux vaisseaux. Enfin, ennuyé de cette manière de combattre, je fis pousser mon gouvernail pour l'aborder, et je me trouvais si près qu'à peine j'eus le temps de changer mes voiles et mon gouvernail pour l'éviter, le feu ayant repris dans sa poupe avec tant de violence que dans un moment ce vaisseau fut tout embrasé. M. Dar, qui me suivait de près et qui commençait à lui tirer, se trouva de même fort embarrassé, et eut toutes les peines du monde à éviter son abordage; mais heureusement il s'en tira, et le combat finit par la perte du vaisseau, à qui nous ne pûmes donner aucun secours, et dont l'équipage périt par le feu, à l'exception de trois hommes qui se sauvèrent à la nage, et qui se sont trouvés dans mon bord.

« J'ai perdu dans ces deux actions cent cinquante hommes, tant tués que blessés, et je suis resté dans un si grand désordre que j'ai été trois jours en travers pour mettre mon vaisseau en état de naviguer. »

(*Hist. de la Marine franç.*, par E. Sue, t. V, p. 293-295.)





BATAILLE DE VILLAVICIOSA,

10 DÉCEMBRE 1710

Peint par ALAUX en 1837, gravé par PRUDHOMME.

Le duc de Vendôme, envoyé par Louis XIV pour appuyer les droits de son petit-fils au trône d'Espagne, passa les Pyrénées le 20 septembre 1710. Philippe V se mit avec lui à la tête de ses troupes. Il rentra bientôt dans Madrid, et l'Archiduc fut à son tour obligé de se retirer devant le Roi. Après la prise de Brihuega et la capitulation du général Stanhope, Staremberg, qui commandait l'armée du prétendant, prévenu dans ses manœuvres par le duc de Vendôme et presque cerné de tous côtés, se vit enfin contraint de livrer bataille. Il avait pris position sur les hauteurs de Villaviciosa.

« Il étoit trois heures après midi ; les deux armées étoient séparées par des ravins, par un terrain pierreux, de vieilles masures, quelques restes de murailles de pierres sèches. Cette situation étoit très désavantageuse pour le premier qui attaqueroit. Cependant le Roi d'Espagne, appuyé du sentiment du duc de Vendôme, donna ordre de commencer le combat. Dès qu'il fut arrivé à la droite, il se mit à la tête, passa un grand ravin, et se forma en présence des ennemis du côté de Villaviciosa. Il attaqua l'aile gauche des ennemis avec tant de vigueur qu'après une médiocre résistance il la rompit, la mit en fuite, et renversa quelques bataillons qui soutenoient une batterie dont il se rendit maître.

« Le duc de Vendôme chargea en même temps l'aile droite des ennemis, qui fit une très belle résistance. Les charges de part et d'autre furent très vives et très fréquentes. »

(*Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 448.)

On combattit tout le reste du jour, et lorsque la nuit arriva il ne restait plus sur le champ de bataille qu'un bataillon carré où le comte de Staremberg s'était retiré et où il cherchait encore à faire résistance.

« Il ne se seroit pas sauvé un seul homme de cette infanterie sans la nuit qui favorisa la retraite de ce qui put échapper, et qui mit fin à ce combat. M. de Staremberg, quoique vaincu, s'acquit beaucoup de gloire dans cette occasion. Il fit la retraite du côté de Siguença avec tant de précipitation qu'il laissa sur le champ de bataille son artillerie et plusieurs chariots chargés de munitions. Un soldat porta à M. de Vendôme un étendard qu'il avoit pris, et refusa l'argent que ce Prince voulut lui donner, en lui montrant une bourse pleine d'or et lui disant : « Voilà ce qu'on gagne en combattant pour son Roi. » Les ennemis laissèrent environ quatre mille morts sur le champ de bataille et on leur fit trois mille prisonniers. »

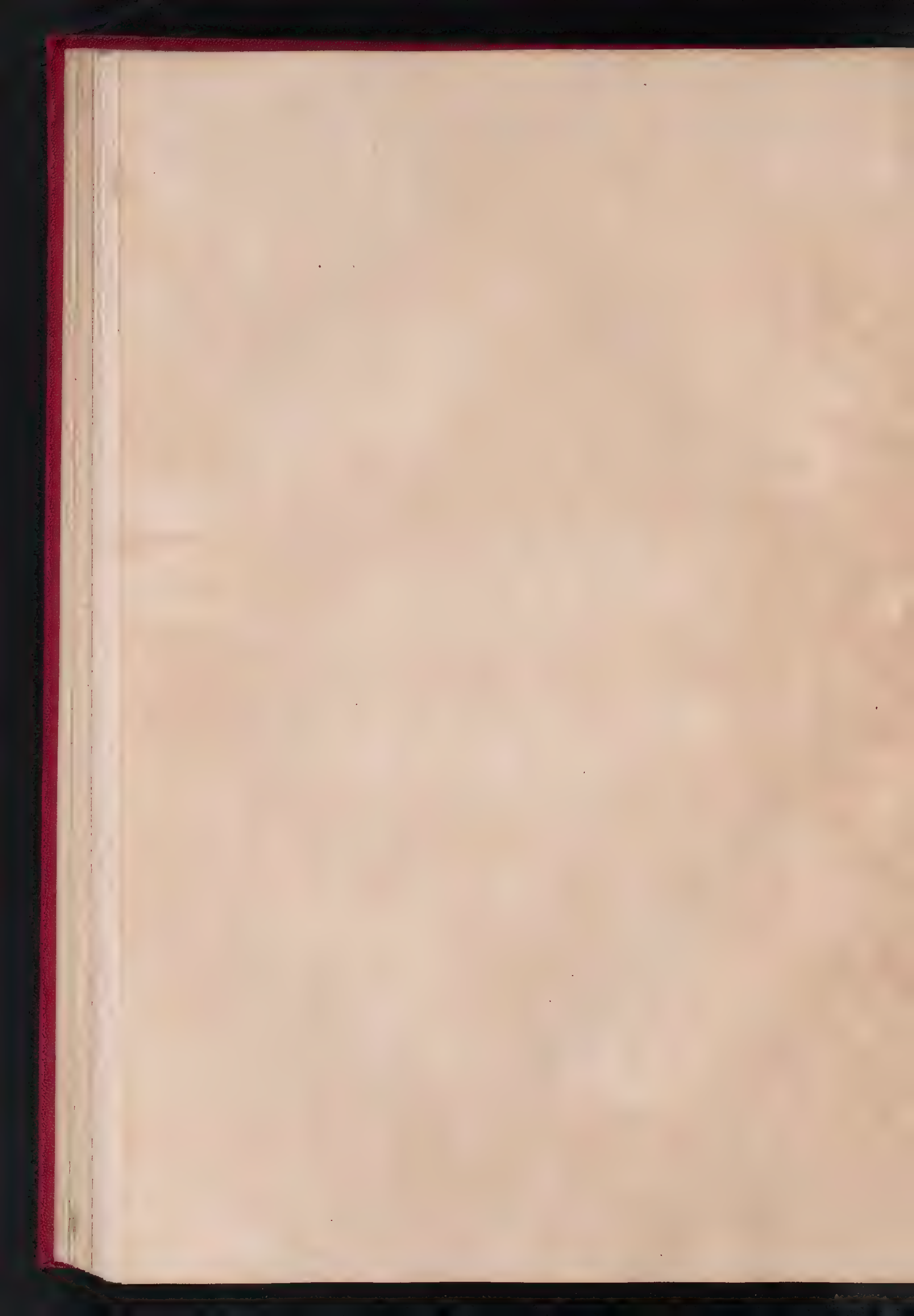
(*Histoire militaire de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 449.)

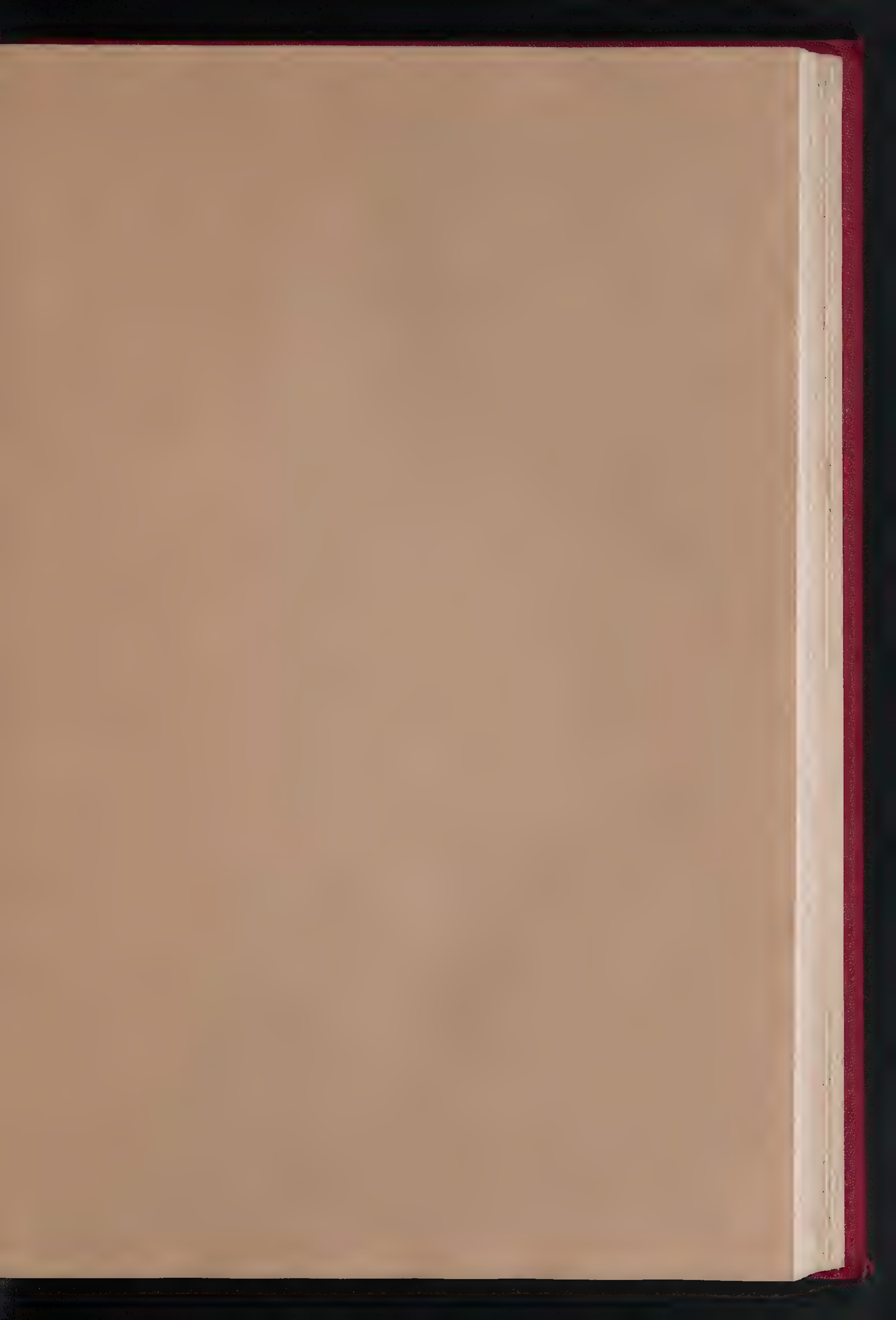
Le duc de Vendôme, après la victoire, présenta à Philippe V les étendards pris sur l'ennemi. Le Roi et le duc couchèrent sur le champ de bataille et continuèrent le lendemain à poursuivre l'ennemi.

La bataille de Villaviciosa affermit enfin la couronne d'Espagne sur la tête du petit-fils de Louis XIV.

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE et GUILLAUMOT.







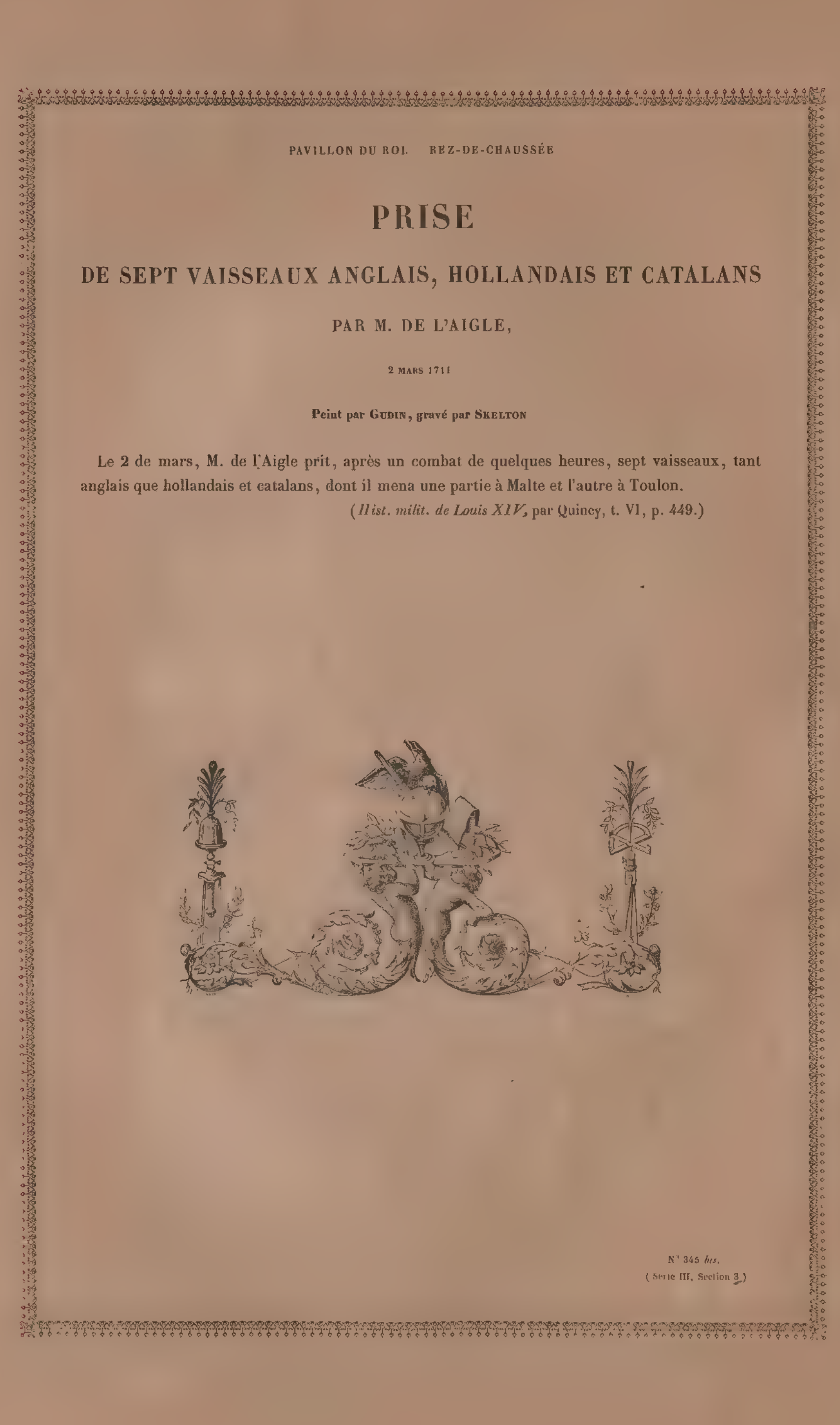
PRISE
DE SEPT VAISSEAUX ANGLAIS, HOLLANDAIS ET CATALANS
PAR M. DE L'AIGLE,

2 MARS 1711

Peint par Gudin, gravé par Skelton

Le 2 de mars, M. de l'Aigle prit, après un combat de quelques heures, sept vaisseaux, tant anglais que hollandais et catalans, dont il mena une partie à Malte et l'autre à Toulon.

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 449.)



N° 345 *bis*.
(Série III, Section 3.)







PRISE DE RIO-JANEIRO,

23 SEPTEMBRE 1711.

Peint par GUDIN, gravé par SKELTON.

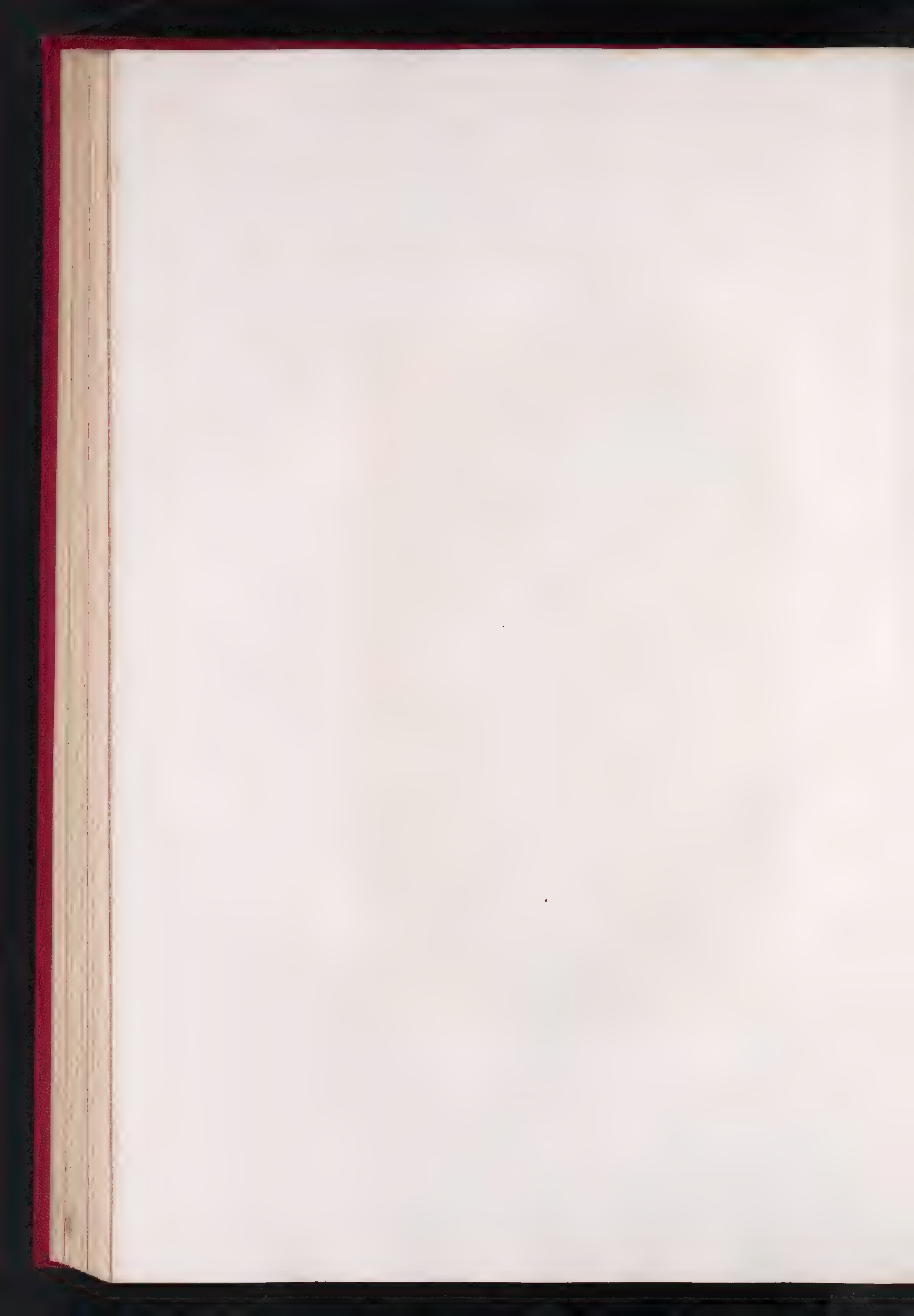
En 1711, une escadre, sous les ordres du commandant Duclerc, avait été chargée d'une expédition au Brésil; elle devait attaquer Rio-Janeiro. Cette expédition n'avait pas réussi, et le commandant Duclerc s'était trouvé dans la nécessité de se rendre avec les officiers qui l'accompagnaient. Prisonniers à Rio-Janeiro, où ils avaient été tous massacrés quelque temps après, de cette violation du droit des gens, Louis XIV résolut de tirer une vengeance exemplaire. Il arma, et Duguay-Trouin reçut le commandement de la flotte qui partit de La Rochelle le 9 juin. Sa flotte était composée de dix-sept vaisseaux, ayant à bord environ trois mille cinq cents hommes de débarquement. Arrivé au Brésil dans les premiers jours de septembre, il demanda satisfaction au gouverneur don Francisco de Castro-Marias; n'ayant pu l'obtenir, il força l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. « Elle est fermée, dit Quincy, t. V, p. 612, par un grand goulet beaucoup plus étroit que celui de Brest. Elle est défendue du côté de stribord par le fort de Sainte-Croix, qui étoit garni de quarante-quatre pièces de canon de tout calibre, d'une autre batterie de six pièces qui est en dehors de ce fort, et du côté de basbord par le fort de Saint-Jean, et par deux autres batteries, où il y avoit quarante-huit pièces de gros canons qui croisoient l'entrée au milieu de laquelle se trouve une isle ou gros rocher qui peut avoir quatre-vingts ou cent brasses de longueur, etc., etc. »

L'escadre de Duguay-Trouin passa dans ce goulet défendu par près de trois cents pièces de canon, dont il essuya le feu avec une intrépidité extraordinaire. Il s'empara de l'île et entra dans le port. « Ayant mis à terre environ trois mille cinq cents hommes de débarquement, ils attaquèrent des forts bien fortifiez et obligèrent les Portugais à les abandonner, aussi bien que la ville, quoiqu'ils eussent plus de quinze mille hommes de troupes, dont la plus grande partie avoit servi en Espagne et s'étoit trouvée à la bataille d'Almanza. M. Duguay-Trouin, s'étant emparé de la ville, marcha aux Portugais pour les combattre, et les obligea, quoiqu'ils fussent bien postez, de racheter par de grosses sommes leur ville qu'ils ne pouvoient garder faute de vivres. Cette entreprise coûta aux Portugais plus de vingt millions, et causa un grand préjudice à la cause commune des alliez, puisque le Roi de Portugal se trouva hors d'état de contribuer, autant qu'il avoit fait jusque-là, à soutenir la guerre sur les frontières de son royaume contre l'Espagne, et obligea les Anglois et les Hollandois d'y suppléer en sa place. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 645 et 652.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE pere et fils aine







BATAILLE DE DENAIN,

24 AVRIL 1712

Peint par ALAUX, gravé par FRILLEY.

Les revers éprouvés dans les campagnes précédentes avaient rendu le maréchal de Villars plus prudent. Le prince Eugène, au contraire, ayant vu son heureuse témérité couronnée de succès, était devenu plus aventureux. Les troupes des confédérés occupaient Lille, Tournay, Bouchain et Maubeuge; Le Quesnoy venait de tomber en leur pouvoir; Landrecies était investie, et le prince Eugène avec son armée bien retranchée couvrait le siége de cette place et veillait à tous les mouvements du maréchal de Villars.

Le comte d'Albemarle était posté à Denain pour couvrir le transport de l'artillerie, des munitions et des vivres que les alliés mettaient en entrepôt à Marchiennes. Il avait fait établir une double ligne de communication de deux lieues et demie de longueur, défendue de distance en distance par des redoutes pour assurer le passage des convois.

Le maréchal de Villars, sachant de quelle importance il était de secourir Landrecies, fit toutes les démonstrations sur cette place de manière à persuader qu'il en voulait faire lever le siége, et tandis que le prince Eugène se fortifiait dans ses retranchements il résolut d'attaquer le camp de Denain pour s'emparer des magasins que les ennemis avaient à Marchiennes.

« La prière faite et le signal donné, toute la ligne s'avança et marcha sept ou huit cents pas vers les retranchements sans tirer un seul coup. Quand elle fut arrivée à la demi-portée du fusil, les ennemis qui bordoient les retranchements firent une décharge de six pièces de canon chargées à cartouche qu'ils avoient dans leur centre, et trois décharges de leur mousqueterie, sans qu'aucun bataillon en fût ébranlé. Etant arrivés à cinquante pas des retranchements, les piquets et les grenadiers se jetèrent dans le fossé, suivis des bataillons. Ils grimpèrent les retranchements qui étoient fort haut, sans le secours des fascines, et entrèrent dans le camp, faisant main basse sur tout ce qui leur voulut résister. Les ennemis ayant été chassés des retranchements se retirèrent dans le village et dans l'abbaye de Denain, et furent poursuivis de si près que des bataillons presque entiers se jetèrent dans l'Escaut. Le carnage fut fort grand, et on eut beaucoup de peine à arrêter le soldat, de manière que des seize bataillons qui y étoient il ne se sauva pas quatre cents hommes, tout le reste ayant été tué, noyé ou pris. »

(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. VII, p. 71.)

La résistance fut grande de la part des ennemis; les troupes françaises, repoussées, revinrent plusieurs fois à la charge. Villars, qui savait combien il importait de gagner une bataille où toutes les forces de la France étaient compromises, n'hésita pas dans un moment de danger à charger à la tête de ses bataillons; suivi du régiment de Navarre, il entra dans la redoute. Cette action hardie détermina la victoire.











GALERIES

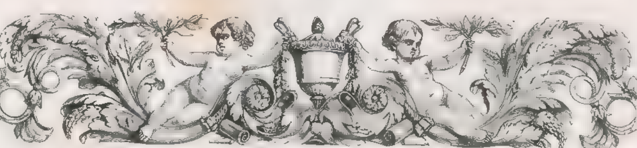
HISTORIQUES

DE VERSAILLES



SÉRIE IV.

SECTION UNIQUE.





PIERRE-LE-GRAND ET LE RÉGENT

A LA REVUE DE LA MAISON MILITAIRE DU ROI,

16 JUIN 1717.

Peint par LESTANG en 1837.

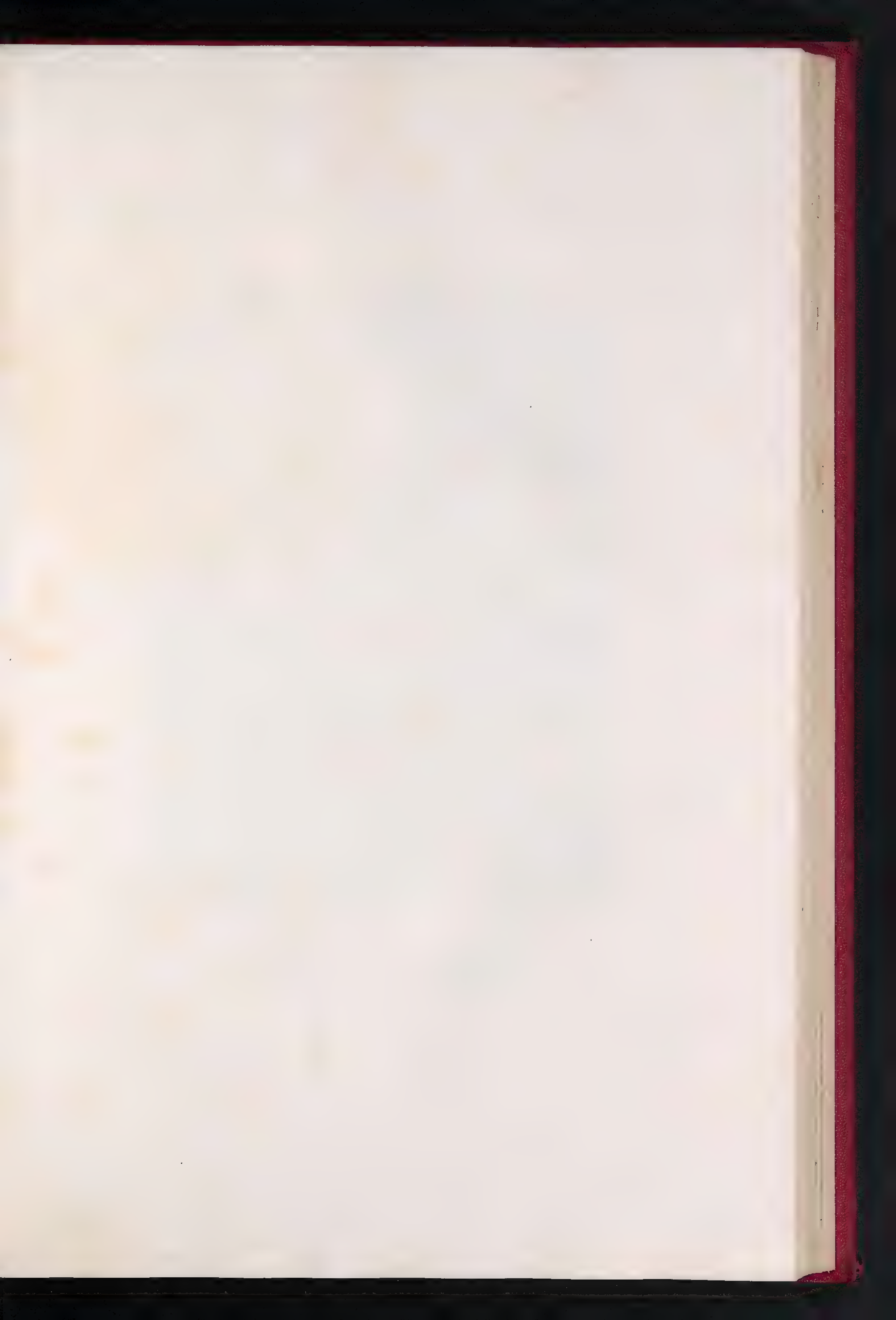
Dessiné par RAYNAUD, gravé par LAISNÉ.

Le mercredi 16 juin le Czar fut à cheval à la revue des deux régiments des gardes, des gens d'armes, des chevau-légers et mousquetaires; il n'y avait que M. le duc d'Orléans. Le Czar était suivi du Prince Kourakin, qui l'accompagna partout dans son voyage en France, et du maréchal de Tessé.



Ornement tiré du salon de la Guerre, dessiné par RAYNAUD, gravé par LESESTRE.





CAMP DE L'ARMÉE FRANÇAISE

ENTRE SAINT-SÉBASTIEN ET FONTARABIE,

JUIN 1719.

QUARTIER DU PRINCE DE CONTI.

Tableau du temps par MARTIN, gravé par PETIT.



Philippe V en montant sur le trône d'Espagne avait renoncé à tous ses droits à la couronne de France; cependant, depuis la mort de Louis XIV, le cabinet espagnol ne cessait d'agiter la France de ses intrigues. Une révolte avait éclaté en Bretagne, et tout avait prouvé qu'elle était l'œuvre du cardinal Albéroni. On découvrit peu de temps après la conspiration ourdie à Paris par le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, dont le but était de faire passer la régence des mains du duc d'Orléans dans celles de Philippe V. Il importait d'assurer le repos de la France et celui de l'Europe contre la politique turbulente d'Albéroni. Son renvoi fut demandé, et, sur le refus du roi d'Espagne, la France, unie à l'Empereur, au roi d'Angleterre et aux États-Généraux de Hollande par le traité de la quadruple alliance, déclara la guerre à Philippe V.

Le maréchal de Berwick reçut le commandement de l'armée française avec l'ordre d'entrer immédiatement en Espagne; le 27 mai il était devant Fontarabie, dont il entreprit le siége.

Le prince de Conti se rendit à l'armée du maréchal de Berwick, et l'accompagna pendant toute la campagne.

« L'armée d'Espagne étoit vers Tafalla, à trois lieues de Fontarabie. Coigny, par ordre du duc de Berwick, visitoit cependant, avec un léger détachement, les gorges et les passages de toute la chaîne des Pyrénées pour les bien reconnoître. Fontarabie capitula le 16 juin. Tresnel, gendre de Le Blanc, en apporta la nouvelle. Le duc de Berwick fit aussitôt après le siége de Saint-Sébastien. Il y eut quelque désertion dans ses troupes, mais pas d'aucun officier. L'armée d'Espagne n'étoit pas en état de se commettre avec celle du maréchal de Berwick; Saint-Sébastien capitula le 1er août. Bulkley, frère de la maréchale de Berwick, en apporta la nouvelle. Quinze jours après, M. de Soubise apporta celle du château, et qu'on avoit brûlé, dans un petit port près de Bilbao, nommé Santona, trois gros vaisseaux espagnols qui étoient sur le chantier, près à être lancés à la mer. »

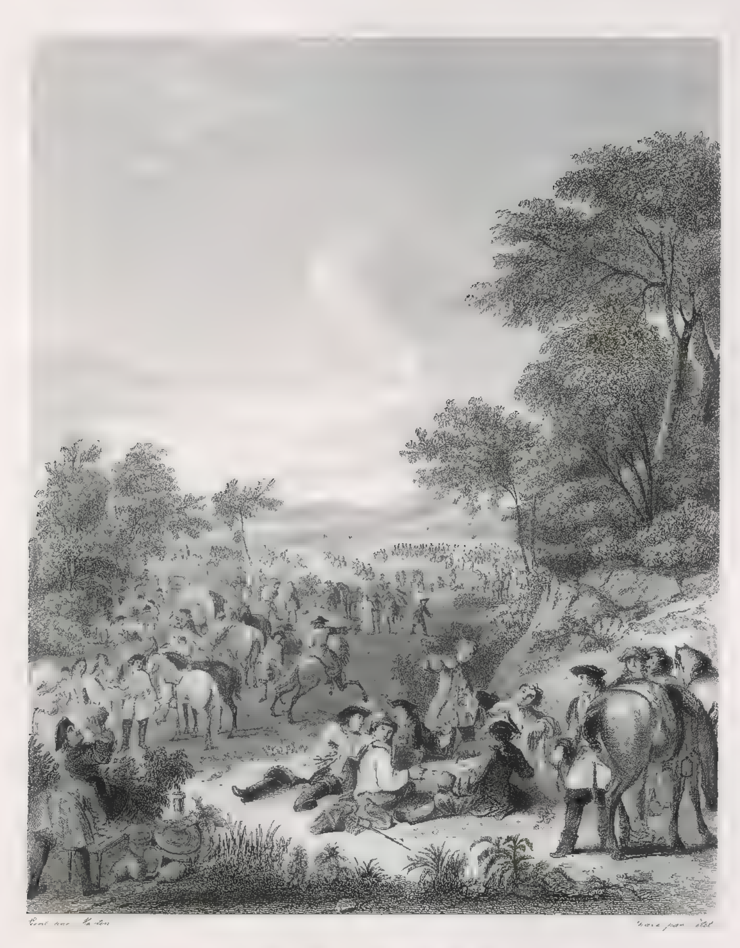
(*Mémoires de Saint-Simon*, t. XVII, p. 371.)

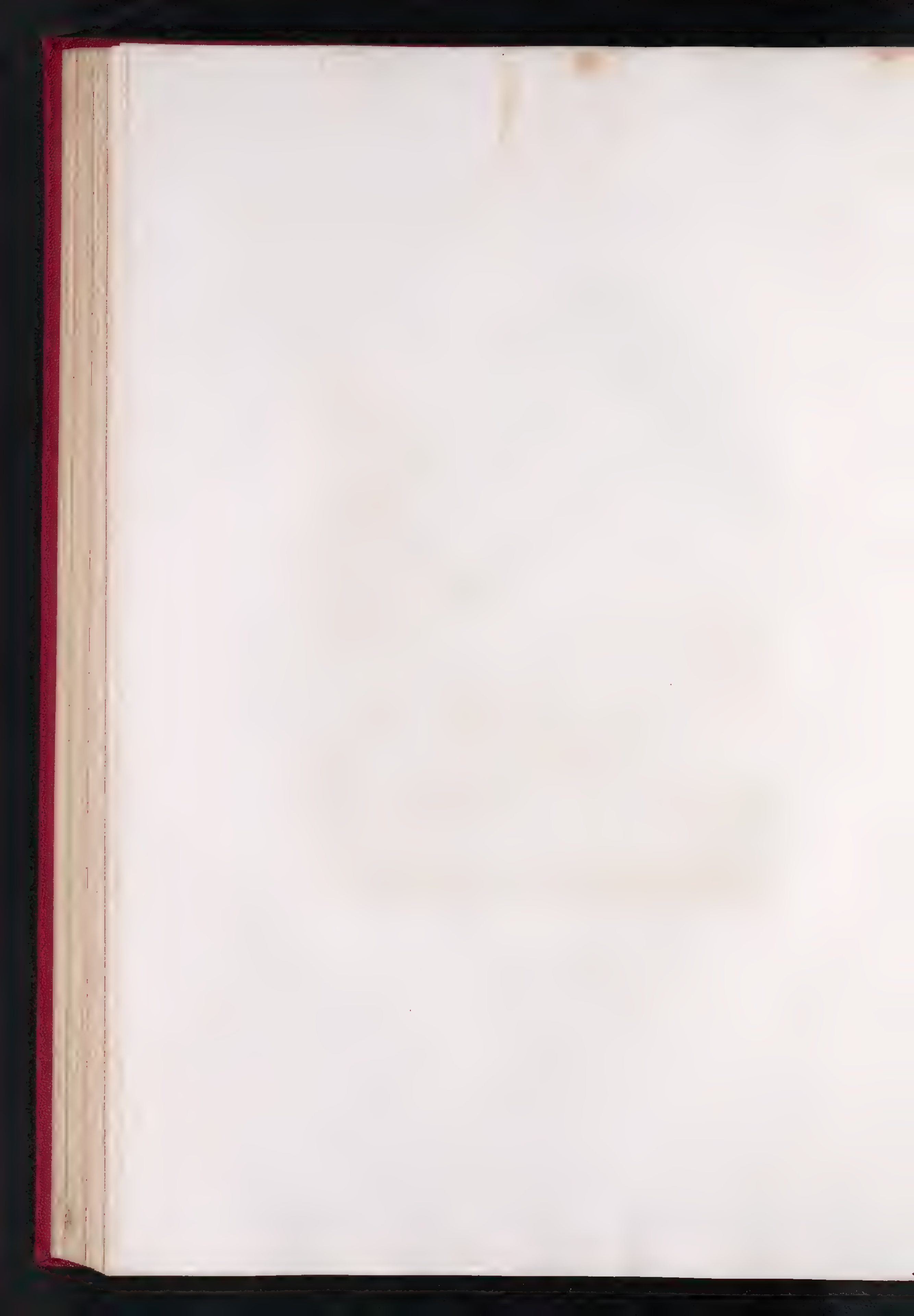
Le maréchal de Berwick se porta ensuite en Catalogne. La flotte espagnole fut défaite par celle de l'Angleterre près de Messine, et Philippe V consentit enfin à la paix, aux conditions qui lui avaient été dictées par le régent. Albéroni quitta le ministère et l'Espagne. La Sicile fut cédée à l'Empereur, et la Sardaigne donnée en échange au duc de Savoie.

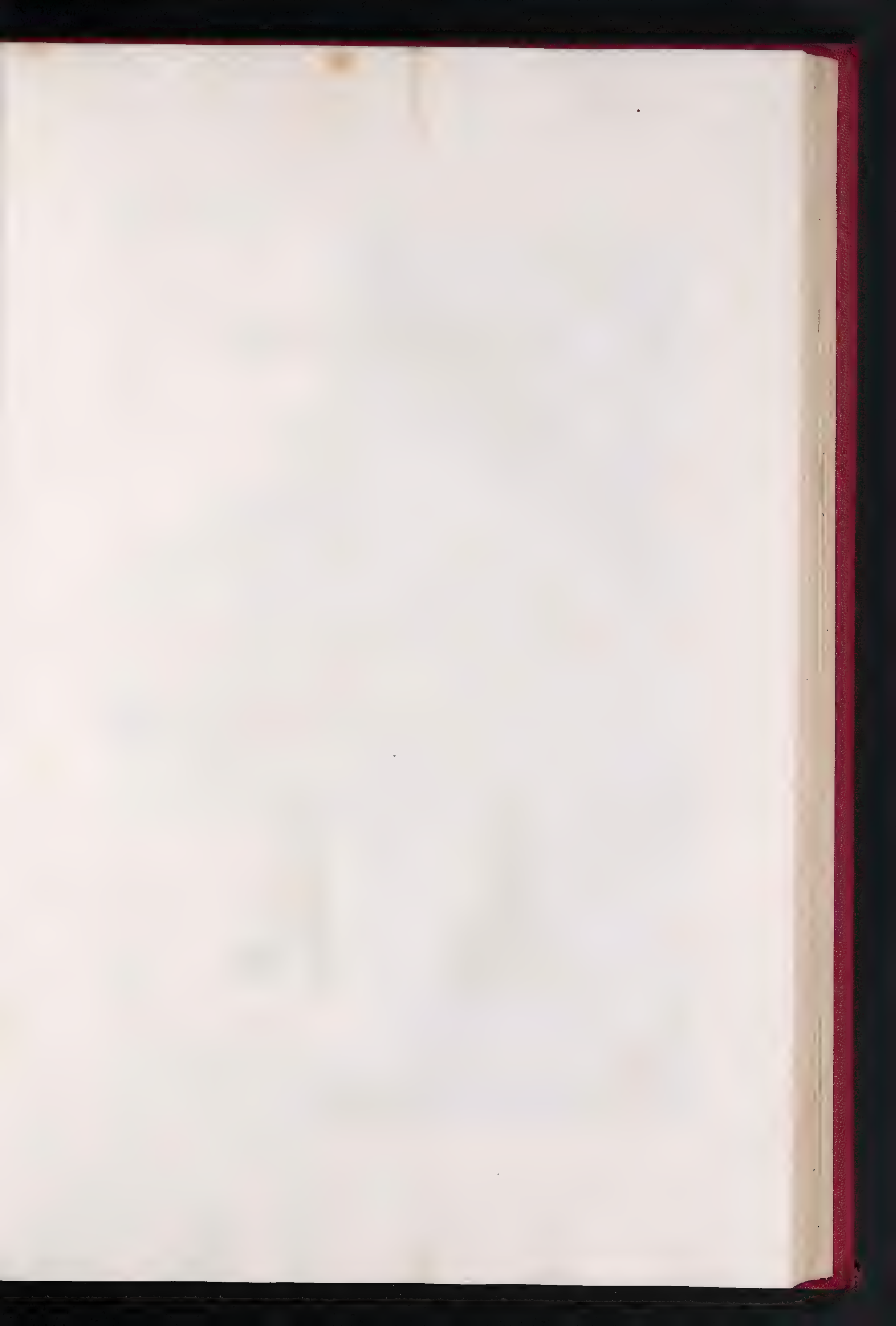
Le mariage de Louis XV avec l'infante d'Espagne, fille de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, sa seconde femme, fut une des conventions de ce traité. L'infante était alors âgée de six ans; elle devait être conduite en France pour y achever son éducation.

On convint également du mariage de mademoiselle de Montpensier, Louise-Elisabeth d'Orléans, fille du régent, avec Louis, prince des Asturies, fils aîné du roi d'Espagne et héritier du trône. Ce dernier mariage eut lieu dans la ville de Lerma, le 20 janvier 1722.

Ornement dessiné par RAYNAUD.









SACRE DE LOUIS XV A REIMS.

CAVALCADE DU ROI.

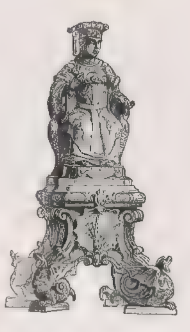
Octobre 1722.

Peint par Martin le jeune, gravé par Beyer.

Un des jours qui suivirent le sacre, Louis XV monta à cheval pour la grande cavalcade, accompagné du Régent, des grands-officiers de sa maison, des maréchaux de France et des officiers du Saint-Esprit.

Le Roi était parti dans l'ordre suivant de l'archevêché : Les hautbois, tambours et trompette en tête; marchait ensuite le comte de Monsoreau, grand-prévôt de l'hôtel. La marche était fermée par les gardes-du-corps, précédés de leurs officiers, parmi lesquels étaient de La Billarderie, lieutenant; de Fauvel, enseigne, et de La Grange, exempt, qui avaient été nommés pour assister à la cérémonie du sacre.

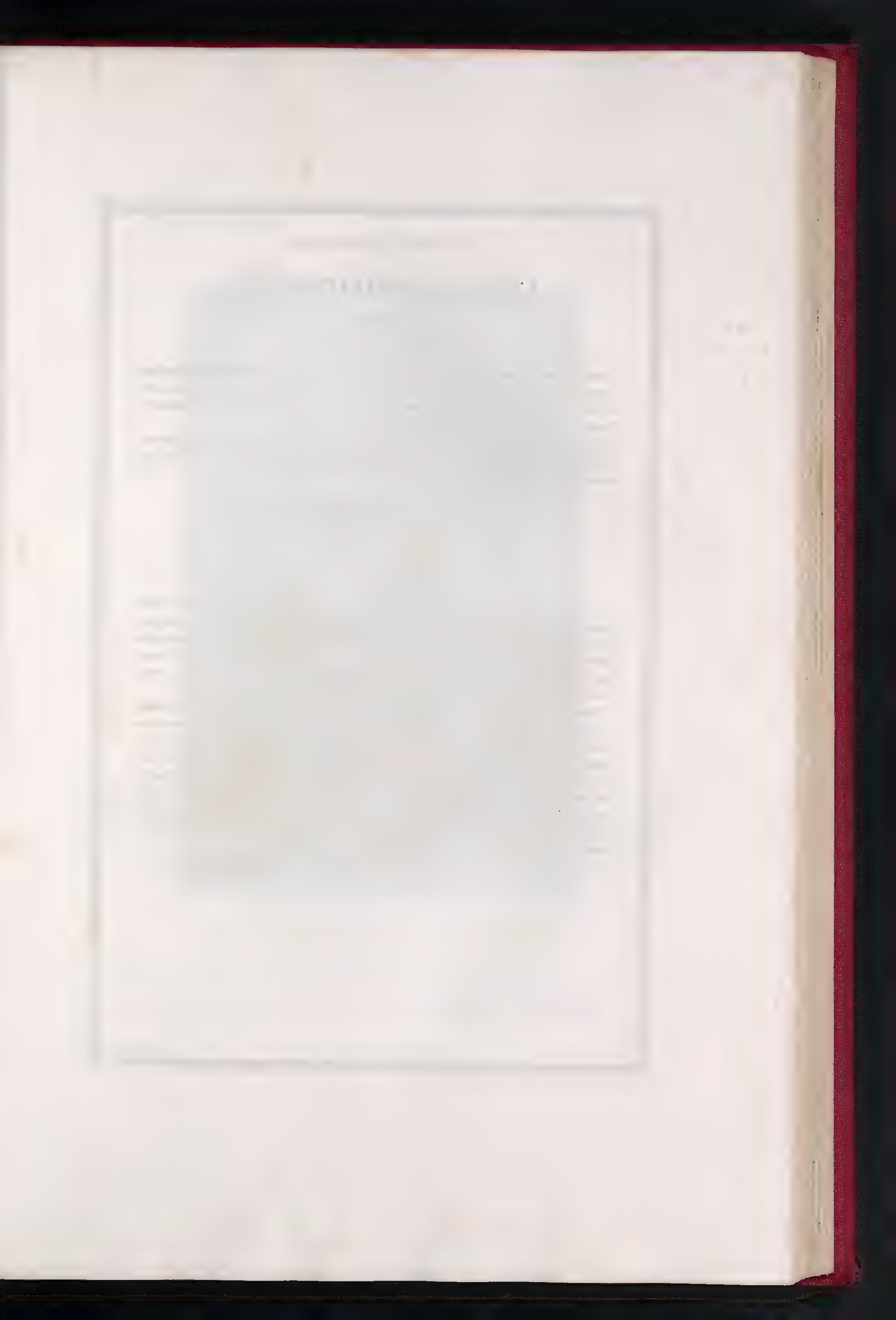
Le cortége se rendit d'abord à Saint-Marcou et ensuite à Saint-Remy, où le Roi mit pied à terre. Étant entré dans le parc de l'abbé, il toucha, suivant l'usage immémorial, les écrouelles, remonta ensuite à cheval, et se dirigea vers la plaine de Saint-Remy, où, après avoir passé la revue de sa maison militaire, il revint à l'archevêché dans le même ordre qui avait été suivi pour le départ.











PRISE DE PHILIPSBOURG

(28 JUILLET 1734)

Peint par M. Auguste COUDER en 1838.

Après la mort du maréchal de Berwick, le siége de Philipsbourg ne fut pas moins continué par le marquis d'Asfeld et le duc de Noailles; et, après six semaines de tranchée ouverte, malgré les obstacles qu'opposaient des pluies continuelles, l'inondation des tranchées et la présence de l'armée impériale, les assiégés capitulèrent et rendirent la ville.

Vainement le prince Eugène marcha-t-il au secours des assiégés, avec les renforts que lui avait amenés le roi de Prusse, accompagné de son fils, depuis le grand Frédéric; les retranchements français étaient trop redoutables pour qu'il osât les assaillir.

PRISE DE PRAGUE

(NOVEMBRE 1741)

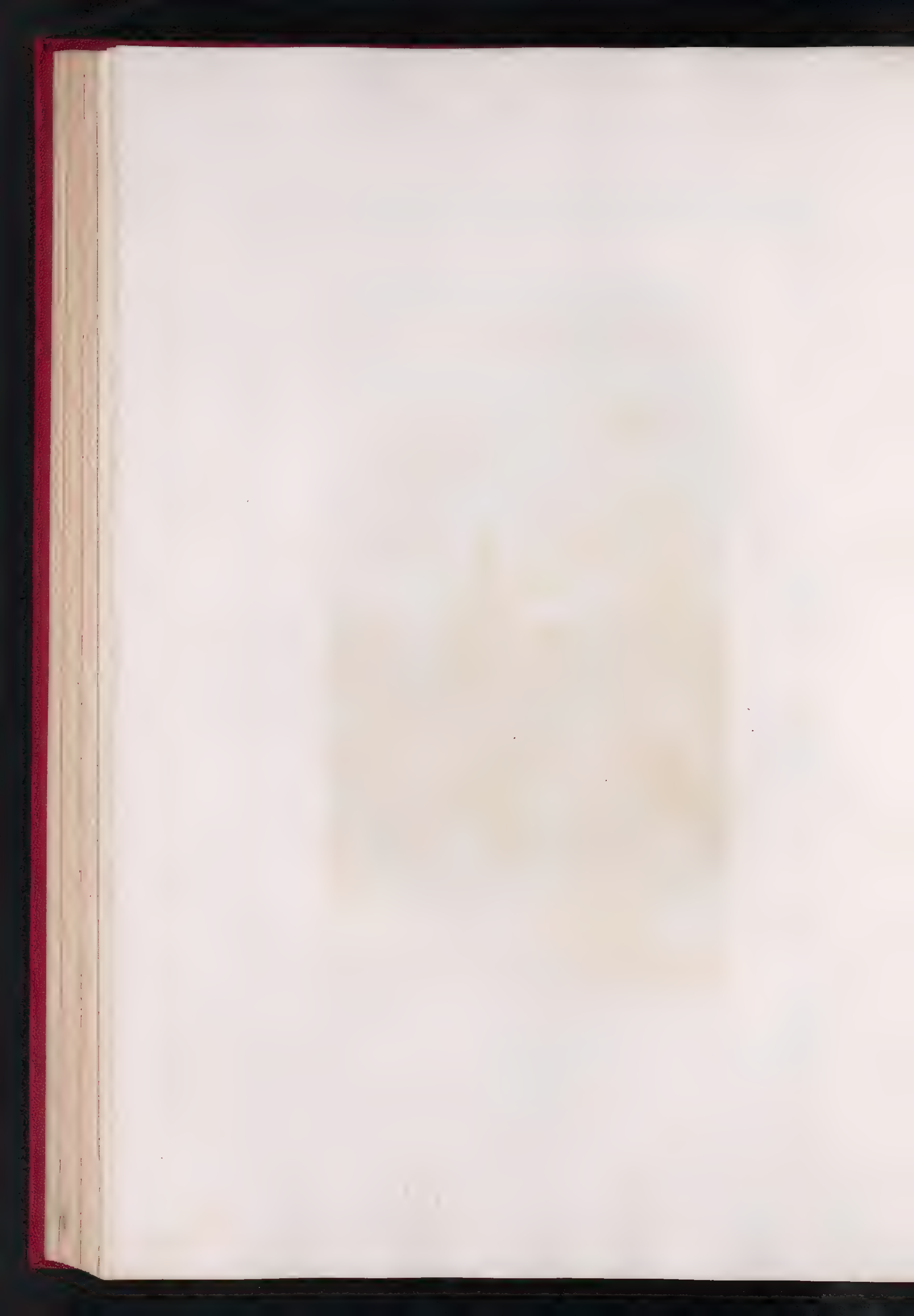
Peint par M. Auguste COUDER en 1838.

« Il fallait, dit l'auteur des Campagnes de Louis XV, prendre Prague en peu de jours. La saison était avancée, et l'armée manquait de vivres. Cette grande ville, quoique mal fortifiée, pouvait soutenir les premières attaques. Le général Ogilvi, Irlandais de naissance, qui commandait dans la place, avait trois mille hommes de garnison, et le grand-duc marchait à son secours avec une armée de trente mille hommes. Il était déjà arrivé à cinq lieues de Prague, le 25 novembre 1741; mais, la nuit même, les Français et les Saxons donnèrent l'assaut.

« Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artillerie, qui attira toute la garnison de leur côté. Pendant que tous les esprits se portaient de ce côté-là, le comte de Saxe fit préparer en silence une seule échelle vers les remparts de la ville neuve, à un endroit très éloigné de l'attaque. M. de Chevert, alors lieutenant-colonel du régiment de Beauce, monte le premier; le fils aîné du maréchal de Broglie le suit : on arrive au rempart, où l'on ne trouve qu'une sentinelle; on monte en foule, et l'on se rend maître de la ville. Toute la garnison met bas les armes; Ogilvi se rend prisonnier de guerre avec ses trois mille hommes. Le comte de Saxe préserva la ville du pillage; et ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les conquérants et le peuple conquis demeurèrent confondus sans qu'il y eût une goutte de sang de répandue. »

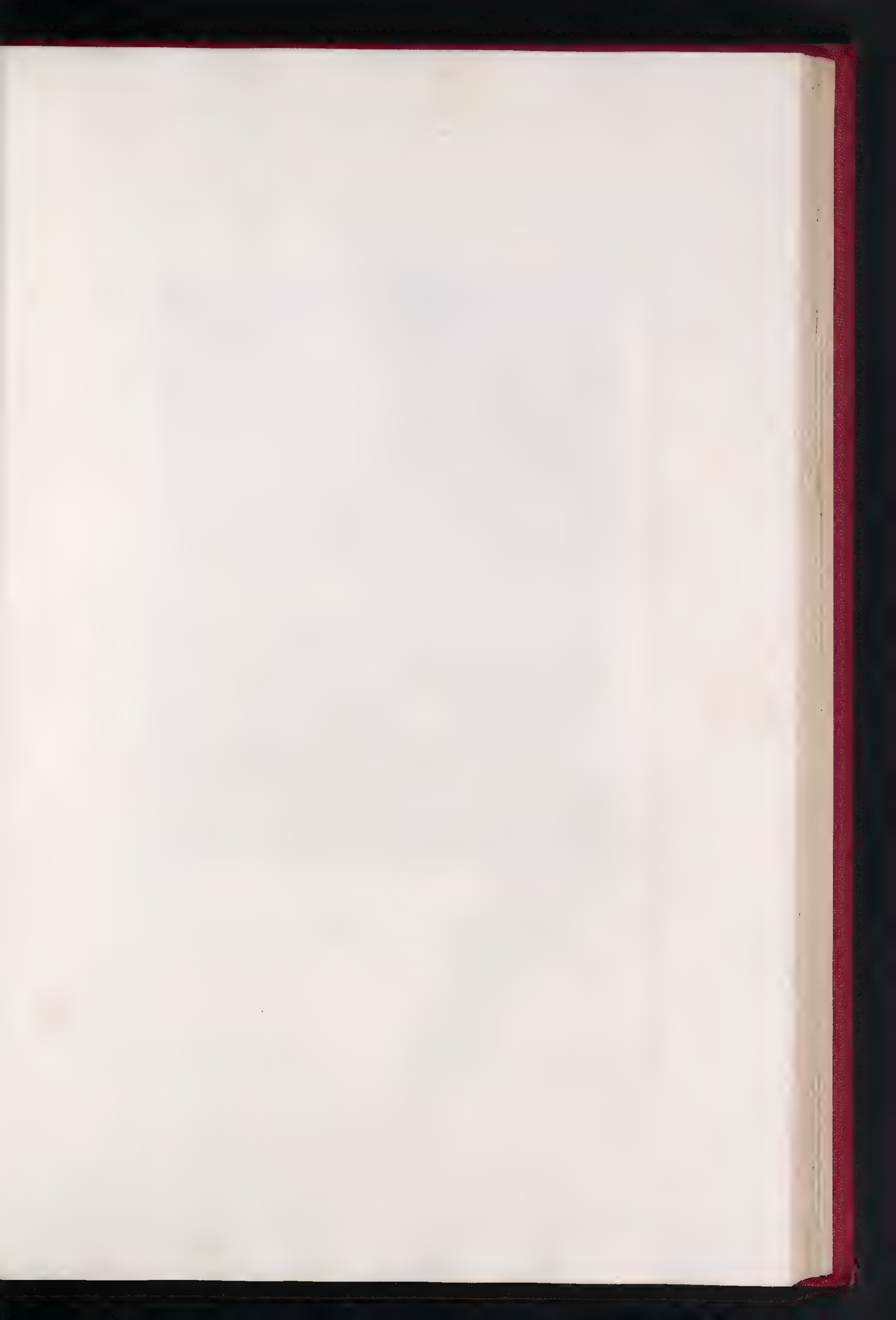
(*Campagnes de Louis XV*, par Poncelin de La Roche-Tilhac, p. 25.)











PRISE DE MENIN,

4 JUIN 1744.



Tableau du temps par Lenfant.

Le cardinal de Fleury étant mort dans sa quatre-vingt-deuxième année, en 1743, au commencement de l'année, le Roi, dit l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, alors âgé de trente-trois ans, prit en mains les rênes de l'Etat et se mit à la tête de ses armées.

« Louis XV s'était abstenu jusqu'alors d'agir contre les cours de Vienne et de Londres. Ce n'est pas qu'il n'eût des raisons bien légitimes de s'en plaindre; mais sa modération et son amour pour la paix avaient prévalu. Ce prince, n'ayant pris les armes que pour soutenir ses alliés, ne voulait aucun dédommagement des frais immenses qu'il lui en avait coûté.

« Sa Majesté, voyant les négociations sans succès et étant insultée tous les jours dans ses sujets par ceux du Roi d'Angleterre, se détermina enfin à déclarer la guerre à ce prince le 30 mars et à la Reine de Hongrie le 26 avril. »

(*Hist. du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 1.)

Quatre armées furent aussitôt mises sur pied. Le Roi, à la tête de quatre-vingt mille hommes, se dirigea sur la Flandre; le maréchal de Coigny marcha sur le Rhin avec cinquante mille hommes et le duc d'Harcourt sur la Meuse avec dix mille hommes. Le prince de Conti commanda l'armée de Piémont, qui s'élevait à vingt mille hommes.

Le comte de Saxe, nouvellement nommé maréchal de France, était destiné à servir en Flandre sous le Roi; il arriva à Valenciennes le 20 avril, et s'empara aussitôt de Courtray, dont il fit son quartier-général.

Louis XV avait quitté Versailles le 3 mai; il passa la revue de l'armée le 15 mai dans la plaine de Cysoing, près de Lille, accompagné du ministre de la guerre, le comte d'Argenson.

« Le Roi quitta Lille le 22 à midi pour se porter sur Menin, où il arriva le 23. On ouvrit la tranchée en sa présence le 28 à dix heures du soir, du côté de la porte d'Ypres; Sa Majesté ne se retira qu'à deux heures du matin.

« Le comte de Clermont, prince, chargé d'une seconde attaque à la rive droite de la Lys, ouvrit la tranchée la même nuit devant l'ouvrage à corne de la porte de Lille.

« Le maréchal de Saxe alla le 28 reconnaître le pays jusqu'auprès d'Oudenarde; il revint par Deynse et le long de la Lys. Ce fut alors qu'il commença à se servir avantageusement des parties d'infanterie.

« Le Roi, étant allé le 31 visiter la tranchée devant l'ouvrage à corne, en ordonna l'attaque pour la nuit suivante. On le fit reconnaître par un lieutenant et six grenadiers qui le trouvèrent abandonné.

« Le chemin couvert de Menin étant pris, le baron d'Echten, commandant la place, demanda le 4 juin à capituler; il obtint les honneurs de la guerre. »

(*Hist. du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II.)

Ornement tiré du bosquet des Dômes, dessiné par Bourguignon, gravé par Budzilowicz.

N° 365.

(Série IV, Section unique.)





PRISE DE FURNES,

11 JUILLET 1744

Peint par RAVERAT.



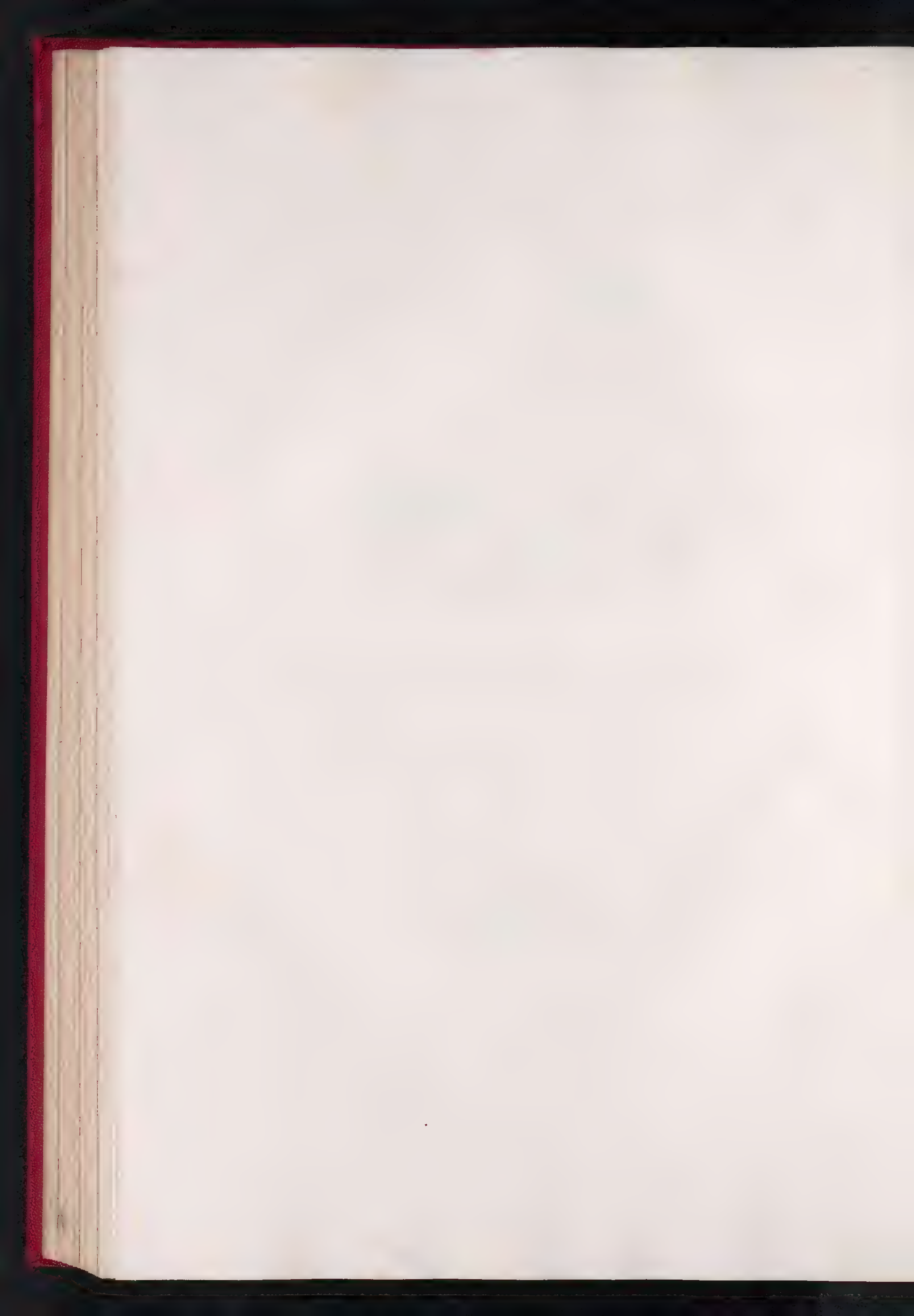
Dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL.

« Le prince Charles et les Autrichiens avaient repassé le Rhin; le maréchal de Coigny les poursuivit, s'arrêta à Veissembourg qu'il emporta sans avoir employé le canon; l'épée et les baïonnettes des officiers et soldats avaient suffi. Trois mille Autrichiens y périrent, six cents furent faits prisonniers; c'était le 15 juillet 1744.

« Tandis que les Français entraient dans la ville d'Ypres, le duc de Boufflers prenait la Knoque et le Roi quitta l'armée pour visiter les places de la frontière. Pendant ce temps le prince de Clermont faisait le siége de Furnes qui, le 11 juillet, demanda à capituler après cinq jours de tranchée ouverte. »

(*Campagnes de Louis XV*, Paris, 1788.)









BATAILLE DE CONI

30 Septembre 1744

Peint par Serrur, gravé par L. Massard.

Les hostilités avaient commencé du côté de l'Italie, le 22 février 1744, et les flottes réunies de France et d'Espagne avaient été attaquées dans la Méditerranée par l'escadre anglaise commandée par l'amiral Matthews.

L'issue du combat était restée indécise. Cependant le prince de Conti ayant rejoint l'infant don Philippe, les armées combinées de France et d'Espagne passèrent le Var; elles s'emparèrent de Villefranche et de Montalban, et forcèrent ensuite le passage de la Stura. On s'empara du château Dauphin et du fort Demont. On assura ainsi la libre communication de l'armée d'Italie avec le Dauphiné et la Provence.

Le prince de Conti écrivait à Louis XV, après la prise du château Dauphin : « C'est une des plus brillantes et des plus vives actions qui se soient passées. Les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade de Poitou, ayant M. d'Agénois à sa tête, s'est couverte de gloire.

« La bravoure et la présence d'esprit de M. de Chevert ont principalement décidé l'avantage. Je vous recommande M. de Solémi et le chevalier de Modène. Lacarte a été tué. Votre Majesté, qui connaît le prix de l'amitié, sent combien j'en suis touché. » (*Campagnes de Louis XV*, 1778, p. 35.)

Les armées réunies se portèrent ensuite ensemble sur Coni, dont le siége fut aussitôt commencé.

Cette ville, située au confluent de la rivière de Gesse avec la Stura, à quatorze lieues de Turin, est une des places fortes de l'Italie. La tranchée était à peine ouverte que le roi de Sardaigne se présenta pour en faire lever le siége, et livra bataille le 30 septembre. On se canonna d'abord, pendant quelque temps, et vers une heure après midi les grenadiers du roi de Sardaigne s'étant portés sur la porte de la Madona del Ulmo, l'attaque fut vive et sanglante.

« Les Français et les Espagnols combattirent en cette occasion comme des alliés qui se secourent, et comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes et le champ de bataille. Les Espagnols ne perdirent que neuf cents hommes, et les Français eurent onze cents hommes tués ou blessés. Le prince de Conti, qui était général et soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups et eut deux chevaux tués sous lui. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 36.)

La prise de Coni fut le résultat de la bataille.

ENTRÉE DU ROI A STRASBOURG

5 octobre 1744

Peint par Serrur, gravé par Nargeot.

Après la prise de Furnes, le maréchal de Noailles reçut l'ordre de se diriger sur l'Allemagne pour opérer sa jonction avec le maréchal de Coigny. Le roi suivait le mouvement de l'armée. Arrivé à Metz le 8 août, il tomba malade, et le 14, lorsqu'on désespérait de ses jours, il se faisait encore rendre compte de la situation de ses armées. C'est alors, rapporte Voltaire (*Siècle de Louis XV*,

p. 105), qu'il dit au comte d'Argenson, ministre de la guerre : *Écrivez au maréchal de Noailles que, pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagna une bataille.* »

Le maréchal de Noailles répondit par des succès : étant arrivé à Suffelheim, il fit sa jonction avec le maréchal de Coigny, força les retranchements de l'ennemi et obligea les Impériaux à repasser le Rhin.

Le roi, étant rétabli, quitta Metz pour se rendre en Allemagne, en se dirigeant sur Strasbourg, où il arriva le 5 octobre.

« Sur les quatre heures après midi son carrosse parut environné de ses officiers et de ses gardes. Aussitôt l'air retentit du bruit des instruments et des acclamations redoublées de : *Vive le roi!* Les cavaliers mirent le sabre à la main. M. le prêteur royal salua le roi à son poste. Les autres officiers eurent le même honneur.

« Sa Majesté étant arrivée au pied du glacis reçut les trois clefs de vermeil, qui lui furent présentées dans un bassin de même métal par M. le baron de Trélans, lieutenant de roi de la ville. En même temps le corps du magistrat se présenta devant le roi et eut l'honneur de complimenter Sa Majesté.

« Le roi entra ensuite dans la ville au bruit de toutes les cloches et de l'artillerie des remparts.

« A l'extrémité du faubourg de Saverne étoit placé un arc de triomphe de soixante pieds d'élévation.

« En dehors de cet arc de triomphe, sous lequel le roi passa, étoient placés les petits cent-suisses[1], qui se présentèrent devant Sa Majesté, et lui firent le salut avec une assurance également noble et modeste. De là le roi marcha vers l'église cathédrale au milieu d'une double haie des troupes de la garnison. Les rues, qui de ce côté-là sont droites et spacieuses, étoient sablées, jonchées de verdure, et tapissées, à droite et à gauche, des plus belles tapisseries, que les habitants de tout état avoient fournies à l'envie.

« Sa Majesté étant arrivée devant le principal portail de l'église cathédrale descendit du carrosse, et fut reçue par M. le cardinal de Rohan qui étoit à la tête de tout son clergé, avec M. le cardinal de Soubise, son coadjuteur, et M. l'évêque d'Uranople, son suffragant. Son Eminence fit au roi un très beau discours, après lequel Sa Majesté fut conduite jusqu'au pied du maître-autel, à un prie-Dieu couvert d'un tapis de soie et de velours, où M. le prince Camille de Rohan Guémené, fils de M. le prince de Montauban, et chanoine domiciliaire de cette cathédrale, présenta le carreau à Sa Majesté. Le roi, après avoir fait sa prière, se rendit à pied au palais épiscopal, où il avoit choisi son logement.

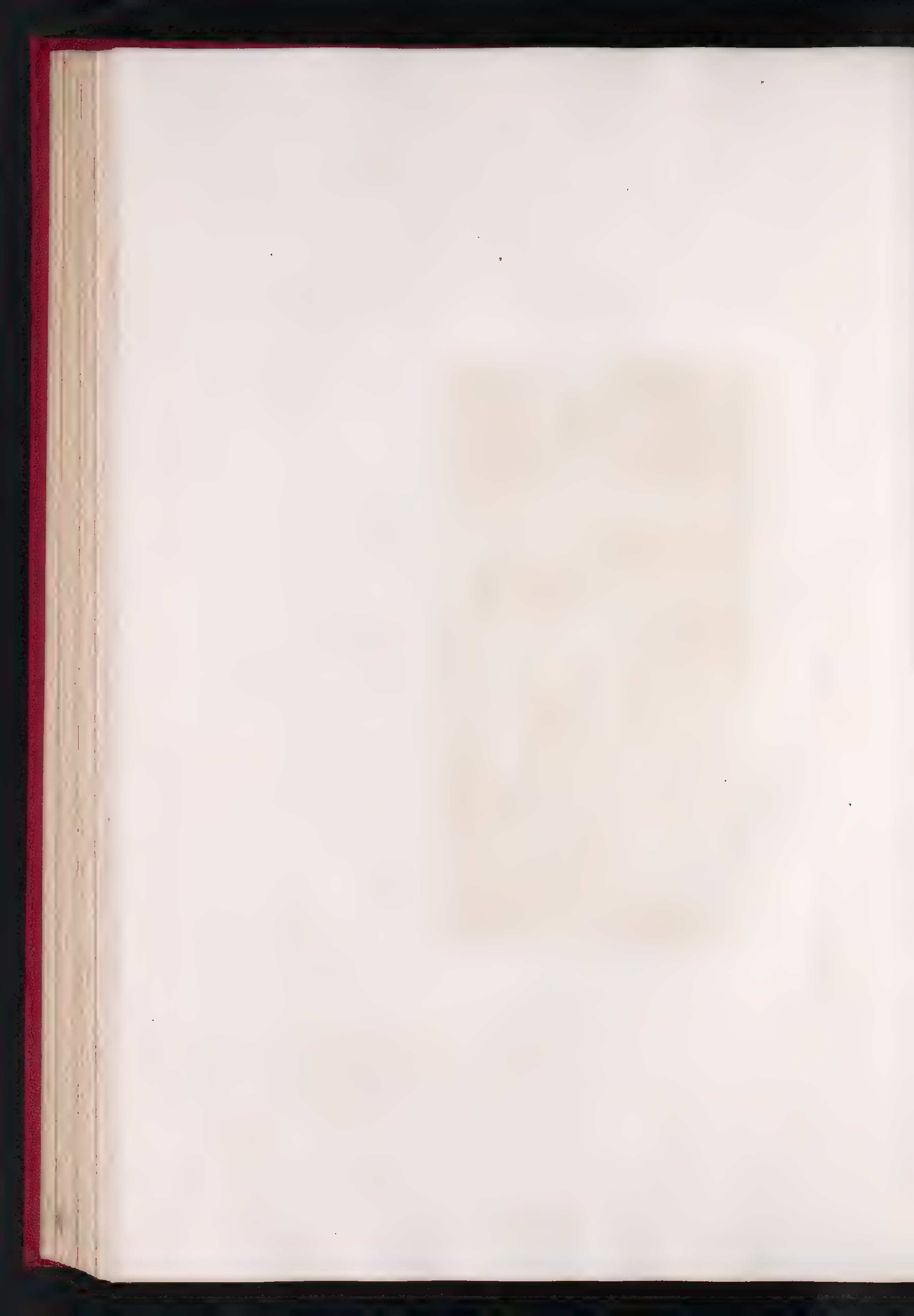
« Les petits cent-suisses se trouvèrent rangés en haie dans la cour : les troupes bourgeoises, qui fermoient le cortége, suivirent jusqu'à l'entrée, et passèrent en revue devant Sa Majesté qui se mit aux fenêtres pour les voir défiler. Tous les corps furent ensuite admis à complimenter Sa Majesté. »

Les fêtes qui suivirent l'arrivée du roi furent toutes de la plus grande magnificence.

« Le 10 octobre, le roi partit au son de toutes les cloches de la ville et au bruit de toute l'artillerie des remparts, laissant tous les cœurs pénétrés de la joie d'avoir vu et du regret de perdre sitôt ce *monarque bien aimé.* » (Extrait de l'ouvrage intitulé : *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg, pour l'arrivée et pendant le séjour de Sa Majesté en cette ville.*)

(1) « Les petits cent-suisses étoient composés de jeunes garçons de douze à quinze ans, habillés en cent-suisses d'un uniforme de camelot bleu, chargé, sur toutes les tailles, de rubans de soie rouges et blancs, avec la fraize, la hallebarde, le chapeau, le plumet et le reste de l'ajustement à la suisse. »







SIÉGE DE FRIBOURG.

11 OCTOBRE 1744

Peint par LENFANT, gravé par BERLIER.

Le maréchal de Coigny, ayant passé le Rhin, dirigea le duc d'Harcourt sur le vieux Brisach, tandis qu'il marchait avec le reste de ses troupes sur Fribourg.

Cette ville, alors capitale du Brisgaw, était célèbre, non seulement par la bataille livrée en 1645, et à laquelle elle avait donné son nom, mais encore par les siéges mémorables qu'elle avait soutenus. Prise en 1677 par le maréchal de Créqui, elle avait été de nouveau assiégée en 1713, par le maréchal de Villars, qui s'en était emparé après une grande résistance.

Le maréchal de Coigny, arrivé devant Fribourg, le 19 septembre 1744, fit investir la ville. Le roi, après avoir quitté Strasbourg, ne tarda pas à se rendre à l'armée, dont il prit le commandement.

Le siége de Fribourg fut long et pénible, surtout à cause de l'abondance des eaux du Treisan, qu'il fallait arrêter et détourner. Les assiégés, qui avaient reçu des secours, se défendirent avec courage et opiniâtreté ; ils tentèrent plusieurs sorties.

« Le maréchal de Coigny rendait compte au roi tous les jours du progrès des travaux, et en recevait les ordres. Les eaux devenues basses, on sut profiter habilement de cette heureuse circonstance : on fit passer de l'autre côté de la rivière des canons, des pierriers et des mortiers pour répondre et pour imposer à ceux des assiégés ; d'autres batteries furent établies contre les faces du bastion du roi, contre celle de la demi-lune et contre chaque flanc. »

(*Histoire des Conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 20.)

[*Notice historique des Peintures et des Sculptures de Versailles.*]



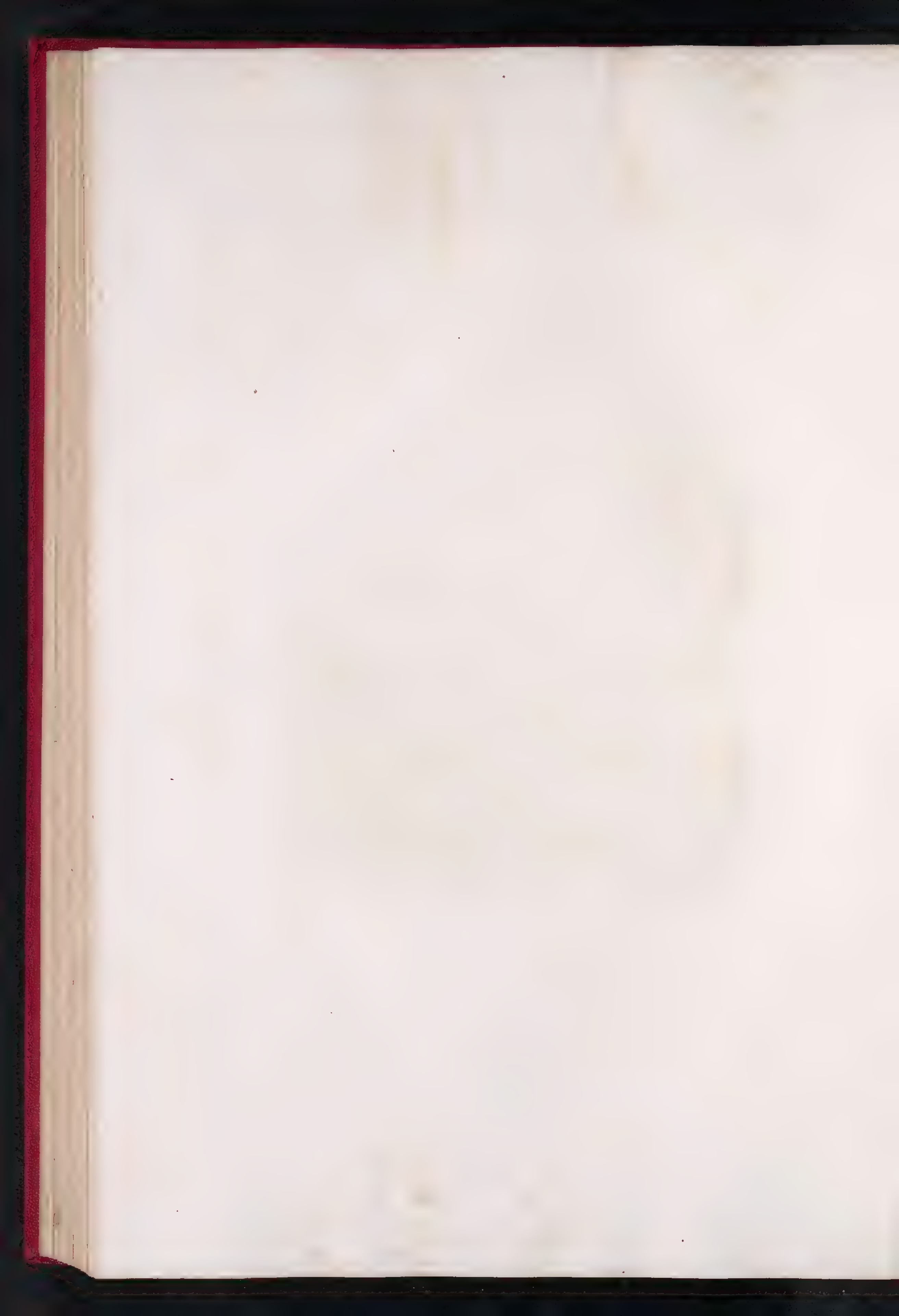
LOUIS-FRANÇOIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTI.

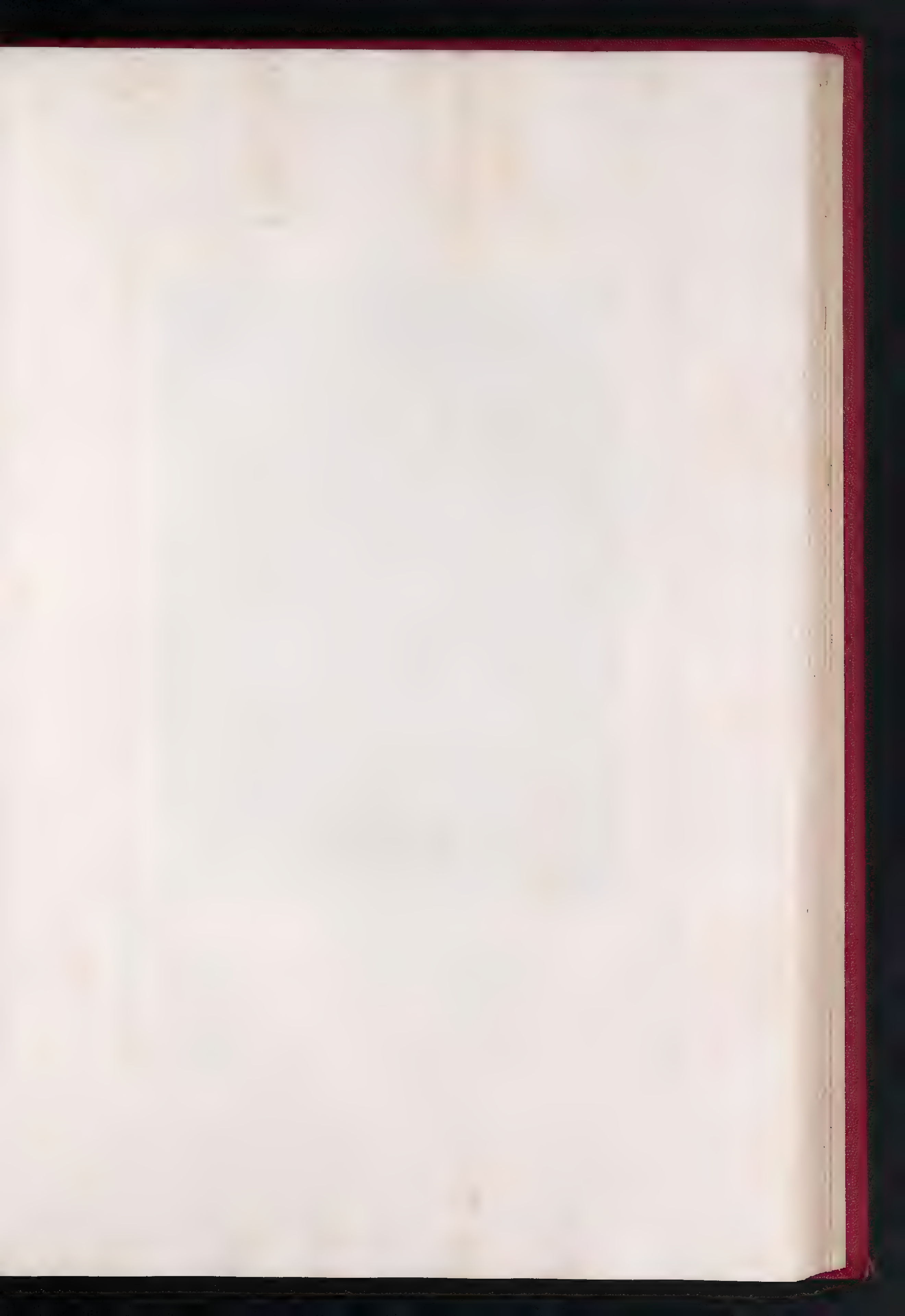
1776

Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE aîné et GUILLAUMOT.



Bombardement de Fribourg
Novembre 1744





SIÉGE DE FRIBOURG,

17 AU 18 OCTOBRE 1744.

ATTAQUE DE NUIT.

Peint par LEPAON en 1777, gravé par SAMUEL CHOLLET.

Déjà les travaux étaient arrivés à peu de distance du chemin couvert; on crut pouvoir l'attaquer. Une nuit obscure (du 17 au 18 octobre) favorisait ce projet; mais il survint une pluie si considérable qu'on ne put s'occuper, même le jour suivant, que de perfectionner les ouvrages.

« Le 29 octobre, le Roi, visitant les travaux pour reconnoître les ouvrages de la tranchée et le progrès des batteries qui battoient en brèche, s'aperçut que les descentes du fossé de la gauche étoient fort avancées, en sorte qu'il décida que celles de la droite qui avoient été abandonnées seroient reprises, et que le travail des mines qui avoit été dérangé seroit réparé. Les ordres du Roi ponctuellement exécutés, les batteries furent établies sur le chemin couvert. A peine eurent-elles commencé à battre en brèche, que le feu des ennemis redoubla et qu'ils démasquèrent une nouvelle batterie qui fit un feu continuel sur celle des François et sur leurs ouvrages. Les nouvelles forces des assiégés n'empêchèrent pas l'artillerie du chemin couvert de faire deux brèches au bastion du Roi, ni plusieurs compagnies de grenadiers d'y monter et de s'y loger. »

(*Histoire des Conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 20.)



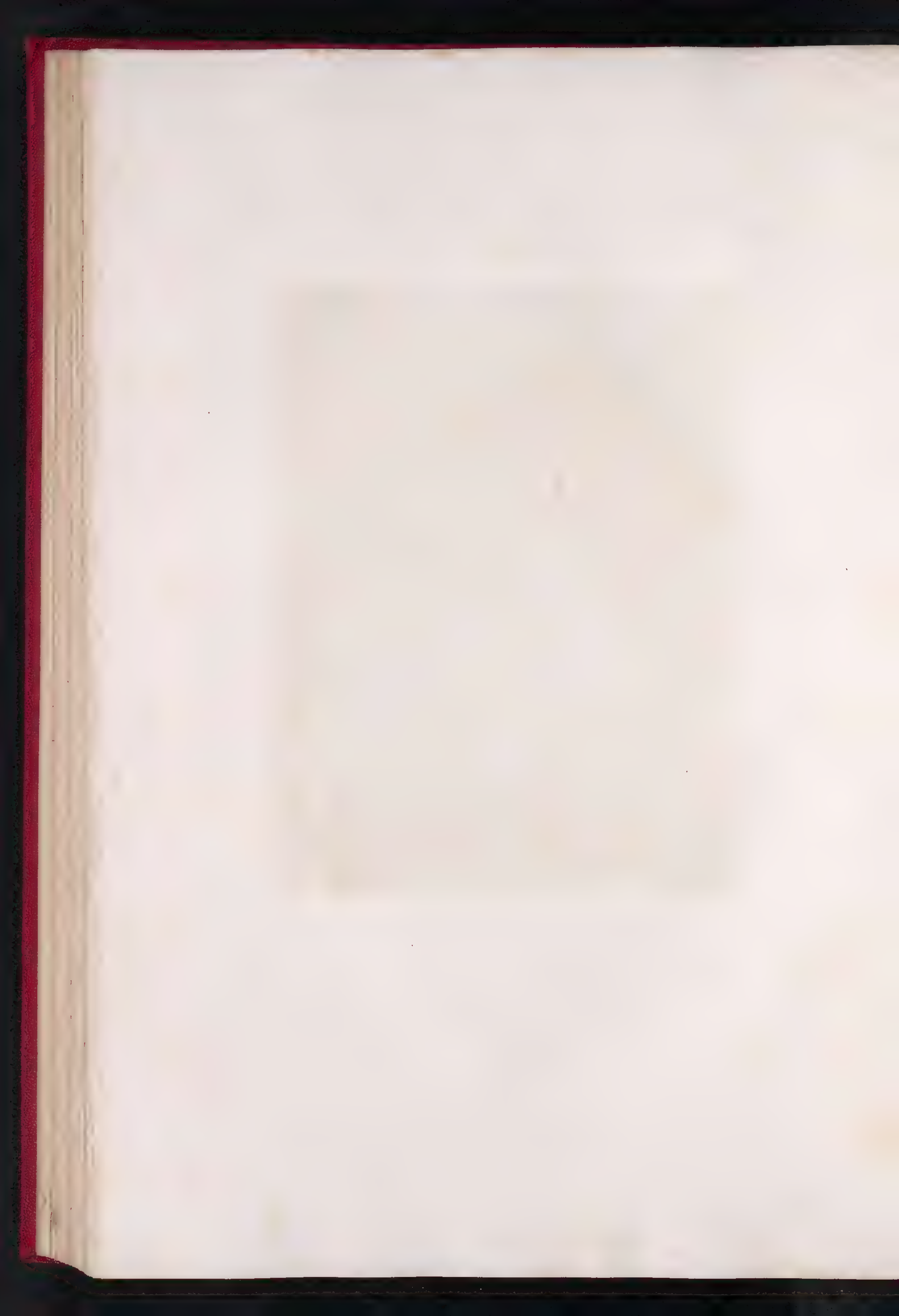
LOUIS-JEAN-MARIE DE BOURBON,

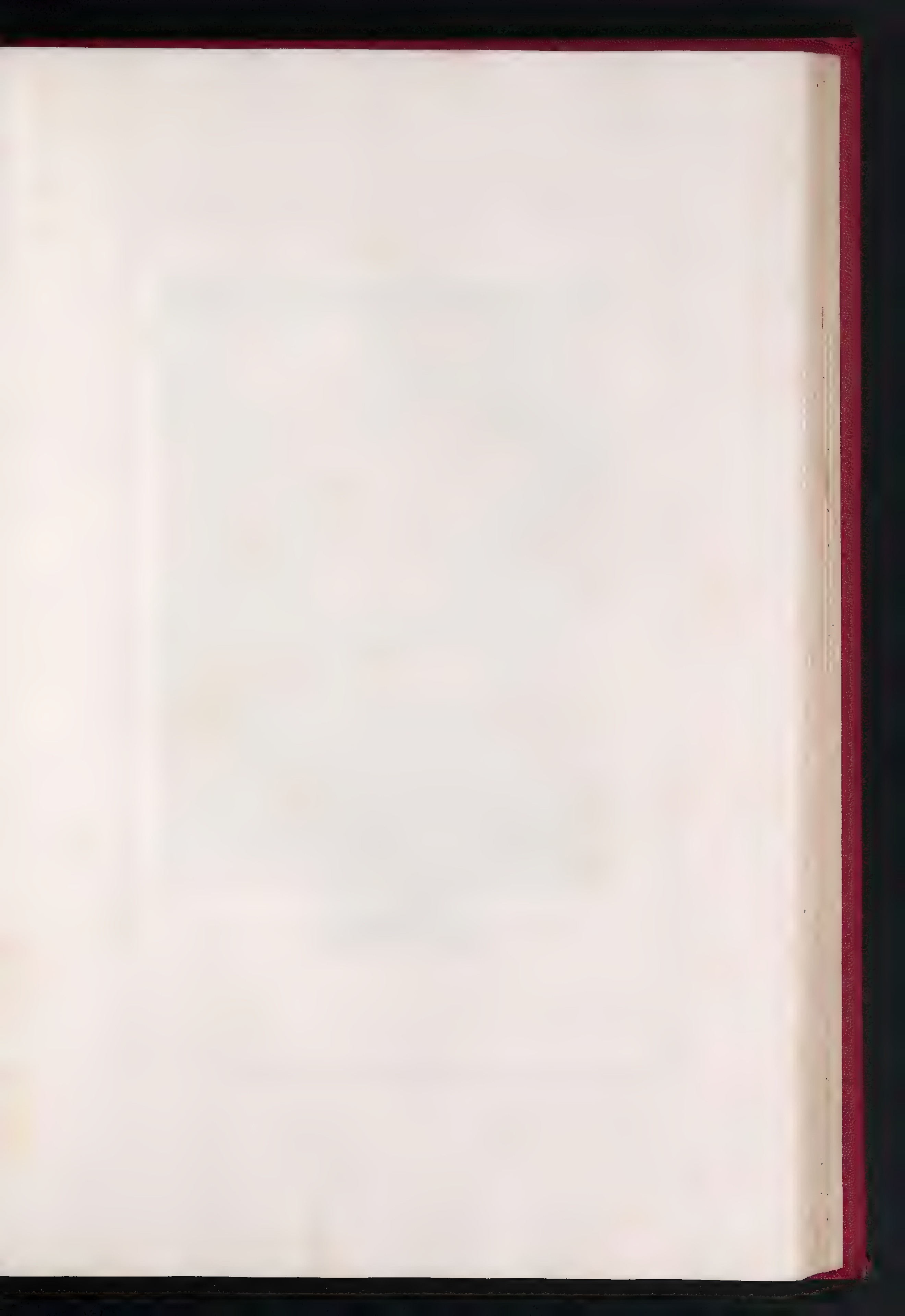
DUC DE PENTHIÈVRE,

AMIRAL DE FRANCE, ✠ 1793.

N° 1223. Portrait dessiné par MASSARD, gravé par BROWN et BRÉVAL. N° 373.







SIÉGE DE TOURNAI,

8 MAI 1745.

LE ROI VISITE LE CAMP DEVANT TOURNAI.

Peint par Louis Lepaon, gravé par Doherty.

« L'Empereur Charles VII mourut à Munich le 20 janvier 1745; la France n'ayant agi que pour les intérêts de ce prince, il y avait lieu de croire que les puissances belligérantes se prêteraient aux propositions de paix de Sa Majesté très chrétienne; elles furent sans effet, et ce monarque dut continuer la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant.

« Le Roi ayant déclaré qu'il irait en Flandre avec M. le Dauphin, le maréchal de Saxe fut nommé pour commander sous ses ordres. La campagne devait s'ouvrir par le siége de Tournay. Le chevalier d'Espagnac, aide-maréchal-général-des-logis de l'armée, avait été envoyé secrètement à Condé pour examiner l'emplacement des premiers camps que les troupes devaient prendre entre Maubeuge et la Haisne. Il devait aussi s'assurer des facilités pour la paille, le bois et les transports de vivres. M. Thomassin, capitaine d'ouvriers, avait été chargé de voir les endroits les plus commodes pour faire des ponts sur la Haisne.

« Le maréchal de Saxe, ayant reçu ses dernières instructions, se rendit à Valenciennes le 15 avril. Il s'occupa, en y arrivant, de l'exécution des ordres nécessaires pour l'ouverture de la campagne. »

(*Histoire du maréchal de Saxe*, par M. le baron d'Espagnac, t. II, p. 28 et 29.)

On devait entreprendre le siége de Tournai. Le maréchal de Saxe avait trompé l'ennemi sur le véritable but de ses dispositions, et Tournai était déjà investi sur les deux rives de l'Escaut, lorsque l'armée des alliés se dirigeait du côté de Mons et de Maubeuge qu'elle croyait menacés. Le duc de Cumberland s'empressa de se porter sur Tournai.

Le maréchal de Saxe, prévoyant qu'il pourrait être inquiété pendant le siége, avait fait protéger les travaux par une armée d'observation. « Son projet, dit le baron d'Espagnac (t. II, p. 29), était de combattre les alliés sans discontinuer le siége de Tournay. Il avait fait occuper le village de Fontenoy, jugeant ce poste de la dernière importance. »

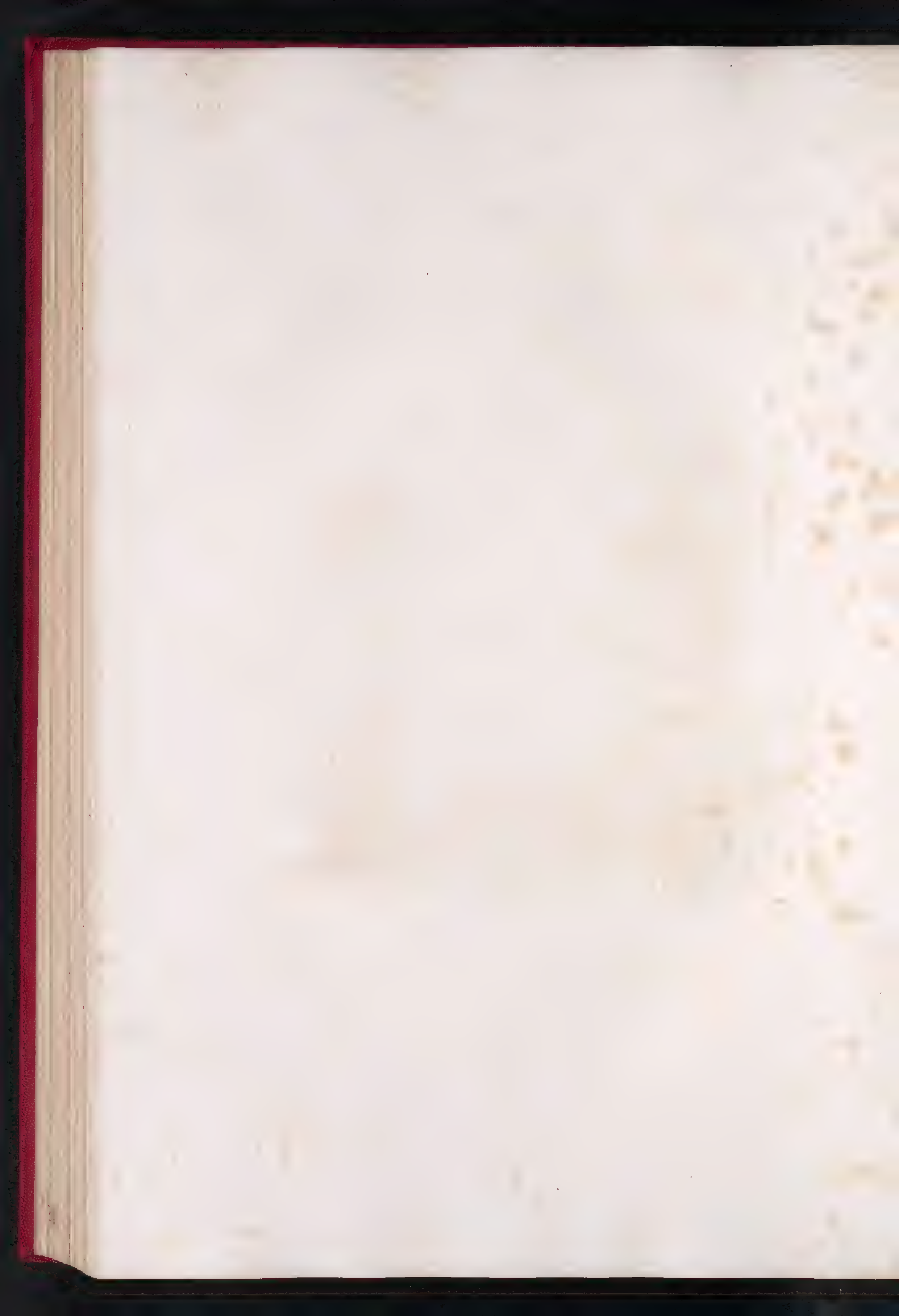
Sur la nouvelle de la marche de l'ennemi, le Roi avait quitté Versailles le 6 mai; le 8 il avait rejoint l'armée, et était au camp, où il se fit rendre compte du siége de Tournai.

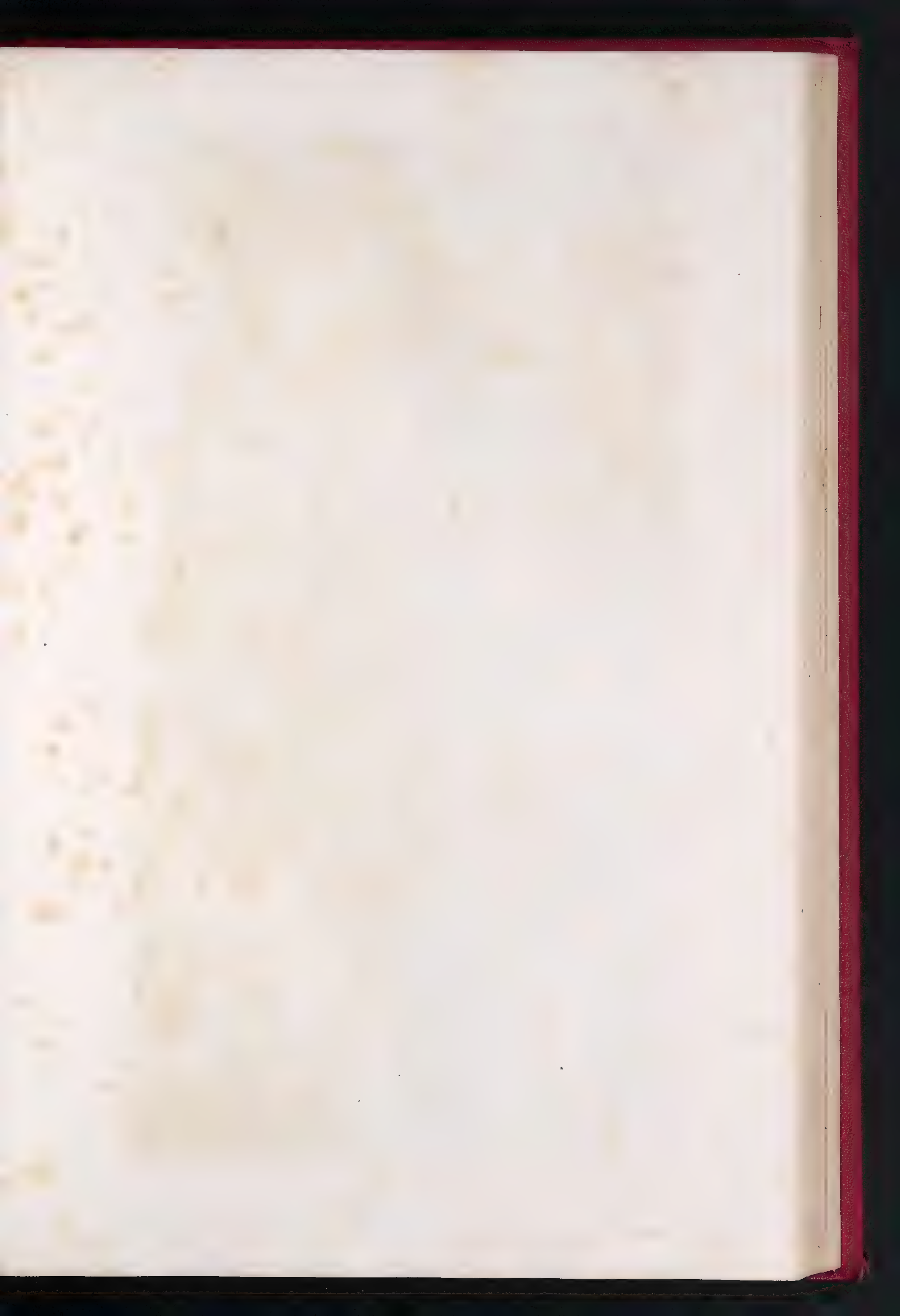


Ornement tiré du vestibule de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



Siége de Tournay

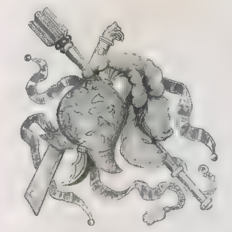






BATAILLE DE FONTENOY,

11 MAI 1745.



Peint par H. VERNET, gravé par BURDET.

« Le canon de l'ennemi commença à tirer avec une vivacité extrême un peu avant cinq heures du matin. Les deux armées se canonnèrent pendant plus de trois heures; enfin les alliés se déterminèrent à attaquer Fontenoy. Leur infanterie avança sur cinq colonnes; deux colonnes hollandaises tentèrent deux fois de rompre les troupes qui étaient entre Anthoin et Fontenoy; deux autres voulurent emporter Fontenoy. Les attaques furent vives. Une seconde attaque sur Fontenoy et sur la redoute de la gauche ne fut pas plus heureuse. Ils formèrent alors deux lignes d'infanterie fort épaisses et marchèrent en très bon ordre pour attaquer le centre de l'armée du Roi. Ils firent un feu si vif et si terrible qu'ils ébranlèrent le front de l'armée française qui fut obligée de céder quelque terrain.

« La première ligne de cavalerie française donna, pour laisser à l'infanterie le temps de se reformer; mais le feu soutenu des alliés la força de plier et de se rallier derrière la seconde ligne qui la soutenait. Celle-ci fut également forcée de céder à l'épouvantable feu qu'elle essuya. La cavalerie française ne perdit cependant point courage et revint plusieurs fois à la charge. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 42.)

« Cependant, malgré leurs avantages, les lignes anglaises souffraient beaucoup; leurs flancs étaient exposés au feu du canon et de la mousqueterie, tant de la redoute de la pointe des bois de Barry que des troupes françaises qui étaient près de Fontenoy; le duc de Cumberland crut devoir resserrer ses deux lignes pour les éloigner du feu qui les maltraitait. Ayant fait marcher en même temps les quatre régiments qui étaient sur sa droite et le long de la lisière du bois, il s'en servit pour fermer le vide qui se trouvait entre ses deux lignes; il présentait ainsi un bataillon carré, dont trois faces pleines. Ce bataillon, composé de l'élite de l'infanterie anglaise et hanovrienne, était d'environ quinze mille hommes. Les régiments de cavalerie de la gauche les plus à portée eurent ordre de l'attaquer. »

Cette formidable colonne résistait à toutes les charges; son feu terrible et soutenu enlevait des lignes entières de régiments. La bataille allait être perdue; le maréchal de Saxe voulut faire un dernier effort, mais il sentait que la défaite totale de l'armée française dépendait de cette dernière attaque; il prévit tout pour la retraite, qui eût été impraticable si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoy et Anthoin, et s'ils étaient venus donner la main aux Anglais; on désespérait en un mot du succès de la journée.

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 42.)

Le duc de Richelieu, lieutenant général et qui servait en qualité d'aide-de-camp du Roi, arriva en ce moment. « Il venait, rapporte Voltaire, de reconnaître la colonne de Fontenoy. Ayant ainsi couru de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main et couvert de poussière. « Quelle nouvelle apportez-vous, lui dit le maréchal, quel est votre avis? — Ma nouvelle est que la bataille est gagnée si l'on veut; et mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre

canons contre le front de la colonne; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la maison du Roi et les autres troupes l'entoureront; il faut tomber sur elle comme des fourrageurs. »

Le maréchal approuva l'avis du duc de Richelieu; on prit les ordres du Roi. L'artillerie fut dirigée sur le front du bataillon carré; la maison du Roi avance, le duc de Richelieu en tête.

« Le maréchal de Saxe avait commandé que la cavalerie touchât les Anglais avec le poitrail des chevaux; il fut bien obéi. Les officiers de la Chambre chargeaient pêle-mêle avec les gardes et les mousquetaires; les pages du roi y étaient l'épée à la main. Il y eut une si exacte égalité de temps et de courage, un ressentiment si unanime des échecs qu'on avait reçus, un concert si parfait, la cavalerie le sabre à la main, l'infanterie la baïonnette au bout du fusil, que la colonne anglaise fut foudroyée et disparut; ce qui put s'en échapper repassa les ravins dans le plus grand désordre, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Les Hollandais, voulant faire une diversion en faveur des troupes anglaises et hanovriennes, s'ébranlèrent dans le moment de l'attaque de la colonne; mais l'infanterie et les dragons qui étaient sur la droite vers Anthoin, se disposant à les charger, ils se retirèrent précipitamment, abandonnant vingt pièces de canon et leurs blessés. Ce dernier succès rendit la victoire complète. »

(*Histoire du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 80.)

« Le maréchal de Saxe, qui était malade, se fit porter vers le Roi. « Sire, j'ai assez vécu; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. » Ce qui rend, dit Voltaire, cette bataille à jamais mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le maréchal, affaibli et presque expirant, ne pouvait plus agir. Le maréchal avait fait la disposition, et les officiers français remportèrent la victoire. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 43.)

« Le Roi, s'étant rendu sur le champ de bataille, recommanda qu'on prît un soin égal des blessés des ennemis comme de ceux de ses troupes. Il fit l'honneur au maréchal de Saxe de l'embrasser; il eut la bonté de lui ordonner d'aller prendre du repos. Ce soulagement lui était essentiel dans l'état affreux où il se trouvait et à la suite des fatigues d'une pareille journée. Sa Majesté passa à la tête de tous les régiments qui avaient combattu; elle témoigna à chacun en particulier sa satisfaction de leurs services. »

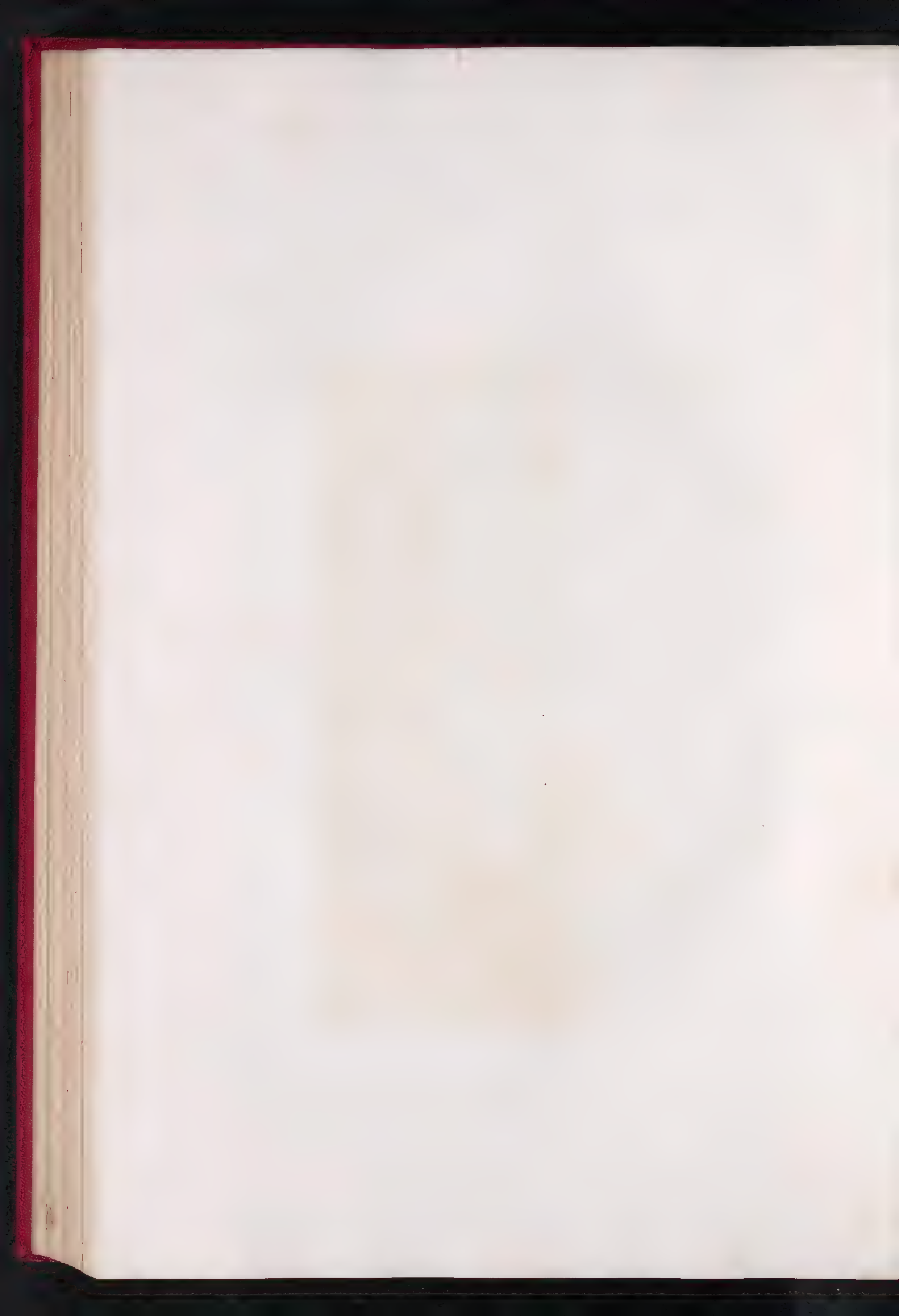
(*Histoire du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 81.)

« Les alliés laissèrent un gros corps d'infanterie dans les haies de Vezon, et leur cavalerie en bataille devant ce village; cette précaution et la nuit qui survint favorisèrent leur retraite. M. de Grassin s'était tenu, pendant la bataille, dans les bois du Barry, avec son régiment. Il se porta, après le combat, sur le flanc de la cavalerie ennemie formée devant Vezon; il l'obligea, par son feu, de s'éloigner de ce village; il y prit huit cents hommes y compris les blessés, vingt-deux pièces de canon, tous les chariots d'artillerie, l'hôpital ambulant et beaucoup de bagages.

« Les alliés eurent environ quinze mille hommes tués ou blessés; on leur fit nombre de prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers de marque. On leur enleva quarante pièces de canon et cent cinquante chariots chargés de toutes sortes de munitions de guerre. »

(*Histoire du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 82.)





SIÉGE D'OSTENDE,

AOUT 1745.

Peint par RIOULT.

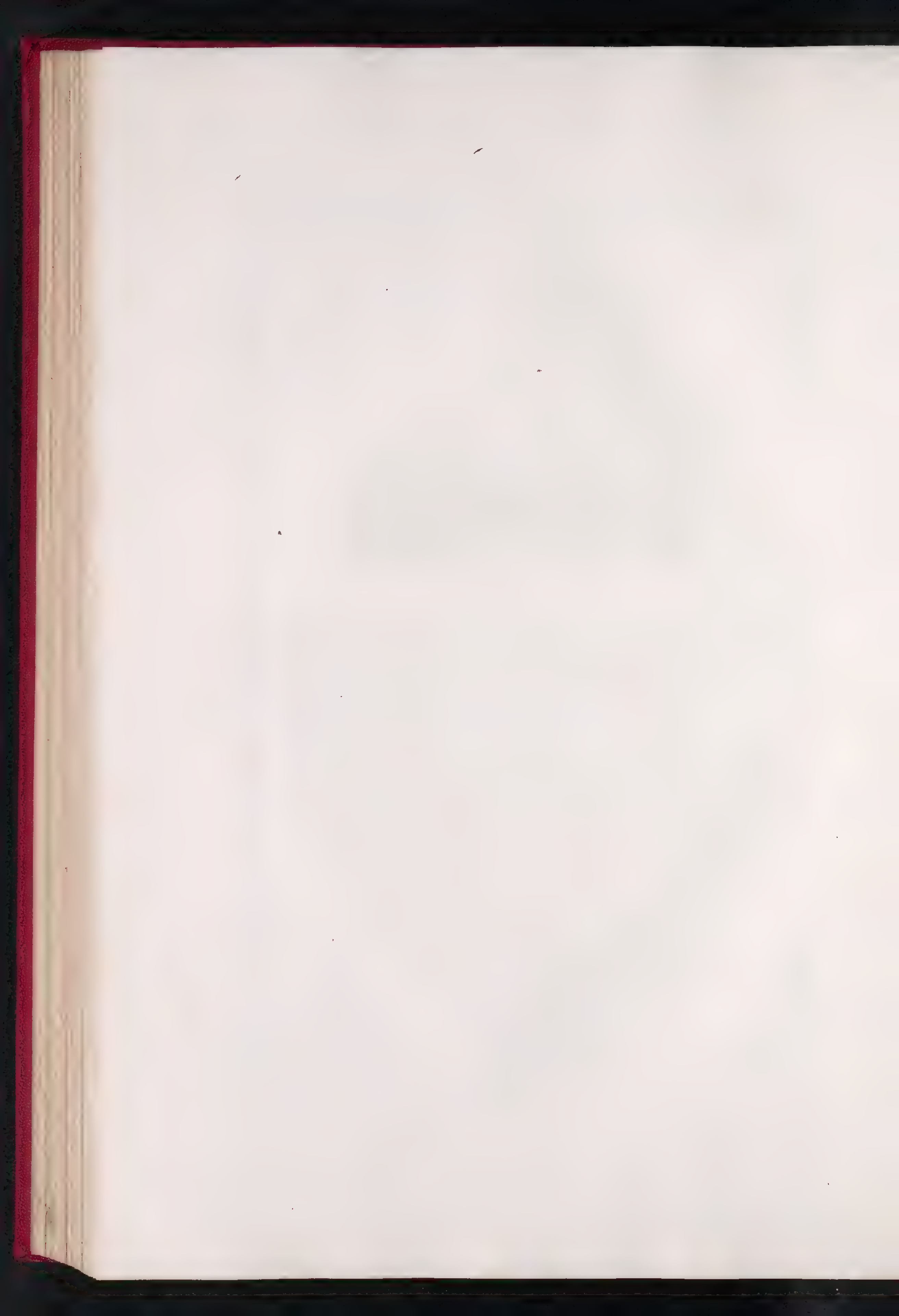


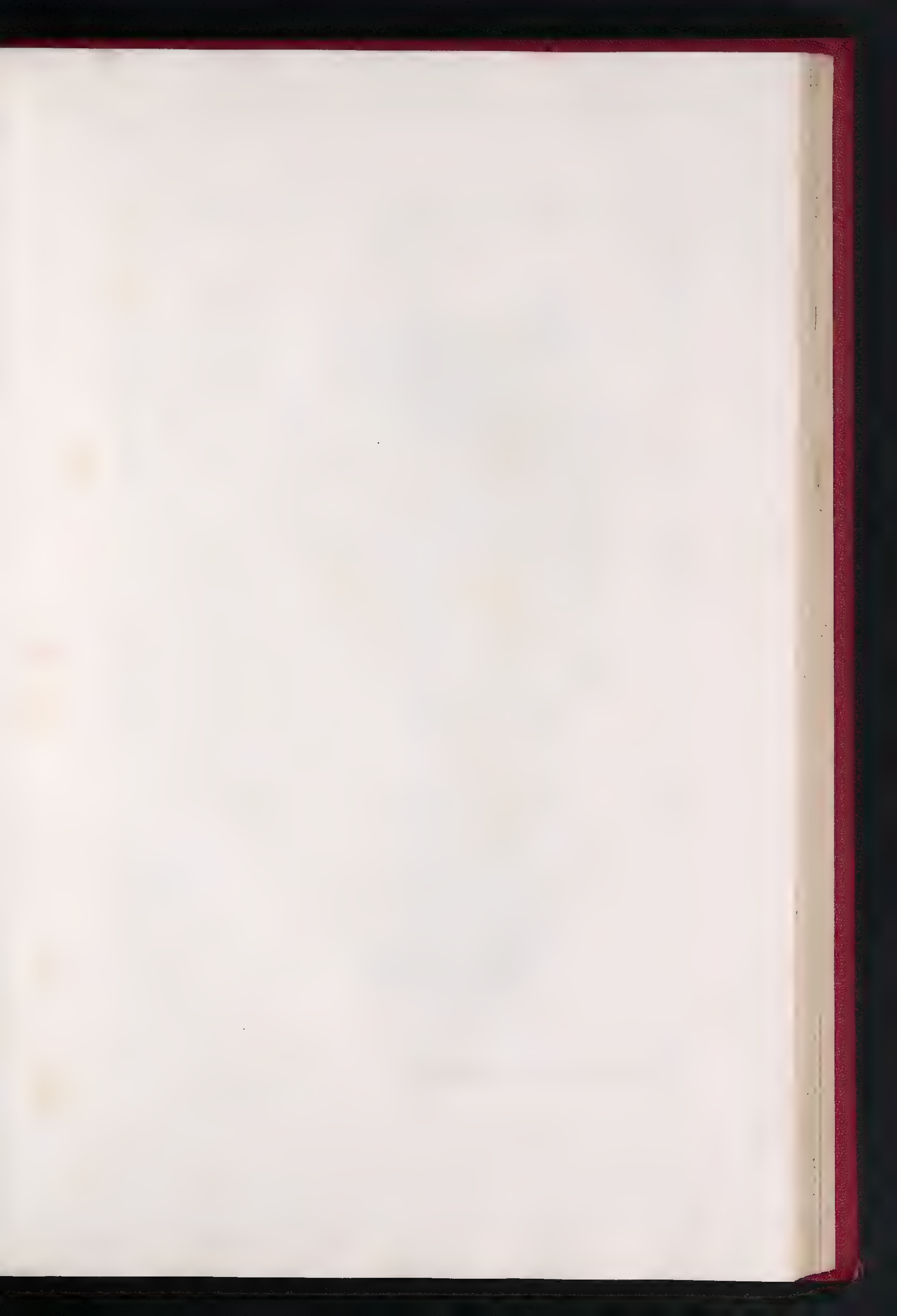
Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils aîné.

Le maréchal de Lowendal s'empara de Dendermonde; après on marcha vers Ostende. « A peine la garnison eut-elle aperçu les Français dans les dunes, du côté de Nieuport, qu'elle fit un feu terrible pour empêcher leur approche. La vivacité du feu de la place n'intimida point les troupes destinées à la conquérir et que le comte de Lowendal commandait. Les batteries furent bientôt dressées et on ne cessa de tirer sur la ville et sur le port. On écoula les eaux, et en moins de trois jours on tira contre le corps de la place, et on était à l'abri du canon des vaisseaux anglais qui côtoyaient les dunes. Ces vaisseaux entrèrent dans le port d'Ostende, où ils ne furent pas longtemps en sûreté. Une bombe que les Français y jetèrent pendant la nuit coula un de ces vaisseaux à fond et les autres se retirèrent, et la même nuit les assiégeants se rendirent maîtres de l'avant-chemin couvert.

« Le Roi examina lui-même les dispositions du siége et du camp, renforça les brigades et fixa l'attaque du chemin couvert. Les assiégés se défendirent avec la plus extraordinaire intrépidité. Ils se retirèrent avec précipitation dans la place, où ils furent pressés par les Français et d'où ils arborèrent le drapeau blanc. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 46.)







SIÉGE D'ATH,

2 AU 8 OCTOBRE 1745.

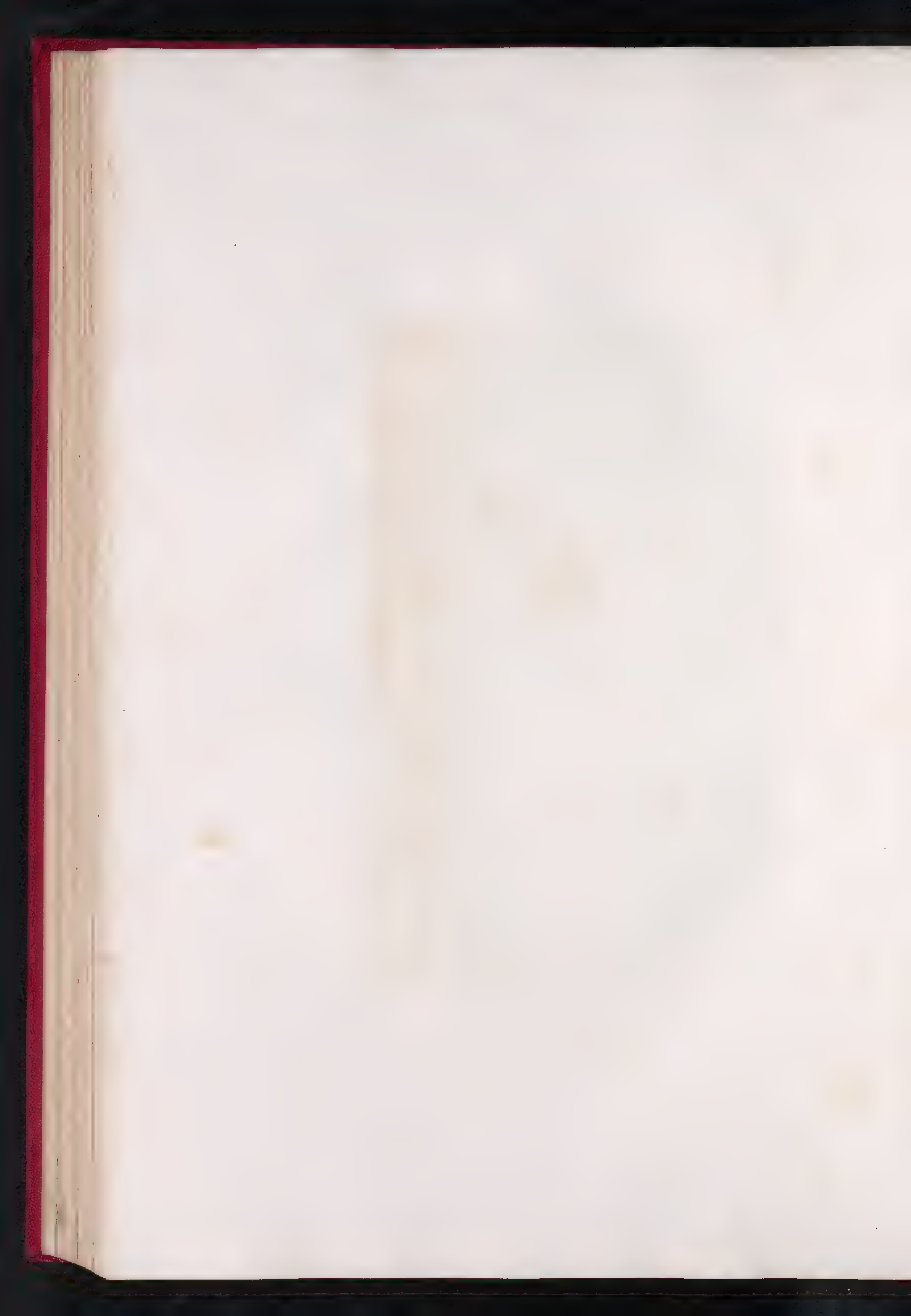
Peint par BLARENBERG, gravé par CHAVANE jeune.

Le comte de Lowendal s'étant emparé de Nieuport, « de tout le pays que la Reine de Hongrie possédait depuis la Dendre jusqu'à la mer, il ne lui restait plus que la ville d'Ath. Le maréchal de Saxe fit toutes les dispositions pour le siége de cette place, dont il confia la conduite au comte de Clermont-Gallerande. Les ennemis voulant secourir cette place, firent avancer un corps de troupes aux environs de Halle; mais le comte d'Estrées, qui marchait à Enghien à la tête de vingt-huit escadrons, se replia sur M. de Clermont-Gallerande, et leur jonction forma un corps de vingt-trois mille hommes bien en état de résister à toutes les entreprises des ennemis. Le duc de Cumberland augmenta de huit mille hommes le corps de troupes qu'il avait déjà fait avancer du côté de Halle. Le maréchal de Saxe fit échouer tous ces projets en se portant aux endroits d'où l'on pouvait secourir la place, qui se rendit le 8 octobre 1745. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 47.)

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.





SIÉGE DE BRUXELLES,

FÉVRIER 1746.

Peint par Rubio.



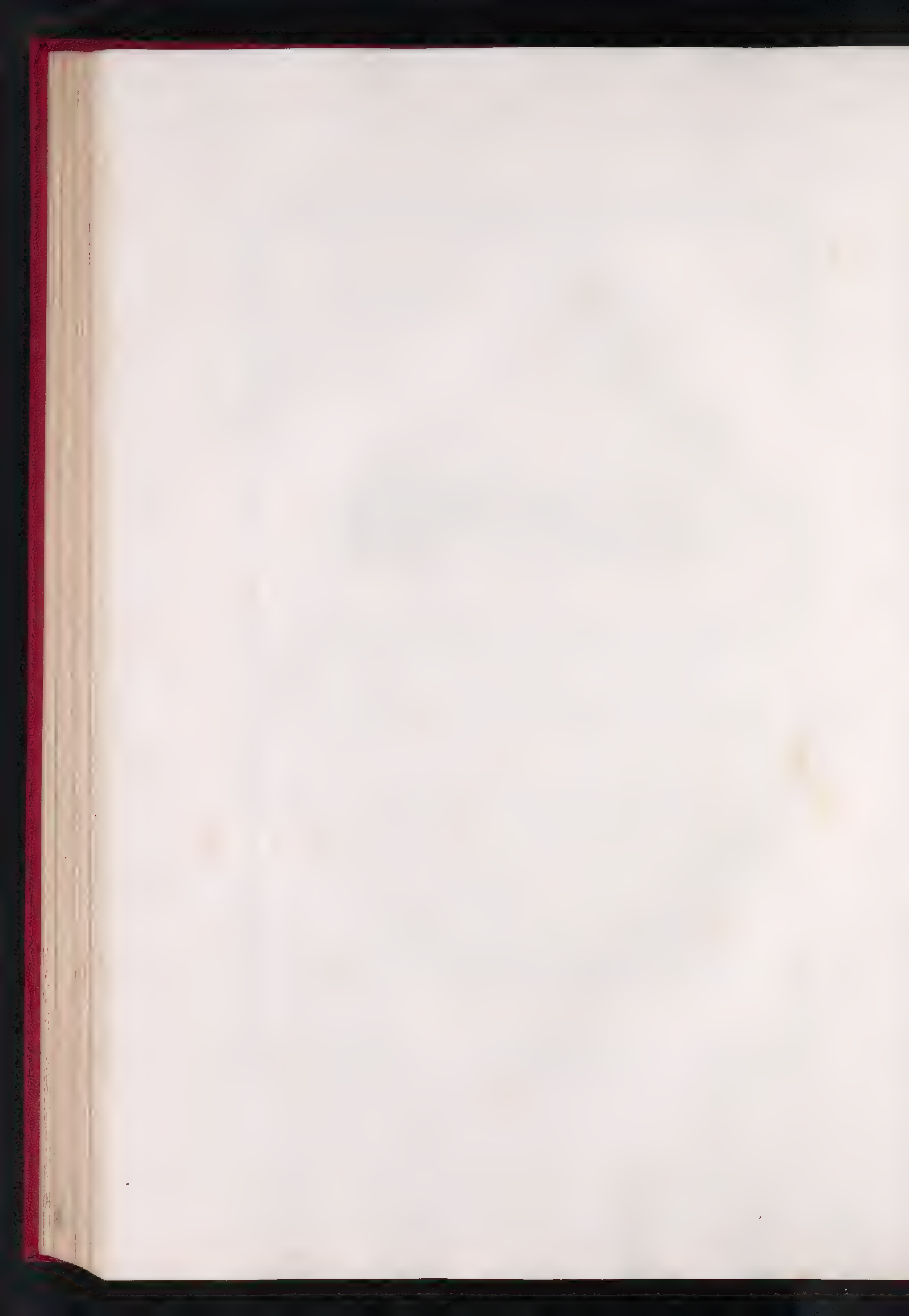
Dessiné par Raynaud, gravé par Breval.

« Pendant que les prospérités de la France semblaient devoir chasser pour jamais la maison d'Autriche de la Flandre, la Reine de Hongrie rassemblait toutes ses forces sous les murs de Francfort. Cette princesse fit élire Empereur, dans cette ville, le grand-duc de Toscane, son époux, sous le nom de François Ier; cette cérémonie se fit le 12 septembre 1745. Le Roi de Prusse fit protester de nullité par ses ambassadeurs; l'électeur palatin, dont l'armée autrichienne avait ravagé les terres, protesta de même. Les ambassadeurs électoraux de ces deux princes se retirèrent dans Francfort; mais l'élection ne fut pas moins faite dans les formes, aux termes de la Bulle d'Or, qui dit que « si les électeurs ou leurs ambassadeurs se retirent du lieu de l'élection avant que le Roi des « Romains, futur Empereur, soit élu, ils seront privés cette fois de leur droit de suffrage, comme « étant censés l'avoir abandonné. »

« Cette élévation de François Ier à l'Empire ne devait pas ralentir les hostilités; et la France, abandonnée par le Roi de Prusse, qui avait fait sa paix particulière avec la Reine de Hongrie, n'en suivit pas moins ses conquêtes. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 51.)

Le maréchal de Saxe se porta sur Bruxelles et laissa un corps de troupes pour observer les mouvements des garnisons de Mons et de Charleroi et les empêcher de faire aucune tentative qui pût arrêter sa marche.

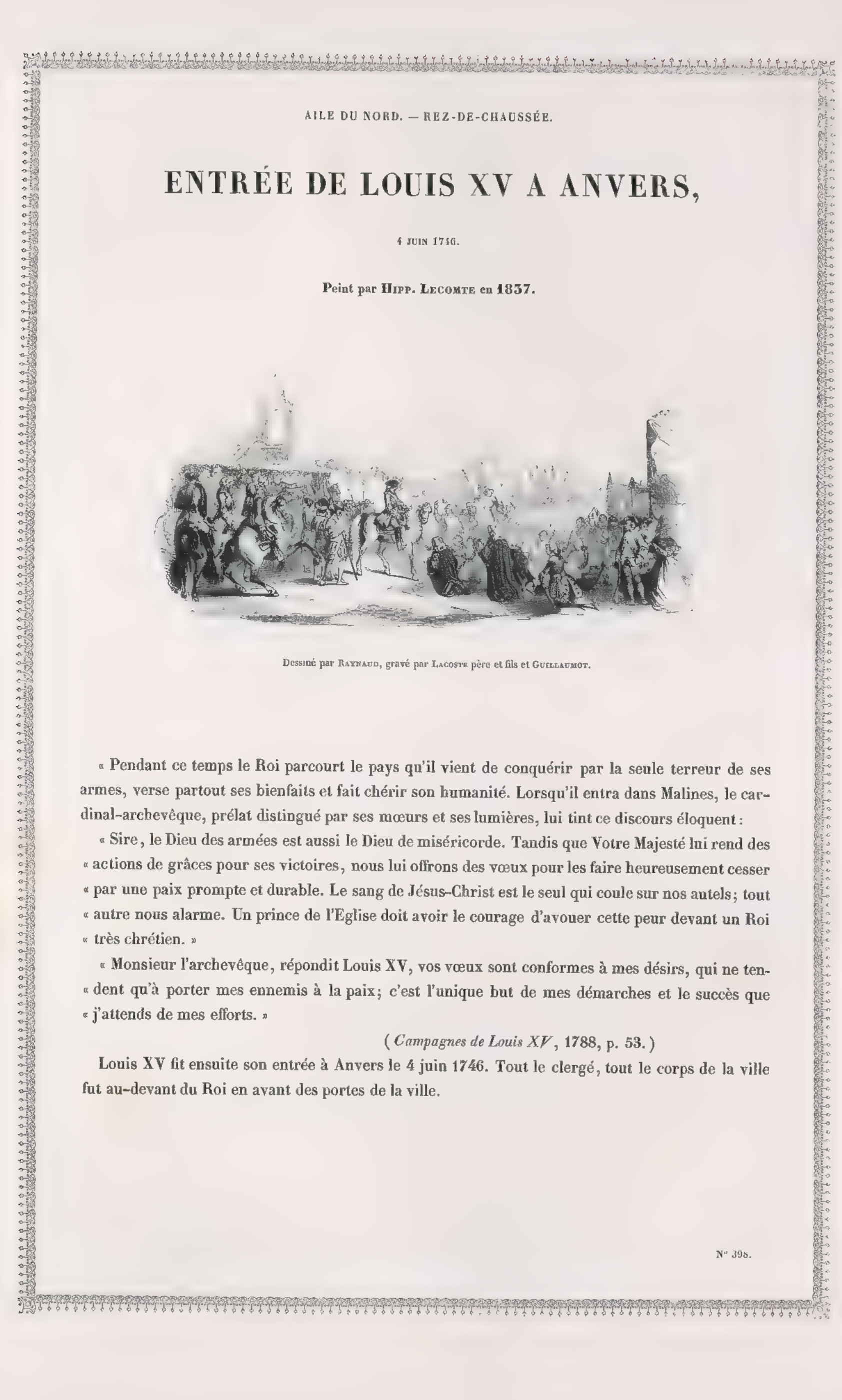
La tranchée fut ouverte devant Bruxelles le 7 février, devant l'ouvrage à cornes de la porte de Scaerbeck. « Les efforts furent si heureux que les travaux s'élevèrent avec une activité prodigieuse; bientôt deux batteries menacèrent la ville et commencèrent à lancer des boulets et des mortiers. Le feu des assiégés était vif et bien servi, mais l'ardeur des assiégeants ne se ralentissait point; les brèches du corps de la place et de l'ouvrage à cornes étaient devenues praticables. Les assiégés, pour prévenir l'assaut, arborèrent le drapeau blanc le 20 février, et la capitulation fut signée le même jour. La garnison se rendit prisonnière de guerre. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 52.)



ENTRÉE DE LOUIS XV A ANVERS,

4 JUIN 1746.

Peint par Hipp. Lecomte en 1837.



Dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils et Guillaumot.

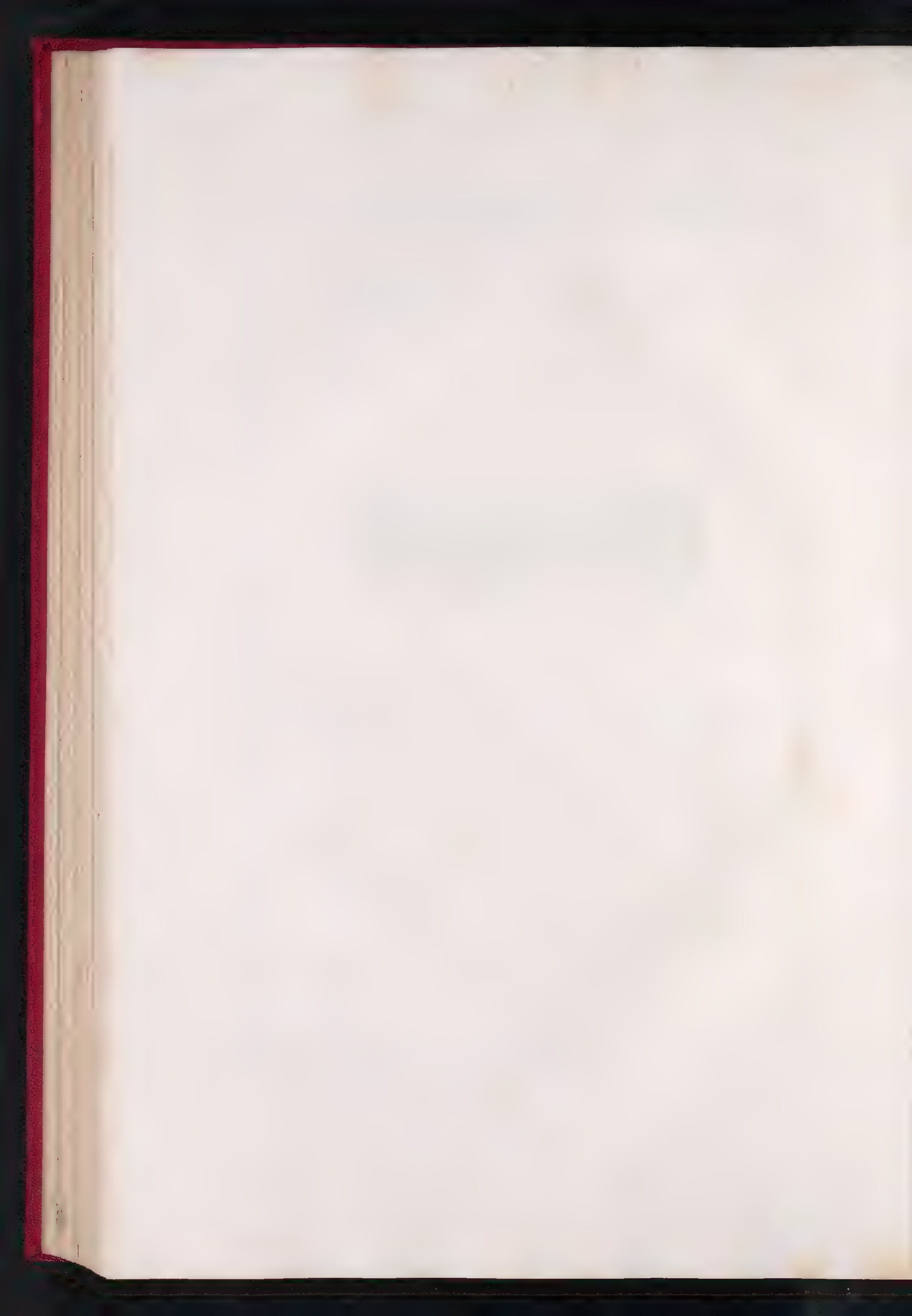
« Pendant ce temps le Roi parcourt le pays qu'il vient de conquérir par la seule terreur de ses armes, verse partout ses bienfaits et fait chérir son humanité. Lorsqu'il entra dans Malines, le cardinal-archevêque, prélat distingué par ses mœurs et ses lumières, lui tint ce discours éloquent :

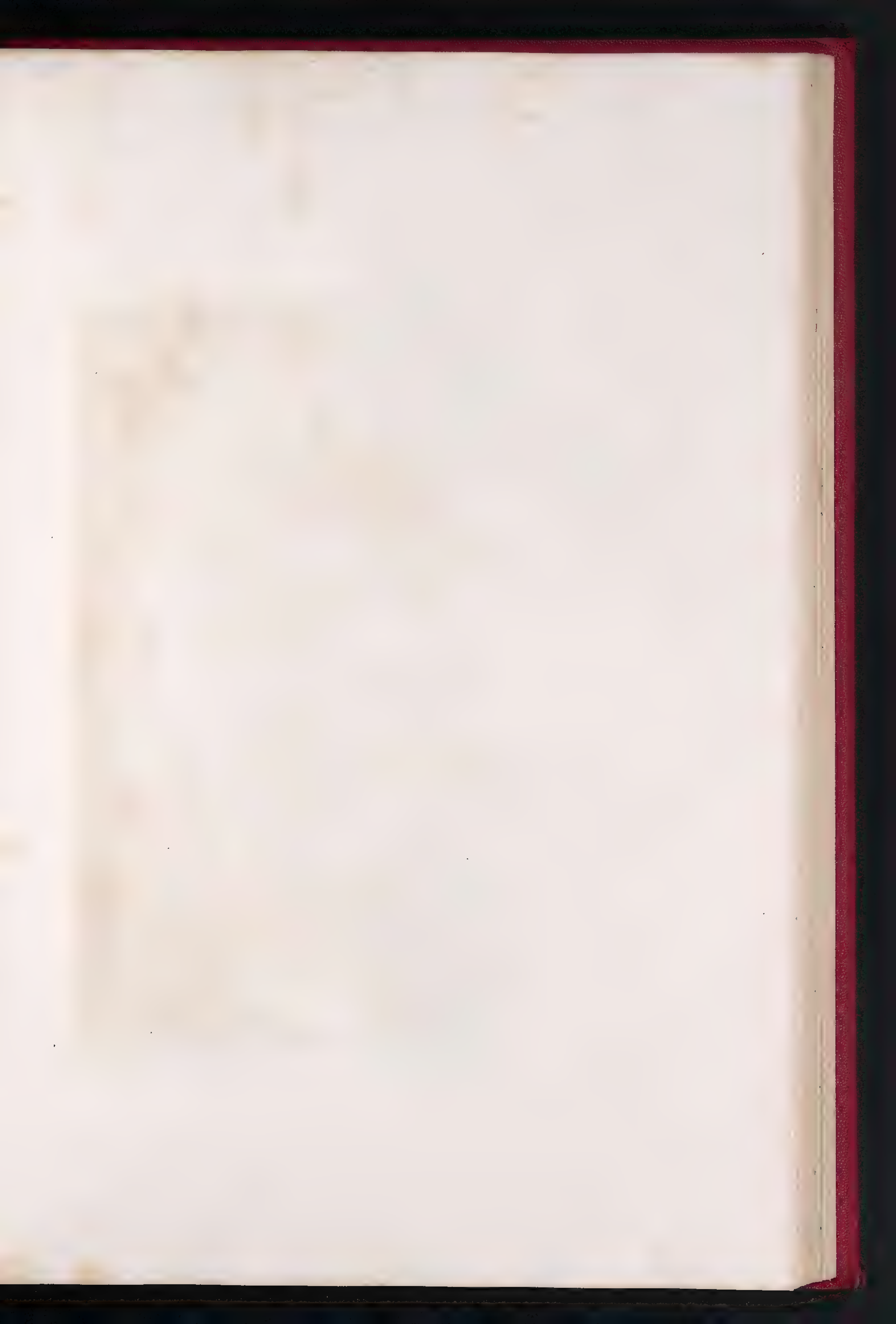
« Sire, le Dieu des armées est aussi le Dieu de miséricorde. Tandis que Votre Majesté lui rend des « actions de grâces pour ses victoires, nous lui offrons des vœux pour les faire heureusement cesser « par une paix prompte et durable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui coule sur nos autels ; tout « autre nous alarme. Un prince de l'Eglise doit avoir le courage d'avouer cette peur devant un Roi « très chrétien. »

« Monsieur l'archevêque, répondit Louis XV, vos vœux sont conformes à mes désirs, qui ne tendent qu'à porter mes ennemis à la paix ; c'est l'unique but de mes démarches et le succès que « j'attends de mes efforts. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 53.)

Louis XV fit ensuite son entrée à Anvers le 4 juin 1746. Tout le clergé, tout le corps de la ville fut au-devant du Roi en avant des portes de la ville.







BATAILLE DE LAWFELD,

2 JUILLET 1747.

Peint par COUDER en 1836, gravé par BLANCHARD.

Le Roi arriva à Bruxelles le 31, où il avait été précédé de quelques jours par le maréchal de Noailles. Le comte de Lowendal resta dans cette ville avec quelques bataillons pour la défendre en cas d'attaque. L'armée alliée ayant fait un mouvement pour se porter aux environs de Lawfeld, le maréchal de Saxe, saisissant l'occasion, s'empressa de prendre les ordres du Roi pour livrer bataille.

« Les ennemis étaient sur la Nèthe et nous derrière la Dyle, « entre Louvain et Malines, écrivait le maréchal de Saxe au Roi de Prusse le 20 juillet 1747. Les « alliés avaient pris cette position intermédiaire pour couvrir Berg-op-Zoom et Maëstricht, deux « points fort éloignés, et où nous conduisaient l'Escaut et la Meuse. Je n'osais quitter le bassin de « Bruxelles pour me porter à Maëstricht, parce que, si les ennemis avaient une fois passé la Dyle et « s'étaient placés derrière cette rivière, je n'aurais pu les en déloger...

« J'ai temporisé dans cette position jusqu'en juin, dans l'espérance que le défaut de subsistances « obligerait nos ennemis à se déplacer; je voulais aussi donner aux grains le temps de mûrir, afin « de conserver ma cavalerie en bon état pour le reste de la campagne; mais, les ennemis ne bou- « geant point, je poussai, le 12 juin, M. le comte d'Estrées avec un corps à Tirlemont, et M. le comte « de Clermont du côté de Judoigne, pour voir quels mouvements les ennemis feraient... »

Après avoir parlé des dispositions prises successivement par les deux armées, le maréchal ajoute: « Je m'ébranlais pour attaquer le camp de la Commanderie, lorsque je vis toute l'armée des ennemis « se déployer dans la plaine; le Roi était à trois lieues de moi avec le reste de l'armée qui avançait « à tire d'aile; je ne voulus point me charger de l'événement de ce combat, ayant mon maître si près « de moi, je le fis avertir. Les ennemis me tâtèrent, je ne fis que me soutenir jusqu'à l'arrivée du « Roi, qui me joignit à quatre heures après midi. Le corps de l'armée resta en-delà de Tongres; « à sept heures du soir les troupes se mirent en marche et arrivèrent à dix heures. On pou- « vait espérer qu'en battant les ennemis ils seraient obligés de se retirer le long de la Meuse, vers « Ruremonde, ce qui nous donnait les moyens de jeter nos ponts au-dessus de Maëstricht et de faire « le siége de cette place; c'est ce qui nous détermina à les attaquer. Leur droite, où était M. de « Bathiany avec les Autrichiens, était avantageusement placée, appuyant à la Commanderie du « Vieux-Ione qui a une grande enceinte murée et fortifiée, et au grand Spauwen retranché en am- « phithéâtre; ils avaient devant leur centre le hameau de Lawfeld, et leur première ligne en était « distante d'une demi-portée de fusil. Ce hameau n'était occupé au commencement que par quel- « ques pandours; je résolus de m'en emparer, parce que de là je pouvais fort incommoder leur centre, « en m'établissant dans les haies de ce village, qui sont revêtues de terre et garnies de fortes épines. « Je fis en conséquence mes dispositions; pendant ce temps-là les ennemis mirent le feu au village « de Vlitingen et au hameau de Lawfeld...

« Comme mon objet principal était de percer les ennemis par le centre tandis que je faisais

« attaquer leur gauche et tenais leur droite en échec, j'y mis toute mon attention. Les ennemis « commencèrent d'abord par nous canonner fort violemment, ayant près de deux cents pièces de « canon de tous calibres. Insensiblement l'infanterie du comte de Clermont s'approcha du hameau « de Lawfeld et l'attaqua par trois colonnes en face et dans les deux flancs; la colonne de la droite « y entra, celle du centre y pénétra aussi, mais celle de la gauche ne put avancer, l'ennemi étant « plus en force vis-à-vis d'elle. »

Le village de Lawfeld résistait à toutes les attaques qui avaient été dirigées contre lui.

« Alors, ajoute le maréchal, nous attaquâmes, la baïonnette au bout du fusil, sans tirer, les troupes « qui soutenaient le village, et les mîmes en désordre. Dans ce moment les ennemis qui soutenaient « le combat dans le village, entendant tirer derrière eux, abandonnèrent les haies; nos troupes qui « les attaquaient par l'autre extrémité les suivirent, et dans un instant toute la bordure du village « fut occupée par notre infanterie avec des cris et un feu épouvantables; la ligne des ennemis en fut « ébranlée; deux brigades de notre artillerie qui m'avaient suivi se mirent à tirer, ce qui augmenta « le désordre. Il nous était arrivé sur la gauche deux brigades de cavalerie; j'en pris deux escadrons « et ordonnai au marquis de Bellefonds, qui les commandait, de pousser à toutes jambes dans l'in- « fanterie ennemie, et criai aux cavaliers: *Comme au fourrage, mes enfants!*

« Mon canon, qui avait passé avec moi à la gauche de Lawfeld, tourna ce hameau et s'établit sur « une élévation d'où il battait toute cette infanterie qui marchait devant nous, et y causait un grand « dommage. Elle avait, entre nous et elle, une ligne de cavalerie qui favorisait sa retraite. Je dis au « comte d'Estrées de la pousser sur leur infanterie; mais comme je donnais cet ordre, cette cavalerie, « sentant la nécessité de sauver son infanterie mise en désordre, nous sauta au visage et nous causa « quelque trouble. Elle fut étrillée d'importance, mais elle sauva cette infanterie que nous ne revîmes « plus. M. de Ligonnier, qui fit cette prompte et belle manœuvre, y fut pris prisonnier; les escadrons « gris, qui chargèrent avec lui, et quelques escadrons hessois furent taillés en pièces. Ne voyant « presque plus d'ennemis à cette droite, le reste se retirant en déroute vers la Basse-Meuse, je re- « commandai à M. le comte de Clermont de les suivre, et je m'en fus à notre gauche, où était le Roi, « et vis-à-vis de lui M. de Bathiany avec vingt-sept mille hommes. Il était trois heures après midi; « ainsi cette attaque avait duré environ cinq heures, ayant commencé entre neuf et dix heures du « matin. »

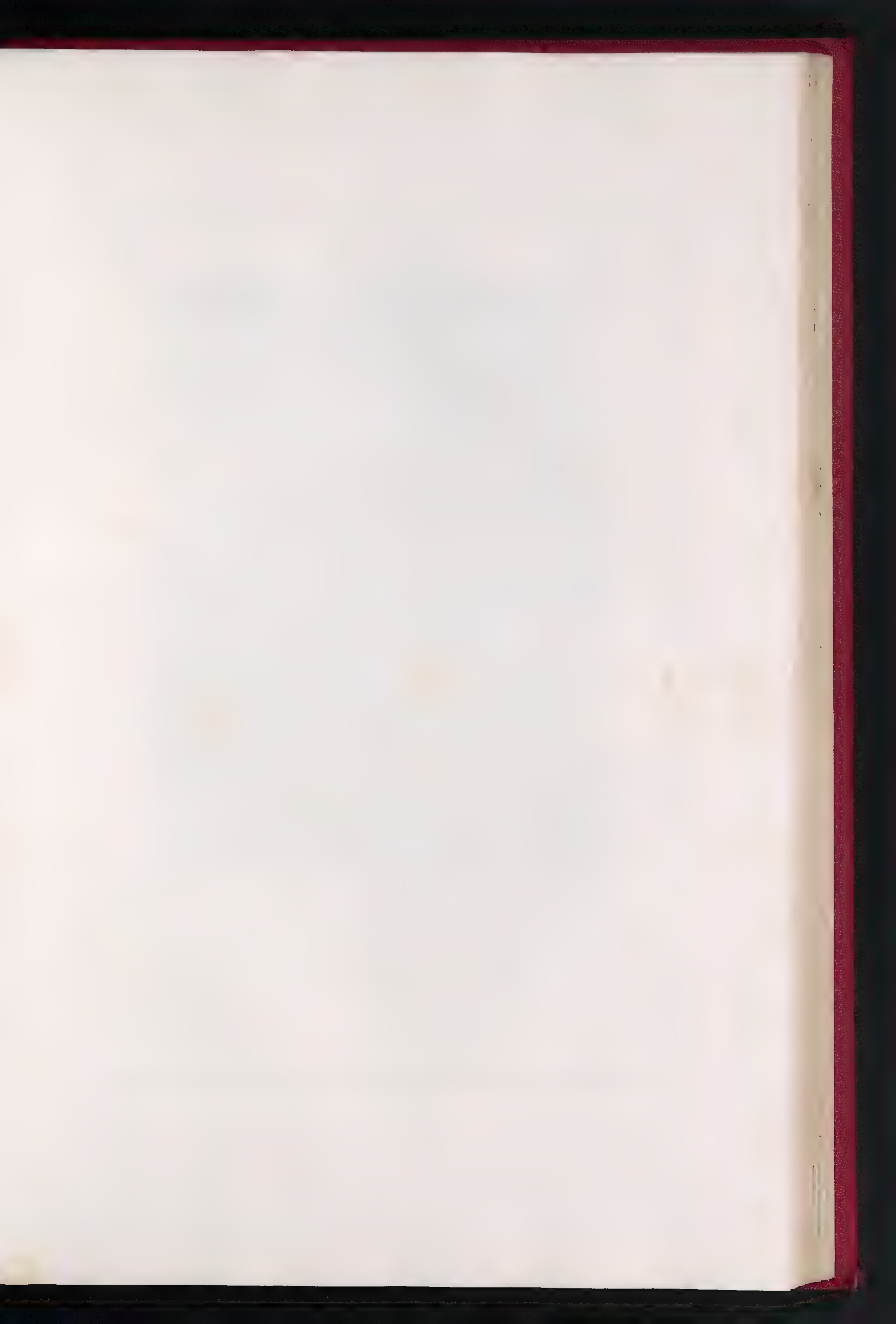
(*Histoire du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 349 à 360.)

« Le comte de Clermont mettait en déroute l'aile gauche des ennemis. Le Roi faisait attaquer alors l'aile droite, composée des troupes de la Reine de Hongrie, qui jusque-là n'avaient pris aucune part à l'action. Le maréchal de Saxe, à la tête des brigades d'infanterie que commandait le marquis de Senectère, porta les premiers coups. Le comte de Clermont-Tonnerre, le marquis de Gallerande poursuivirent les ennemis assez loin et firent un carnage affreux de tout ce qu'ils atteignirent.

« Cette bataille se donna le 2 juillet 1747; la perte des Français fut évaluée à six mille hommes, tant tués que blessés, et celle des ennemis à dix mille; on leur fit douze cents prisonniers dans le village de Lawfeld et plus de neuf cents dans la poursuite; on leur prit vingt-neuf pièces de canon, deux paires de timbales, neuf drapeaux et sept étendards. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 68.)

Le Roi de France, rapporte Voltaire (*Siècle de Louis XV*, p. 222), rendit cette bataille célèbre par le discours qu'il tint au général Ligonnier qu'on lui amena prisonnier. « Ne vaudrait-il pas « mieux, dit-il en lui montrant le village de Lawfeld qui était la proie des flammes, songer sérieu- « sement à la paix que de faire périr tant de braves gens? »



SIÉGE DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM,

JUILLET 1747

Peint par SIMÉON FORT, gravé par ED. CHAVANE.

Maëstricht était le but de la bataille de Lawfeld; mais l'armée ennemie s'étant retirée de l'autre côté de la Meuse sous les murs de cette place, le maréchal de Saxe ajoute dans sa lettre au Roi de Prusse :

« Notre projet sur Maëstricht étant manqué, j'écrivis par ses ordres au comte de Lowendal, qui était resté à Louvain avec seize bataillons et trente-deux escadrons, de marcher à Berg-op-Zoom pour en faire le siége. Les alliés ayant fait passer depuis, et envoyant journellement des troupes de leur armée vers Berg-op-Zoom, le Roi a renforcé le comte de Lowendal de plusieurs bataillons et d'escadrons, de sorte qu'il a actuellement sous ses ordres quarante-deux bataillons et soixante-dix escadrons, un bataillon de Royal-artillerie et les volontaires bretons.

« La tranchée a été ouverte devant Berg-op-Zoom le 14; et, comme la place peut être rafraîchie n'étant pas investie, ce siége pourrait être meurtrier, d'autant que les assiégés ne manqueront pas d'employer tout ce que l'art indique en pareil cas. » (*Hist. du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 562.)

« Le comte de Lowendal, prévenu que l'ennemi était en force près de Berg-op-Zoom, s'attendait à livrer un combat avant d'en pouvoir faire le siége; mais voyant que les ennemis, au lieu d'en défendre les approches, s'étaient retirés derrière leurs retranchements, il jugea qu'il aurait moins à combattre la résistance des troupes que la bonté de la place et les difficultés inséparables de l'exécution d'un projet aussi extraordinaire.

« Berg-op-Zoom, le chef-d'œuvre du fameux ingénieur hollandais Cohorn, avait la réputation d'avoir été vainement assiégé dans les temps antérieurs, et passait dans l'Europe pour imprenable. Il ne pouvait être investi que par un seul côté, où le rival du maréchal de Vauban avait employé son savoir. Deux cents bouches à feu défendaient les remparts; la place était abondamment pourvue de munitions de bouche et de guerre, et elle avait la facilité de s'en procurer par mer et par terre; sa garnison communiquait avec un corps considérable de troupes, campé derrière des lignes protégées par des marais qui régnaient sur tout leur front, et qui dans les endroits accessibles, d'ailleurs très étroits, étaient défendus par des forts revêtus, dont chacun exigeait un siége. Les alliés avaient à portée de cette ville un corps de troupes nombreux, et qui pouvait être renforcé, et par ce qu'ils avaient derrière les lignes de Steenberg, et par leur grande armée. Il était aisé de juger que s'ils ne pouvaient faire lever le siége par un acte de vigueur, ils étaient du moins en état ou de le prolonger ou de forcer les Français à l'abandonner. Il était en effet difficile de commencer ce siége avant la mi-juillet, et il fallait qu'il fût fini avant la fin de septembre, à cause des fièvres biliaires qui, dans l'arrière-saison, sont le fléau annuel des habitants du pays. Il n'y avait pas moins à craindre que les mauvais temps ne rendissent les chemins des convois impraticables. Cette entreprise enfin était faite contre les principes de guerre accrédités; aussi le succès en parut-il impossible à bien du monde. » (*Hist. du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 546.)

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15 juillet; les attaques furent poussées avec la plus grande vigueur; les assiégés se battirent en désespérés et opposèrent la plus opiniâtre résistance.









COMBAT
DU VAISSEAU L'INTRÉPIDE
CONTRE PLUSIEURS VAISSEAUX ANGLAIS.

17 OCTOBRE 1747.

Peint par GILBERT, d'après un tableau du temps, gravé par SKELTON.

Pendant que les armées françaises triomphaient sur le continent, les colonies étaient partout menacées. Elles se défendirent avec courage et quelquefois avec succès. La prise de Madras en 1747 immortalisa le nom de La Bourdonnais, et celui de Dupleix ne devint pas moins célèbre par sa défense de Pondichéry en 1746, et plus tard par celle de Madras en 1747.

Le commerce était partout inquiété; il ne pouvait se faire que sous la protection des bâtiments de l'Etat. Les mers d'Amérique, celles de l'Inde étaient le théâtre de combats continuels et d'engagements partiels entre les vaisseaux des puissances belligérantes.

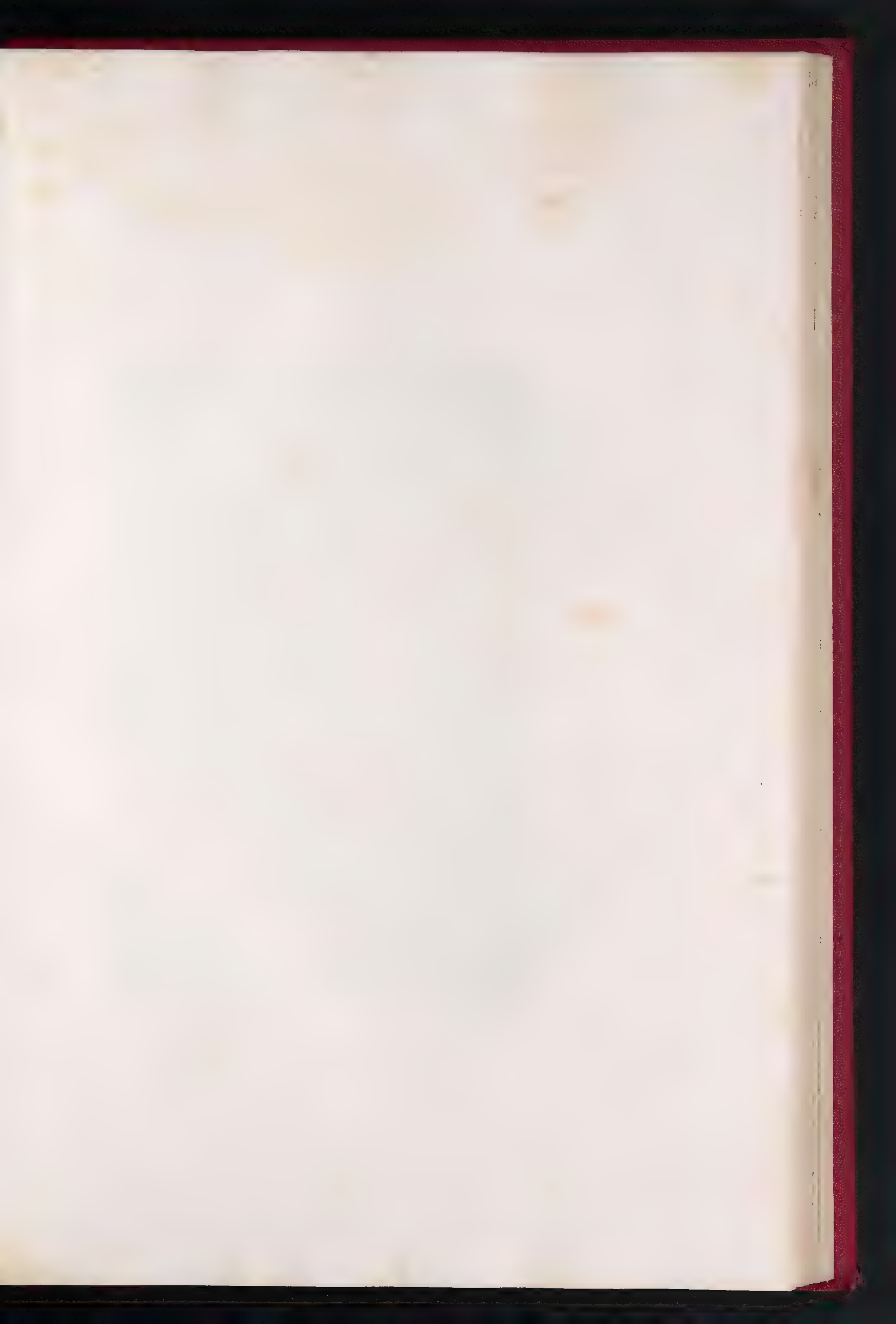
Au milieu de cette multitude de rencontres auxquelles il est difficile de donner le nom de combats ou de batailles, on ne peut passer sous silence l'action hardie du commandant du vaisseau *l'Intrépide*.

Une escadre de huit bâtiments de l'Etat, sortie de l'île d'Aix, escortait deux cent cinquante vaisseaux marchands. Le 17 octobre 1747, à la hauteur du cap Finistère, elle rencontra une flotte anglaise composée de vingt-trois vaisseaux et commandée par l'amiral Hawke. « Le chef d'escadre, rapporte l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, page 79, manœuvra pour favoriser la fuite des navires marchands; mais leur mauvaise disposition, leur marche inégale, leur trouble à l'aspect d'une flotte supérieure à celle qui les défendait, en laissèrent une partie à la portée des Anglais. Ils furent enveloppés; l'escadre s'avança pour les dégager, et le combat commença. Les vaisseaux de guerre s'y virent bientôt investis eux-mêmes, tellement que chacun d'eux en combattait plusieurs d'une force supérieure. Il leur était impossible de se porter un mutuel secours. *Le Neptune*, *le Monarque*, *le Fougueux*, *le Sévère*, ne se rendirent que lorsqu'ils furent entièrement désemparés. *Le Tonnant*, que montait M. de l'Etenduère, commandant de l'escadre, avait successivement essuyé le feu de toute la ligne anglaise; plusieurs fois il s'était vu au milieu de trois ou quatre vaisseaux qu'il avait repoussés; mais après la réduction des quatre vaisseaux français, tous les efforts de l'amiral Hawke se réunirent contre lui. Ses manœuvres furent hachées, ses voiles criblées; son mât de perroquet de fougue tomba; la chute de son artimon paraissait inévitable; il allait se rendre ou périr lorsque M. de Vaudreuil, qui commandait *l'Intrépide*, traversa la flotte anglaise et vint le secourir. *Le Terrible* et *le Tridan* veulent suivre cet exemple; mais il leur est funeste, et ils sont forcés de se rendre. *L'Intrépide* et *le Tonnant* restent donc exposés seuls à tout le feu de l'artillerie d'une flotte entière. Déjà cinq vaisseaux anglais désemparés sont contraints de se retirer; d'autres reviennent à la charge, puis s'éloignent aussi pour réparer leur dommage. Tandis qu'ils se préparent à un nouveau combat, M. de l'Etenduère fait fausse route, leur échappe à la faveur des ténèbres, et *le Tonnant* rentre dans Brest, remorqué par *l'Intrépide*. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 79.)



Combat du vaisseau l'Intrépide contre plusieurs vaisseaux anglais





SIÉGE DE MAESTRICHT,

16 AVRIL AU 10 MAI 1748.

Peint par VAN BLAREMBERG, gravé par CHAVANE jeune.

Maëstricht était dans le meilleur état de défense; le duc de Cumberland, avant de disposer son armée dans les quartiers d'hiver, y avait fait entrer des secours considérables, et elle se trouvait parfaitement approvisionnée.

Le siége de Maëstricht présentait les plus grandes difficultés; il fallait faire marcher des troupes des deux côtés de la Meuse, « et pendant tout ce temps, dit le baron d'Espagnac (*Hist. du maréchal de Saxe*, t. II, p. 443), chacun de ces deux corps devant être livré à ses propres forces, il convenait d'en concerter les mouvements de façon que les ennemis fussent accablés par la manœuvre même, et ne pussent sans un danger évident se porter sur l'un des deux; c'était en conséquence qu'il avait été projeté que pendant que le maréchal de Lowendal, chargé du commandement du corps destiné à marcher par la rive droite de la Meuse, traverserait le Luxembourg pour se porter par Limbourg ou Verviers au-dessous de Maëstricht, le maréchal de Saxe donnerait de son côté des inquiétudes pour Bréda, afin de retenir les alliés à cette gauche, et qu'il se rendrait ensuite le plus tôt possible, par Tirlemont et Tongres, au-dessous de Maëstricht, sur la rive gauche de la Meuse. »

Les deux maréchaux arrivèrent devant Maëstricht. Le comte de Lowendal put former l'investissement de cette place sur la rive droite de la Meuse le 13 avril. Le maréchal de Saxe, de son côté, était arrivé le 9 sur la rive gauche. La place devait être attaquée par les deux côtés de la Basse-Meuse.

Le duc de Cumberland était à La Haye; il n'eut pas plus tôt appris le mouvement des troupes françaises qu'il rejoignit son armée pour marcher à la rencontre du maréchal de Saxe; mais il trouva le camp à l'abri de toutes ses entreprises.

Enfin le 4 au matin, le maréchal de Saxe ordonna qu'on tentât à l'entrée de la nuit de s'emparer du chemin couvert; « mais à midi le lord Sackville, aide-de-camp du duc de Cumberland, arriva à l'abbaye d'Hochten avec une lettre de ce prince, où il donnait avis au maréchal de Saxe que les préliminaires de paix venaient d'être signés à Aix-la-Chapelle; il lui proposait en même temps de lui céder Maëstricht, s'il voulait accorder à la garnison les honneurs de la guerre.

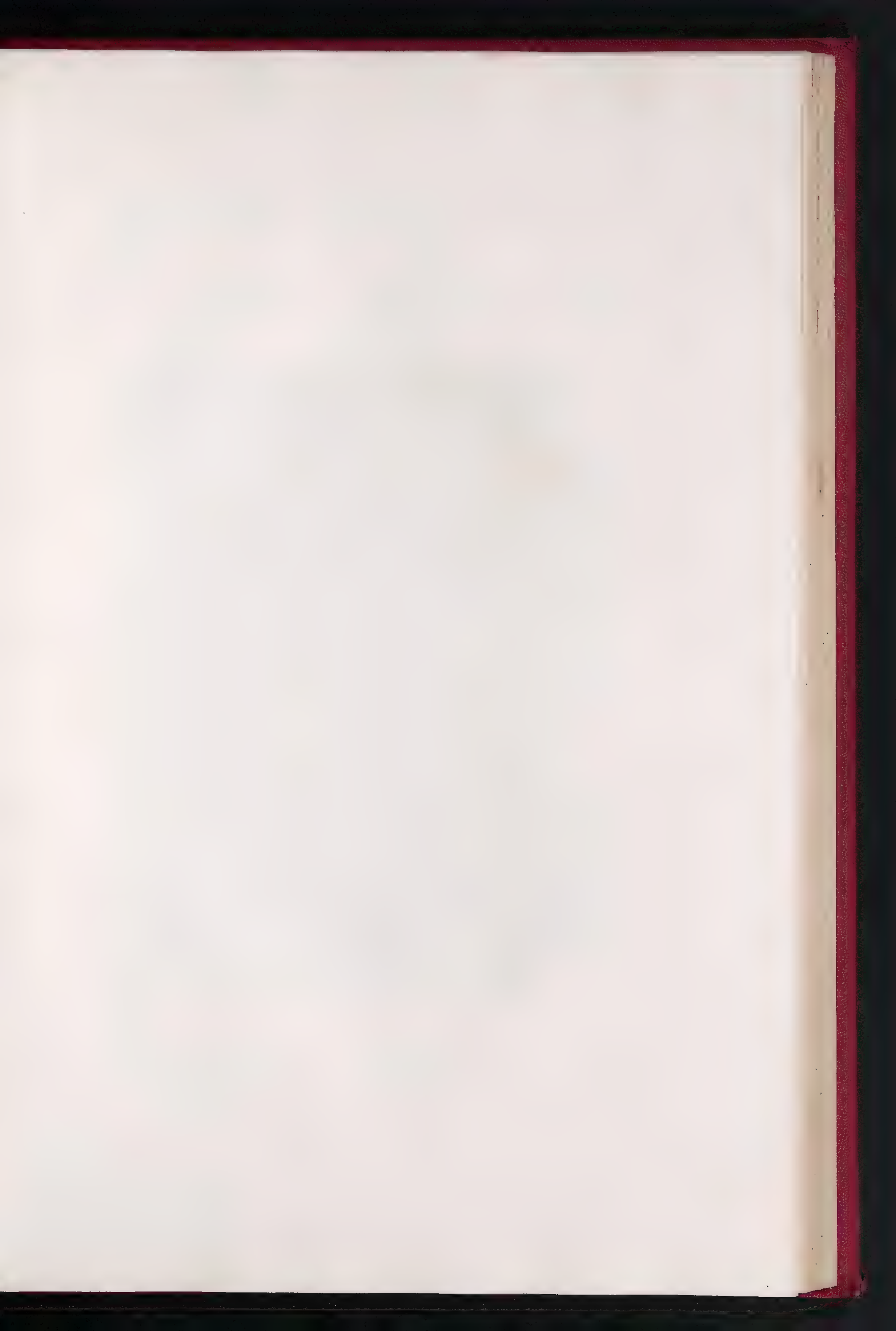
« Le baron d'Aylwa, gouverneur de Maëstricht, ne jugea pas que la lettre du duc de Cumberland fût une autorité suffisante pour lui faire rendre une place qui lui avait été confiée par les États-Généraux; il demanda un délai de quarante-huit heures pour envoyer à Bréda savoir les intentions du prince d'Orange. Le général-major comte de Wied en étant revenu avec les ordres au baron d'Aylwa de remettre Maëstricht, le drapeau fut arboré et la capitulation fut signée le 7; elle portait que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre et sans chariots couverts; mais que, par considération particulière pour le baron d'Aylwa, commandant de la place, et pour le baron de Marshal, commandant des Autrichiens, ils pourraient emmener, l'un et l'autre, quatre pièces de canon et deux mortiers. »

(*Hist. du maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, 1788, t. II, p. 478.)

Le lendemain les hostilités furent suspendues, et la paix, signée le 18 octobre à Aix-la-Chapelle, fut publiée à Paris le 12 février suivant.







SIÉGE ET PRISE DU FORT SAINT-PHILIPPE

(PORT-MAHON)

28 JUIN 1756.

Peint par **Wachsmut**, gravé par **Sam. Cholet**.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, en rendant la paix à l'Europe, n'avait terminé ni les luttes lointaines de l'Inde, ni les entreprises réciproques des colons français et anglais de l'Amérique septentrionale. Dupleix, avec son énergique activité, faisait une guerre redoutable à la Compagnie britannique des Indes-Orientales et sur les frontières du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. Les limites mal définies de l'une et l'autre de ces grandes colonies donnaient lieu à de continuelles escarmouches. Le lâche assassinat du parlementaire français Jumonville et la prise de trois cents navires marchands, saisis sans déclaration de guerre, épuisèrent la patience du pacifique gouvernement de Louis XV. On demanda satisfaction à l'Angleterre, et, sur son refus de l'accorder, la guerre lui fut déclarée par la France. Trois escadres furent aussitôt armées. Le maréchal de Belle-Isle reçut le commandement des côtes de l'Océan, pendant que le maréchal de Richelieu allait prendre à Toulon celui de la flotte de la Méditerranée.

Cette flotte, composée de douze vaisseaux de ligne, de cinq frégates et d'un grand nombre de bâtiments de transport, sous les ordres de La Galissonnière, avec 15,000 hommes de débarquement, partit des îles d'Hyères le 12 avril 1756; elle fit voile vers l'île de Minorque, où elle occupa sans coup férir la ville de Mahon.

A cette nouvelle, quatorze vaisseaux anglais, commandés par l'amiral Byng, se dirigèrent vers Minorque pour la secourir. L'action s'engagea, et le succès en fut très vivement disputé. L'escadre anglaise fut enfin dispersée et contrainte de se réfugier à Gibraltar.

« Il restait aux Anglais l'espérance de défendre la citadelle de Port-Mahon (le fort Saint-Philippe), qu'on regardait, après Gibraltar, comme la place de l'Europe la plus forte par sa situation, par la nature de son terrain et par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier; c'était partout un roc uni; c'étaient des fossés profonds de vingt pieds, et, en quelques endroits, de trente, taillés dans ce roc; c'étaient quatre-vingts mines sous des ouvrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la tranchée. Tout était impénétrable au canon, et la citadelle entourée partout de ces fortifications extérieures taillées dans le roc vif.

« Le maréchal de Richelieu tenta une entreprise plus hardie que n'avait été celle de Berg-op-Zoom : ce fut de donner à la fois un assaut à tous les ouvrages qui défendaient le corps de la place. Il fut secondé dans cette entreprise audacieuse par le comte de Maillebois, qui, dans cette guerre, déploya toujours de grands talents, déjà exercés dans l'Italie. C'est par cette ardeur difficile à comprendre qu'ils se rendirent maîtres de tous les ouvrages extérieurs. Les troupes s'y portèrent avec d'autant plus de courage qu'elles avaient affaire à près de 3,000 Anglais, secondés de tout ce que la nature et l'art avaient pu faire pour les défendre. Le lendemain (28 juin) la place se rendit. » (*Siècle de Louis XV*, par Voltaire, ch. XXXI.)

La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et se retira à Gibraltar.

N° 419
(Série IV, Section unique.)











BATAILLE D'HASTEMBECK,

26 JUILLET 1757.

Peint par RIOULT, gravé par LALAISSE.

« Tandis que les Français combattaient en Canada, plusieurs puissances de l'Europe s'unissaient par des traités pour rapprocher le théâtre de la guerre. Le Roi de Prusse, instruit par la cour de Londres que la France avait le dessein de porter ses forces vers la principauté de Hanovre, se ligua avec l'Angleterre et jura de s'opposer de tout son pouvoir à l'entrée de toute armée étrangère dans l'Empire. Élisabeth, Impératrice de Russie, ennemie de Frédéric, Auguste III, Roi de Pologne et électeur de Saxe, qui avait des indemnités à répéter pour les ravages commis par les Prussiens pendant la guerre de 1741; l'Impératrice-Reine Marie-Thérèse qui voulait rentrer dans la Silésie, que les circonstances l'avaient forcée d'abandonner, s'unirent contre Frédéric II. »

Louis XV contracta alors avec l'Impératrice Marie-Thérèse un traité d'alliance.

Le Roi de Prusse, menacé de tous côtés, ayant envahi la Saxe, fut mis au ban de l'Empire par le conseil aulique. Il livra bataille à l'armée autrichienne le 1er octobre 1756, et tint les Saxons enfermés dans leur camp de Pyrna.

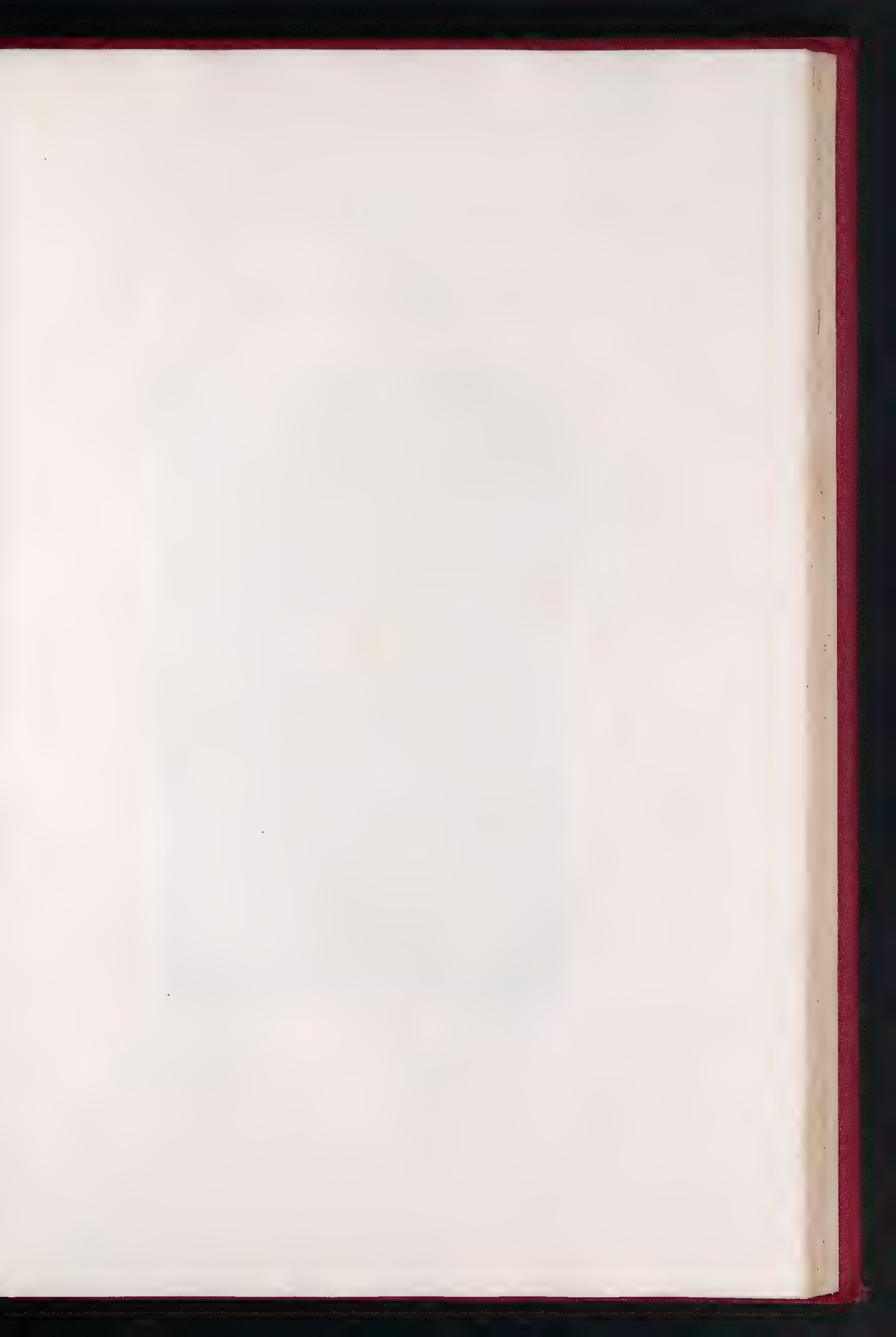
Louis XV, conformément au traité d'alliance avec Marie-Thérèse, avait fait passer le Rhin à son armée à Dusseldorf, et ne tardant pas à faire sa jonction avec les troupes impériales, le maréchal d'Estrées en prit le commandement général. « Il suivait pas à pas le duc de Cumberland, et il atteignit ce prince vers les bords de la Hamel. On ne pouvait choisir une position plus avantageuse que celle des Hanovriens près de Hamelon : leur droite se prolongeait vers cette ville. Leur front était défendu par un marais imperméable; leur gauche s'élevait sur des montagnes couvertes de bois, entrecoupées de ravins très profonds; elle était terminée d'un côté par une batterie, de l'autre par le village de Hastembeck. On ne pouvait attaquer que ce flanc gauche, et de cette attaque dépendait la victoire; M. de Chevert en fut chargé.

« Le duc de Cumberland, qui connaissait l'importance de sa gauche et de sa batterie, y avait porté l'élite de ses troupes, commandée par M. le comte de Schullemberg. Tous les chemins étaient rompus; il fallait tourner les bois et les montagnes pour parvenir à cette aile des Hanovriens. M. de Chevert partit à la tête des brigades de Picardie, de la marine et d'Eu; après une marche longue et pénible, entreprise pendant la nuit, il arriva enfin; il était neuf heures du matin, et la bataille était commencée depuis six heures. Chevert prend sa place, s'avance à la tête des grenadiers et pénètre dans les rangs des ennemis; il est suivi et bien secondé par ses premières brigades, par celles de Champagne, du Roi, des grenadiers de France et par les Autrichiens qui étaient accourus pour le soutenir. Champagne s'empara de cette batterie retranchée qui faisait la sûreté du camp des ennemis. On les poursuivit de poste en poste, tandis que l'artillerie continuait à les foudroyer de front. Le passage étant frayé, M. de Contades pénétra jusqu'à Hastembeck et chassa les Hanovriens de ce village, qu'ils défendaient encore. Le duc de Cumberland donna le signal de la retraite. »

(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 108 à 112.)







BATAILLE DE LUTZELBERG,

10 OCTOBRE 1758

Peint par DEMAHIS, gravé par SAM. CHOLET.

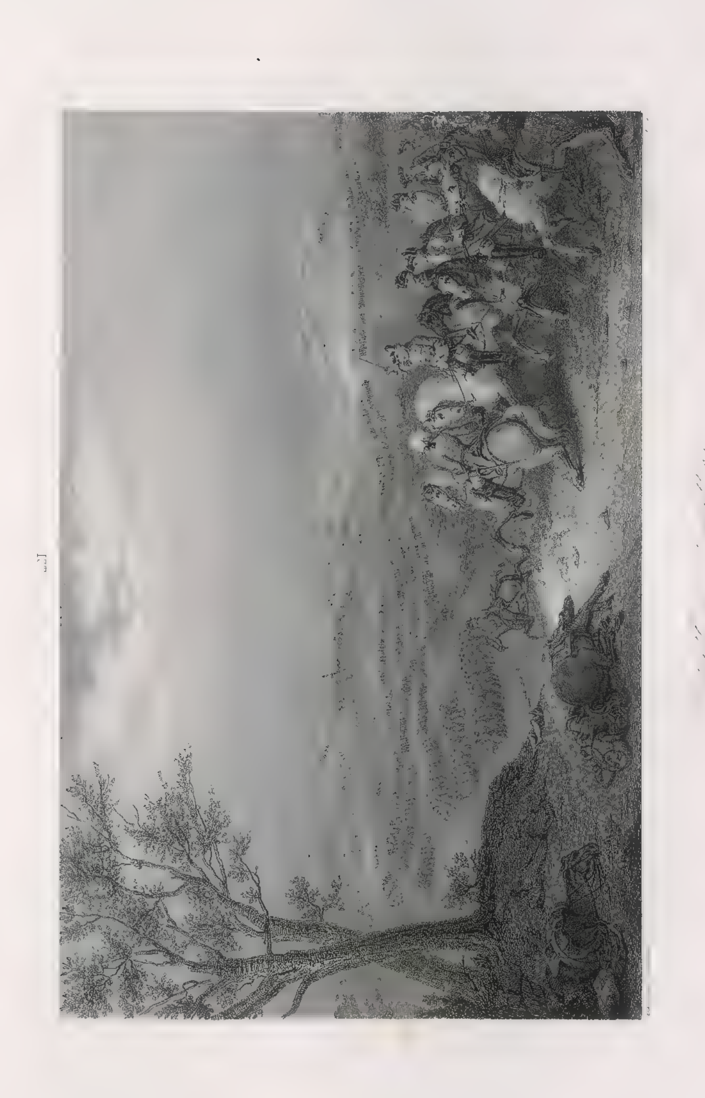
La bataille d'Hastembeck, et la capitulation de Closter-Seven qui suivit quelque temps après, n'eurent pas les résultats heureux que l'on devait en attendre. Cette capitulation n'ayant pas été reconnue par l'Angleterre, le duc de Cumberland perdit son commandement, et la guerre reprit avec plus d'acharnement au commencement de 1758. A la suite des journées de Crevelt et de Rosback, la France s'était vue sur le point de perdre tous les avantages qu'elle avait obtenus dans la campagne précédente; mais le maréchal de Broglie rétablit l'honneur des armes françaises à Sundershausen le 23 juillet 1758, et, après y avoir battu les Hessois commandés par le prince d'Isembourg, il se rendit maître de toute la Hesse et pénétra en Westphalie.

Le prince de Soubise, de son côté, avait également rencontré l'ennemi à Lutzelberg. Les armées, qui ne demandaient que l'occasion de se mesurer, furent bientôt en présence. « Le prince de Soubise devait attaquer le front des ennemis, le duc de Fitz-James leur gauche; le duc de Broglie devait détourner leur attention par des manœuvres et de fausses attaques, tandis que par un long détour M. de Chevert, à la tête des Saxons et des Palatins, viendrait les prendre en flanc. Quoique celui-ci eût un long espace à parcourir, il fut le premier aux mains avec les ennemis. Toutes les autres divisions montrèrent beaucoup d'ardeur, leurs chefs un concert parfait; mais toute l'armée convint que c'était principalement à M. de Chevert que la gloire de cette journée était due. Les alliés y perdirent trois à quatre mille hommes tués ou blessés et huit cents prisonniers. Le baron de Zastrow, neveu du général de ce nom, fut du nombre des derniers. La perte des Français fut très médiocre en comparaison de celle des ennemis; ils n'eurent pas plus de six cents hommes tués ou blessés. Huit jours après cette bataille, le prince de Soubise fut élevé au grade de maréchal de France, et de son côté le Roi de Pologne envoya à M. de Chevert le cordon de l'Aigle-Blanc. »

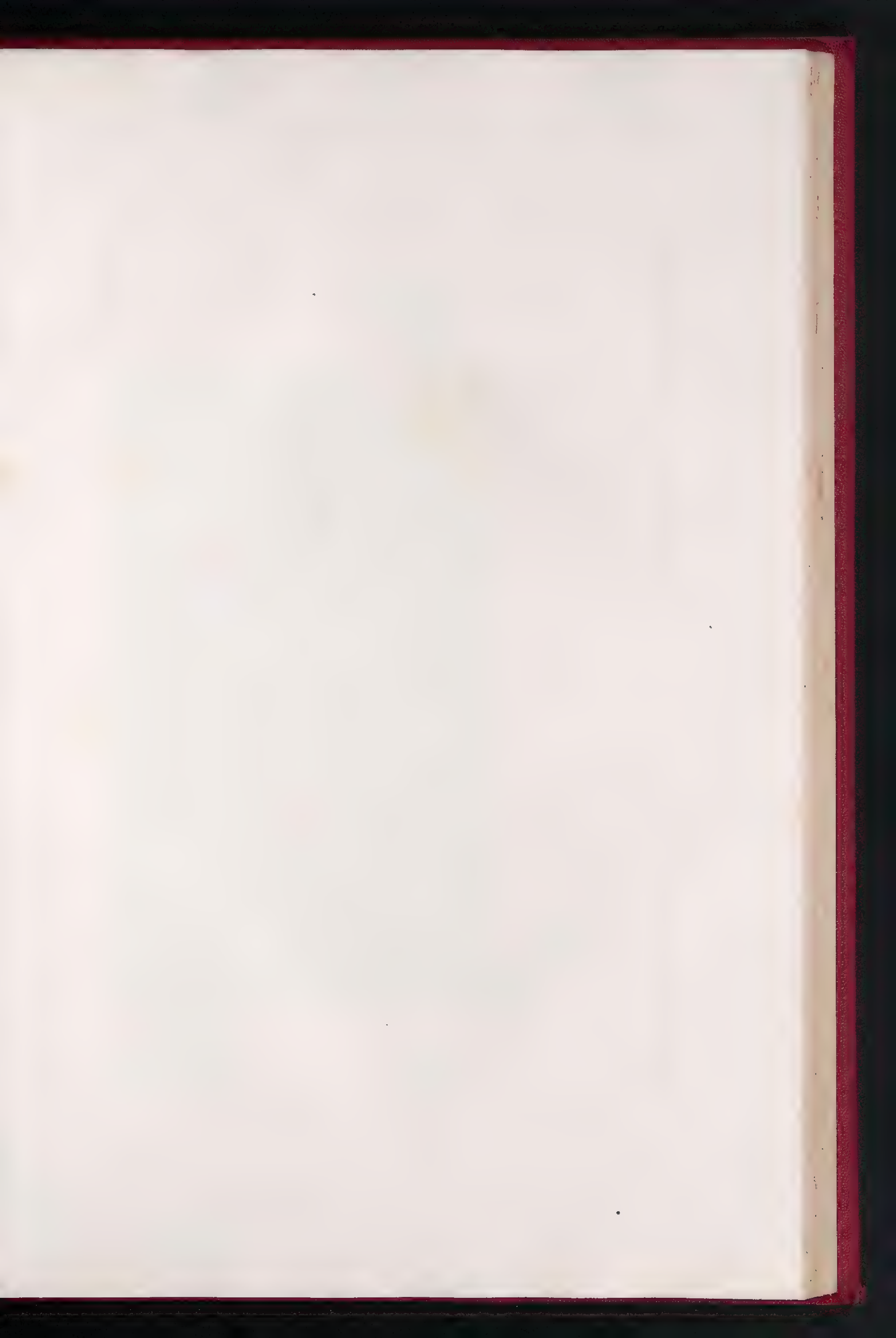
(*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 126.)



Dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE.







BATAILLE DE JOHANNISBERG,

30 AOUT 1762.

Peint par Amédée Faure, gravé par C. Lalaisse.

La longue guerre, entreprise dans l'intérêt de l'Allemagne, et dont la France ne pouvait espérer aucun avantage, épuisait les finances du royaume. Quels qu'eussent été les succès obtenus, les revers avaient été plus grands, surtout le commerce était en souffrance; la marine, presque anéantie, se trouvait hors d'état de le protéger, et les colonies, en partie occupées par l'ennemi, étaient dans la situation la plus déplorable.

C'est alors que le duc de Choiseul, secrétaire d'état des affaires étrangères, conclut le traité connu sous le nom de *pacte de famille*, qui fut signé le 15 août 1761 par les Rois de France, d'Espagne, des Deux-Siciles et par l'Infant, duc de Parme, et qui devait avoir une si grande influence sur la paix générale.

On vit donc les hostilités commencer entre l'Espagne et l'Angleterre pendant que la guerre continuait en Allemagne. « Selon les nouvelles de l'armée du Roi, rapporte la *Gazette de France* du 6 septembre 1762, les ennemis s'étant approchés de Friedberg pendant la journée du 28 du mois dernier, les maréchaux d'Estrées et de Soubise, réunis au corps commandé par le prince de Condé, résolurent de marcher à eux le 30, pour ne pas leur laisser le temps de se fortifier dans une position si essentielle.

« Leur objet principal était de s'emparer de la montagne de Johannisberg ou Johansberg, près les salines de Nanheim, à une demi-lieue de Friedberg. Le marquis de Levis l'occupait avec l'avant-garde du prince de Condé. Les colonnes de l'armée étaient encore loin : les maréchaux d'Estrées et de Soubise, voyant la nécessité de renforcer ce poste, y portèrent le comte de Stainville avec l'avant-garde à ses ordres.

« La marche des ennemis fut si rapide, qu'avant l'arrivée du comte de Stainville, ils eurent le temps de gagner le sommet de la montagne. »

Le maréchal prince de Soubise, à la tête des troupes, parvint à chasser l'ennemi de la montagne qu'il occupait, pendant que le maréchal d'Estrées de son côté donnait des ordres pour l'attaquer par son flanc gauche : on emporta la position.

« La cavalerie des ennemis, continue la *Gazette*, était postée dans la plaine de Nidermelle pour y recevoir leur infanterie. Le prince de Condé la fit charger par ses dragons. Elle plia; mais, s'étant ralliée au-delà d'un ravin, elle revint avec une grande célérité. La seconde charge que fit le comte de Stainville fut vive et obstinée; elle nous réussit entièrement. Les ennemis y ont beaucoup perdu. On y a fait une grande quantité de prisonniers, dont plusieurs colonels et quelques officiers supérieurs. Le régiment de Conflans a pris l'étendard d'un régiment hanovrien. L'infanterie des ennemis, dispersée et mise en un extrême désordre par cette charge, a regagné le ravin dans lequel coule le Veter. Les ennemis nous ont abandonné une grande partie de leur artillerie, et nous avons quinze pièces de différents calibres. On avait rassemblé le 31 plus de quinze cents hommes prisonniers des différentes nations qui composent l'armée des alliés. »

Enfin les hostilités cessèrent, et le 10 février 1763 « le duc de Praslin, ministre alors des affaires étrangères, rapporte Voltaire, *Siècle de Louis XV*, p. 309, fut assez habile et assez heureux pour conclure la paix dont le duc de Choiseul, ministre de la guerre, avait entamé les négociations. »

N° 423
(Serie IV, Section unique.)







COMBAT
DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BELLE-POULE
CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'ARÉTHUSE,

17 JUIN 1778.

Peint par Jugelet, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par Chavane jeune.

L'insurrection des États-Unis ayant éclaté, l'acte d'indépendance s'en était bientôt suivi; il avait été signé à Philadelphie le 4 juillet 1776, et Washington avait été reconnu par le congrès généralissime des troupes américaines.

L'Angleterre, qui n'avait pu empêcher la publication de cet acte, cherchait à faire entrer toutes les puissances de l'Europe dans ses intérêts, et voulait interdire le commerce avec l'Amérique dans tout autre port que ceux qu'elle y possédait encore. Cependant Franklin étant passé en Europe pour y donner connaissanee de l'acte par lequel les États-Unis avaient fixé leur indépendance, la France avait conclu un traité de commerce avec les nouveaux États. Dès que l'Angleterre en fut informée, elle rappela de Paris son ambassadeur. On arma de part et d'autre, on se tint sur la défensive; mais les hostilités n'étaient pas encore commencées.

« L'Angleterre venait d'équiper à la hâte une flotte de trente vaisseaux de ligne, dont elle avait donné le commandement à l'amiral Keppel. Cette flotte était sortie depuis quelques jours. On avait envoyé de Brest, pour l'observer, trois frégates, *la Belle-Poule*, de vingt-six canons, *la Licorne*, de trente-deux, *la Pallas*, de dix-huit, et le lougre *le Coureur*, de douze. La première était commandée par M. de La Clocheterie, la seconde par M. de Balisal, la troisième par M. de Rausanne, et le lougre par M. de Razilli.

« Ces quatre vaisseaux, à la suite d'un coup de vent, se trouvèrent presque tous au milieu de la flotte anglaise; *la Licorne* baissa pavillon après avoir lâché une seule bordée; *la Pallas* se rendit, sans pouvoir se défendre, se trouvant enveloppée de plusieurs vaisseaux ennemis; *la Belle-Poule*, avec le lougre, trouva moyen de se dégager. Pour suivie par la frégate anglaise *l'Aréthuse*, de quarante-quatre canons, elle s'arrêta dès qu'elle se vit à une demi-lieue de la flotte ennemie. Le capitaine anglais Marshall lui donne ordre de venir parler à l'amiral; le Français répond qu'il n'a d'ordre à recevoir que de son prince; l'Anglais fait tirer un coup de canon, auquel La Clocheterie répond par toute sa bordée : le combat est engagé. De son côté le lougre se bat avec vigueur contre un cutter anglais de même force que lui.

« Le combat, après avoir duré deux heures, tourne au désavantage de *l'Aréthuse*, qui, par des signaux, appelle la flotte à son secours. Deux gros vaisseaux accourent à force de voiles; *la Belle-Poule* fait retraite et rentre à Brest couverte de gloire. »

Hist. de Louis XVI, par M. Bourniseaux, t. Ier, p. 207.)







COMBAT NAVAL D'OUESSANT,

27 JUILLET 1778.

Peint par Gudin, gravé par Kernot

La marine n'avait pas moins que les autres parties de l'administration appelé l'attention de Louis XVI. Un grand nombre de bâtiments de guerre était à flot; un plus grand nombre encore était en construction; jamais pareille activité n'avait régné dans nos ports; de nombreuses promotions avaient été faites parmi les officiers; les flottes françaises couvraient les mers; elles offraient au commerce une protection assurée, et les colonies avaient recouvré leur état prospère.

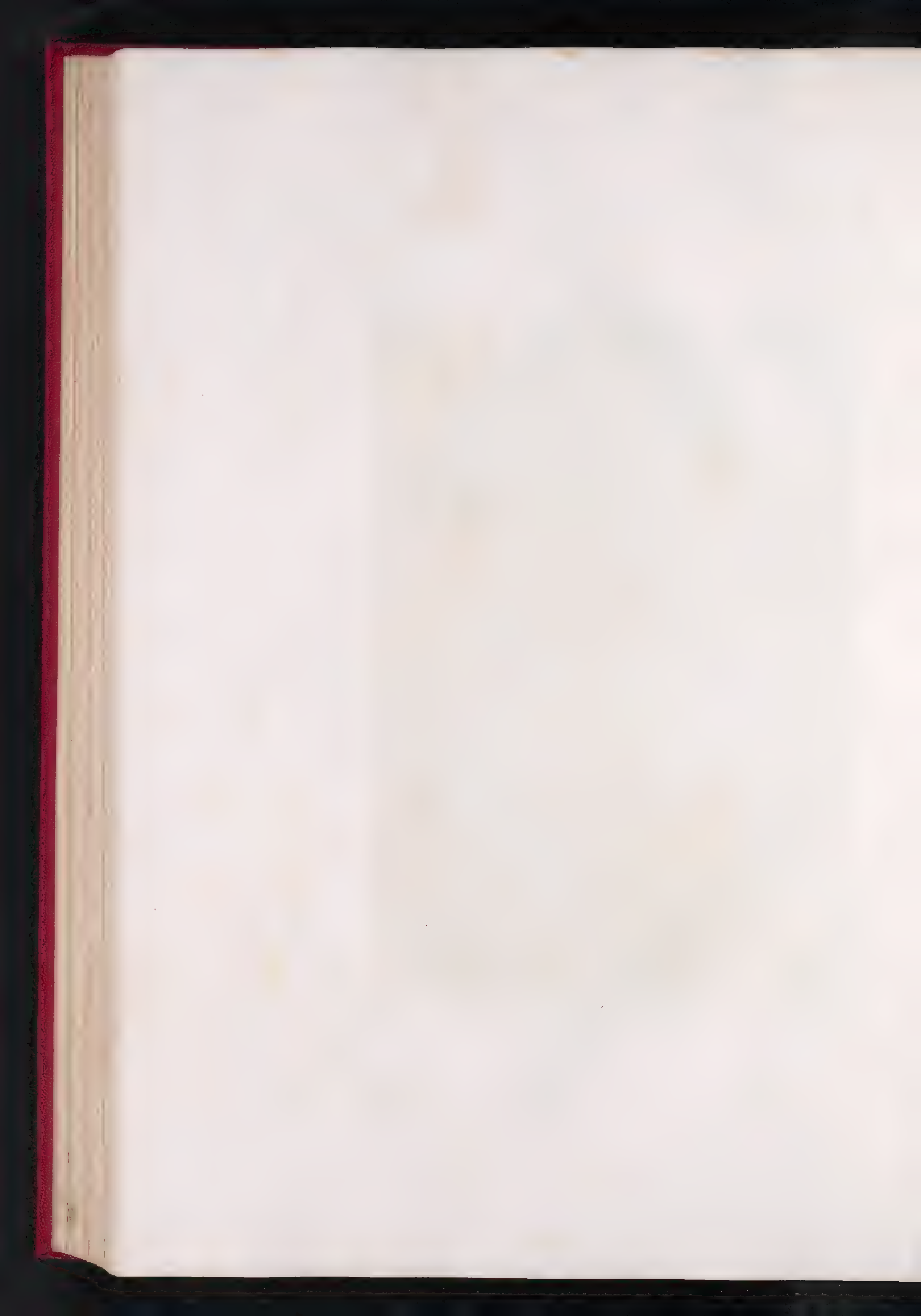
L'engagement de quatre frégates au milieu de toute la flotte anglaise, le 17 juin 1778, fut le signal de la guerre. Le comte d'Orvilliers sortit alors de Brest à la tête d'une flotte de trente-deux vaisseaux de ligne. Il avait sous ses ordres le duc de Chartres et Duchaffault, lieutenants généraux de marine. La flotte était divisée en trois escadres : *la Blanche* au corps de bataille, *la Blanche* et *la Bleue* à l'avant-garde, et *la Bleue* à l'arrière-garde.

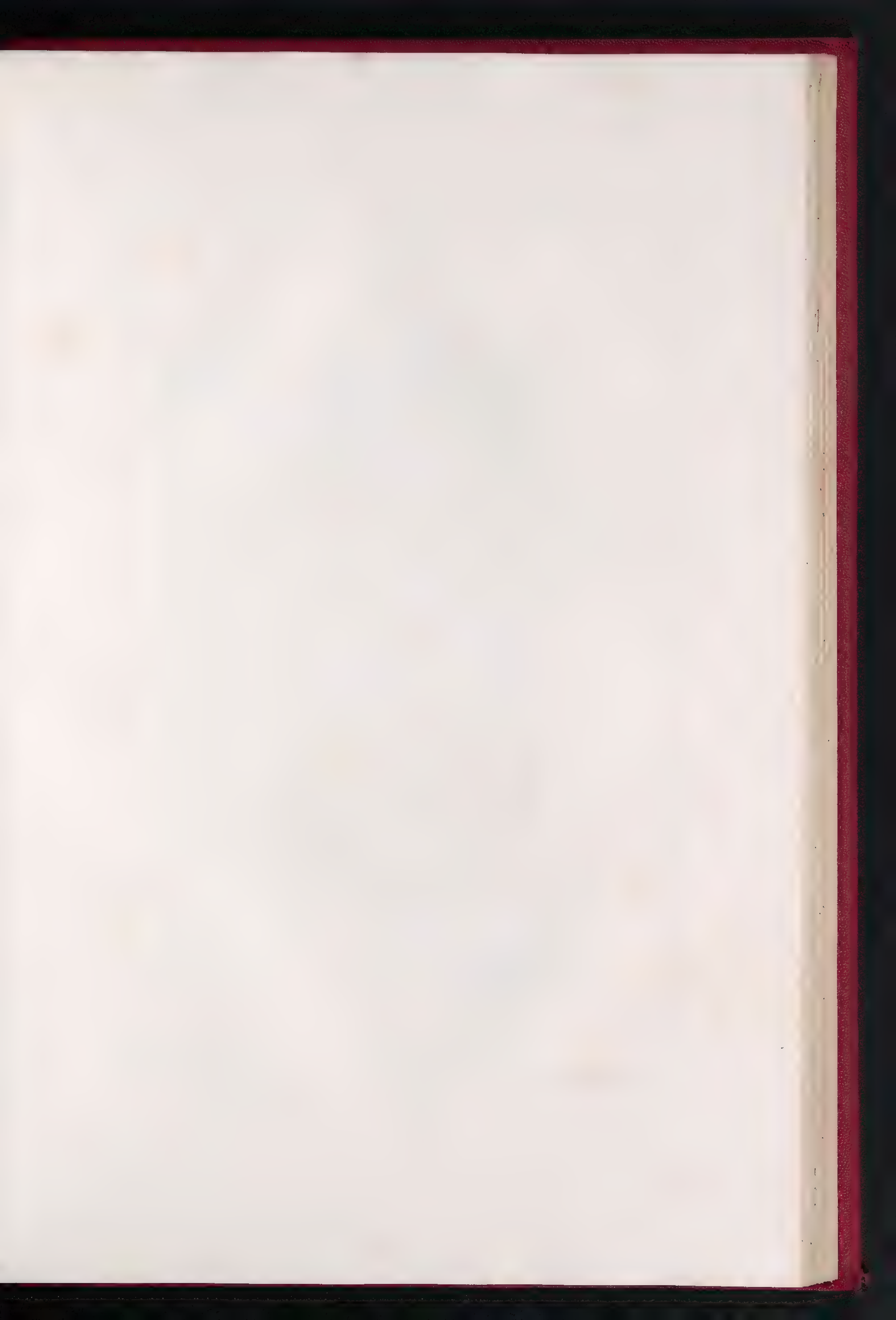
Le comte d'Orvilliers, généralissime, sur *la Bretagne*, de cent dix canons, était au corps de bataille, le comte de Guichen avec lui.

Duchaffault, sur *la Couronne*, de quatre-vingts canons, dirigeait l'avant-garde avec le capitaine de vaisseau Rochechouart. Le duc de Chartres, monté sur *le Saint-Esprit*, de quatre-vingts canons, conduisait l'arrière-garde; le comte de Grasse était sous ses ordres. Les armées navales de France et d'Angleterre se rencontrèrent le 23 juillet.

Dès qu'elles furent en vue l'une de l'autre, elles manœuvrèrent durant quatre jours consécutifs, le comte d'Orvilliers pour conserver l'avantage du vent qu'il avait enlevé aux Anglais, l'amiral Keppel pour le recouvrer. Enfin, le 27 juillet, à neuf heures du matin, le temps paraissant favorable, la flotte française offrit le combat à l'ennemi. Les Anglais savaient qu'un prince du sang royal de France commandait l'escadre bleue, qui, avant le combat, formait l'arrière-garde de la flotte française. L'amiral Keppel manœuvrant dans l'intention de couper cette division du reste de l'armée navale, le comte d'Orvilliers fit virer de bord, et l'escadre bleue se trouva former l'avant-garde. *Le Saint-Esprit* fut exposé, à demi-portée de canon, au premier feu des Anglais. Voici les termes dans lesquels le ministre de la marine s'exprimait sur ce combat, en écrivant au duc de Penthièvre, grand-amiral, beau-père du duc de Chartres : « M. d'Orvilliers a donné des preuves de la plus grande habileté, M. le duc de Chartres, d'un courage froid et tranquille, et d'une présence d'esprit étonnante. Sept gros vaisseaux, dont un à trois ponts, ont successivement combattu celui de M. le duc de Chartres, qui a répondu avec la plus grande vigueur, quoique privé de sa batterie basse; un vaisseau de notre armée a dégagé *le Saint-Esprit* dans le moment le plus vif, et a essuyé un feu si terrible qu'il a été absolument désemparé et obligé de se retirer. » La flotte étant entrée à Brest, le duc de Chartres vint à Paris et à Versailles : il y fut reçu avec enthousiasme par le public. La bataille d'Ouessant, en effet, relevait la gloire navale de la France, tristement flétrie durant la guerre de Sept-Ans.







COMBAT

DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CONCORDE

CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LA MINERVE,

22 AOUT 1778.

Peint par TH. DUBOIS, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE.

Le 22 août, *la Concorde*, frégate de vingt-six canons, commandée par M. Le Gardeur de Tilly, rencontra du côté du Cap Français la frégate anglaise *la Minerve*, de trente-deux canons. Le combat commença à neuf heures et demie et fut soutenu pendant deux heures, à la portée du mousquet, avec une égale fermeté de part et d'autre. A onze heures et demie, sir John Scott, capitaine de *la Minerve*, étant trop maltraité dans ses manœuvres et sa mâture pour tenter plus longtemps le sort des armes, fit signal qu'il se rendait. Sa frégate fut amarinée et conduite au Cap.

(*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 194.)



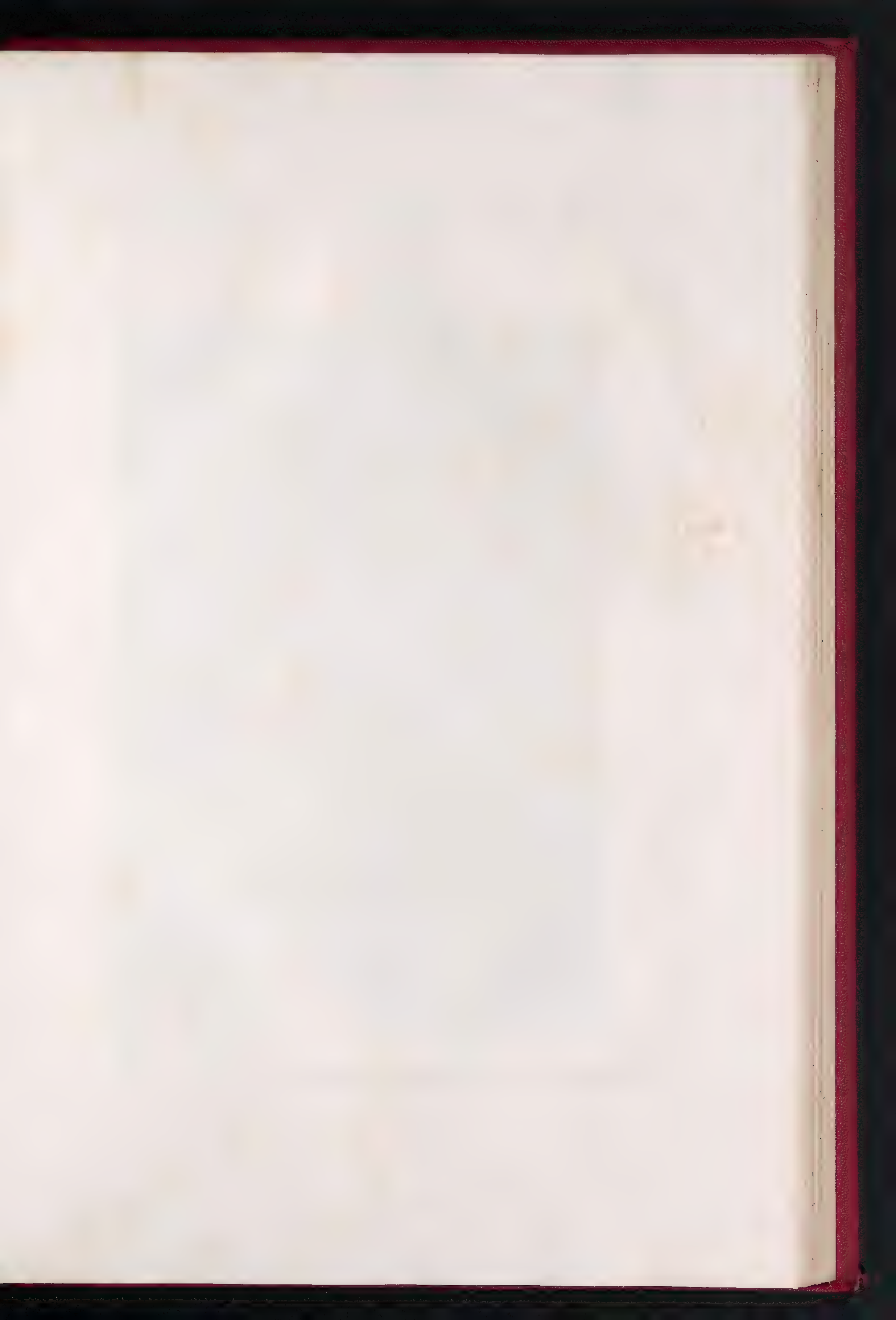
Ornement tiré du Petit-Trianon, dessiné par LEMERCIER, gravé par BUDZILOWICZ.



Combat de la frégate française la Concorde

contre la frégate anglaise [illegible]





COMBAT
DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA JUNON
CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE FOX,

11 SEPTEMBRE 1778.

Peint par GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE.

« Le vicomte de Beaumont, capitaine de vaisseau commandant la frégate *la Junon*, rencontra le 11 septembre 1778, à quarante lieues sud-ouest de l'île d'Ouessant, la frégate anglaise *le Fox;* il l'attaqua et la combattit pendant trois heures et demie à portée de pistolet. Lorsqu'elle fut entièrement démâtée et hors d'état de se défendre davantage, le capitaine Windsor, n'ayant plus même de pavillon, fit signe avec son chapeau qu'il amenait. Il avait quarante-neuf hommes hors de combat, et lui-même était grièvement blessé au bras; la frégate française n'eut que quatre hommes tués et quinze blessés. »

(*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 195.)

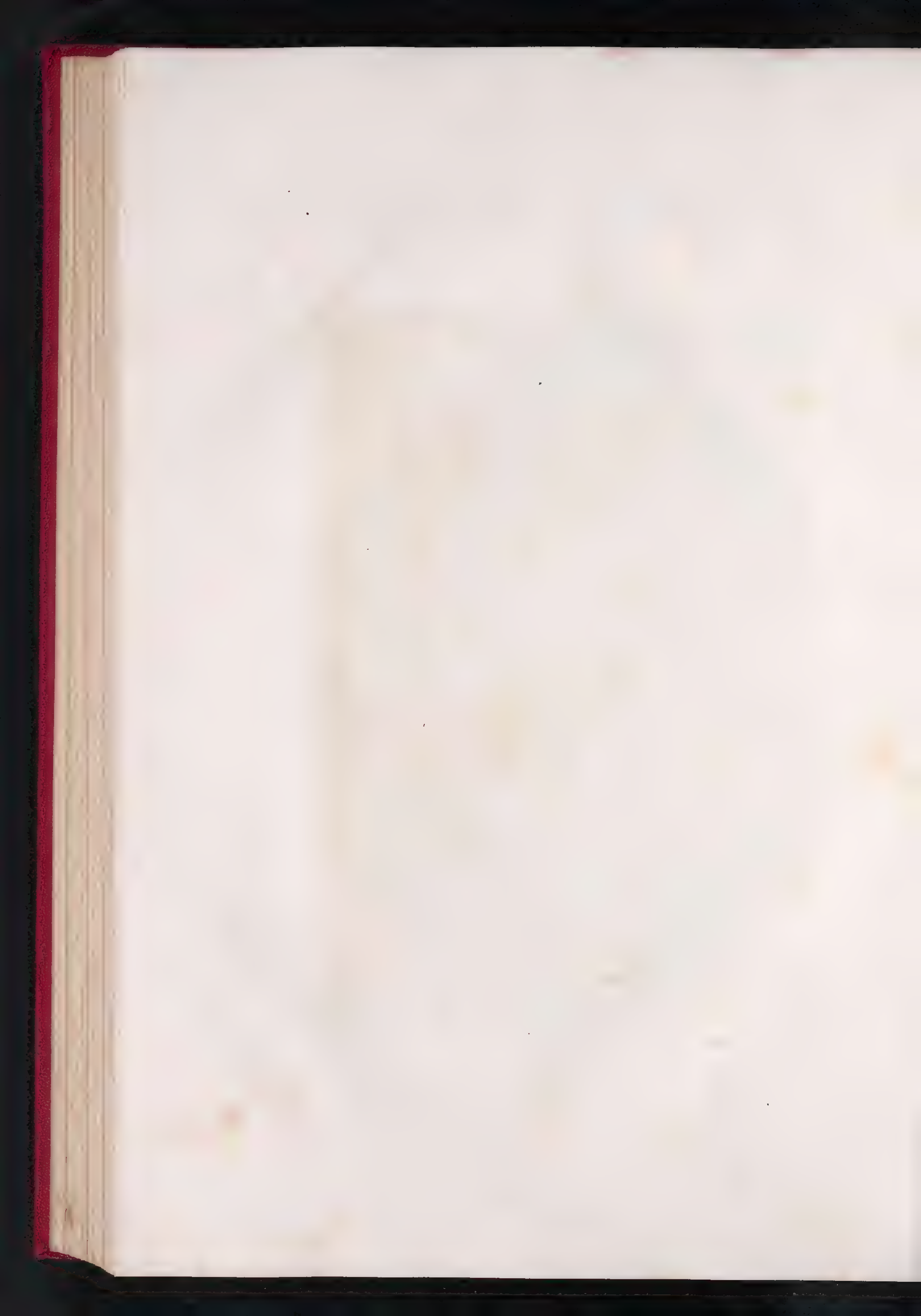


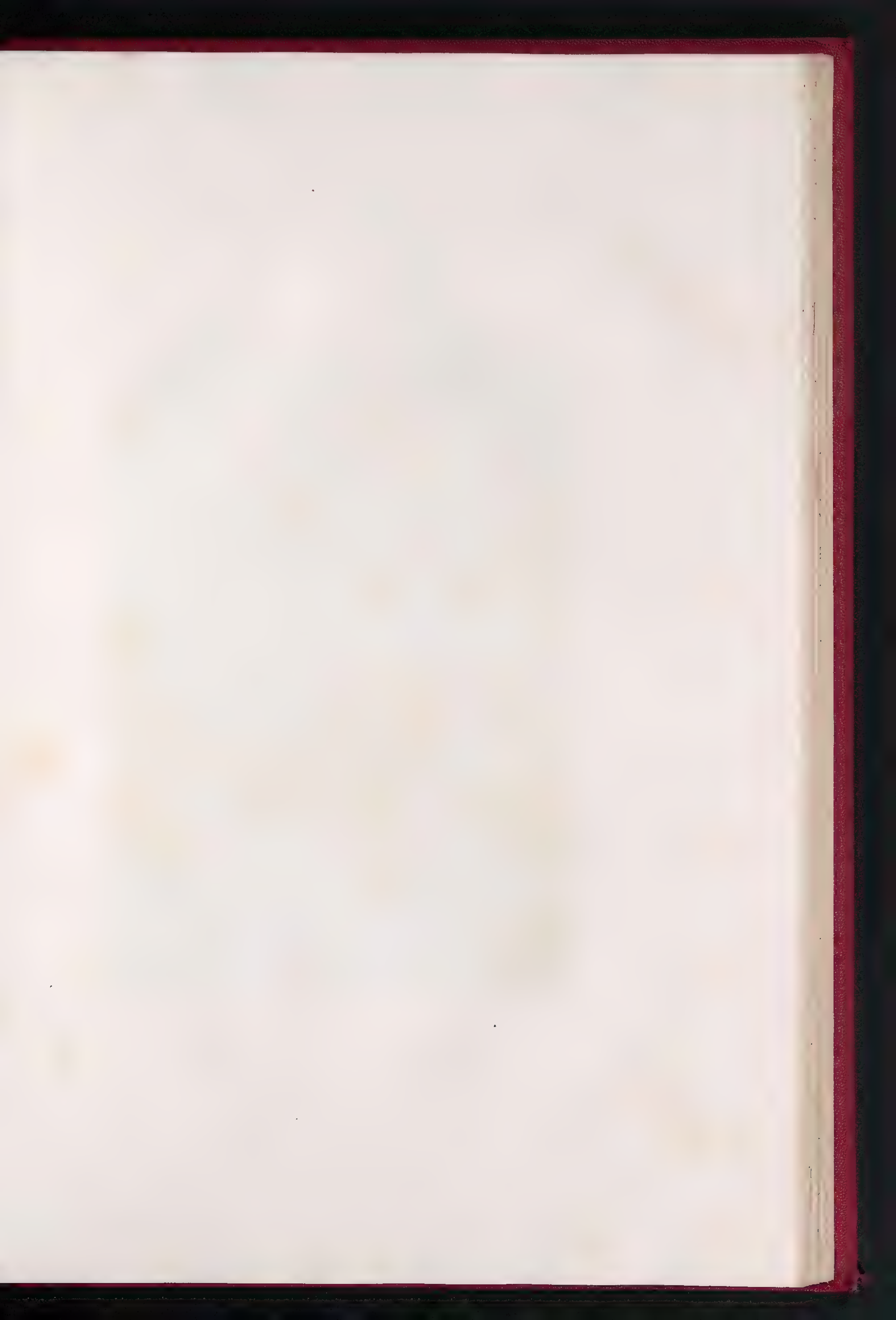
Ornement tiré du Cabinet de la Chambre à coucher de Louis XV, dessiné par RAYNAUD, gravé par BROWN et BRÉVAL.



Combat de la frégate française la Junon contre la frégate anglaise le Fox

septembre





COMBAT

DU VAISSEAU FRANÇAIS LE TRITON

CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE JUPITER ET LA FRÉGATE LA MÉDÉE,

20 OCTOBRE 1778.

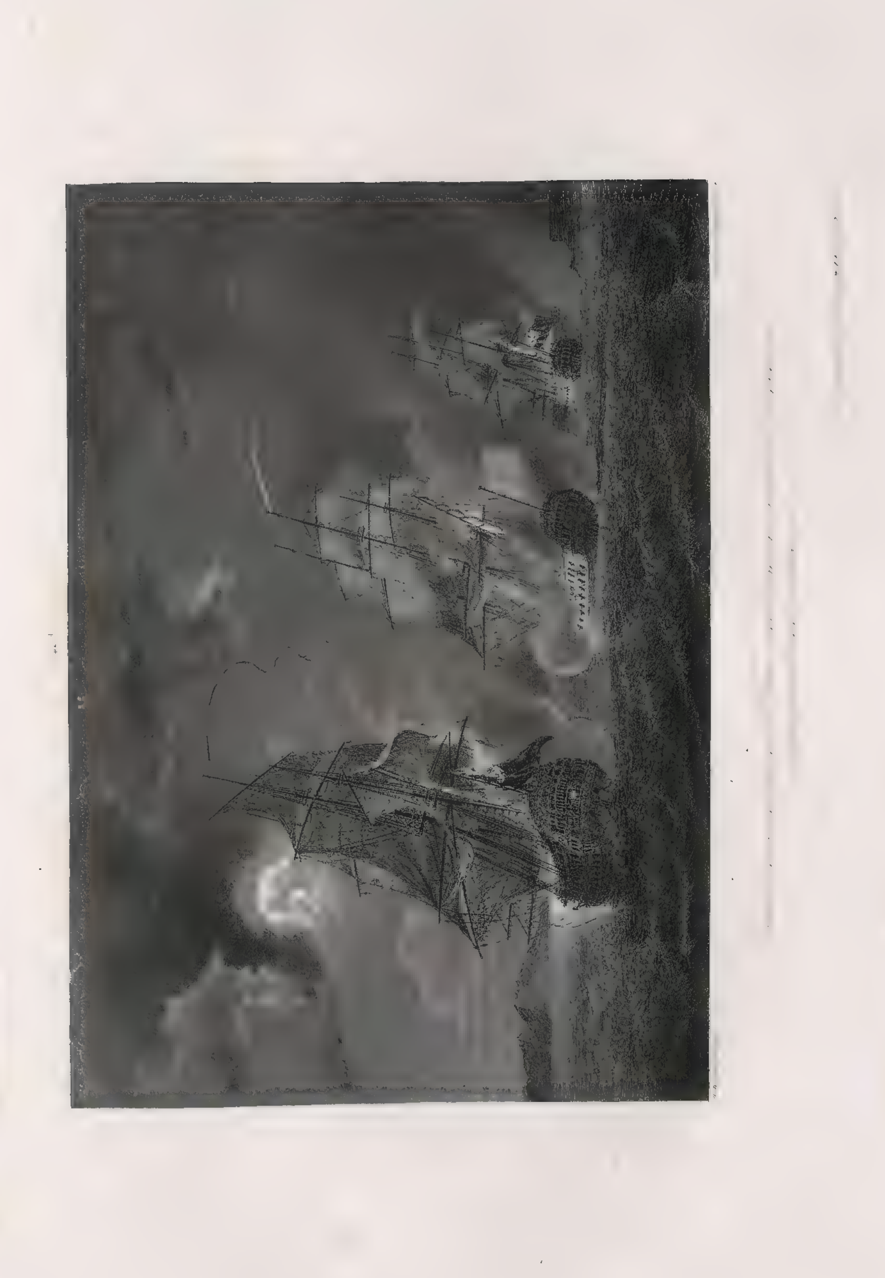
Peint par GILBERT, d'après le tableau de la galerie du Ministre de la Marine.
Gravé par CHAVANE aîné.

« *Le Triton*, commandé par M. de Ligondès, capitaine de vaisseau, fut attaqué à la hauteur du Cap Finistère par un vaisseau et une frégate anglais. A huit heures du soir, après trois heures de combat, la frégate abandonna la partie et profita de l'obscurité pour se soustraire au feu dont elle était criblée. Le vaisseau anglais continua le sien encore pendant une heure et parut plier trois fois; il finit par prendre la fuite et disparut dans la nuit. »

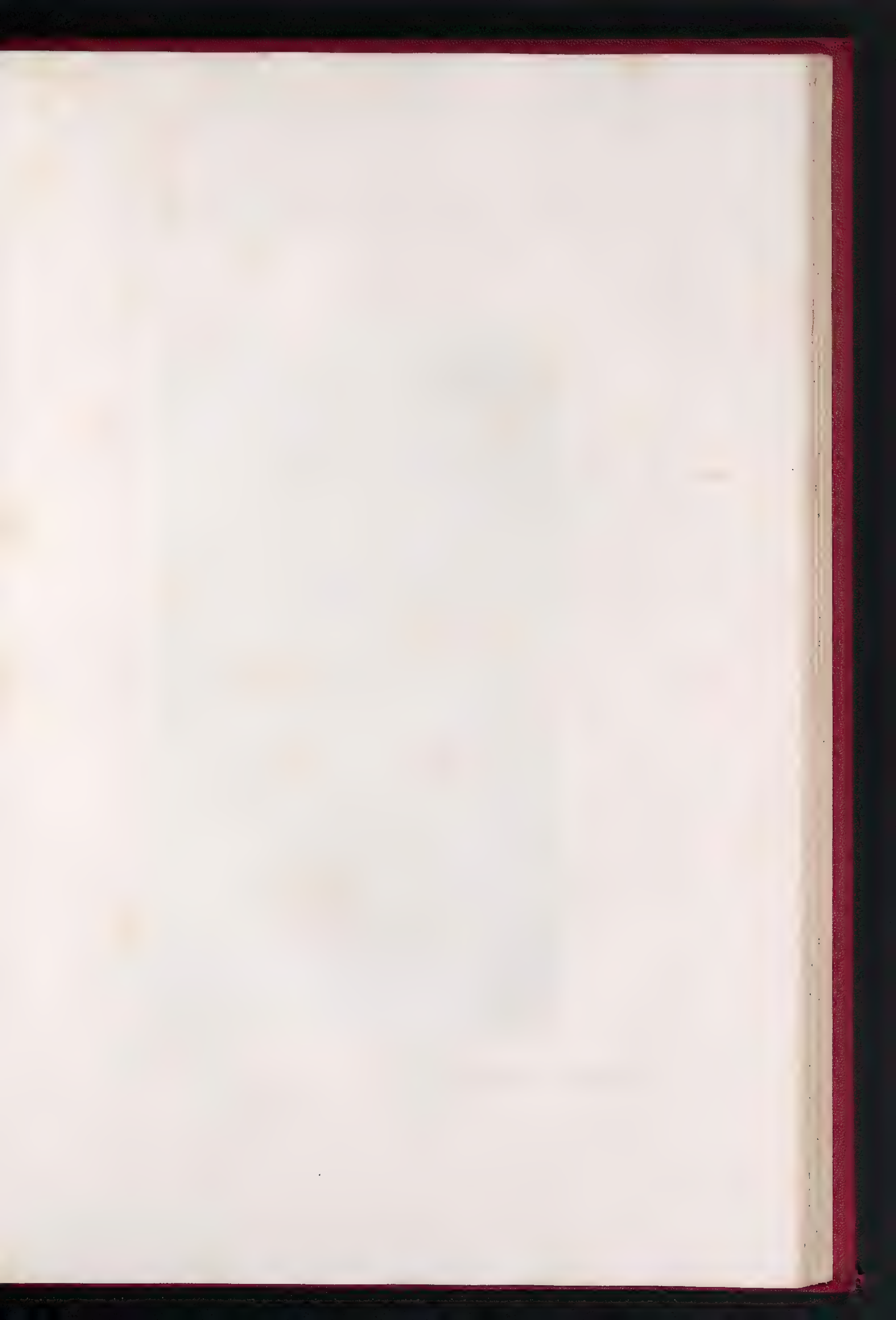
(*Annales marit. et colon.*, par M. Bajot, t. II, p. 196.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.







COMBAT
DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA MINERVE
CONTRE DEUX VAISSEAUX ANGLAIS ET DEUX FRÉGATES ANGLAISES,

7 FÉVRIER 1779.

Peint par GILBERT, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE.

Le chevalier de Grimoard, commandant la frégate *la Minerve*, en sortant de la baie des Baradaires, le 7 février, aperçut au point du jour deux bâtiments ennemis sous le vent à lui; ces bâtiments étaient *le Ruby*, de soixante-quatre, et la frégate *le Lowestone.* Il ne balança pas à envoyer toute sa bordée au vaisseau qui se trouvait alors par son travers et qui lui riposta par toute la sienne, haute et basse. *Le Ruby* continua sa route en tirant sur *la Minerve* pour virer dans ses eaux. En même temps le chevalier Grimoard eut connaissance du *Bristol*, de cinquante, et de la frégate *l'Æolus*, qui cherchaient à l'envelopper. Il attaqua la frégate, et après trois quarts d'heure de combat elle fut forcée de l'abandonner. Le calme vint quelque temps après et dura jusqu'à une heure. Lorsque la brise s'éleva du nord-nord-ouest, les vaisseaux qui l'entouraient commencèrent à le chasser; mais il força de voiles, et la nuit tomba sans qu'ils pussent l'atteindre : il en profita pour faire fausse route et se soustraire à leur poursuite. Le lendemain, n'apercevant plus aucun des bâtiments contre lesquels il avait combattu la veille, il prit le parti de remonter jusqu'à la hauteur d'Inagne, dans l'espérance de trouver quelques corsaires dans ce passage. En effet, il rencontra la frégate *la Providence*, de vingt-quatre canons, lui livra combat et s'en rendit maître sans perdre un seul homme.

(*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 198.)

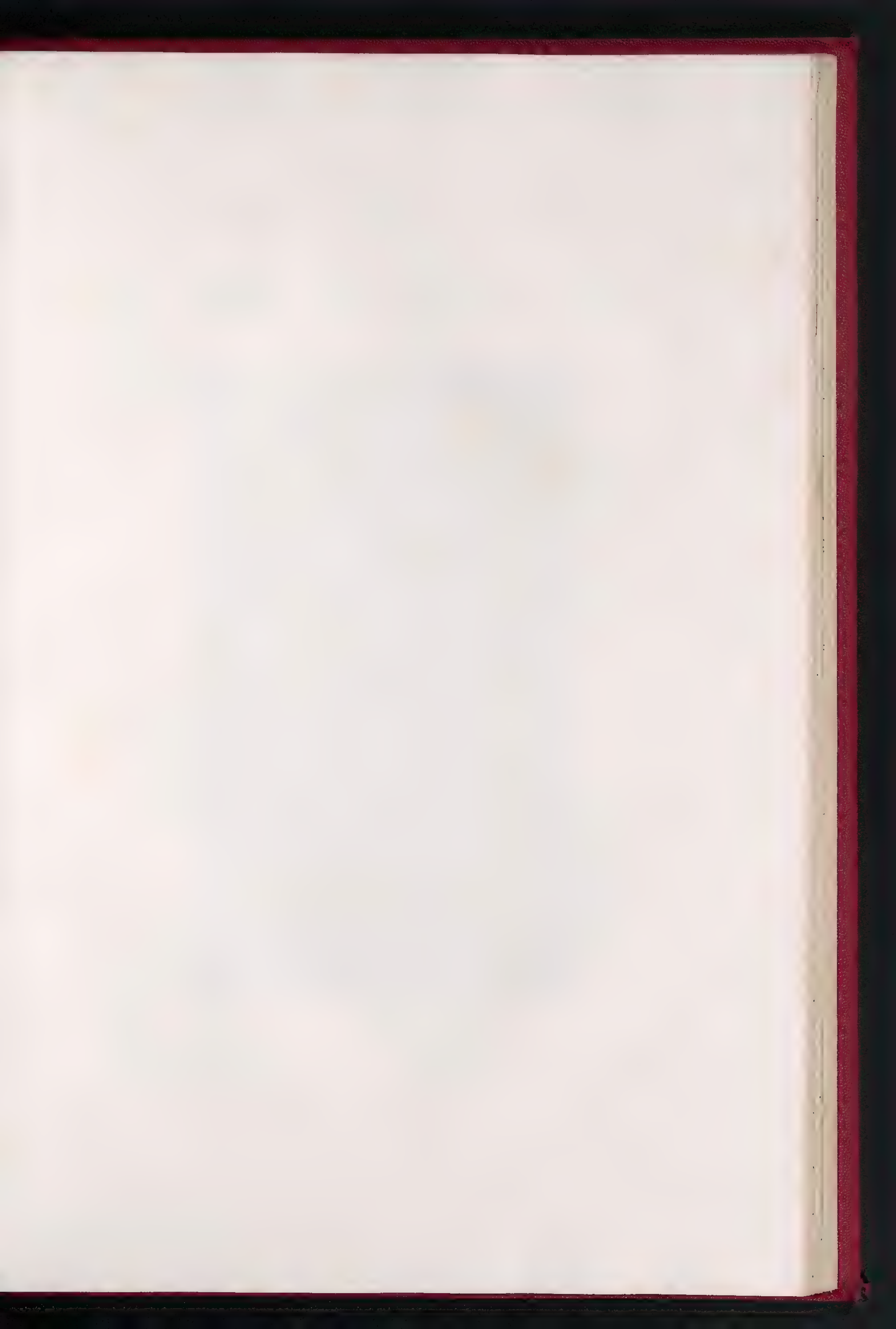


Ornement tiré du Cabinet des Bains, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.



Combat de la frégate française la Minerve contre deux vaisseaux anglais et 2 frégates anglaises





COMBAT NAVAL DE L'ILE DE LA GRENADE,

6 JUILLET 1779

Peint par J.-F. HUE, gravé par SKELTON.

« Le lendemain de la prise de l'île de la Grenade, le comte d'Estaing reçut l'avis de l'approche de l'armée navale anglaise; le vent, qui soufflait de l'est et de l'est-nord-est, ne lui permettant pas de sortir à sa rencontre, il rappela au mouillage ceux de ses vaisseaux que la mauvaise qualité du fond de l'anse Molenier avait fait dérader et s'étendre jusque dans la baie pour y trouver une meilleure tenue. En même temps il envoya quelques frégates croiser au vent de son armée. Le 6, à la pointe du jour, il fit signal à une partie de ses vaisseaux, qui n'avaient pas encore appareillé, de couper leurs câbles et de se former en ligne, l'amure à tribord, sans avoir égard ni à leurs postes ni à leur rang.

« L'armée anglaise, qui avait l'avantage du vent, s'approchait alors, toutes voiles dehors, dans l'ordre de bataille suivant :

« A l'avant-garde, le vice-amiral Barrington, sur *le Prince de Galles,* de soixante-quatorze canons;

« Au corps de bataille, l'amiral Byron, sur *la Princesse Royale,* de quatre-vingt-dix;

« Et l'arrière-garde, sous les ordres du contre-amiral Hyde-Parker, embarqué sur *le Conqueror,* de soixante-quatorze canons.

« L'armée française, qui courait à bord opposé, devait être ainsi formée :

« A l'avant-garde, le comte de Breugnon, commandant sur *le Tonnant,* de quatre-vingts canons;

« Le comte d'Estaing, général, au corps de bataille sur *le Languedoc,* de quatre-vingts canons;

« Et à l'arrière-garde, par M. Broves sur *le César,* de soixante-quatorze canons.

« Il n'y eut d'abord que quinze vaisseaux français qui purent prendre part au combat, les courants ayant fait tomber les autres sous le vent. Cependant l'armée anglaise, sans cesser de combattre, continuait de courir avec confiance vers la baie de Saint-Georges, dans l'espoir d'arriver encore assez à temps pour secourir l'île de Grenade; mais à la vue du feu des forts sur son chef de file, l'amiral Byron, convaincu que cette île n'était plus au pouvoir des Anglais, fit revirer son armée vent arrière et mit au même bord que les Français. Le combat continua avec la plus grande vivacité jusqu'à midi un quart; il cessa alors, parce que l'armée anglaise forçait toujours de voiles et serrait le vent pour rejoindre son convoi, tandis que l'amiral français arrivait insensiblement pour rallier ses vaisseaux sous le vent.

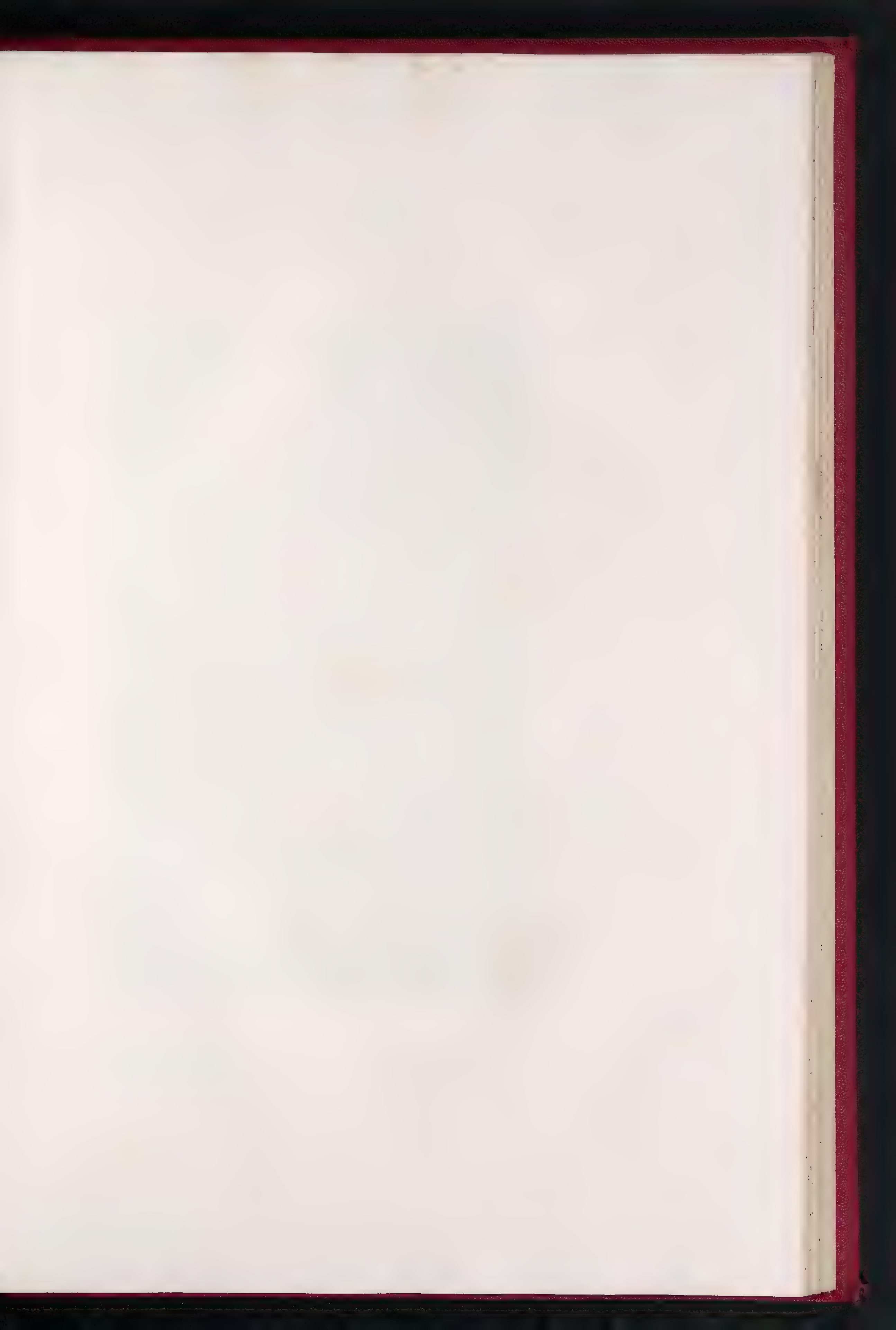
« Lorsque l'armée française fut bien formée en ligne, le comte d'Estaing la fit revirer vent devant tout à la fois. L'objet de cette évolution était de couper *le Grafton, le Cornwall* et *le Lion,* vaisseaux de l'arrière-garde anglaise, qui semblaient fort désemparés, et qui se trouvaient à une grande distance en arrière et plus sous le vent. Mais l'amiral anglais ayant fait, peu de temps après, la même manœuvre, le comte d'Estaing fit reformer son armée en ligne sur son vaisseau de queue. Alors *le Grafton* et *le Cornwall* ne purent rejoindre leur escadre qu'en passant au vent de la ligne française; ils essuyèrent le feu de tout son corps de bataille. Pour *le Lion,* qui était extraordinairement dégréé et absolument coupé, il fit vent arrière et alla se réfugier à la Jamaïque dans l'état d'un vaisseau naufragé. »

(*Annales maritimes et coloniales,* par M. Bajot, t. II, p. 205 à 208.)

N° 432.

(Série IV, Section unique.)





COMBAT
DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA SURVEILLANTE
CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE QUÉBEC,

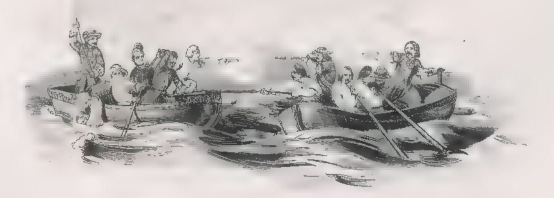
7 OCTOBRE 1779.

Peint par GILBERT, gravé par CHAVANE aîné

« La frégate *la Surveillante* de vingt-six canons, commandée par M. du Couedic, lieutenant de vaisseau, croisait à la hauteur de l'île d'Ouessant, avec le cutter *l'Expédition*, commandé par le vicomte de Roquefeuil; on découvrit, à la pointe du jour, une frégate et un cutter qui furent soupçonnés ennemis. M. du Couedic fit signal à *l'Expédition* de se préparer au combat, força de voiles et serra le vent pour s'approcher des Anglais; parvenu à demi-portée de canon, il arbora son pavillon et l'assura d'un coup de canon à boulet. Les bâtiments ennemis mirent en panne sans arborer leurs couleurs, et ayant reçu, dans cette position, la bordée de la frégate française, ils arrivèrent en déployant le pavillon anglais. *La Surveillante* revira pour se mettre au même bord que la frégate et l'attaquer, tandis que le vicomte de Roquefeuil combattrait le cutter.

« L'action s'engagea bord à bord à dix heures et demie; elle fut soutenue, de part et d'autre, avec la même vivacité et le même courage. A une heure après midi, *la Surveillante* fut dématée de tous ses mâts, et peu de minutes après la mâture de la frégate anglaise éprouva le même sort. Ces deux bâtiments, privés de tous leurs mâts et hors d'état de manœuvrer, continuèrent à combattre avec la même chaleur. M. du Couedic, quoique blessé très grièvement, n'abandonna point le gaillard de sa frégate. Lorsqu'il vit que les deux bâtiments étaient assez rapprochés pour tenter l'abordage, il ordonna à son équipage de sauter à bord. Déjà le beaupré de *la Surveillante* était engagé dans les débris des mâts de son ennemi, lorsque l'on vit tout le gaillard de la frégate anglaise en feu. L'incendie se communiqua rapidement au beaupré de *la Surveillante*. M. du Couedic manœuvra avec assez d'habileté et de précision pour s'éloigner du bâtiment enflammé, à l'aide de quelques avirons; il parvint à éteindre le feu de son beaupré, et dès lors il ne s'occupa plus qu'à sauver quelques Anglais qui s'étaient jetés à la mer. Quarante-trois seulement purent gagner son bord, et à quatre heures la frégate anglaise sauta en l'air. On apprit par eux qu'elle se nommait *le Quebec*, qu'elle portait trente-deux canons et était commandée par le capitaine Famer. »

(*Annales marit. et colon.*, par M. Bajot, t. II, p. 214.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.







COMBAT NAVAL EN VUE DE LA DOMINIQUE,

17 AVRIL 1780.

Peint par GILBERT, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE

L'amiral Hyde-Parker, en station dans les Antilles, y commandait en maître, lorsque le comte de Guichen arriva à la Martinique le 23 mars 1780 et réunit aussitôt sous ses ordres toutes les forces navales qui se trouvaient dans ces parages. Les escadres détachées commandées par le chevalier de La Motte-Piquet, le comte de Grasse, le comte de Vaudreuil, s'étaient jointes à lui. Le comte de Guichen voulut tenter une attaque sur l'île de Sainte-Lucie, et le 16 avril il débouchait par le canal de la Dominique, lorsqu'il eut connaissance de l'armée anglaise.

L'amiral Rodney, ayant fait sa jonction avec les amiraux Rowley, Walsingham et Hyde-Parker, se rendit dans la rade de Saint-Pierre et ferma l'accès de l'île au comte de Guichen.

Les armées navales étaient en présence dans l'ordre suivant :

Flotte anglaise : à l'avant-garde, sept vaisseaux de haut-bord; le vice-amiral Hyde-Parker, commandant, sur *la Princesse Royale*, de quatre-vingt-dix canons; au corps de bataille, sept vaisseaux; l'amiral Rodney, généralissime, sur *le Sandwich*, de quatre-vingt-dix canons; à l'arrière-garde, six vaisseaux, dont quatre de soixante-quatorze, un de soixante-quatre et un de soixante.

La flotte française était rangée dans l'ordre inverse :

A l'arrière-garde, sept vaisseaux de haut-bord; le comte de Grasse, commandant, sur *le Robuste*, de soixante-quatorze canons; au corps de bataille, sept vaisseaux de haut-bord; le comte de Guichen, général en chef, sur *la Couronne*, de quatre-vingts canons, et à l'avant-garde, huit vaisseaux de haut-bord; le chevalier de Sade, commandant, sur *le Triomphant*, de quatre-vingts canons.

« En forçant de voiles depuis onze heures du matin, l'armée française avait d'autant plus étendu sa ligne que les vaisseaux qui composaient l'avant-garde étaient moins bons voiliers. La lacune qui s'était nécessairement faite entre cette escadre et le corps de bataille devint encore plus grande par la dérive de *l'Actionnaire*, qui, quoique forçant de voiles, tomba sous le vent de la ligne. Ce fut cet instant que l'amiral Rodney saisit pour tenter de couper l'arrière-garde; mais l'audace du *Destin*, vaisseau français, à tenir *le Sandwich* par son travers et à le combattre obstinément à demi-portée de fusil, et les manœuvres que faisait le corps de bataille français pour exécuter le signal de virer lof pour lof tout à la fois, rompirent toutes ses mesures et le contraignirent de reprendre ses amures. Dans cette position, ne pouvant plus combattre l'avant-garde qui était tombée sous le vent, parce qu'elle avait été fort dégréée, l'amiral anglais fit voile pour attaquer le corps de bataille français; mais à quatre heures du soir, voyant la mâture de son vaisseau endommagée et la ligne française se reformer, il amura sa grande voile, retint le vent, et le fit serrer à toute son armée. Cette dernière manœuvre mit fin au combat.

« Entre autres vaisseaux anglais, *le Sandwich*, qui avait été combattu successivement par les vaisseaux français *le Vengeur*, *le Destin* et *le Palmier*, fut si maltraité que peu s'en fallut qu'il ne coulât. *Le Sphinx* et *l'Artésien* soutinrent pendant plus d'une heure, et avec fermeté, le feu supérieur des plus gros vaisseaux de l'avant-garde anglaise, parmi lesquels se trouvait *la Princesse Royale*. »

(*Annales marit. et colon.*, par M. Bajot, t. II, p. 376.)



Combat naval en vue de la Dominique

[illegible]





COMBAT NAVAL DE LA PRAYA,

16 AVRIL 1781

Peint par GILBERT, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE.

La Hollande, qui était parvenue pendant les trois premières années de la guerre à conserver la neutralité, se trouva dans la nécessité en 1781 de se déclarer contre l'Angleterre. Une escadre anglaise, sous le commandement du commodore Johnstone, avait été dirigée des ports de la Grande-Bretagne sur le cap de Bonne-Espérance; elle devait ensuite aller dans l'Inde pour s'y rallier à l'escadre de l'amiral Hughes. Les États-Généraux, voyant leurs possessions d'outre-mer menacées, avaient réclamé l'appui de la France.

« A la demande des Hollandais, le Gouvernement français expédia, sous les ordres du bailli de Suffren, une petite flotte pour porter des troupes et des munitions de guerre au cap de Bonne-Espérance, qui était menacé par les Anglais.

« M. de Suffren approchait de la baie de la Praya, dans l'île de San-Yago, où il se proposait de faire de l'eau, lorsque *l'Artésien*, qui marchait en avant, découvrit à l'entrée de la rade un bâtiment avec pavillon anglais, et revira sur son commandement avec signal de voiles ennemies. »

(*Annales marit. et colon.*, par M. Bajot, t. II, p. 391.)

Le bailli de Suffren reconnut l'escadre anglaise. Voyant qu'il avait été prévenu, il prit aussitôt le parti de l'attaquer. « Le vaisseau *le Héron* qu'il montait alla mouiller sur la bouée de l'ennemi, et fut suivi par *l'Annibal*, commandé par M. de Tremignon l'aîné, capitaine de vaisseau. *L'Artésien*, commandé par M. de Gardaillac, vint ensuite et manqua le mouillage; mais il aborda deux bâtiments de la Compagnie dont il se rendit maître. *Le Sphinx* et *le Vengeur*, aux ordres du comte de Forbin et du vicomte du Chilleau, ne purent tenir sur leurs ancres et se battirent sous voiles; leur feu eut moins d'effet, et les cinq vaisseaux anglais profitèrent de leur éloignement pour diriger le leur sur *le Héron* et sur *l'Annibal*. Ce dernier en fut tellement écrasé qu'il perdit tous ses mâts et fut obligé de couper son câble pour gagner le large. *Le Héron* fut bientôt obligé d'en faire autant et fut suivi par les autres vaisseaux qu'il avait sous ses ordres. Le commodore Johnstone fit signal à son escadre d'appareiller et de poursuivre les vaisseaux français; mais elle était trop maltraitée pour pouvoir les atteindre et fut obligée de regagner la rade de Praya.

« Le parti courageux que prit le bailli de Suffren dans cette circonstance lui procura l'avantage inappréciable d'arriver dans l'Inde avant les Anglais, dont le départ avait précédé le sien, et c'est à juste titre qu'on doit lui attribuer tout l'honneur de cette journée. »

(*Relations des guerres maritimes de* 1778, par le contre-amiral Kerguelen, p. 177.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par ACHARD.



Combat naval de la Hougue





COMBAT NAVAL DEVANT LA CHESAPEAK

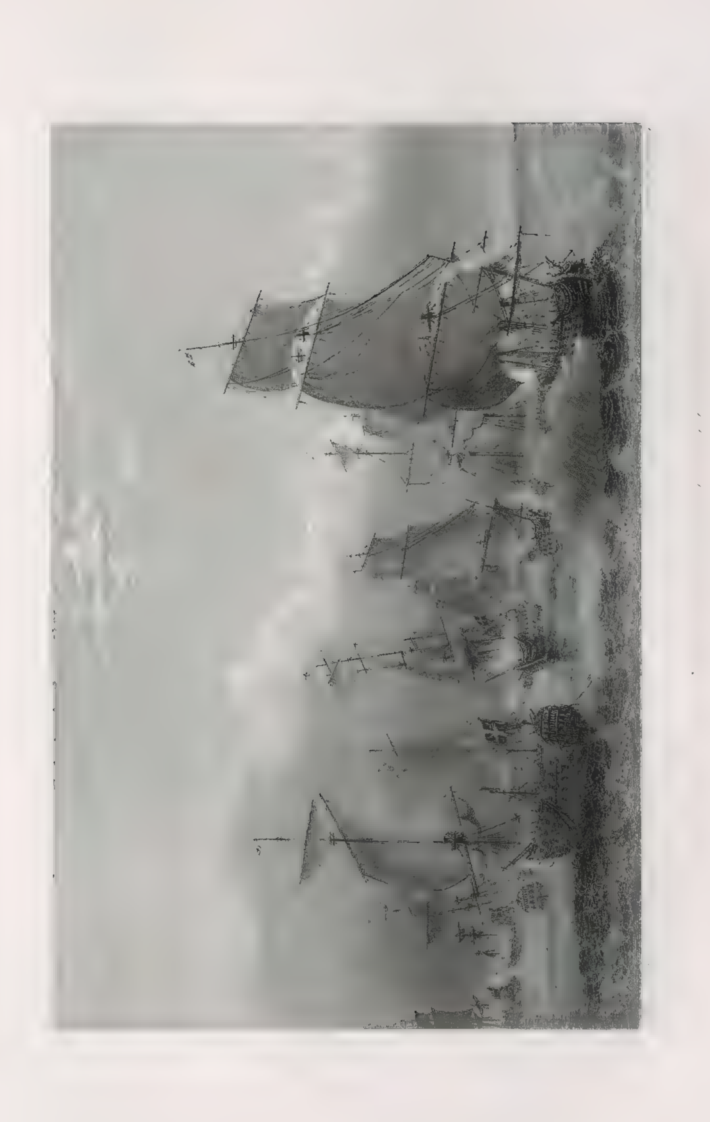
(5 SEPTEMBRE 1781)

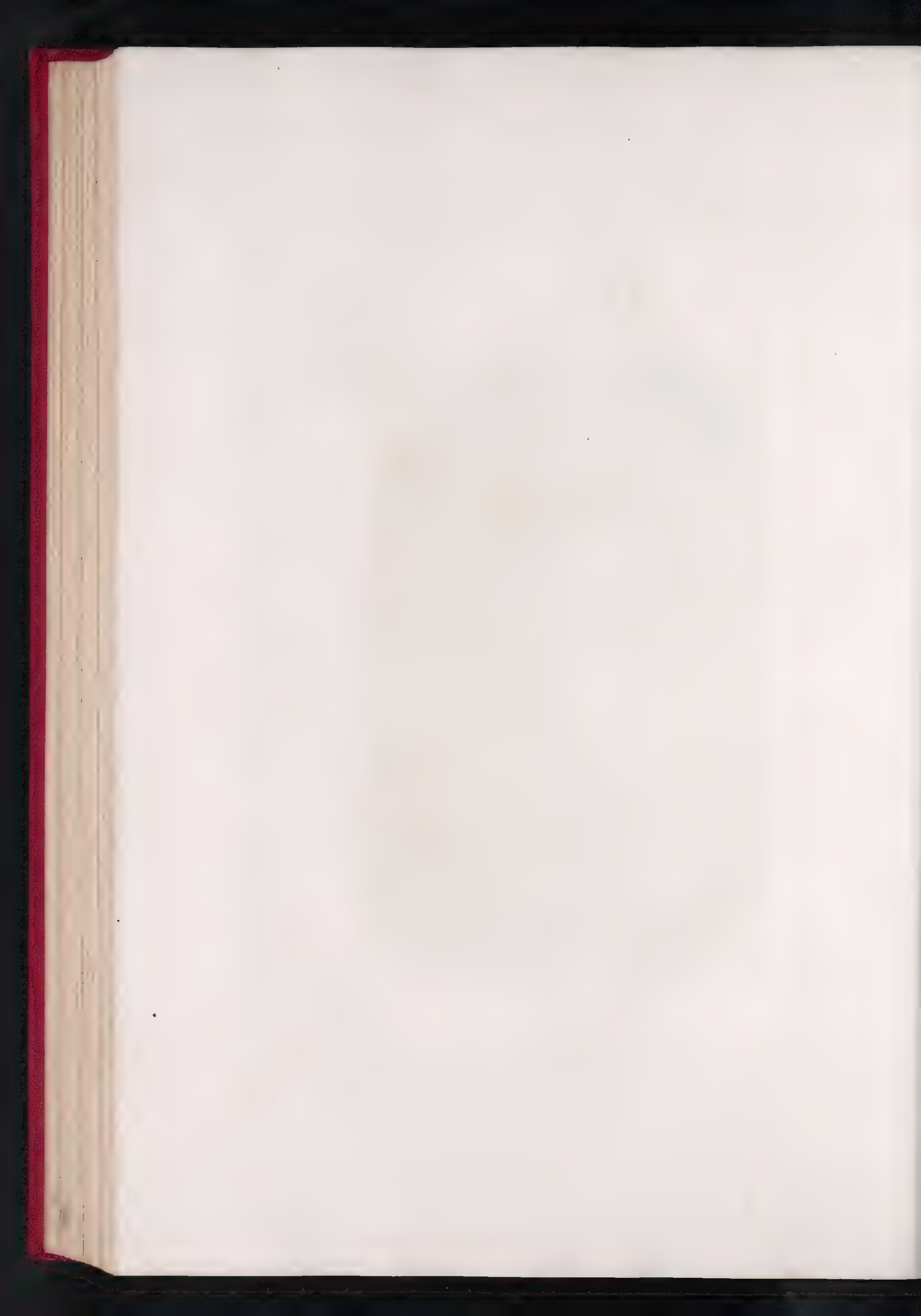
Peint par M. Théodore Gudin en...

Sir H. Clinton avait donné l'ordre à lord Cornwallis, en attendant qu'il lui envoyât des secours, de fortifier un des ports de la Virginie, qui pût lui servir de place d'armes dans le Sud, et celui-ci avait choisi York-Town. M. de Lafayette, à la tête d'un corps de Français et de milices américaines, arriva le premier devant cette place : le comte de Rochambeau et Washington ne tardèrent pas à l'y rejoindre. Mais, avant de se mettre en marche, Rochambeau avait eu soin de réclamer l'assistance de la flotte française des Antilles : il fit connaître sa position au comte de Grasse, en lui demandant de conduire en Amérique toutes les troupes dont il pourrait disposer. L'amiral français s'empressa de déférer à cette demande, et il parut le 28 août devant le cap Henri, le même jour que le contre-amiral Samuel Hood arrivait des îles du Vent avec quatorze vaisseaux de ligne. Deux jours après il jeta l'ancre devant Linn-Haven. Ayant pris position à l'entrée des rivières James et d'York pour en former le blocus, il donna connaissance de son arrivée aux généraux des armées combinées, et fit débarquer à James-Town trois mille cinq cents hommes de troupes, qu'il avait embarqués au cap.

« Pendant que le comte de Grasse attendait à son mouillage les nouvelles de la marche du généralissime américain et le retour de ses embarcations, sa frégate de découverte lui signala vingt-sept voiles dans l'est, dirigeant leur route sur la baie : les vents soufflaient alors du nord-est. A l'instant l'amiral rappela ses bâtiments à rames, qui faisaient aiguade, et ordonna de se préparer au combat, en se tenant prêt à appareiller. A midi, la marée lui permettant de mettre sous voiles, il fit signal de couper les câbles et de former, en appareillant, une ligne de vitesse. Ces ordres furent exécutés avec tant de célérité que, nonobstant l'absence de quinze cents hommes et quatre vingt-dix officiers employés au débarquement des troupes dans la rivière James, l'armée navale française fut sous voiles en moins de trois quarts d'heure.

« L'action s'engagea par un feu très vif et dans l'ordre inverse entre les avant-gardes des deux armées, et à la portée de la mousqueterie entre leurs vaisseaux de tête. Le combat dura jusqu'à six heures et demie du soir, et ce fut en vain que les Français cherchèrent, pendant quatre jours, à le rengager. Les vents variables et les temps orageux, qui ne cessèrent de les contrarier, finirent par leur faire perdre de vue l'armée anglaise; alors, dans la crainte qu'à la faveur de quelque variation de vent elle ne le devançât dans la baie de Chesapeak, l'amiral français revint y mouiller. En y rentrant il s'empara des frégates anglaises *l'Iris* et *le Richmond*, qui avaient été envoyées par l'amiral Graves pour couper les bouées des vaisseaux français au mouillage de Linn-Haven. »







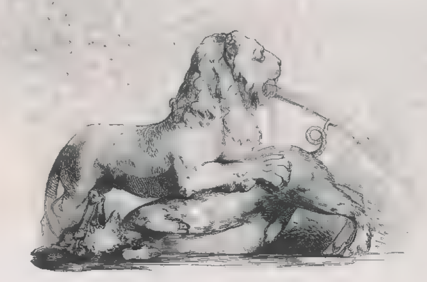
SIÉGE D'YORK-TOWN,

19 OCTOBRE 1781.

LE GÉNÉRAL ROCHAMBEAU ET WASHINGTON DONNENT LES DERNIERS ORDRES POUR L'ATTAQUE.

Peint par COUDER en **1836**, gravé par FONTAINE.

La place d'York-Town, défendue par une armée, opposait une vive résistance; plusieurs fois Cornwallis tenta des sorties. Les généraux de l'armée combinée ayant appris que sir Henri Clinton, à la tête de ses troupes, avait quitté New-York, pressaient vivement les attaques. Lord Cornwallis résistait toujours, mais « sa position, déjà très critique, rapporte l'auteur de l'*Histoire de la guerre de l'Indépendance*, tome II, page 33, devint insoutenable. Les assiégeants ayant élevé, dans la nuit du 11 au 12 octobre, une seconde parallèle à cent cinquante toises du corps de la place, ne l'eurent pas plutôt perfectionnée, qu'ils résolurent d'attaquer les deux redoutes détachées de la gauche des assiégés. Le marquis de Lafayette, à la tête des Américains, et le baron de Viomesnil, avec le régiment de Gâtinais et quatre cents grenadiers français aux ordres du comte Guillaume de Forbach des Deux-Ponts et de M. de l'Estrades, les emportèrent l'épée à la main, tuèrent ou blessèrent la plus grande partie des troupes qui les défendaient, et firent cent soixante-huit prisonniers. Dans la même nuit, les assiégeants enfermèrent ces deux redoutes dans la seconde parallèle, à laquelle ils les firent servir de point d'appui. Ils travaillèrent avec tant d'ardeur que dès le lendemain, à la pointe du jour, ils les avaient déjà remises en état de défense. Resserrés de plus en plus et menacés d'être canonnés avec des batteries à ricochet qu'ils voyaient établies contre la ville d'York, les assiégés, au nombre de six cents hommes, firent une sortie, la nuit du 15 au 16, et enclouèrent deux pièces de canon dans la seconde parallèle; mais elles furent remises en état de servir six heures après. Le feu de l'artillerie des assiégeants était si vif qu'il n'était pas possible aux défenseurs d'York-Town de monter un seul canon sur tout le front attaqué. Hors d'état d'opposer désormais une plus longue résistance, lord Cornwallis demanda, le 17 octobre, une suspension d'armes pendant un jour. Deux heures seulement lui furent accordées; alors il se décida à parlementer. »



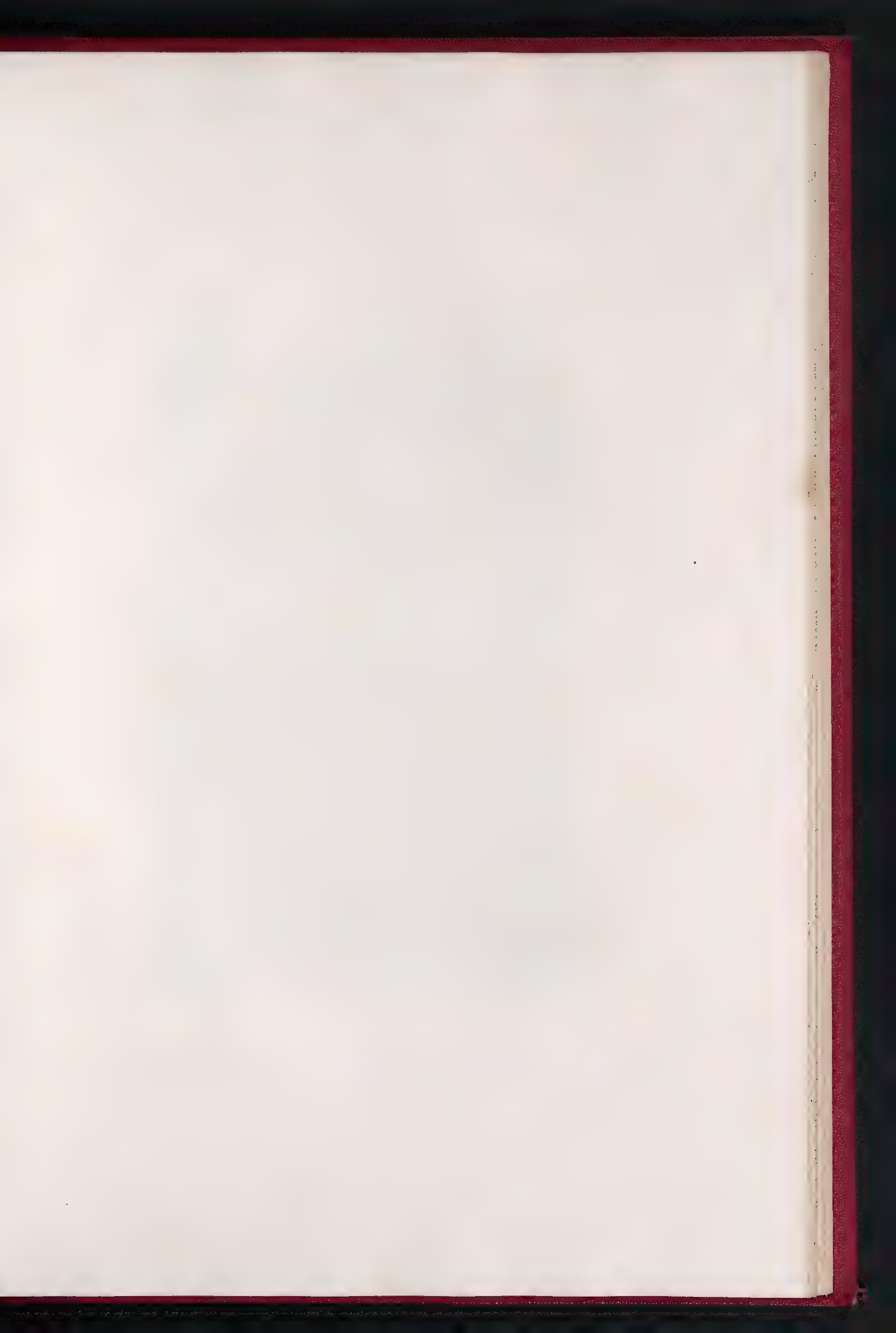
Ornement tiré du parc de Versailles, fontaine de Diane, dessiné par RAYNAUD.











COMBAT NAVAL EN VUE DE NEGAPATNAM,

6 JUILLET 1782

Peint par THÉODORE DUBOIS, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE.

Après l'affaire de Praya, le bailli de Suffren fit une telle diligence, que non-seulement il dépassa le commodore Johnstone, mais qu'il précéda de plusieurs mois dans l'Inde l'amiral Bikcerton qui était parti d'Europe en même temps que lui. Il se rallia à l'escadre française du lieutenant général d'Orvès qui stationnait dans ces parages, et il eut bientôt le commandement général de toutes les forces navales, le lieutenant général d'Orvès étant mort le 3 février 1782.

Les Hollandais avaient déjà perdu la plus grande partie de leurs possessions, les Anglais s'étant rendus maîtres de Sumatra, d'une partie de l'île de Ceylan, de Negapatnam et de Trinquemalé sur la côte de Coromandel. L'amiral Hughes, à la tête d'une escadre composée de onze vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates et quelques autres bâtiments, dominait dans les mers de l'Inde. L'arrivée du bailli de Suffren changea la face des choses; il comptait sous ses ordres un même nombre de vaisseaux, de frégates et d'autres bâtiments de transport sur lesquels il y avait trois mille hommes destinés à renforcer l'armée d'Hyder-Ali. Les forces navales des deux nations se trouvaient à peu près égales.

Déjà l'escadre française s'était emparée, le 22 janvier, près de la côte de Coromandel, du vaisseau anglais *l'Annibal*, de cinquante canons.

Avant et après le débarquement des troupes françaises à Porto-Novo, les deux escadres s'étaient déjà mesurées les 17 février et 8 avril; elles se rencontrèrent de nouveau, dans les premiers jours de juillet, devant Negapatnam. Le bailli de Suffren commandait sur *le Héros*, de soixante-quatorze canons; l'amiral anglais montait *le Superbe*, également de soixante-quatorze.

« Le combat s'engagea à dix heures trois quarts, entre les deux avant-gardes, au même bord, à un quart de portée de canon, et aux arrière-gardes, à une plus grande portée, parce que celle des Anglais, qui était au vent, ne cessa pas de se tenir à cette distance. Il dura environ deux heures avec la plus grande vigueur. Alors quelques vaisseaux français étant entièrement dégréés, et *le Brillant* ayant perdu son grand mât, *le Heros*, qui avait déjà fait de la voile pour le secourir, fit le signal d'arriver à *l'Annibal* qui combattait de très près et au vent de la ligne française. »

Une forte brise éloigna les deux armées encore en bataille et mit quelque désordre entre elles. La ligne anglaise se trouvait dispersée, « plusieurs de ses vaisseaux étaient pêle-mêle à différents bords; son chef de file avait quitté le combat et serrait la terre en arborant le pavillon de détresse. *Le Monarch*, entièrement désemparé, ne pouvait plus gouverner, et *le Worcester*, après avoir reçu, sans riposter, plusieurs bordées de l'amiral français, au vent duquel il avait passé de très près et à bord opposé, continuait à courir au large sans se rallier. Dans cette position, les deux escadres, plus occupées de leur ralliement que de la continuation du combat, s'éloignèrent respectivement à deux heures et demie et allèrent jeter l'ancre, les Anglais entre Negapatnam et Naour, les Français à Karikal. » (*Annales marit. et colon.*, par Bajot, t. II, p. 595.)

L'amiral Hughes débarqua six cents blessés, le bailli de Suffren n'en comptait que deux cent cinquante.







COMBAT

DES

FRÉGATES FRANÇAISES LA NYMPHE ET L'AMPHITRITE

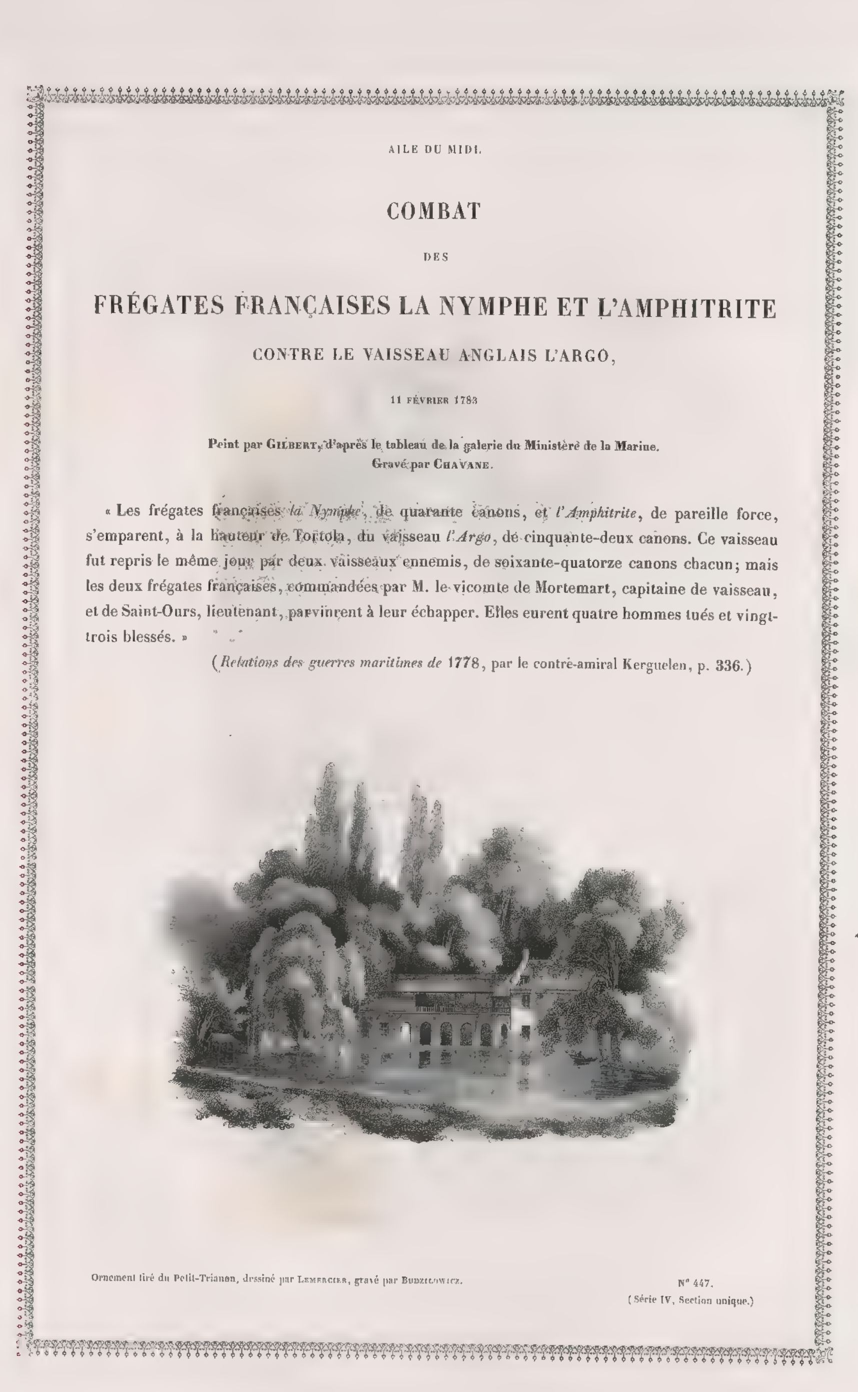
CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS L'ARGO,

11 FÉVRIER 1783

Peint par GILBERT, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.
Gravé par CHAVANE.

« Les frégates françaises *la Nymphe*, de quarante canons, et *l'Amphitrite*, de pareille force, s'emparent, à la hauteur de Tortola, du vaisseau *l'Argo*, de cinquante-deux canons. Ce vaisseau fut repris le même jour par deux vaisseaux ennemis, de soixante-quatorze canons chacun; mais les deux frégates françaises, commandées par M. le vicomte de Mortemart, capitaine de vaisseau, et de Saint-Ours, lieutenant, parvinrent à leur échapper. Elles eurent quatre hommes tués et vingt-trois blessés. »

(*Relations des guerres maritimes de* 1778, par le contre-amiral Kerguelen, p. 336.)

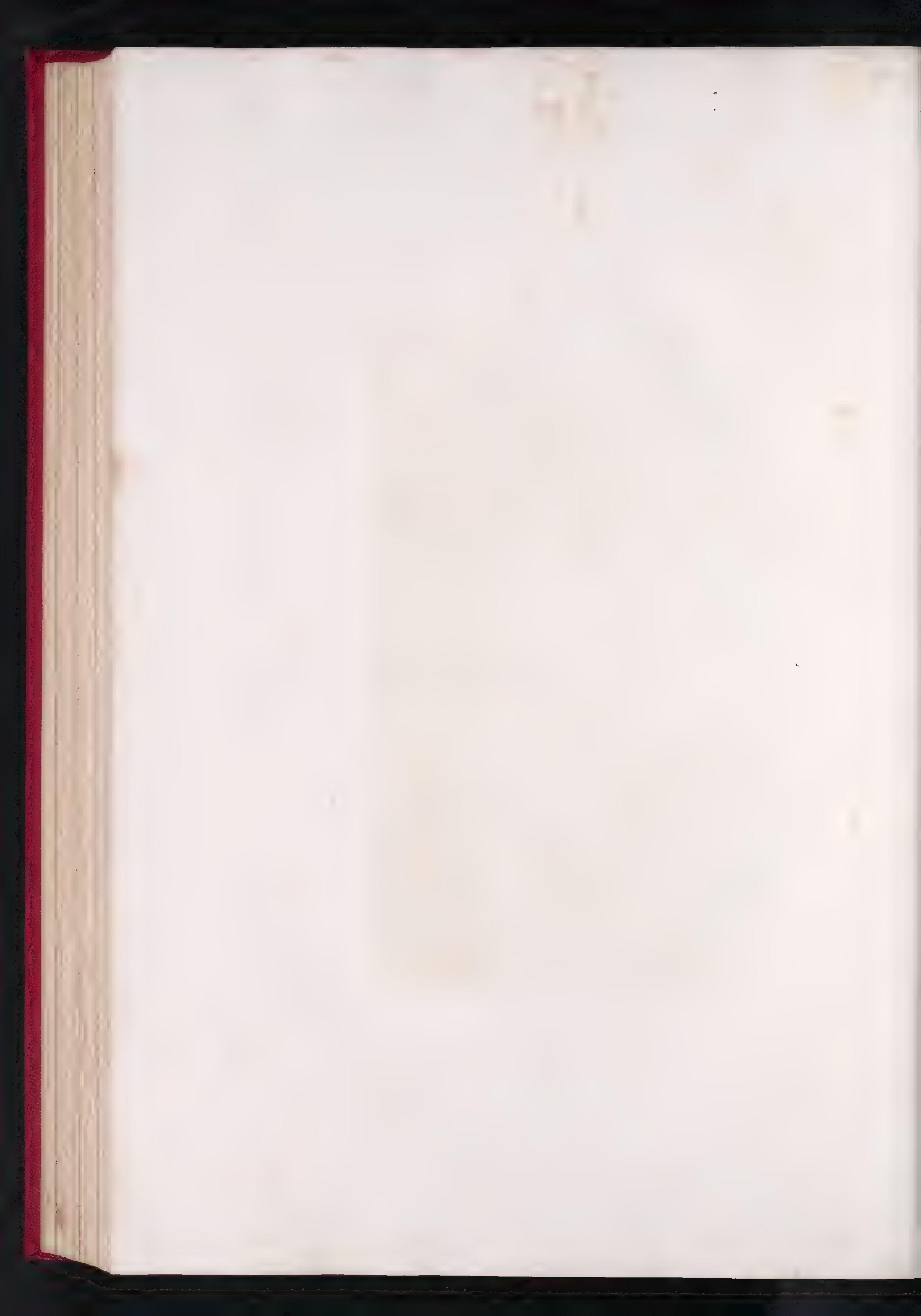


Ornement tiré du Petit-Trianon, dessiné par LEMERCIER, gravé par BUDZILOWICZ.



Combat entre les frégates françaises la Nymphe et l'Amphitrite contre le vaisseau anglais l'Argo.

Février 1783





COMBAT NAVAL EN VUE DE GONDELOUR,

20 JUIN 1783.

Peint par JUGELET, gravé par CHAVANE aîné

Tandis que les armées d'Hyder-Ali et celles de Tippoo-Saïb, appuyées par les troupes européennes, reprennent sur les Anglais les possessions dont ils s'étaient emparés, le bailli de Suffren continuait à protéger le pavillon français.

Le 31 août il se rendit maître de Trinquemalé, et, le 3 septembre, en vue de cette ville, il avait soutenu un nouveau combat contre la flotte anglaise. Le pavillon français était sur tous les points de la côte de Coromandel.

Depuis près d'une année que l'escadre, sous les ordres du bailli de Suffren, tenait les mers de l'Inde, elle n'avait pas été augmentée, et cependant elle avait beaucoup souffert.

« Le 16 juin 1783, ayant eu connaissance de l'armée anglaise, il chercha à suppléer, s'il était possible, à l'infériorité du nombre de ses vaisseaux, par la supériorité de ses équipages, et il répartit sur son escadre douze cents hommes que lui donna le marquis de Bussi qui commandait l'armée de terre. »

(*Annales maritimes*, t. II, p. 614.)

L'escadre française était composée de quinze vaisseaux, dont cinq de soixante-quinze canons, huit de soixante-quatre et deux de cinquante.

Celle anglaise n'était pas moins de dix-huit vaisseaux, dont un de quatre-vingts canons, sept de soixante-quatorze, sept de soixante-quatre et un de cinquante.

« Conformément à l'ordre qu'il en avait reçu, le bailli de Suffren avait transporté son pavillon sur une frégate, et parcourait sa ligne, en se tenant par le travers de son avant-garde. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à demi-portée du canon, il arbora le signal de commencer le combat. Tous ses vaisseaux tinrent le vent pour l'exécuter, et l'action s'engagea à quatre heures vingt minutes du soir, entre les deux escadres, au même bord, et par une canonnade très vive de part et d'autre. Elle dura environ deux heures et demie; alors la nuit sépara les combattants. »

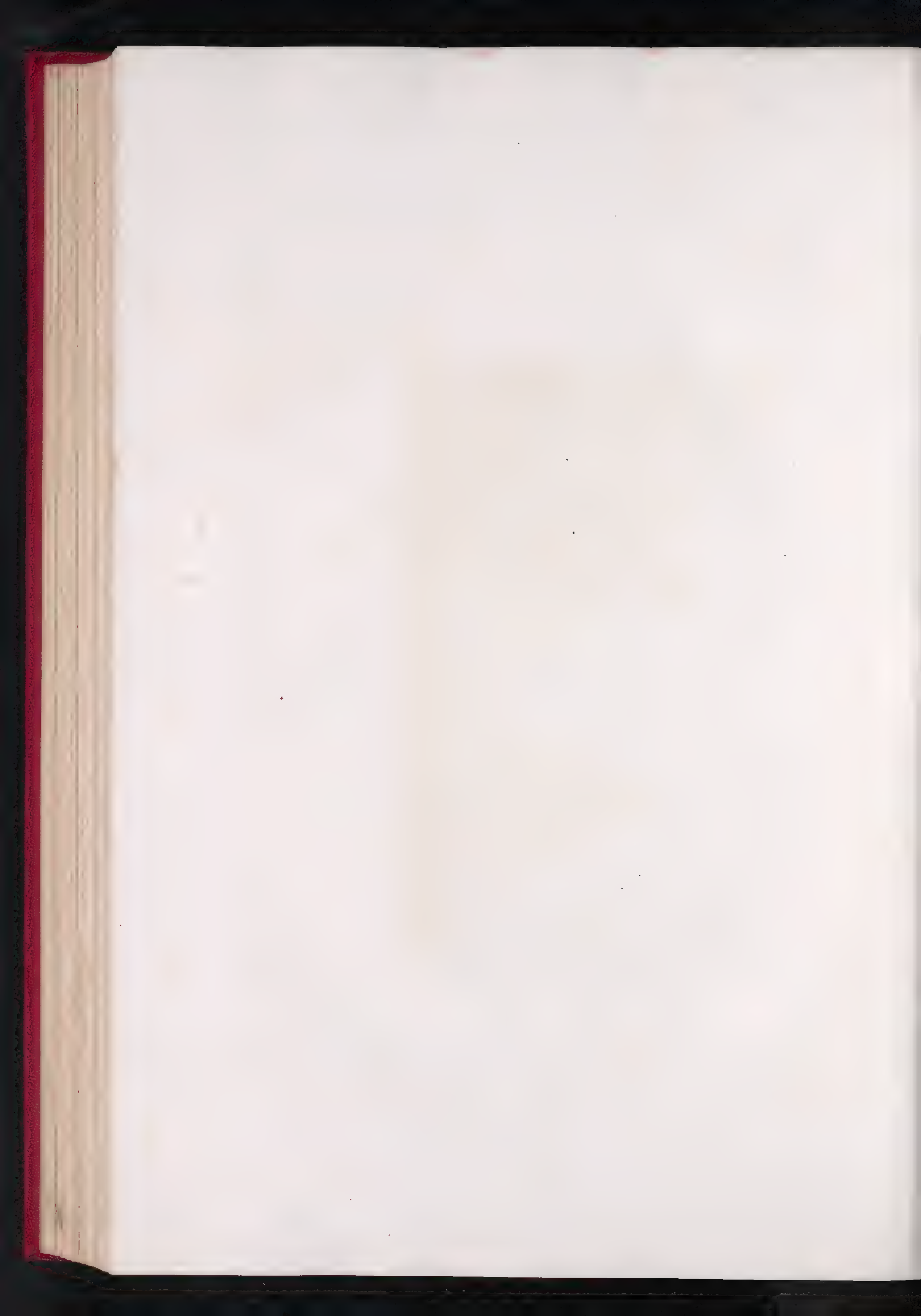
(*Annales maritimes*, t. II, p. 616.)

Kerguelen, dans la *Relation de la guerre maritime de* 1788, p. 339, ajoute que « cet engagement fut le dernier de la guerre, et que l'escadre française, ayant l'avantage du vent, força la flotte anglaise, qui lui était supérieure, à se retirer devant elle : l'ennemi eut plusieurs vaisseaux démâtés. »



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.







TRAITÉ DE PAIX DE VERSAILLES

(25 NOVEMBRE 1783)

Peint par M. **Van Ysendyck** en 1837, gravé par **Danois**.

Le docteur Franklin avait été accrédité, comme ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique, près de la cour de France, et M. Adams avait été reconnu en la même qualité près des Provinces-Unies. Ces deux ministres, par l'intermédiaire de la France et de la Hollande, pressaient la reconnaissance de l'indépendance américaine. De son côté le parlement anglais demandait la paix, et l'administration belliqueuse du marquis de Rockingham avait été remplacée par celle de lord Shelburne, qui, pour finir cette longue querelle, réclama l'intervention du cabinet de Versailles. Le 30 novembre 1782, les préliminaires de la paix furent arrêtés à Paris, et, par un traité conclu quelque temps après entre sir Richard Howard et le docteur Franklin, l'indépendance des États-Unis fut reconnue par l'Angleterre.

Des traités définitifs entre les cours de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande furent ensuite signés les 3 et 22 septembre 1783, et la paix fut publiée dans Paris le 25 novembre 1783, avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Le prévôt des marchands et les échevins, le lieutenant général de police, les lieutenants procureurs du Châtelet et les autres officiers y assistèrent. Ils parcoururent la ville précédés des archers du guet, des huissiers à cheval et à pied, accompagnés du roi d'armes, des six hérauts et du corps de musique de la ville.

Le cortége, suivant l'usage, partit de l'Hôtel-de-Ville à midi, s'arrêta sur toutes les places publiques, devant le Palais-Royal, aux Tuileries, sur la place Vendôme, traversa les boulevards et rentra à cinq heures.

Il y eut ensuite des feux de joie et de grandes illuminations dans les rues et à la façade de tous les établissements publics.







LOUIS XVI

DONNE DES INSTRUCTIONS A M. DE LA PÉROUSE

POUR SON VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

JUILLET 1785.

Peint par MONSIAU, gravé par PIGEOT jeune.

« Louis XVI avait conçu en 1785 l'idée d'une grande entreprise dans l'intérêt de l'humanité, de la navigation et du commerce. Le capitaine Cook, envoyé par le Roi d'Angleterre dans la mer du Sud pour y découvrir un passage d'Asie en Europe par le nord, avait fait trois voyages, le premier en 1769, le second en 1772, et le dernier en 1775. Il fut tué, lors de son dernier voyage, dans l'île d'Ovyhée par des sauvages qu'il avait comblés de bienfaits, laissant après lui un nom immortel et à sa patrie l'avantage de plusieurs importantes découvertes.

« Ce fut pour compléter ce que ce grand homme avait laissé imparfait que Louis résolut d'envoyer deux frégates sur les traces du capitaine anglais pour rechercher le passage qu'il n'avait pas trouvé, faire des découvertes dans le continent austral et dans la mer du Sud, explorer des côtes peu connues, observer des volcans, rechercher des minéraux inconnus à l'Europe, des plantes nouvelles, étudier de nouveaux peuples et chercher au commerce de nouveaux débouchés.

« Dans cette intention il fit préparer les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, et nomma pour chef de l'expédition Jean-François Galaup de La Pérouse, capitaine de vaisseau. »

(*Histoire de Louis XVI*, par M. Bourniseaux, t. II, p. 226.)

Avant le départ de l'expédition le Roi reçut dans son cabinet, à Versailles, La Pérouse, en présence du maréchal de Castries, ministre de la marine, et lui donna lui-même ses dernières instructions.

La Boussole et *l'Astrolabe* partirent de Brest le 1er août 1785. La Pérouse ne donna de ses nouvelles que le 25 juillet de l'année suivante.

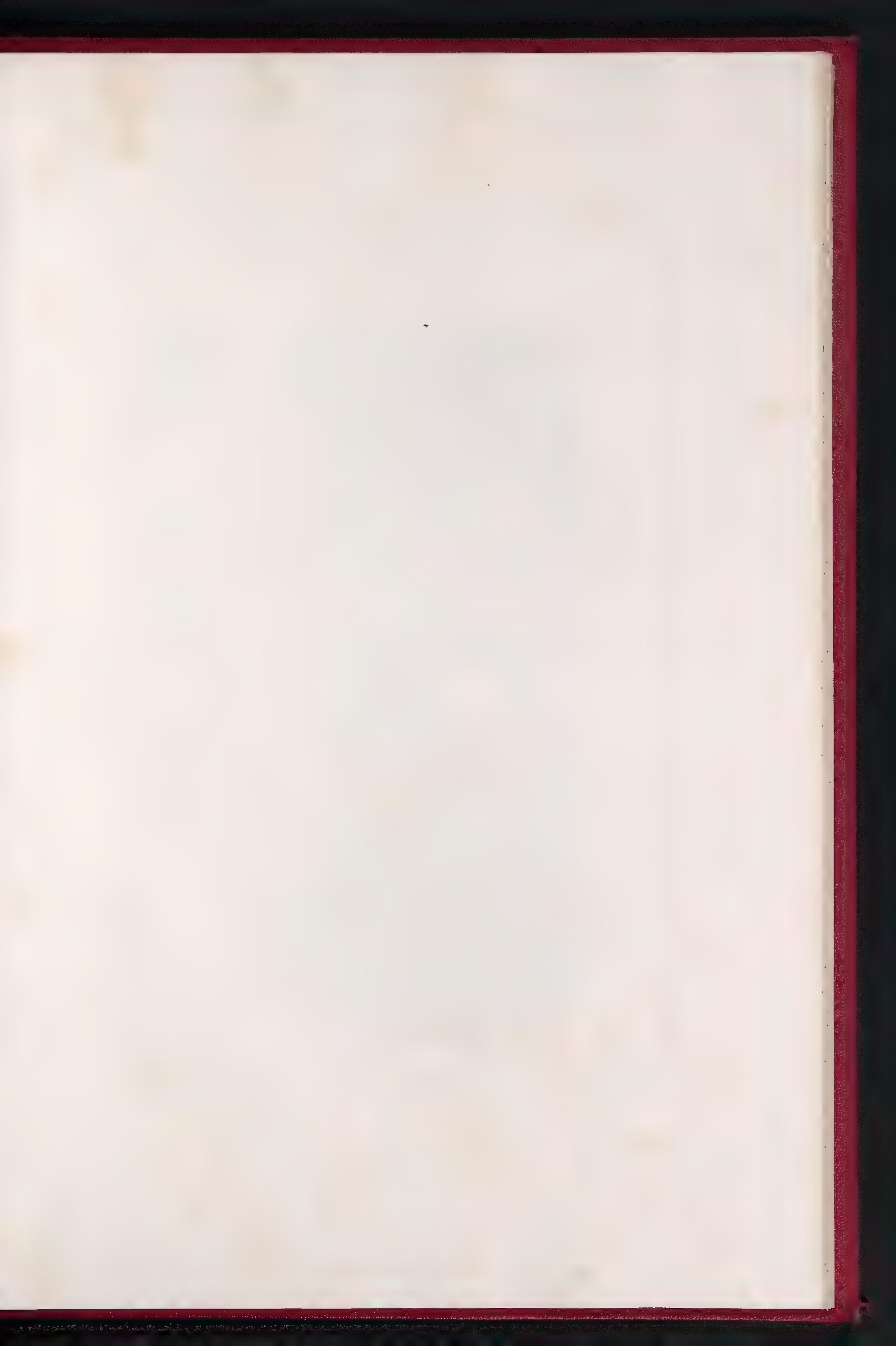


Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND.

[illegible]

[illegible]





LOUIS XVI

ABANDONNE LES DROITS DU DOMAINE SUR LES LAISSES DE MER

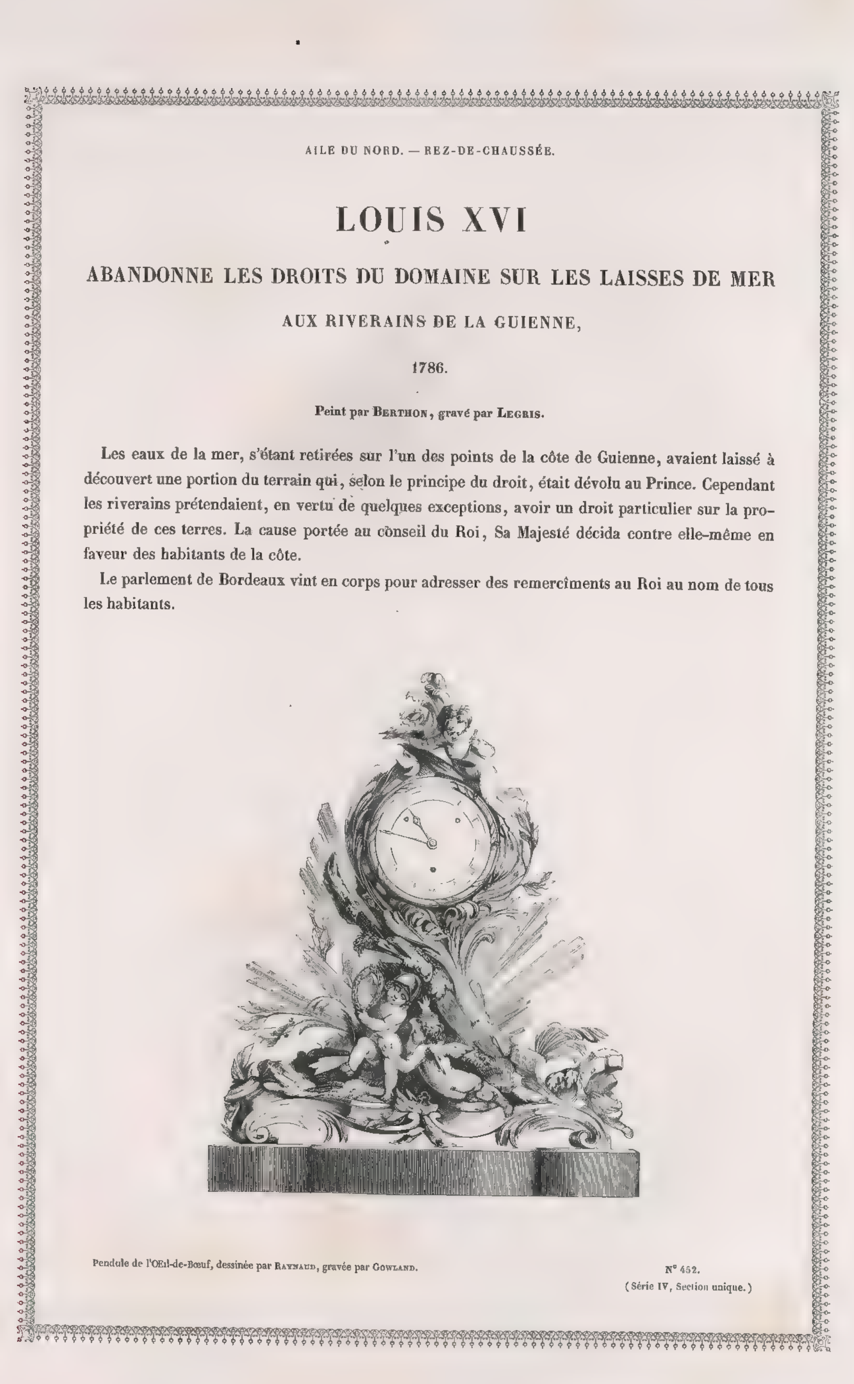
AUX RIVERAINS DE LA GUIENNE,

1786.

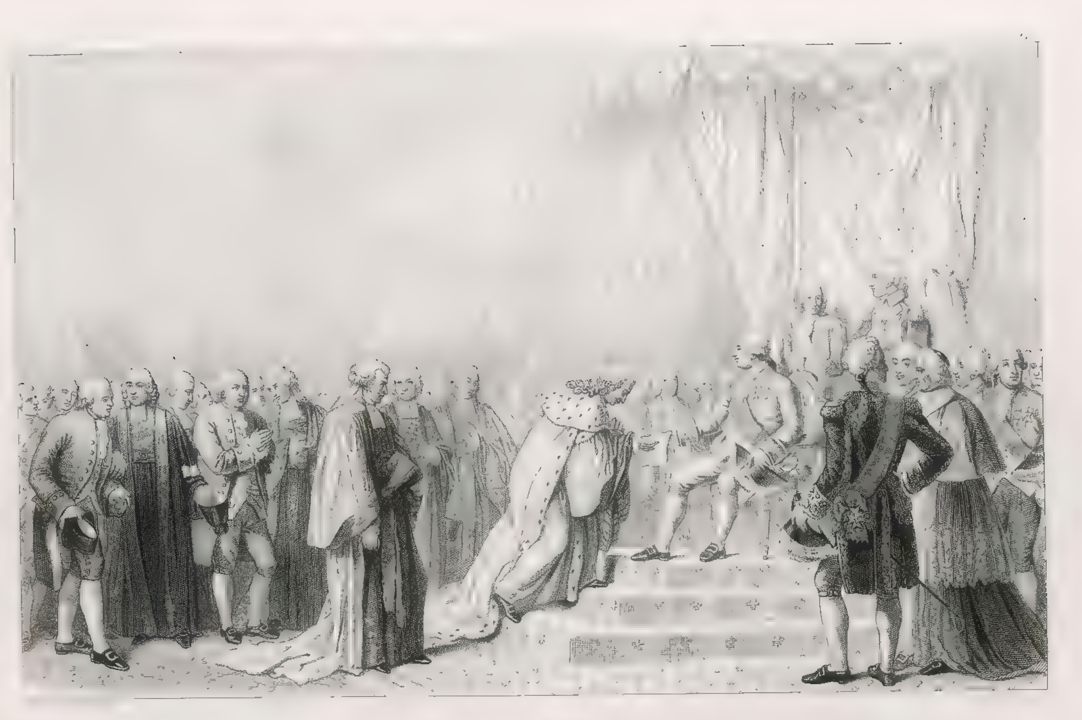
Peint par Berthon, gravé par Legris.

Les eaux de la mer, s'étant retirées sur l'un des points de la côte de Guienne, avaient laissé à découvert une portion du terrain qui, selon le principe du droit, était dévolu au Prince. Cependant les riverains prétendaient, en vertu de quelques exceptions, avoir un droit particulier sur la propriété de ces terres. La cause portée au conseil du Roi, Sa Majesté décida contre elle-même en faveur des habitants de la côte.

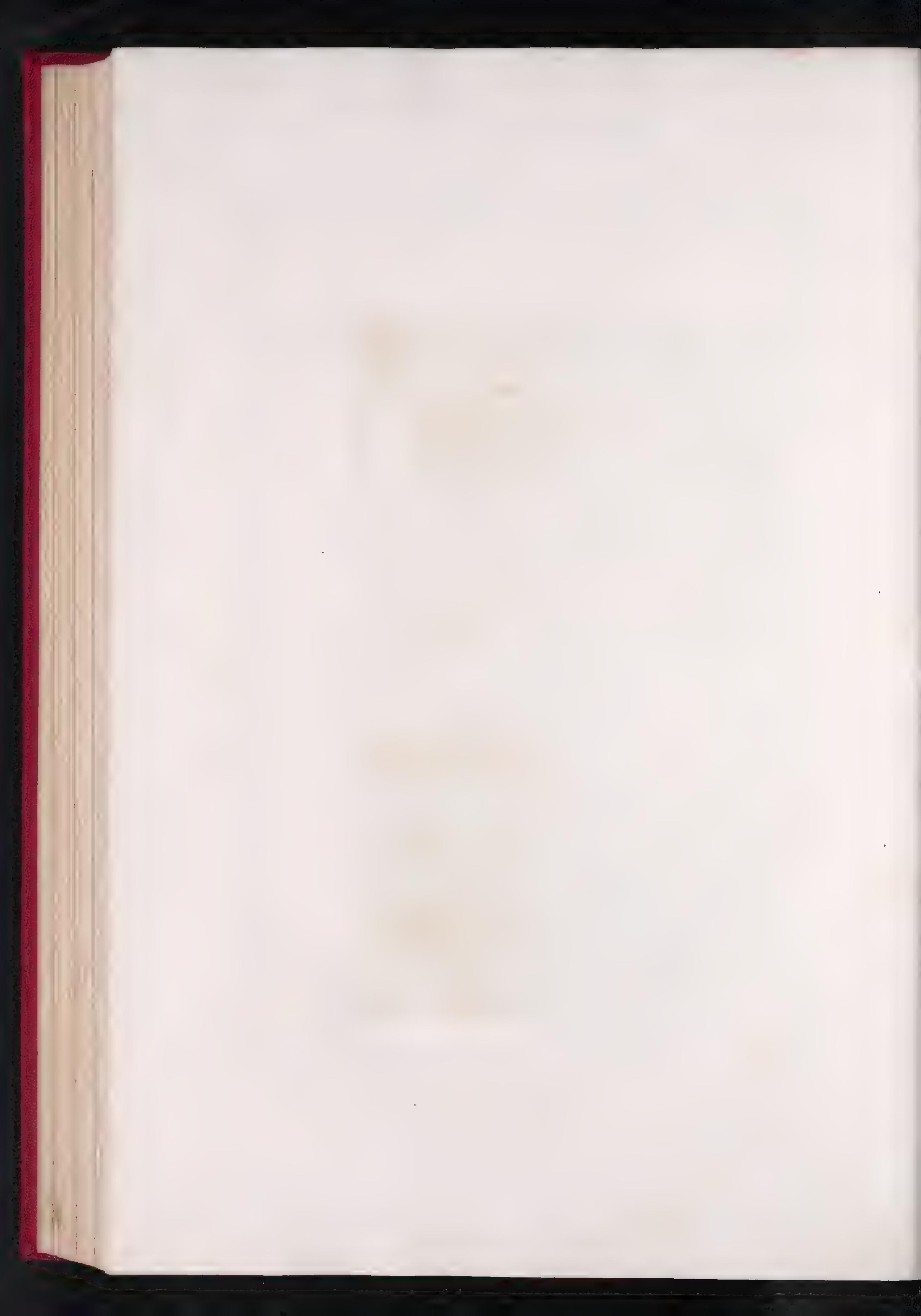
Le parlement de Bordeaux vint en corps pour adresser des remercîments au Roi au nom de tous les habitants.



Pendule de l'OEil-de-Bœuf, dessinée par Raynaud, gravée par Gowland.



Louis XVI abandonne les droits du domaine sur les laisses de mer aux riverains de la Guyenne





LOUIS XVI

DISTRIBUE DES SECOURS AUX PAUVRES

HIVER DE 1788.

Peint par HERSENT, gravé par BLANCHARD.

La fin de l'année 1788 fut remarquable par un hiver des plus rigoureux; depuis celui de 1709, devenu célèbre par la charité de l'archevêque de Cambrai, on n'en avait pas vu d'aussi cruel. « Tous les riches de la capitale et des provinces se signalèrent par d'abondantes aumônes. L'archevêque de Paris donna plus de six cent mille francs et greva ses revenus pour alimenter et réchauffer les malheureux. D'autres évêques, dans les provinces, après avoir épuisé leurs ressources, vendirent leur mobilier et se dépouillèrent pour vêtir ceux qui étaient nus et nourrir ceux qui avaient faim; les curés de Paris se distinguèrent dans cette circonstance par tout ce que la charité a de plus héroïque; le Roi, la Reine, les princes du sang, le duc de Penthièvre, la duchesse d'Orléans, la princesse de Lamballe multiplièrent les dons en tout genre, et dépensèrent plus de cinq millions pour le soulagement des malheureux. »

(*Histoire de Louis XVI*, par M. Bourniseaux, t. II, p. 359.)

Non-seulement le Roi donnait par ses ministres, mais il parcourait souvent les environs de Versailles pour distribuer lui-même ses bienfaits.

Ornement tiré du Cabinet de Louis XVI, dessiné par RAYNAUD







PROCESSION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX,

4 MAI 1789.

Peint par LOUIS BOULANGER, gravé par BOSREDON.



L'ouverture des États-Généraux avait été fixée au 5 mai 1789. Conformément au cérémonial en usage, elle fut précédée d'une solennité religieuse qui eut lieu la veille.

Les députés ayant été invités à assister le 4 mai, en habit de cérémonie, à la procession générale du Saint-Sacrement, ils se rendirent de bonne heure dans l'église Notre-Dame, paroisse du château de Versailles. Le Roi sortit à dix heures pour se rendre à cette église; ses carrosses, ceux de la Reine, des princes ses frères, des autres princes et princesses du sang, etc., etc., tout le cortége enfin et la pompe qui entourent les Rois de France dans les grandes cérémonies, se montrèrent à celle-ci. Un peuple nombreux répandu dans les rues, les croisées garnies de spectateurs, et le beau temps, concoururent à la magnificence du spectacle. Sa Majesté avait dans son carrosse Monsieur (comte de Provence), M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berri et M. le duc de Chartres (*); la Reine et les autres princesses venaient à la suite de Sa Majesté. Après une courte prière à Notre-Dame, la procession commença à se former; il était alors onze heures; elle était ouverte par les Récollets, seul corps de religieux qui fût à Versailles; venait ensuite le clergé des deux paroisses de Versailles; puis venaient tous les députés des trois ordres composant les États-Généraux. Ils marchaient sur deux files, chacun d'eux portant un cierge à la main. L'ordre de préséance étant renversé suivant l'usage des processions où les rangs inférieurs précèdent les rangs supérieurs, les députés du tiers-état se trouvaient les premiers, dans le costume de leur ordre. On remarquait parmi eux un laboureur breton (M. Gérard), qui avait conservé le costume des paysans de sa province, et qui n'en a jamais porté d'autre pendant toute la durée de son mandat. Les députés de la noblesse suivaient ceux du tiers-état, et ceux du clergé fermaient la marche. Les évêques étaient placés immédiatement avant le dais du Saint-Sacrement, porté par M. l'archevêque de Paris (Leclerc de Juigné); M. l'archevêque de Rouen (le cardinal de La Rochefoucauld), à grand'chape de cardinal, avait la place d'honneur. Le dais était porté par les grands-officiers et les gentilshommes d'honneur des princes, frères du Roi, qui se relevaient successivement. Les cordons du dais étaient tenus par Monsieur, M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berri. Le Roi, placé au centre des files qui suivaient, marchait immédiatement derrière le dais, entouré des grands-officiers de sa maison. La Reine était à la tête de la file de gauche, composée des princesses et des dames de leurs maisons, chacune à son rang respectif. La file de droite était composée des princes et des ducs et pairs. M. le duc de Chartres marchait à la tête de cette file comme l'aîné des princes qui s'y trouvaient; il était suivi de M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon, M. le duc d'Enghien et M. le prince de Conti. Les ducs et pairs venaient ensuite.

(*) M. le duc de Chartres occupait dans la voiture du Roi la place de M. le duc d'Orléans, son père, parce que ce prince, étant député de la noblesse du bailliage de Crépy-en-Valois, marchait dans la procession à son rang de député.

Gal^rie Hist^que de Versailles

Hors de la salle des états généraux

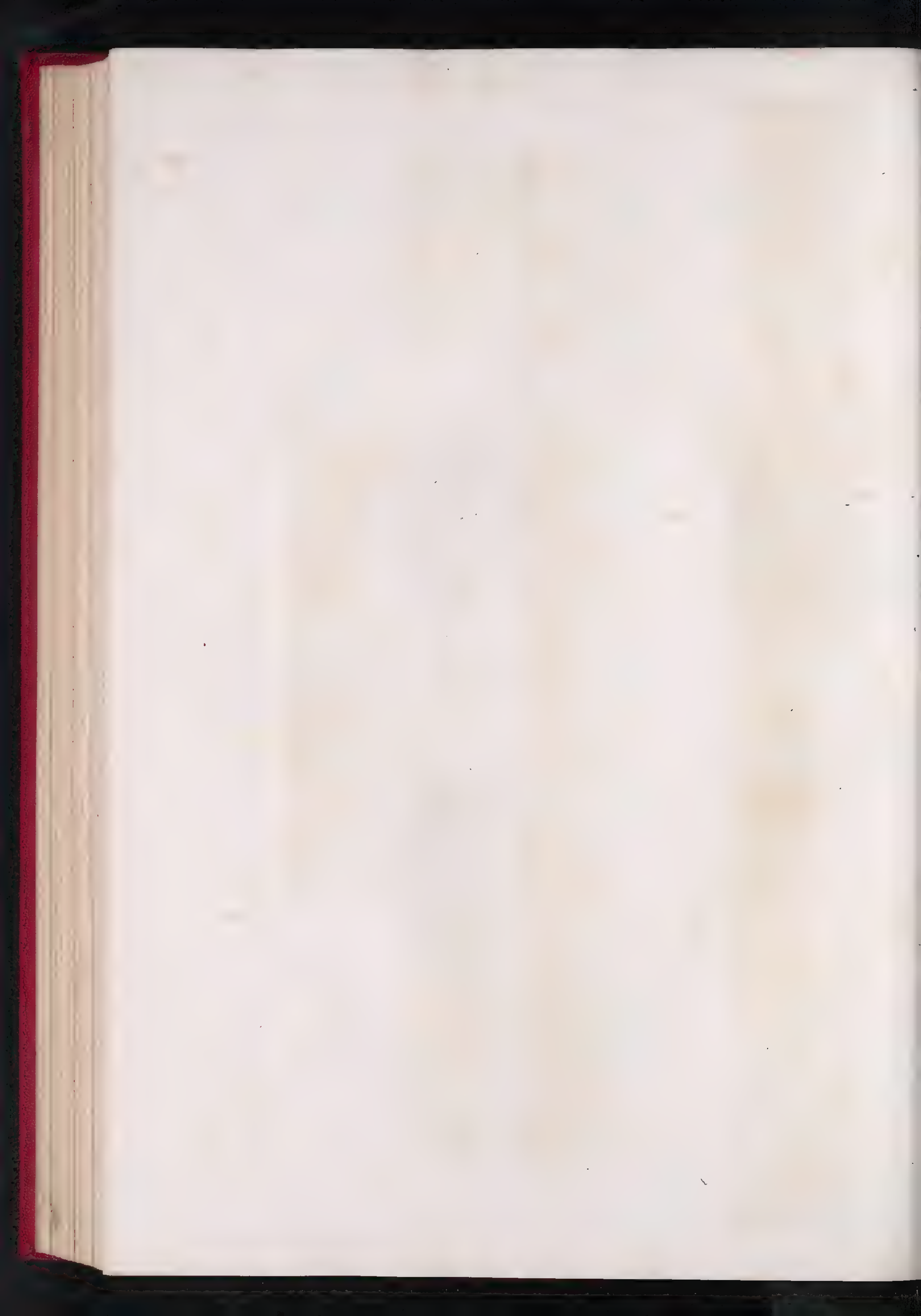
Haut Clergé — Députés du Clergé — Bas Clergé — Députés de la Noblesse

Députés du Tiers État

Cortège des ... des ... de ... Versailles

... des deux ... de ... et ... — Récollet

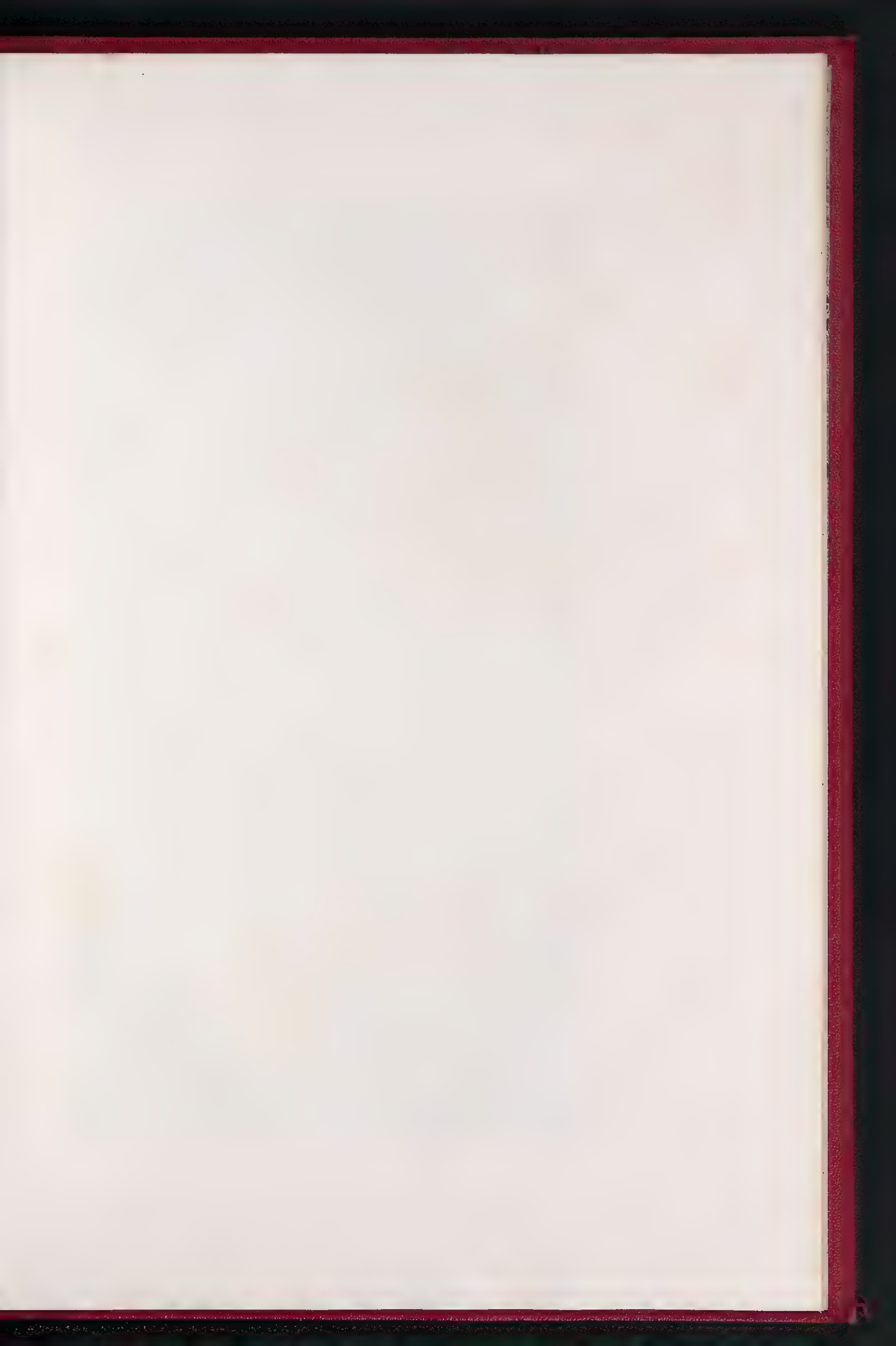
Procession des États généraux




Gardes françaises


le Duc d'Enghien
Louis XVI
la Reine
Madame
Madame Elisabeth
le Comte de Provence
le Duc d'Angoulême
le Duc de Berry





OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX A VERSAILLES,

5 MAI 1789.

Peint par **Couder**, gravé par **Prudhomme**

On avait disposé la salle des Menus-Plaisirs à Versailles pour la cérémonie des États-Généraux : « Le trône, rapporte le *Moniteur*, 1er vol., p. 235, était placé sous un grand baldaquin; au côté gauche du Roi était un fauteuil pour la Reine, et ensuite des tabourets pour les princesses. A droite il y avait des pliants pour les princes; auprès du marche-pied du trône, une chaise à bras pour le grand-chambellan. Au bas de l'estrade était adossé un banc pour les secrétaires d'État, et devant eux une longue table couverte d'un tapis de velours violet, semé de fleurs de lis.

« Les banquettes à la droite étaient destinées aux quinze conseillers d'État et aux vingt maîtres des requêtes invités à la séance; les banquettes de la gauche ont été occupées par les gouverneurs et les lieutenants généraux des provinces.

« Dans la longueur de la salle, à droite, étaient d'autres banquettes pour les députés du clergé; à gauche il y en avait pour la noblesse; et dans le fond, en face du trône, étaient celles destinées aux communes. Tous les planchers de la salle et de l'estrade étaient recouverts de magnifiques tapis de la Savonnerie. »

L'ouverture des États-Généraux eut lieu le 5 mai 1789; ils se composaient de onze cent quatre-vingt-trois députés, savoir : deux cent quatre-vingt-onze du clergé, deux cent soixante-dix de la noblesse, et six cent vingt-deux du tiers-état.

« Vers une heure, les hérauts d'armes annoncèrent l'arrivée du Roi. Aussitôt tous les députés se lèvent, et des cris de joie retentissent de toutes parts.

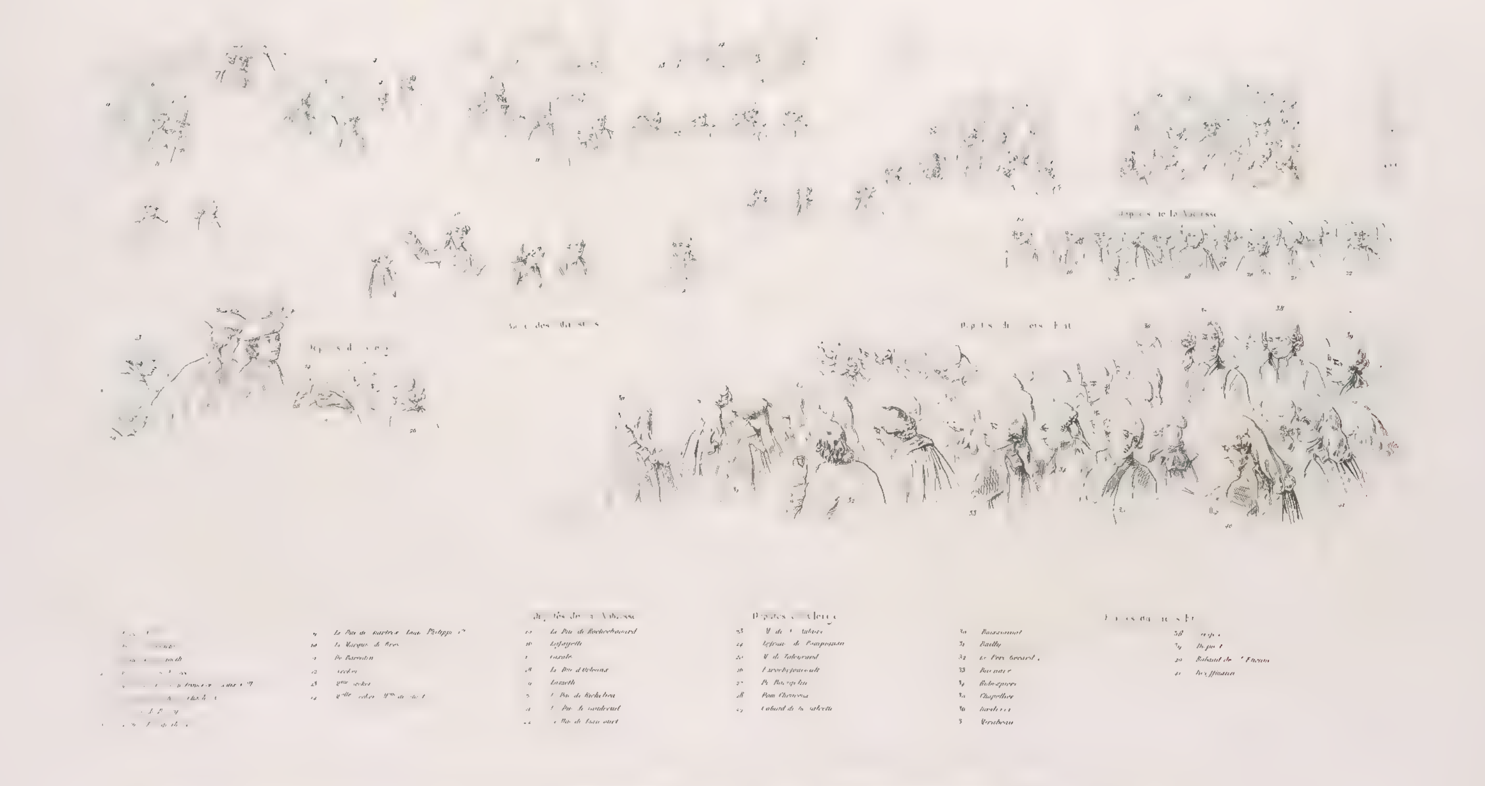
« Bientôt le Roi paraît; les applaudissements les plus vifs se font entendre, accompagnés des cris de *vive le Roi!* Sa Majesté monte sur son trône. On remarque que ses regards se promènent avec un air de satisfaction sur la réunion imposante des députés du royaume. La Reine s'asseoit à la gauche du Roi, hors du dais, sur un fauteuil inférieur au trône et placé quelques degrés plus bas. Deux rangées de pliants se trouvaient de chaque côté du trône. Ceux de droite étaient occupés par les princes et ceux de gauche par les princesses. Les princes présents étaient Monsieur (comte de Provence), M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berri, M. le duc de Chartres, M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon, M. le duc d'Enghien et M. le prince de Conti. Les princesses placées à la gauche de la Reine étaient Madame (comtesse de Provence), Madame Élisabeth, Mme la duchesse d'Orléans, Mme la duchesse de Bourbon et Mme la princesse de Lamballe. Les ducs et pairs occupaient une rangée de tabourets derrière les princes, et le cortége royal garnissait tout le fond de l'estrade. Le garde-des-sceaux (le chancelier étant absent) était assis sur un carreau, sur la seconde marche du trône, et les ministres au pied de l'estrade. »

Le Roi s'étant couvert, et le garde-des-sceaux ayant pris ses ordres, dit à haute voix : « Messieurs, le Roi permet qu'on s'asseye et qu'on se couvre; » et tous les députés s'étant aussitôt assis et couverts, le Roi prononça son discours. Ensuite le garde-des-sceaux et M. Necker, contrôleur général des finances, prononcèrent chacun un discours, et, quand ils eurent achevé, le Roi leva la séance, après qu'il eut été enjoint, en son nom, aux trois ordres de se retirer dans leurs chambres respectives, pour y commencer le cours de leurs délibérations.





Fac simile du tableau de M. Couder, assemblée des États généraux en 1789



9 Le Duc de Chartres Louis Philippe Ier
10 Le Marquis de Brezé
11 De Barentin
12 Necker
13 Mme Necker
14 Mlle Necker Mme de [illegible]

Députés de la Noblesse

15 Le Duc de Rochechouart
16 Lafayette
17 Cazalès
18 Le Duc d'Orléans
19 Lameth
20 Le Duc de Richelieu
21 Le Duc de [illegible]
22 Le Duc de [illegible]

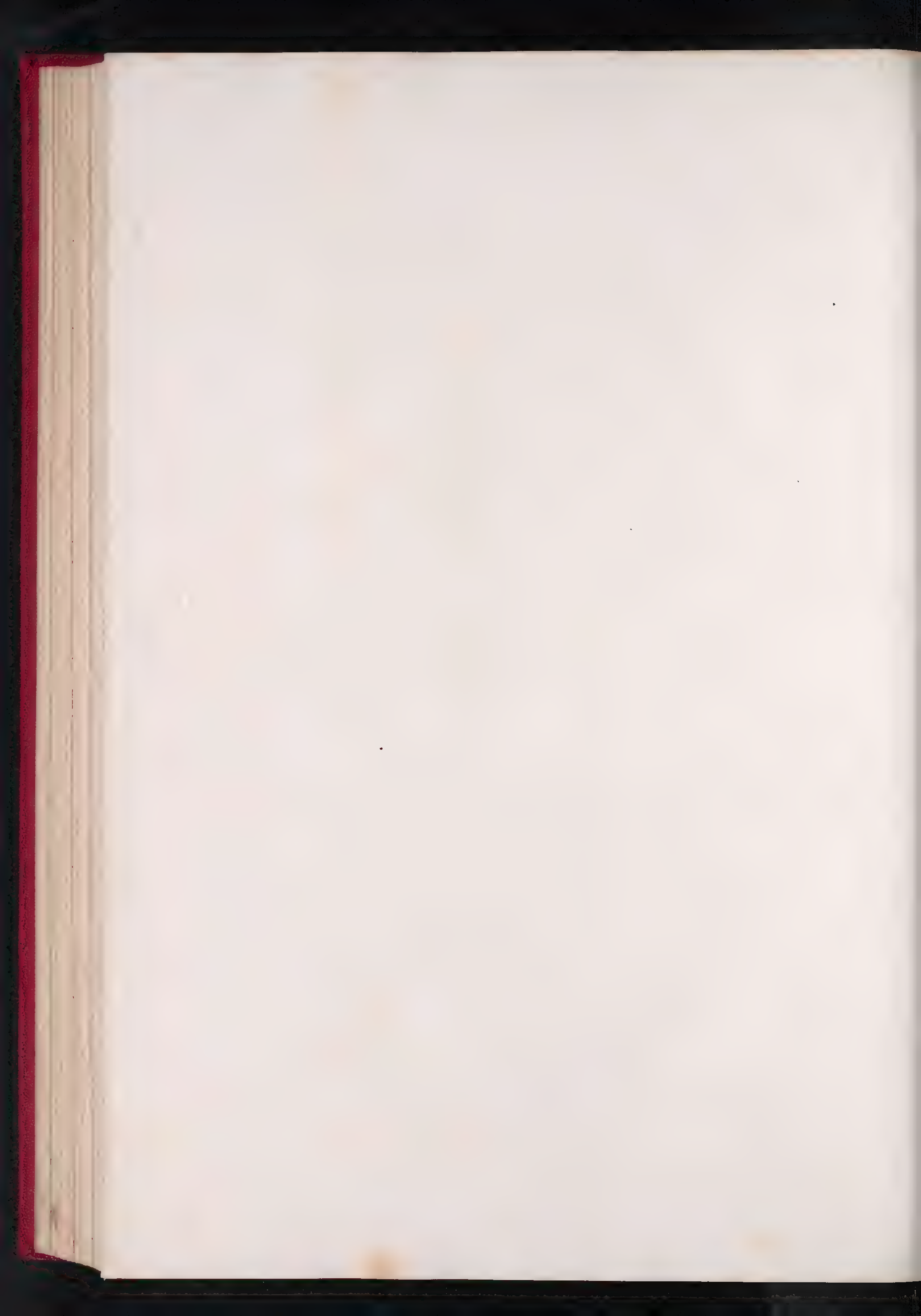
Députés du Clergé

23 M. de [illegible]
24 Lefranc de Pompignan
25 M. de Talleyrand
26 Larochefoucault
27 [illegible]
28 Dom Chevreux
29 Colaud de la Salcette

30 Boissonnot
31 Bailly
32 Le Père Gérard
33 Barnave
34 Robespierre
35 Chapellier
36 Barère
37 Mirabeau

Députés du Tiers État

38 [illegible]
39 Duport
40 Rabaut de St Étienne
41 [illegible]





FÊTE DE LA FÉDÉRATION

(14 JUILLET 1790)

Peint par M. Couder.

La municipalité de Paris ayant proposé une fédération générale de toute la France, l'Assemblée nationale accueillit cette proposition, et le roi ayant sanctionné son décret, les députés fédérés arrivèrent de toutes parts à Paris, formant une réunion d'environ cent trente mille hommes. Dès l'aube du jour fixé, cette grande armée fédérale était en bataille sur les boulevards, formée par départements et par districts, chaque département portant sa bannière. Les bataillons de chaque département étaient classés en légion départementale, et placés dans la ligne de son ordre alphabétique; en sorte que le département de l'Ain était à la droite, près de la Madeleine, et le département de l'Yonne à la gauche, sur la place de la Bastille; l'armée de ligne était au centre. Tous ces députés, le sabre à la main, se mirent en marche au signal donné, et au milieu des acclamations générales, en se dirigeant sur le Champ-de-Mars. L'Assemblée nationale constituante, réunie dans le jardin des Tuileries, sortit par le Pont-Tournant, et s'interposa au milieu de la colonne, sur la place Louis XV. Un pont temporaire, construit sur l'emplacement actuel du pont d'Iéna, servit au passage de cette imposante armée, qui se déploya dans le Champ-de-Mars, pendant que l'Assemblée se rendait sur les gradins qui avaient été érigés devant l'École militaire, et où le roi s'était rendu de son côté. Assis sur son trône, au centre de cette solennelle réunion, il avait à sa droite le président (marquis de Bonnay), pour lequel un fauteuil de moindre dimension avait été préparé, mais qui se tint respectueusement debout pendant toute la cérémonie.

« Un balcon, élevé derrière le roi, portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la Patrie. Trois cents prêtres, revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores, en couvraient les marches, et devaient servir la messe.

« Enfin la cérémonie commence; le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les chœurs accompagnent la voix du pontife; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de cheval, monte les marches du trône, et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette la porte à l'autel, et, dans ce moment, toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés crient : *Je le jure!* Le roi debout, la main étendue vers l'autel, dit : *« Moi, roi des Français, je jure d'employer le « pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État à maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée « nationale et acceptée par moi. »*



